

Pantchatantra recueil d'apologues et de contes

1. [Notice](#)

This book was produced in EPUB format by the Internet Archive.

The book pages were scanned and converted to EPUB format automatically. This process relies on optical character recognition, and is somewhat susceptible to errors. The book may not offer the correct reading sequence, and there may be weird characters, non-words, and incorrect guesses at structure. Some page numbers and headers or footers may remain from the scanned page. The process which identifies images might have found stray marks on the page which are not actually images from the book. The hidden page numbering which may be available to your ereader corresponds to the numbered pages in the print edition, but is not an exact match; page numbers will increment at the same rate as the corresponding print edition, but we may have started numbering before the print book's visible page numbers. The Internet Archive is working to improve the scanning process and resulting books, but in the meantime, we hope that this book will be useful to you.

The Internet Archive was founded in 1996 to build an Internet library and to promote universal access to all knowledge. The Archive's purposes include offering permanent access for researchers, historians, scholars, people with disabilities, and the general public to historical collections that exist in digital format. The Internet Archive includes texts, audio, moving images, and software as well as archived web pages, and provides specialized services for information access for the blind and other persons with disabilities.

Created with hocr-to-epub (v.1.0.0)

Pantchatantra i

The text on this page is estimated to be only 23.71% accurate

I i I . i "■ }

100

100

100

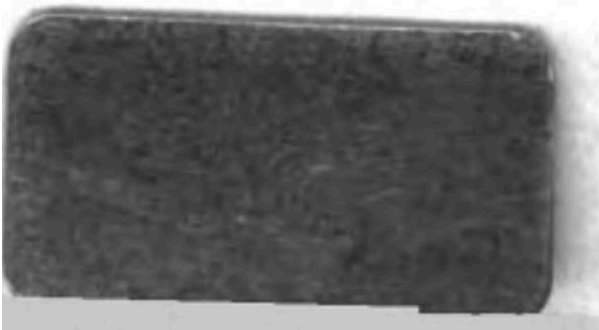
100

100

100

100

100



Digitized by Google



Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 22.20% accurate

PAINTCH ATANTR A ou LES CINQ LiVUES. Digitized by
Google

The text on this page is estimated to be only 8.06% accurate

PARIS. I.IBKAILUK MAISO.WKUVt: ET C, QI' AI \ Oi.T U KK,
^" I .*). Uiyitized by Google

The text on this page is estimated to be only 9.94% accurate

P4NTC11ATANTRA LES Cinq LIVRÉS, ■ RECL'ËIL D
APOLOGUES ÈT DE CO.MÈS, TIADI 11 1)1 SANSCIUT PAR
EDOUARD LANCERËAU, wtauM M L% tOGiM Asunqot. PARIS.
IVIPRIMK I\H \L TUIUSATION I) (J G 0 I) V K H N E M b N T À L
imimumeiul; nationale. M DCGC LWi.

The text on this page is estimated to be only 12.69% accurate

^ 0 • •• m. * o *■ ■ •••••• »»» % Google

The text on this page is estimated to be only 18.08% accurate

AVANT-PROPOS. 1 De tous les recueils (rapologues et de contes de la littérature sanscrite, le PantchaUmtra ou Les Cinq Livres est le plus ancien qui soit parvenu jusqu'à nous. Cet ouvrage, connu encoiv sous le nom de PatUchopâkhijdna (Les Cinq Collections de récib), est une compilation due à un brâhmane nommé Vichnousarman , lequel est représent(? à la fois comme narrateur des fables et comme auteur du livre. Composé de rccib dont (|nelques-uns se retrouvent dans divers monuments littéraires, et de citations empruntées aux l(^gislateurs, aux moralistes, aux poètes, le Pnntrhatanlra a dû nécessairelueut subir, depuis répoçjue où il a été rédigé, de nombreuses modifications. Wilson, qui a donné une analyse détaillée de ce livre en avait trois manuscrits entre les uKiiis. 11 nous appiciid ipie ces manuscrits présentent entre eux de grandes dillVrences. kosegarten, h. ipii l'on doit la première édition d un texte sanscrit du PanlchaUmtra ^ * AmUjfUeùl Aecunt <f Ae Paneha Tott/ra, illuttrated with oceoinmal troMb^mu, dans Trwuaetumi oj tke Ro^al Amalie Sod^ ^ Gm{ Briktm and ireUmd, 1. 1, Londoà, iSny, p. i55-qoo. ' PmaachauUÊtrum mt Quintepartitum de moribua exponeiu ei codicibus a Uiyitized by Google

The text on this page is estimated to be only 21.50% accurate

4 If AVANT-PROPOS. a constaté la même vaiiété entre onze manuscrij» tiuul il s'est servi. Ces copies, dit-il dans sa préface, otTrent des textes divers, à tel point qiiil y a pour ainsi dire autant de textes que de mannschHts. Le savant éditeur a de plus reconnu dans cas onze copies deux irdaclions distinctes, Tune simple et sans ornements, celle qu'il a publiée, fautre plus étendue, plus ornée, et par conséquent plus travaillée. Ni Tune ni l'autre de ces deux lédac lions n'est assurément la forme première de l'ouvrage. Selon M. Beufey, il a d& exister un texte plus ancien, d après lequel a été faite la traduction pehlvie, qui elle-même a été traduite en arabe, et le Panlchatantra aurait été composé postérieurement à cette traduction. Suivant cette opinion, la version arabe représenterait plus fidèlement que le Pax^ tchatantra fancien texte sanscrit, et la traduction peldvie aurait été la reproduction cxiicle de ce texte. Maiheureusemont la traduclion pehlvie est perdue, et Ton ne peut, touchant la rédaction primitive de notre recueil, riou iillii incr avec certitude. Il n'est pas plus facile de préciser Tépoque de la coinpuMtion de Touvrage. Les fables qu'il renferme remontent évidemment à une asseai haute antiquité. Quelques-unes se trouvent dans le Mahàhhârala^ d'autres ont leur source dans des livres mnnuscriplis eiiidil lo. Godofr. Ijkllov. Kosegarten. Roniiae nd Iliicnunif 18A8, 111-8°. — Une autre otlilion du Pantchalunlra a (^fo [»uMit'«' l\ Bombay, co 1868-1869, ()<ir MM. Kielhorii et Bûhler, dans les Samkrit elauie\$ far . Ûi/e tue ùj kigh tchooU and coOegeê* Ce texte m'a foumi quekpie» bonnes variantes. • • • • • Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 27.29% accurate

' AVANT- PHOPOS. m bouddhiques. Or le Bouddhisme date du
vu* siècle avant Jésus-Christ, et il florissait au commencement de notre ère.
De plus, un certain nombre de uob apoiojjues onl une analogie frappante
avec dt^s fables ésopiques. Les premiers rapports suivis des Grecs avec
TInde eurent lieu, on le sait, à la suite de la roiKjuéte d'Alexandre. Ou
pourrait donc, d'après ces (ioiiiiées, assijjier h la composition du recueil
indien une époque relativement ancienne; mais une des fables du livre
premier contient un passage de Varâhamîhira ^ astronome qui écrivait vei'6
le vi*^ siècle après Jèsus-Christ, et par conséquent Fouvrage sanscrit devait
être récemment rédigé lorsqu'il fut introduit dans l'Asie occidentale. II Dès
la première moitié du vi* siècle de notre ère, la réputation des fables
indieinies s'était i-épandiic dans la Perse. Un prince ami des lotlres, le
célèbre kbosrou Mouscbirvan, de la dynastie des Sassanides, régnait alors
sur ce pays. Il avait entendu vanter un livre de morale et de politique'
com[)osé dans l'Inde, et il chargea un savant médecin, nommé Barzouyeh,
d'aller chercher ce trésor. Barzouyeh parvint à se procurer le livre; il en prit
copie,. et en fit une traduction en pehivi. Revenu à la cour de Nouschirvan,
il ofl'rit à ce prince le recueil d'apuiu^ues et de contes (pi ii désirait
ctuniaître. Les suc* Voy. j»n»»;«' C»; de ma Iraduclioii. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 22.78% accurate

IV AVANT-PROPOS. cesseurs de Nouschirvahi cuiisci voreiit
précieusenien cet ouvrage jusqu'à la destruction du royaume de Perse par
les Arabes, sous le règne de Yezdedjerd, en 65s. Environ f«^nl ans plus tard,
au viir siècle, Almaïsouï". second khalife abbasside, en trouva un
exemplaire qui avait écbappé à la destruction presque complète des
monuments de la littérature persane, lors de la conquête. Un Pei'san
converti à l'islamisme, nommé Roiizboli, mais plus connu sous le nom
d'Abdallah ibn-Almokalla, fut chargé par le khalife de traduire ce livre en
arabe. L'exemplaire de la version pehlvie dont Abdallah s'était servi s'est
perdu, et l'on ignore si le traducteur en a suivi fidèlement le texte K G*est
dans la version arabe, intitulée Livre de Kalila et Dimmy (qui apparaît pour la
première fois le nom de Bidpai, devenu plus tard si célèbre. La préface d'
Ali fils d'Alschah Farési, où est racontée la légende de ce personnage et du
roi Dabscheliro, est relativement moderne, puisqu'on ne la retrouve dans
aucune des traductions latines d'après la version d'Abdallah. Quant à la
présence des noms de Bidpai et de Dabschelim dans plusieurs chapitres
de l'ouvrage, elle ne nous donne non plus aucun renseignement certain sur
l'auteur ni sur le roi du livre, car tous les essais tentés jusqu'à
aujourd'hui pour ramener ces noms à une forme sanscrite n'ont abouti qu'à des conjectures
plus ou moins ingénieuses. ' De Sa^, Mémoire historique sur le Livre de
Kalila et Dimmy, en tête de son édition de cet ouvrage, p. 30. — Loiseleur
Deslongchamps, «tiré de» l'original minimum H. ew kur itUrodvcHw en Europe,
p. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 21.67% accurate

AVANT-PROPOS. v Considère dans son oiisonihlc, L; Livre de kulila et Umm dilfère notabJemeiii du PmUchaUmtra, Il est divisé en dix-huit chapitres. Cinq de ces chapitres seulement, lo cinquième, le septième, le liiiiticiik' . !«' neuvième et le dixième, correspoudcat aux cinq parties de noire recueil. Us présentent avec les cinq livres du Panlchatanh^a de grandes différences. Beaucoup de contes et d*apo!ogues de Touviage indien, principalenieiil parmi ((Hix des deux derniers livres, ont été omis dans la version arabe, et celle-ci, à son tour, en contient d'dutres qui manquent dans ie texte sanscrit. Toutefois, entre les manuscriU du Pantclmlantra doiil kosofrarleti s'est servi, il en est cinq qui se rapprochent plus que les autres du kaliia ei Dimna, Ces cinq manuscrits constituent la recension désignée par l'éditeur allemand sous le nom de tex(m ormtior. La traduction d Ahiialiali , iaile sur une vei sion pehlvie traduite d'après le texte original, représente nécessairement une des plus anciennes recensions de l'ouvrage indien. Mais, de même que le texte sanscrit, elle na pas dû arnvir jui>(pi u nous dans sa premièrii forme. Les manuscrits cpie Ton en connaît, dit M. de Sacy, offrent une telle variété, qu'on est quelquefois tenté de croire qu'il existe plusieurs versions arabes tout à fait diiiérentt s l ujie de l autre. Le texte du Livre de Kulila el IJinnnn a ('>té public par M. de Sacy'. il en a été fait des traductions en langues * Caiiln et Dimna, ou Fabkg de ItiHpai, en arabe; précédéei d'un Mè~ moire iitr l'oriffiiic de ce lirre et sur les diverset traductions qui eu ont été faUeêdanê VOrientf par M. Silveslrc (le Sacy. Pari», i8i6, in-/^^

The text on this page is estimated to be only 14.41% accurate

M AVANT-PROPOS. ('uoprenncs, une en aijj^lais', deux m allemand^ . Liio v(M'si()n espagnole inédite, due à Coude et conservée daos la bibliothèque de l'Académie royale de THistoire à Madrid, est signal^ê par M. de Gayangos^ . Vers la fin du vin* siècle, la traduction d^Abdallah fut mise en vers, pour Yahya, lils de Djafar le Rarmékide, par un poète dont le nom est resté inconnu. Une autre rédaction, é{;alernenl en vers arabes cl intitulée Les Perle» dea iia*>es préceptes^ ou fables des Indiens et des Persam, a pour auteur Âbdalmoumin ben-Uassaii. On ignore à quelle (•|>ofjue vécut cet écrivain* . Lo Lirre de Kalila et Ditnmi lut traduit de l'arabe en persan inudeiic. Nasr, fds d Alnned, [irince sanianide, qui régna snr la Perse orientale de 3oi à 33 1 de Tliégire (916-9^3 après Jésus-Christ), chargea le poète Oiiisind Aitou'lhassan , connu sous le nom dt; Hoiidfki. de mettre cet ouvrap.e en vers persans. Le travail de lloudéki est, parait-il, aujourd'hui perdu ^ La plus ancienne version persane du Kaliia parvenue juscju'à nous est une traduction en jno.se, dont 1 auteur, . ' Kaliln and Ditma, or ihe Fables of Bidpai, transkleii from lAe An^, tbe Rev. Wyndham Knatctibul). Oxford, 1819, in-8*. * Caiiia uiul Dlnma, eine Reike mùralischer und politiieker Faheh des PkUoM^^n Bidfiti, an» dem Amhischn iiberêeut voH G. H. Ilolmboe. Cbristionio, i83â, — I>tc Fnhehn Bidpai'i, ann dem Àrabi'ickeit ron Philipp Wolir. Stuttgart. 18.37, ^ Dans la notice plncik> on téle de son t'iiition du Calila é Dymna, p. h, ' De Siicy. Mémoire historique, j». 3o, 3i. ^ De Sacy. Mémmre kietwiqtet p. 38, 3<). ~ Loiseleur Desiongcbanip» , E*saù p. t3. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 18.10% accurate

AVANT-PROPOS. vu Abou liDaali ^iasraliah, vivait dans la première moitié du mi* siècle, sous le règne d'Abou'lmodhaiïerBahram-Schah, saltan de la dynastie des Gaznévides. Cette version, faite d'après le texte arabe d'Abdallah, ucn est point une reproduction iidëie; elle se compose de seize chapitres, auxquels le traducteur persan a ajouté une préface y\ la fin du xv*^ siècle, vers Tan 900 de l'Iéf^ire (ifigt de notre erc), un des écrivains les plus éléjjants de la Perse, liosaïn ben-Ali, surnommé Ai-Vaëz Kaschili, trouvant la version de Nasrallah trop chargée de métaphores et de ternies obscurs, entreprit de la rajeunir. Au titre de Livre de Kalila et Dimna il substitua celui d'inwdr~i SouhaiU (Les Lumières de Canope)^. De plus, il modifia sensiblement Tensenible de Touvrage, remplaça les prolèjjoniènes du kfilila par une introduction de sa composition, et lit entrer dans diverses parties du livre de nouveaux apologues et un grand nombre de citations empruntées à la |)oésie persane*. LWmvnr-i SouhaiU est divisé en quatorze rliapilics. Il a servi de texte pour la première traduction b*ançaise ' DeSaey, Mémoire hUtorique, p. Notieei H Extrait de» mamueriu, L X« première partie, p. 'j't-nj'»' LMmrdi^t SaithmH a été publié h Gafcnllo en i8oS« et à Bombay en 1898. M. Easlwide en a donné nnc trodiiclïon anglabe sons le tiire snivADl : TAe Âueâr-i SiAaiU; or the L^ktt o/* CttMtpUi; behig Uic pertum tetnon e[Ae fiUtke tif /V^wy; or ihe book KaUkh tmd DamiuA, Uimdfy tnmelttted vUo froee and verse, bif Ēdwonl B. Eoslwîck. Hertford, i85&, grand in-8*. ' De Socy, Mémoire ki^orique, p. Loiseur Deslongcbamps, £jaAf, p. th el p. 70-79.

The text on this page is estimated to be only 22.66% accurate

VIII AVANT-PROPOS. des fables de Bidpai laite d'après une langue orientale. Cette traduction, intitulée Livre des Lwmièreê, contient seulement les quatre ju'emiers chapitp<»s du recueil persan. Publiée, en 16/16, sous le nom de David Sahid eli*.' serait, suivant M. de Sacy, Toeuvrc de (iaiihnin. On en connaît encore plusieurs éditions : deux de Paris (1698^ et 1 709 deux de Bruxelles (1698* et 1735*), et deux sans nom de lieu d'impression; Tune de ces dernières porte ia date de 1792. Le but que s'était {}ropo5é Hosaiïu, en entreprenant sa rédaction persane du Livre de kalila et Dimnaj était d<* mettre cet ouvrage à la portée d'un plus grand nombre de lecteurs. Vers la fin du xvi^ siècle, Akbar, empereur de Dehli, trouva dans XAnwékr^i Soukailt encore trop de métaphores et d'expressions arabes. Il ordonna au célèbre Âbou'lfazl, son vizir, de le retoucher, ou plutôt d'en faire une nouvelle rédaction en langue persane. Aboulfasl termina son travail en Tan 999 de Thégire (1 r)9o après JésusChrist), et l'intitula Et/ar-i Danisrk (Le Parangon de la science), li reprit les deux chapitres de prolégomènes re' Livre de» Lumièm, ov la Coiufaiife dei rwfi, emfOié par h Mff9 Pilpay iatUen, traduit en françots par David Sofaid, d*ispahaii, ville capital*' de Perse. Vttrw, in>8*. * LeB FaMe» de PUpay, philmfhe indie» , ou la CoiubnU de* mv. Lee ÛmeHâ et le» Maxime» de PUpay, pkiUmtfite inàim, ear ke dker» éatedelane. In-i». ' Lee Fable» de Pilpay, fkiloeofke iadiem, ou la Crnubute de» graud» et de» pe^t». Id-i a. * Lee FaUe» de Pifyag, pkihmpke indien, et Mt CoiMeil» «ir la eeudmte de* grand» et de* petit». Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 13.36% accurate

AVANT-PROPOS. ix tranchés par Uosaïn. VEyar-i Dam'sch n vU' traduit en hiodottstani, sous le titre de Khired-afrouz^ (L'Illuminatrice de l'Entendement) Hosaiu, comiiu! on Ta vu, avait rédigé Y Auwdr-i SotiitaiH au commencement du siècle de i liégire. Dans la première moitié du même siècle, sous le règne du sultan Soïman I", l'Ouvrage de Hosaiu fut traduit en turc par Ali Tclu'Jébi, profosbeur à Andrinople. Ali dédia son livre à Soliman, et l'intitula Houinayoun-Nameh (Le Livre impérial), par allusion à cette dédicace'. La version d'Ali TcUéïébî a été traduite en espagnol par IJraltuti «^L en fran<^ai.s par Gallaiid. Le travail de ce dernier comprend seulement les quatre premiers chapitres du texte turc. H ne parut qu'en 173&, après la mort de son auteur ^. Il en existe une contrefaçon faite à Hambourg en 1760 ^ laquelle a servi d'original à une ' Kkirui UJr9ti or ike llhammAw if th\$ undenlan^Ung, nmùfd and fnpared for the prwut Ay Capt. T* Roolwdc. Galcnlta, 181 5, 9 vd. * De Sa<^, Mémoire hiiOarique, p. 47-61; NaHee\$ ^ Extrait» du wmmueritf, t. X, première portê, p. 197-9^5. — Loiseleur DeslongehampB, Emoi, p. tS, 16. ' De Saey, Méamre hUimqiie, p> 5i« 53. * Etp^o fotbko y münd pan prmey» y minittro* y todo género de pereona». Madrid, t65Aoi659, a vol. * Le» ConU» et FM» mdkmet de et de lA)kmM, tradmtee d*AHTekekhi^eit'Sddt, mifcur tetr; œumte poeUutme, par M. Gallond. Paru* i79&« a vol. 10*19. ' Fabk» polUiqme et merak» de Pi^i, phiheophe mUea, w la Conduite de» grand» et de» peth», retfuee, eorr^ée» et augmentée» par CtiaHea Mouton, aecrâaire el maître de langae de la cour de S. A. S. et R. Monseigneur r^Çvéque de Liibeek, duc de Sieavif^Holatein. otf. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 19.75% accurate

X AVANT-PROPOS. Iraductiotti en j;i ec niodcnic, imprimée à Vienne en 1788 ^ ÈD 177B, Cardonne compléta Tonvrage de Galland, et le publia en trois volumes ^ M. de S.u'v. (I.iii^ le Mémoire historique placé en tête de son édition du Kalila et dans les notices auxquelles je renvoie plus haut, signale, d*après les écrivains orientaux, diverses traductions du livre arabe en différentes langues de rOriciit. Ces traductions, dont l'existence est attestée en ternies assez souvent [Deu précis, ne sont pas parvenues jusqu'à nous; je n'ai donc pas à en parler ici. La première traduction du Livre de Kalila et Dimm dans une langue européenne fut faite en grec, vers la fin du XI^e siècle. Le traducteur, Siniéou Setli, ou j)lutot Siméon fils de Setb, vécut sous les empereurs Michel Ducas, Nicéphore Boloniate et Alexis Gommène. Il dut faire ce travail d'après l'ordre du <!» rnicr de ces souverains, monté sur le trône en 1081. Une traduction italienne de la version de Siméon a été imprimée à Ferrare en 1583^ Le P. Poussines, savant jésuite, traduisit en ximm ivMi» Sccvdlv^ »al f»tfittAc/a IloXtf^t&v Aftfttrwir^i^Tir m é% iwwvdvtav • cp^ity > ip Biiwp. 1763. ' Omteê et Fabh» indietme* de Biâfn et de Lolcman, itaduïtee d*ÀU' * Tehdebi-ie»-Salek, auteur turc. Ouvrage commencé par feu M. (i'alland, continué d'après par M. Cantonne. Paru, 1778, 3 vol. in-19. ^ M goeemû de* regni, eotlû nmaii eeeem^ di aanno/i vaghHMti Ira toro, tratti frima di Ungna Indiana m Agarena, da Leb Demm Saraeeio, et pm dalV Agarena wUa Greea, da Simeoue SeOo pkihM^ Antheketio, et kora tradolti <K Greeo in îtaHmw. Ferrarn, t58S, m-8*. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 17.29% accurate

AVA.\T-IMU)l'OS. M latin ie texte grec. Sa traduction, intitulée
Speeimm iapienim fndorum vetentm, se trouve à la fin du premier
vniiiiK^ flo l'Histoire de Michel i^aléolofriie par Goorfres Pachyinère
(juaiil au texte grec, il lut édite pour la première fois à Berlin, en 1697, avec
une nouvelle traduction latine, par Sébast. Godef. Starck*. Les
prolégonifiH's, traduits par Ponssines. iii.niijiu'iit dans lédiluMi de Slarck;
ils ont été publiés, mais incomplètement, en 1780, à Upsai, en grec et en
latin, par P. Fab. Aurivillius'. L'édition du texte |/i-ec <jni u |>aru à Athènes
en i85i, à la suite des fraijments du P<nUchalanlra et de XHitopadém
traduits par Galauos, est une réimpression de celle de Berlin. Outre les
prolégomènes, au nombre de trois, que ne donnent pai> les éditions du texte
[^rec pnbliées jusqu'à présent, la version de Siméou Scth comprend quinze
sections, correspondant aux divera chapitres du KalUa, moins la
quatorzième. L'existence, dans plusieurs manuscrits de la traduction d
Abdallah, d'un chapitre représenté par cette section, et certains passages de
loriginal sanscrit qui manquent dans le Kalila et se trouvent dans la version
^^rerj^ue, prouvent que celle-ci a été faite sur ' Rome, in-folio « de la
oolleelion des Historiai» ityzaoliw. * Spedmm u^ientûe Indorum teterum,
id e»l Kber edàah-poUtkiu pervetmtiÊ», Hcirn arokkê Kalila 00e Dirona,
gimce Intt^oftnfe nxA tx^^ Air^c, Mme prmm grette profit, «uni venûme
nova latina, cpeta Sebast GoUoTr. Starldi. Ben^ni, 1697, îd^S'. *
Pmb^gmima ad tikrum Iff^avfnts tuU Ix^vAd»^. Ex eod. mtepi»
BihSoAtcat Âead, Upiolmm» tdila et htiiu vtna dùierlathne aeademea,
quam, praende Flodero, fMwo ea-amni mt^ilM Aurivillitis. 1780, inrh*.
Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 22.66% accurate

vi AVANT-PROPOS. un texte arabe plus complet et plus ancien
que la recension de M. de Sacy. Parmi les différentes versions du *KaKla* et
Drnna dérivées de l'arabe, il faut citer en première ligne
une traduction hébraïque dont on ne connaît qu'un seul manuscrit,
malheureusement incomplet. Le traducteur était, suivant Doni, un rabbin
nommé Joël. On ignore à quelle époque il a vécu, mais on peut supposer
avec assez de vraisemblance que la version de Joël date du milieu du x^{nf}
siècle, puisqu'elle fut traduite en latin entre 1963 et 1978, par Jean de
Capoue, juif converti à la foi chrétienne. La version de Jean de Capoue,
Directorium hominum vite, est, comme le remarque avec raison M. de Sacy,
d'une fautive importance, parce qu'elle est la source de laquelle dérivent
plusieurs autres traductions ou imitations en divers idiomes européens. De
même que la version hébraïque, elle renferme deux chapitres qui manquent
dans l'édition du texte arabe publiée par M. de Sacy. Ces deux chapitres se
retrouvent dans l'ancienne version castillane et la traduction latine de
Uaimond de Béziers dont je parlerai plus loin; ils existaient sans aucun
doute dans le manuscrit arabe traduit par Joël. ' Ce manuscrit fait partie du
fonds hébreu de la Bibliothèque Nationale, n° 1245. * De Sacy, *Mémoires*
de l'Académie des Inscriptions et des Belles-Lettres, t. IX, première partie,
p. 397-466. ' *Directorium hominum vite*, ou *Paradoxe d'un homme*.
Petit in-folio gothique, avec figures en bois. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 24.75% accurate

4 AVANT-PROPOS. iiii Jean Capoue a traduit la version de Joëi aussi fidèlement qu'il le put, et il s'est rarement permis quelque liberté. Une particularité curieuse, dans le Directoire romain dans le texte hébreu, est la substitution du nom de Sendebat à celui de Hidpai. Ce nouveau nom a passé dans les traductions et imitations de la version latine, et il a donné lieu de confondre le Livre de Kalila et Dimnu avec le Livre de Sendabadj qui en est bien différent. Le Directoire romain est divisé en dix-sept chapitres, précédés d'un prologue ou préface. Cet ouvrage ne possède aucune indication de date ni de lieu d'impression. Suivant M. de la Serre Sanlader, il a dû être imprimé vers 1780. Il existe une traduction allemande de la version de Jean de Capoue. Elle a pour titre Beispiel der Weisheit, Faite par l'ordre d'un prince éclairé, Eberhardt 1^{er}, comte de Wurtemberg de 1765 à 1785, elle fut publiée, pour la première fois, sans indication de date ni de lieu. La première édition de cette traduction avec date parut à Ulm en 1783[^]; elle n'est pas une réimpression de l'édition sans date, puisqu'elle est écrite dans un autre dialecte allemand. D'après l'édition de 1783 ont été faites celle d'Ulm 1786 et les suivantes, avec des changements peu importants. Une autre traduction du Directoire, à peu près de la ' Loiseleur Deslongchamps, 1811, p. 17-19. * Du Buek der Bytzel der Weisheit d'après l'original. In-folio. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 16.40% accurate

siv AVAMT-PROPOS. iiièiue époque (pie la version aileinande, est le livre espafjiol intitulé Exemplario contra las enganos y peligro» del mundo, imprimé pour la première fois à Saragosse, en 1 693 ^ Il en parut successivement plusieurs éditions : une à Burgos (i6y8); trois à Sara^josse (i5qi, i53t et 15/17); trois à ^^^i^^^^ (t*^'^^ \ i537 et i56i), et une à Anvers, sans indication de date'. Dans cette dernière comme dans celle de Saragosse 1667, le style a été retouché. LEjcempiarto nesl pas la seule traduction espagnole que Ton connaisse du Livre de Kalih et Dmna» Sarmiento \ Pellicer y Saforrada* et i). Hodrignez de Castro* (Ml ont signalé une plus ancienne, laite par Tordre de l'infant Alphonse, fils du roi Ferdinand. Sarmiento en cite un manuscrit où Tannée 13B9 de Tère d*E\$pagne (i35i de Jésns-(Ilirist) est donnée comme date de l'ouvrage. Le savant Lenedictin, qui uuvail pas vu le ma* PeUl io-roUo. A la fin du volume on lit la note suivante : «rAcabase el ejicellente Jibro intilulado : Aviso e 4mx^>loë amtta wgmos e peSgrtu del mundo. n ' Coite édition n pour litre : Libn Ihmndo Exemfittnù : eu el niai se eontiene muy buena dotrim y graves smkudafi dehaa-n de fp-acioeae /ùMm. A ia fin on lil : f lA prceola libro intîlaiado : Eren^tlario emUra hi engttnoe y ydigros del mundo. ' Celle édition, de format in-B% 0 dû être inipriniée dans les dernière» années do xvi* siècle. * Ohras pofithumas, t. I. Mcmorian para la hùtoria de k pœm y poeUu ee/panoles. Madrid, i77Î>, pelil io-i". * Ensayo de «fut biblk^a de tradwtore* euptUioles. Madrid» 1778. petit in-â*. * Bibikteca eepanoh, Madrid. t78i>i780. 4 vi>i. in-fid. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 20.08% accurate

AVANT-PROPOS. \f uuscrit, reiuar^ue que la date de 1389 doit èUe errorice, parce qu*à celte époque il n'y avait pas d'infant Alphonse fils d*un roi Ferdinand. Il pense que le manuscrit, au iit^a de liiSy, devait porlei" 1:^89 (isôî de Jr>su>-(iliiislj, et que rinfaiit Alphonse est Alphonse X le Savant. Rodrîguez de Castro, de son côté, nous apprend qu'un manuscrit de cette même version appartient à la Bibliothèque de rEsiirial. Ce iiamiscrit assidue ù la tradut tiuui l'anuéo 1299 (1261 de Jésus-Chriblj; ronîs coninie alors Alphonse X régnait depuis neuf ans, il faut lire 1389. Les deux dates, on le voit, se corrigent Tune l'autre; la dernière vient à l'appui de la conjecture de Sarmienlo, et la confirme ^ L'existence d'une traduction castillane antérieure à la version lutine de Jean de Capoue est un lait important dans l'histoire du Livre de Kalila el Dimna. Cependant, malgré l'intérêt qu'elle ne pouvait manquer d'oifrir, cette traduction est restée inédite jusque dans ces derniers temps. Lhi savant arabisant espa^jnol , M. Pascual de Gayan[j<)s, l'a publiée récemment -. I^es deux manuscrits dont il s'est servi se trouvent à la Bibliothèque do l'Ëscorial. Le premier est le manuscrit signalé par Rodrîguez de Castro. Il serait, selon M, de Gavanjjub, de la fin du xiv*^ siècle; il se teriuuie par une note où il est dit ' De Sficy, NiOket et Extrait* det mmmfmtÊ, I. IX, première partie, p. à^\$, 636. — Loiselear Deslongchamps, Euai, p. so, ai. * Cdik^ é DjfmMf dan» Eteriloreê en proM anteriore* a/ xr, recogido* é ihufraioê par don Paflcnal de Goyangos. Madrid , 1 gr. în-S*, t. U de la eoflection d'auleiirs espagnols [HMée par Rivadeneyra. Uiyitized by Google

The text on this page is estimated to be only 29.38% accurate

XVI AVANT-PROPOS. que le livre fut traduit de l'arabe «mi latin, et il y a eu espagnol par ordre de l'infant don Alphonse. Le second est moins ancien; il porte la même note, mais sans indication de l'année dans laquelle la traduction a été faite. On ignore ce qu'il est devenu le manuscrit cité par Sarmiento. Les mots sacado de arabe en latin qui se lisent à la fin des trois manuscrits, ont fait supposer à M. de Sacy qu'il avait dû exister une version latine faite d'après un texte arabe et antérieure à celle de Jean de Gapoue. M. de Gayangos pense avec raison qu'il ne faut pas accorder une grande confiance à des notes mises au bas des manuscrits par des copistes, le plus souvent ignorants, qui se contentaient de reproduire ce qu'ils trouvaient écrit, quand ils n'ajoutaient pas quelque chose pour donner plus (l'iiiij>ortajK'!) à leur travail. Il a soigneusement comparé le texte espagnol avec le texte arabe de M. de Sacy, et il a constaté entre eux une ressemblance qui ne permet pas d'admettre une version latine comme intermédiaire. Les exemples de cette analogie cités par M. de Gayangos nous montrent des phrases entières, des locutions calquées sur l'arabe et reproduites avec une fidélité dont n'aurait pu faire preuve un traducteur ayant sous les yeux un texte latin. Or, à l'ouvrage considéré en lui-même, le savant espagnol trouve la preuve la plus certaine de son ancienneté dans la langue, le style, les formes orthographiques, et il n'hésite pas à le placer parmi les écrits du xur siècle. Dans la version espagnole publiée par M. de Gayangos, Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 28.92% accurate

AVANT-PROPOS. xv les noms propres sont corrompus « mais autrement que dans le Dkeiifrium, Le roi Dabschelim y est désigné sous le nom fie Diceleii , dans lequel on reconnaît le Disles de Jean de Capouc, et sous celui de Dabxélini, transcription plus exacte de larabe. L'auteur ou plutôt le narrateur des apologues est appelé el flosofo; à la fin du premier chapitv, il est noimii»' Bundobet. Nullr j)aj t il n'est question de Sendebat, que le traducteur iiébreu et ceux qui Font suivi ont substitué au philosophe Bidpai. Le livre est composé de dix-huit chapitres et d'un prologue. Le prologue est la traduction de la préface d'Abdallah. Les deux premiers chapitres correspondent au deuxième et au quatrième de Touvrage arabe; ils retracent Tbistoire de la mission de Barzouyeh dans Tfnde et la biographie de ce personnage. Au troisième chapitre roniriieice la fable du Lion et du Taureau c'est-à-dire le cinquième chapitre du KalUa, Jusqu'au dixième chapitre inclusivement, les deux versions se suivent; mais à partir du onzième jus(juei> et \ «ompris le <[iiaatorzième, l'ordre cesse d'être le même ^ De plus, le traducteur espagnol a donné, sous les numéros xvn et xvni, deux chapitres qui manquent dans le fCalila et Dimm de M. de Sacy, mais ([Ut, comme nous lavons déjà dit, ont sans aucun doute fait partie d'une recension plus ancienne du texte arabe. Ces deux chapitres sont le seizième et le dix-septième de * Void, depai» le chapitre xt de la traducUon «apagnoie* la coneordaoe des deux venions: xi (xiv), xii (xv), xin (xvi), xiv (xm), xv (wu), ivi (xvni). Les ebilfres eotre parenthèses sont ceux des chapitres du livre arahe. h Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 26.97% accurate

WIII AVANT-PROPOS. la version hébraïque et de la traduction latine de Jean de Gapoue. Au commencement du xiv^e siècle, un savant médecin, Raimond de Béziers, fut chargé, par la reine Jeanne de Navarre, fille de Philippe le Bel, de traduire en latin une version espagnole du Livre de Kalila et Dimna, La mort de la princesse, en 1308, interrompit son travail; il le termina plusieurs années après, et le présenta au roi en 1313*. Le manuscrit espagnol, apporté dans le royaume de Navarre et de là à Paris, où il fut communiqué à Raimond, contenait, s'il faut en croire ce dernier, une traduction faite à Tolède sur un texte hébreu. La mention d'un texte hébreu s'indiquait par une note marginale qui portait que cette version castillane était celle qui avait été faite d'après le Directorium et qui porte le titre d'Exemplario. Mais divers passages de la traduction de Raimond, et l'emploi de certains noms espagnols ou arabes (que l'on ne retrouve ni dans la version de Jean de Capoue ni dans l'Exemplario) décèlent un texte espagnol traduit de l'arabe. Quoi qu'il en soit, Raimond n'a pas traduit littéralement le manuscrit apporté de Tolède. Comme tous les traducteurs du Kalila et Dimna qui l'ont précédé, il s'est donné la plus grande liberté; il a de plus inséré dans son récit de nombreuses citations empruntées aux écrivains de l'antiquité et au moyen âge. S'il ne cite pas la version de Jean de Capoue, il n'a pu du moins en ignorer le Liber de Dina et Kalila. La Bibliothèque nationale possède un manuscrit de cet ouvrage, folios 140 et 141. Le premier paraît être celui qui fut offert à Philippe le Bel.

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 22.37% accurate

i*exi\$ten\$ce : c est délie que dérive en partie sa traduction; le nom de Sendebat réjtété plusieurs fot9, la mention d'une verbioM hébraïque et lu reproduction pre ^<jiiie mot pour mot de passages du DirecUmum, en sont des preuves convaincantes ^ Deux versions italiennes du Kalila sont dues à deux écrivains tloreuliiiib du xvi*= siècle, A {;noIo Firenzuola et Doni. Le premier s'est servi de lExemplarto comme texte. Son ouvrage, intitulé La prima veste dei àmoni degli ani^ tnali^j est le chapitre cinquième du Livre de Kalila et Dimna, Outre une introduction nouvelle, dans laquelle Fauteur met en scène des personnages de son invention , on y trouve nombre de passages (pie Ton chercherait en vain dans le Directorium et dans les autres versions du livre arabe. Firenzuola a imité plutôt que traduit. Il a retranché des fables et en a ajouté quelques-unes, il a transporté en divers lieux de litalie la scène de ses récits, et il a souvent substitué d'autres animaux à ceux qui ûgurenl dans les apologues qu'il a traduits. Dans le travail de Doni^ même liberté: personnages, lieu de la scène, noms d*animaux, tout est changé. NonscMiliMneiil déH fahlos ont été supprimées ou icn» placées par de nouvelles, mais la suite entière de la narration ' De Sacy, Notices et Exfratls ilrs vttitiiii.s'ri(H , t. X, deiixif^iiif» paiti»', p. 3-(>o. — L<iis('IfMir DeslonjjclïiiiuiJsï, Essui, |). ù^i. * Dans Pro.^c ili M. Agnulo Firenzuola. în Finrenza. tâ'i8. in-8". ' La l'ilosojia morale de! Dont, trotta du molli antichi gcrittori, per ainmaettramenfo univerttale de (rovemi, et regimento pariicotare drgli huornini. In Venelia, ifioCi, in-4°. La première (^dilion de cet ouvrajje a paru n Venise en 1 55 a. h.

The text on this page is estimated to be only 19.06% accurate

XX AVANT-PROPOS. est proloditéiit luoditiée. Doni ne s'est pas servi d'un seul texte; il avait sous les yeux, suivant son propre témoignage, cinq versions en cinq langues. H cite la version liébraï(lue, \ExtmiphinOy les Discorsi 1 iicnzuola et la traduction grecque. Quant au Direetarium kumane vite, il n'en fait pas mention d'une manière spéciale; cependant il ne disconvient pas (jn'il n'en ait eu connaissance. Quoi qu'il en soit, on |m'uI considérer la version de Doni coniine dérivée de ceilt: de Jean de Capoue, sinon immédiatement, du moins par Tintermédiaire de la traduction castillane. L'ouviage du savant Florentin, intitulé Fihmjia morale^ se compose de deux parties principales : la première, divisée en trois livres, correspond aux chapitres cinquième et sixième du KaHla; la seconde, sous le titre de Trattati <livres{, comprend six traités, qui répondent aux cliapilies suivants du texte arabe. La version de Firenzuola fut traduite en français en 1 556, par Gabriel Cottter ^ En 1 577, Pierre de La Rivey, chanoine de Troyes, en (luuiia une nouvelle traduction à laquelle il ajouta un second livre, extrait des Trallaù dimni de Doni ^. Pour terminer cette revue rapide des différentes versions du Kalila cl Dimiia, il nous reste à nicnlionner ' Le fkitmt Et fatèwnx Mteom d\$» ammaux, tm^kment tndml de tUÊcmml français, Lyon, t556, in- 16. ' iku» Uvres dê Filomfie fahdewe. Le premier prin» dee Dieeemre de M, Ange nrenznok Florentin , par lequel, eoiAs le ten\$ oBegorie de j^neienrt hdkê fnble», eet moneiree Vemye, maUee, et tnMeem d^mcme eowlienu. Le eeeond, ertraiet dee Treieiet de Sondeur ImOen, (^tUœofe mmml, irm^mt eembê panâke al^oriee de VarniHé et c4ox«f eeaAtabke» Paris, i577, in-t6. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 23.39% accurate

AVANT-PROPOS. mi i Aller yEsapui de Baldo ^ recueil contenant des iiuitaiions en vers de parties détachées de cet ouvrage. On n*a aucun renseignements sur la vie de laiitcnr. Il dut, suivant M. Edéleslaud du Ménil . t'lr<' de naissance et vivre au xni" siècle. C'est, selon toute vraisemblance, à une des premières traductions du livre arabe dans une lan^Tue européenne qu'il a emprunté le sujet de ses fables. On retrouve aussi uu certain ninubre «i ajjuloijucs du Aa/i/d dans un ancien manuscrit français de la Bibliothèque Nationale» intitulé Lwre des Merveilk\$, III Un grand nombre de contes et dapoic<);ues d'origine indienne ont jxissé dans les littératures de TEurope au mo^en âge. Si l'on ne peut déterminer avec certitude la source à laquelle chacun a puisé, il est du moins facile de saisir dans Tensemble la filiation des emprunts qui ont vU- l.dts. C'est surtout par l'interuiédiir<' des Persans et des Arabes que les fictions indiennes ont pénétré dans rOccident. La Perse les reçut de bonne heure; au milieu du vi* siècle, on Fa vu , Kbosrou Nouschirvan disait traduire en pelilvi le texte original de nos r;d)l(^s. L'inli «xluction dans celte uicnie contrée d'un autre recueil, intitulé en sanscrit Sottkasapiali (Les Soixante et dix Contes d'un Perroquet), dut avoir lieu à une époque assez ancienne. ' Daos Poéne» inédiu» du mogen jpréédéet d*vM kûrimre de la fnlde ém^Mque, par M. ÉrfâesUind du Ménil. Pari», i85â , in-8\ * Fonds françaiR, n' 1S9.

The text on this page is estimated to be only 23.60% accurate

xxxi AVANT-PROPOS. Les Arabes qui voulaient s'instruire allèrent d'abord dans les écoles de la Perse; mais au ^{viii} siècle, sous le khalifat d'Almansour, les sciences indiennes étaient cultivées à Bagdad, et des recueils d'apologues et de contes furent traduits en arabe. Maçoudi, historien du ^x siècle, indique l'Inde comme la patrie du Livre de Sendabad, et il signale l'existence d'une version arabe ou persane de cet ouvrage. Il parle d'un livre persan, Hé:ar Afaaneh (Les Mille Contes); c'est, dit-il, le livre appelé communément Les Mille Nuits. Ce titre désigne sans aucun doute le recueil arabe connu aujourd'hui sous le nom de Mille et une Nuits, dans lequel on trouve de nombreuses traces d'une origine Indienne. Les traductions persanes et arabes se répandirent en Asie, en Afrique, partout où régna l'islamisme. Le contact des Arabes avec l'Empire byzantin, avec l'Italie, et leur invasion en Espagne les introduisirent dans l'Europe méridionale. Maîtres du sud de la péninsule ibérique, les Arabes y avaient apporté avec leur littérature, le Livre de Kalila et Dimna. On en a la preuve dans un passage d'Ibn-Bassâm : cet historien, qui écrivait à Séville en l'an 503 de l'hégire (1109-1110 de Jésus-Christ), cite une fable de ce recueil Les écoles établies par les musulmans à Cordoue et dans les principales villes soumises à leur domination étaient fréquentées par des chrétiens. Les Espagnols du ^x Les deux Béliers et le Chacal (Pantagruel, I, v). Voy. Baskerville «voir l'histoire de l'Espagne et l'histoire de l'Espagne» par le moyen du moyen âge, par R. P. A. Dozy. L'Espagne, I, p. 35. Digitized by

The text on this page is estimated to be only 29.05% accurate

AVANi-Pi;OFOS. xxui rent par conséquent posséder des versions da KaUla ^ Dimna en leur Jangue, avant même que ce livre eût été traduit en latin. Une tic ces versiuu.s, parvenue jusqu'à nous, est de Tan laSi. Don Juan Manuel, qui a imité)lu9ieur8 de nos apologues, a pu les emprunter à la vieille traduction casiillane, si toutefois il ne les a pas puisés dans le texte arabe Une large part dans Tintroduction des apologues et des contes orientaux en Europe doit être attribuée aui Juifs. Les .luils, pendant le moyen âge, ont rempli l'of(ice d'intermédiaires entre les Arabes et les peuples de l'Occident. Arts, sciences et lettres, tout ce que les premiers avaient emprunté à llnde et à la Grèce, ils le transmirent à ces derniers. Dès le x* siècle, leurs écoles étaient florissantes, surtout en Espagne. En même temps qu'ils traduisaient en hébreu ou en latin les auteurs grecs les plus dàssiques, ils ne négligèrent pas les fables de rOrient. Parmi ces vulgarisateurs, il faut citer en première ligne Pierre Alphonse, avec sa Disciplina clericalis, le traducteur du Livre de Sendabad, l'auteur de la version hébraïque du KaUla et Dimna, et enfin Jean de Gapoue. Nos trouvères et nos vieux poètes ont tiré de leurs ouvrages les sujets des récits que leur ont empruntés à leur tour les conteurs italiens et français du moyen âge et de la renaissance. Les pèlerinages en Terre Sainte et les croisades ont aussi conlri)né puissafument à répandre les fictions orientales chez les nations européennes, comme lattestent nos anciennes chroniques. La Perse ne fut pas la seule contrée de TO rient où Uiyitized by Google

The text on this page is estimated to be only 25.74% accurate

uiv AVANT-PROPOS. pénétrèrent les fables iudicnnes. Lorsque Barzouyeh eu apporta à Khosrou Nouschirvan le recueil devenu depuis si célèbre, le Bouddhisme les avait introduites, avec sa littérature, dans les pays situt's à lest et au nord de riiide. Los Chinois, qui embrassèrent de bonne heure la doctrine de Bouddha , tes reçurent les premiers. Ce fut, suivant M. Benfey, au commencement de notre ère. M. Stanislas Julien, notre savant sinologue, a découvert, dans deui encyclopédies chinoises, un grand nombre dapoioques traduits du sanscrit et extraits de différents ouvrages bouddhiques ^ Selon toute probabilité, les fictions indie nnes passèrent successivement de la Chine et de rinde dans le Thibet, et du Thibet chez les Mongols. Si la littérature thibétaine, encore peu connue, ne nous a pas jusqu*ici laissé voir les emprunts qu'elle a faits, il n'en est pas de même de celle des Mon({ols. Ceux-ci possèdent deux recueils de contes d origine indienne, dans leurs deux principaux dialectes. Le premier, intitulé ' Siddhi'Kûr, dont M. Jûlg a publié le texte kalmouk et «ne traduction allemande est la re]roductio du VékUapmtciumnmU (Les Vin{;t-cinq Contes d'un Vampire), ouvrage sanscrit traduit en divers idiomes modernes de rinde. Le second est l'Histoire d'Ardji-Bordji Khan, ' Im Avadânat, cvnk» tt apo%iief hidimi, inémii par M. SCanùlas Jalieii« Ptris, 18&9, 3 vol. în-is* * Kabimkûdie Marekett. Die Mânhen ihi Siààki-Kiar oder ErzêhluHgmet eine» ta^zatAerieH Todien, Ein Beitng tw SageiJcunde au/ buddhistischem g^et, Àuê «fam Ktdm^àiteluM t^enetu von B. Jûlg. [^eipcîg, 1S66, Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 22.04% accurate

AVANT-PUOPOS. XXV M. Jûlg en a également donné une traduction allemande ^ et le texte mongol. V Histoire ^ Ardji-Bordjt est une version il'iiii rocueil sanscrit non moins cf^lèbre que le précédent, le SiuhdsanadwâtrinëaU (Les Trente-deux Histoires du Trône), recueil connu aussi sous le nom de Vikra~ mddiiyatehariia (Vie de Vikramâditya) , parce que les trenfe-deux contes (jiul renlenne sont autant tle légendes conccruai ce prince \" Les concpiètes des Mongols au oommeneement du xui' siècle, et leur domination en Russie pendant plus de deux cents ans, (iuimèi'orit aux fictions orieilales accès dans le nord et l est de l'Europe. Les littératures nuisulmanes et bouddhiques furent donc les sources principales d où ces fictions se répandirent en Occident La tradition Oiale dut coopérer pour sa |)ai t à cette o'uvre de divulgation; mais ou ne peut dire de quelle manière et dans quelles limites son influence s'est exercée. Parmi les fabulistes chez lesquels on trouve des imitations de nos apologues, La Fontaine tient la première ' Moi^i^Mâe Màrdm. Die nem NadUragê-^rzâkUuigen de\$ Sddhi-Kir uni He Gmehkht dw Àrdfeiki-BmUM Ouol Bine FarUeUm^ »u dm tuUmSâtêeken Mâreken, An» dem Mcngidieeken ndtntlzi mit EnUeitnnf nud iinmenhii^^ von prof. D' Berabard Jûlg. iDodiruek, 1868, iii-8*. * Hamd Allah Miist6fi, écrivain qui florissait dans la première moitié do xiV siècle, fait mention, dans son Tnrikki Gmulih, d'une traduction mongole du KnHla et Dimna due k Mëlik Sud Iftikhar eddin Mohammed ben Abon Nasr, une des notabilité de Katvîn « mort en 67S de 1 bé^ire (1979-1980 après Jésus-Chriat). Voy. Detcriptim kietoripie de la tUk de Kttzvin, article de M. Barbier de Meynard, dans Jenrnal neintifne, cinquième série, t. X, 18S7, p. a8A. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 26.26% accurate

xwi AVA.NT-PUOPOS. place. Les six derniers livres de son recueil, publiés en 1678-1679 et en iGgB-iGg/t, renferment toutes ses fables *] Diifjinc orientale, (rj'en dois, dit-il dans l'Averiissenieil placé eu tête du septiènic livre, la plus {grande partie à Pilpay, sage indien. Son livre a été traduit en toutes les langues, y» La mention du nom de Pilpay indique suffisamment que notre falnilisto s'est servi de la traduction française de YAnwâr-i Souhaili intitulée Livre det Lumières. Mais plusieurs des fables qu'il a empruntées au philosophe indien manquent dans le Livre des Lumières, Cet ouvra {je, comme on Ta vu plus haut, ne contient que les quatre premiers chapitres du texte persan. La Fontaine a eu par conséquent entre les mains une des autres versions du Livre de KaUla et Dtmna connues de son temps. L examen de ses tables déiuuntre que celle dont il a fait usage est la traduction latine du P. Poussines, imprimée en 1666. La Fontaine entretenait, on le sait, un commerce littéraire et un échange continuel de livres avec le savant liuet, sous-précepteur du Dauphin et plus tard évêque d'Avranches ^ Ce dernier s*occupait d*un travail sur la version grecque de Siméon Seth, comme le prouvent les détails quil donne ' On peat citN* eonuDe preuve des rdations de Hort avec La Foitfaliie ane épttre du fâbolisle au prc^Iat , ncconip^g^nant le don d'une tnuloction italtwne de Quiotilieii. M. Édouard Pminner, qui a signalé ce faft^a de plus découvert & la Bibliotbèque Natimiale, dans un volume eomposé de pièces diverses qui a appartenu à révêqne, un exemplaire du conte des Troqueurs portant ces mots à redresse de Huel : De la part de Tanleur. « Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 25.10% accurate

AVAiNT-PHOFOS. ixvii dans sa Lettre sur l'Origine des Romans. Un exemplaire du Livre des Lumières, appartenant aujourd'hui à la Bibliothèque Nationale, [Porte sur les marges des notes écrites de sa main, ou plutôt des renvois à la traduction du P. Poussines. Il n'est donc pas douteux que le fabuliste n'ait dû au docte évêque la connaissance du Specimen Hnptwntioe Imlurum, ouvrage pour ainsi dire perdu dans l'immense collection des Écrivains de l'Histoire Byzantine. IV Il existe en sanscrit plusieurs abrégés ou imitations du Pamii[^]tatanitra» Le plus ancien et l'un des plus importants fait partie du Kathégaritsâgara (L'Océan des Rivières des Contes). Cet ouvrage, dont M. Bruckhaus a publié le texte et une traduction allemande ^ a pour auteur Somadéva, et fut composé vers le commencement du xii^e siècle. Il n'a de notre recueil que les trois premiers livres, trois Tables du quatrième et une du cinquième. Un autre abrégé, dans lequel on a omis la plus grande partie des citations poétiques, est intitulé KatkâmrùehfUdhi (Trésor de l'Ambrosie des Contes). La plus célèbre et la plus répandue des imitations du Pantchuantra, ĪHi^{*} KiOha Sait Sagmv, Die Mêkrçktimimmbuig Sri Somadafa Bhalta m» Koiduidr, Enê\$ f bi» Junjieg BueK Smidait und DmlavA kemwigtgdm 90» B. Brockhaü. Leipzig, tSSg, in-8^{*}. La traduction allemande a été publiée à pari eo deux volumes in-8, Leipzig, 1843. La mise du texte •aniscrit a paru dans Abkandbtigmt fir êk Kwde de» Morgenâniü, t. II et IV, Leipzig, 1869 et 1866, in-8^{*}. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 23.68% accurate

ixvii! AVA.NT-PHOPOS. topadésa (L'Instruction utile) \ est de date relativement moderne. De même que Somadéva, Srt Nârâyana, l'auteur de ce recueil, n'a pris que les trois premiers livres de l'original indien; il a tiré des deux derniers quatre fables seulement, et les a insérées dans son troisième et dans son quatrième livre. Les versions du Pnntvhtuntra en langues vulgaires de l'Inde sont nombreuses. Elles sont toutes plus ou moins abrégées, et les traducteurs ont négligé la plupart des citations dont est rempli le texte sanscrit. En 1826, l'abbé Dubois, ancien missionnaire dans le Maïssour, a donné un choix des principaux contes et apologues de cet ouvrage, traduits d'après trois copies différentes, écrites en tamoul, en télouga et en kanara*. Quant à l'original sanscrit, on s'en est peu occupé jusque dans ces derniers temps. Le savant Wilson en a traduit quelques extraits dans son Mémoire analytique dont j'ai déjà parlé. Une traduction restée malheureusement inachevée est celle de Dé[^]nétl[•]io[^] Gaianos, Alliéuicn, qui vécut dans l'Inde de 1780 à 1833, et traduisit en grec plusieurs ouvrages. Plusieurs éditions du texte de cet ouvrage ont été publiées dans l'Inde et en Europe. J'en ai donné, dans la Bibliothèque Éliéviriennne de P. Jannet, une traduction française, sous le titre suivant : Hitopou^ê\$a ou Vliulrue[^] mil», reeneU tTapokgw» et de cotUee traduU du sameril, aeee dee notée Awfonjuee et Uttétmre», et un afpmdice eotUenant Vindietttio» dee tovrée et dee imUeOiinu. Paris, 1856. * Le PwUeha-Tmitnt, w Lee Cinq Riiêee,/Me du Mtnu VknmiSarma; Aventwret de Paramtwta, et oufrct eonteei le tent traduit pour la premièrre fois en français; par M. l'abbé J. A. Dubois. Paris. 1866, in-8*.

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 20.20% accurate

AVAM-PROPOS. xm sanscrits. La version de Galanos comprend environ la moitié du premier livre de notre recueil; elle a été imprimée à Athènes en 1610, par les soins et aux frais de M. Georges Typaldos. Le travail le plus complet et le plus important dont le Pantrhdianii'a ait été l'objet jusqu'ici est dû à M. l'idey. Il a paru à Leipzig, en deux volumes in-8°. Dans une introduction qui forme à elle seule le premier volume, M. Benfey compare avec une exactitude scrupuleuse le texte de l'ouvrage saiscrit et les principales versions que Ton en connaît, il a de plus recherché, dans les monuments de la littérature brahmanique et bouddhique, les sources d'où sont dérivées les fables indiennes, et ses investigations lui ont fourni la matière de rapprochements des plus curieux. Les variantes des manuscrits de Berlin et de Hambourg, indiquées dans les notes qui accompagnent sa traduction, m'ont permis de rectifier certains passages défectueux du texte imprimé. Les recherches auxquelles s'est livré le savant professeur de Goettingue, surtout en ce qui concerne les littératures du Nord, m'ont également servi à compléter les miennes, et j'aurai plus d'une fois l'occasion d'y renvoyer le lecteur. ' XiTOTTaSàTfTa >) ilaiacra - TitTpa, xa< Y<T7axov (luÜo) n-j in v^xtcptvil, fxera^piaOevTa èn tov jSpa^^fiartxov - srapi lyjWToiox> l'aAvov, Afh}vziöv, v*jv Se -zspcoTov îxhoOévcï dgtiràv}; ft^v xai [i&ké'VT^ Fecapytoti ' PnulKchnlanlia : Fünf Bücher indtsrkcr Fui» In , Märchen und Ertähluttgen. Ans dem Sanshii {ihn-setzl mit EifueiluH^ und Anmerkungen von Theodor Benfey. Leipzig, 1859.

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 26.33% accurate

\xx AVANT-PROPOS. Comme tous les l'orueils du uicme genre, le Panlclu^ tantra appartient k la classe des ouvrages désignés, dans llnde, sotts le nom de Nttisâstras. Le sens littéral du mot sdsira est livre de science. Le iiiot nili signilic proprement cmidutle, ou arl de se conduire, et, par extension, politique. L'expression nUisàslra doit donc se traduire par trmié de ^Utique, ou art de gmvemer. Cette qualification convient d'autant mieux à notre livre, qu'il a été lait pour i éducation des princes et de tous ceux qui sont appelés à prendre part à ia direction des affaires. Les cinq livres dont est composé le Pantehatantra forment, à vrai dire, cinq parties distinctes. Ils sont rattachés les uns aux autres par une introduction dans laquelle un roi, après avoir pris lavis de ses conseillers, confie à un brâhmane l'éducation de ses trois fils. Celui-ci écrit le Panl(lutiaiiira pour l'instruction des jeunes princes, et, par la lecture de cet ouvrage, il réussit à vaincre leur paresse et à développer leurs facultés. Le premier livre est le plus étendu ; il a pour titre Mitrahhéda n La Désunion des AmisT^. L'objet de ce livre est de laice coinaih e aux rois combien il est dangereux de prêter l'oreille aux insinuations perfides de ceux qui cherchent à semer, la division entre un prince et ses amis les plus fidèles. Le deuxième livre, intitulé Milraprdpli n L'Acquisition des Amist), a pour but de démontrer combien il est avantageux de s'unir les uns aux autres et de s'entr'aider. Le troisième livre, Kdkolnûkttf a erLa Guerre des Corbeaux et des llii)uu.\^, lait voir le danger de se lier à des inconnus ou à des ennemis. Le quatrième, Labdhapranasana «La Digitized by Google

AVANT-PROPOS. xxxi Perte du bien acquis 11, prouve que ion perd souvciU par imprudence un bien acquis avec peine. Le cinquième et dernier livre, AparÛcehitakdntwa vLa Conduite inconsidérée-n, montre le (lanjjer de la précipitation. Un apologue priucipai iorme le sujet ou pour mieux dire le cadre de chacun des cinq livres. Des fables» contenues dans cet apologue et souvent enchevêtrées les unes dans les autres, sont racontées pur les personnages mis en action. Le récit est entremêlé d'une fouie de sentences, de maximes, de pensées remarquables, extraites des codes des législateurs, des poèmes héroïques, des drames, des œuvres poétiques et de divois ouvrages. Ën terminant, je dois remercier la Commission des impressions gratuites de la bienveillance avec laquelle elle a accueilli mon travail. .l'ai aussi des remerciements à adiL'sser à l'Imprimerie Nationale pour le concours qu elle m*a prêté. Ne pouvant nommer ici toutes les personnes qui m'ont aidé dans l'impression de ce volume, je les prie d'agréer en commun l'expression de ma vive gratitude. Edouard Lancbreau. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 15.53% accurate

PANTCHAĪANTRA ou LES CINQ LIVRES. INTRODUCTION.

Salut à Sri Gaiésa ' ! Que Brahmà, ftoodra, Komnâra, Hari, Varouna, Yama, Vahiii, Indra, Koavàti^ Tcbandra el Aditya, Saraswati, l'OcéaD, les Nuages, le» MoQ' tagnes, Vâyou, la Terre, les Seipents, lea Siddhas, les Rivières, le» deux Aawiiis, Sri, Diti, les fils d'Adili, Tdiandikâ et les antres Mères, les Vēdas, les Ttrtlia, les Sacrifices, ks Ganas, les Vasous, les Mounis et les Planètes prot^ent toujours*. ' Fils d« Siva et de Pâmtl, et dieu de la sageae. Il est représeolé avec une léte d^éléphanU * BnJunI, créateur du nronde et le premier des Irma dieus de la- Iriade. Roodra ou Siva , IroiMême dieu de la triade* — Kuuinàra ou Kârtiki^ya , dieu de ia guerre, liU de Siva et de Dourgâ. — Hari ou Viclinou, deuxiènip dieu de la triade. — Varouna , rlicii «It-s cam. — Yamn, dioii df Tt-îiO^r et jtijje des morts. — Valini ou A;iii, dieu du Irii. — liidr;», mi ihi ttcl, dioii dr l-i ioudre, des nuafjo»; de? pluies ft des phénouièiiei» aluio>pbtftiii|Ufs. — Kimim t;i , di^u dos richesses. - Ttli.indra, dieu do la lune. — Adit)a, nom du dieu du soleii, lils d'Adili. — Saraitwali, épouM de Brahmâ et dē««e de Téloquenco, de la musique et des aria. — Vâ)ou , dieu du vent. — Par serpenl» il fiiot entendre m les fiég»^ demi-dieui qui habiteni les rēgieiM lafemalca et que Ton repréaenle avec uoe face humaine, une queue de •erpent et le coa ëlendu du Cbluier iV4g«. « Siddbas, penonnagen divins, espèce de demi-<]ieux qui haliileni les air*. — Les Aswins, frères jumeaux, médecins du del. — Sri ou Lakchmî, épouse de Virhnou. — Uili, une des femmes de Kasyapa el mère des Daityns, ennemis des ilicux. — Adili, aulre femme de knsyapa. Se« fi!?, ks Adilja», divinités au nombre de douze, sont les formes du soleil dans chacun des

The text on this page is estimated to be only 19.36% accurate

2 PANTCHATANTRA. S'ilut à Maïioi ' , à V àtcliasjiati *. h
Soukra à P.iu'isuru ' el u son tils, et MU si)^ Tchânakya \ aiiUmis d
ouvrages de)(tiili(|ut'. A[])r(*s avciir icroiinu ceci coiïiiiie l'essence de luus
les traités de la science politique dauh le monde, Viclinousurnian u fuit en
cinq livres col ouvrage Ir^-agrdable. On rarorile ce qui suit : Il est (laiih la ((tiilrée du Sud une ville appelée Mahilâropya Là il y avait uii roi nommé
Amarasakti ^, arbre kalpa '* de toutes les sciences, aux pieds duquel
brillaient en foule les rayons des joyaux de la couronne des souverains les
plus éminents, et qui possédait la connaissance de tous les arts. Ce prince
avait trois fils très-sots, qui se nommaient Bahousakti Ou^^ramob de
Taniïée. — TchandikA ou l>otti^â, épouse de Sivt, — Lee Hères sont le»
forces personnifiées des dietn* ou leurs remmtrs. — Vt'das , livres sacrés
des lliodous, eu nombre de quatre. — Ttrlbas, lieux de pèlaoage. On
dé«igne principalement sous ce nom un Heu uint situé sur le bord d'une
rivière ou auprès friin t-lariff. — Ganas, troupes de divinités inférieui-es. —
Vasous, autres diviniles suhaltornns. — Moïinis, liages el pieux
persontiages qui se sont élevis au-dessus de io nalurc liuiiiiaïuc. * Manou
Swayambbouva, fils de BrahmA, Il est oonsidéré comme le pire du genre
hnmmain, et on lui attribue le code intiUilé Lok d» Jlfonon. ■ Ou Vribaspali,
précepteur spirituel des dieux et n^ent de la pianile Jnpiler. On ie ni|{arde
eomme un ssinl l^islatenr. On lui attribue un grand nombre de roanroeS} un
ouvrage de jurisprudence et un traiti' sur Tart de gouverner. * Aulrnnéot
appelé Ousanas, préc^tear des Daityas et régent de la planète Vénus. If
passe pour i^frc î'jfutciir d'un orivra|T(< ^],^ jioLilif|up. * Saint et savant
personnage. U eut pour lils Y)âsa. Un leur attribue un ouvrage de
jurisprudence. * Ou Vicbuougoupla , brébuuHie qui vivait environ trois
cenis ms avant notre ère «l fut aainistre du n» Tefaandragoupta. U existe
mus son nom un reeudi de maximes. * Dakdiina, parlio méridionale de
riode, appelée aujourd'hui Dékhan. ' Ville de la oêle de CoKomandd,
probaUement la lIUU»rflUt de JPlolémée, Méliaponr on SainUThorais,
près do Madras. ' Qui a une puUiancf immorUtUf. " Arbre fabuleux qui
croît dans le ciel dUudra et produit loal ce que Ton désire». a 6MMC0My»
dr jMnsMiiiff. Digitized by LiOOgle

The text on this page is estimated to be only 26.13% accurate

INTRODUCTION. 3 sakti ^ et Anantasakti ^. Voyant qu'ils avaient de l'aversion pour les sciences, le roi fit appeler ses conseillers» et leur dit : Vous savez que mes fik que voici ont de l'aversion pour les sciences et manquent de jugement. Aussi , quand je les vois , mon royaume , quoi(|iie délivra do tout embarras, ne me donne pas de satisfaction. £l certes on dit avec raison : De a*avoir pas de fils, on d'avoir peido le sieD, ou d'en avoir un sot, ce qui est prélat«ble c*ait de n*avoir pas de fils on d'avoir perdu le nen, car un fils que Ton n*a pas et un fils mort ne causent qa*nn diagnn de courte durée, tandis qu\m wt est on siijet d'affliction pour toute la vie. Qne iait-on d*ane vacbe qui ne donne ni veau ni lait! A qaoi serC^I d'avoir un fils qui n'est ni sage ni pieoi? Mîeoi vaut eerles ici^bas la mort d'un fils que rimbécillité d'an fils de bonne famille, h cause duquel, an milieu des ssges, an iMme est anesi hfntex que celui qui est né d'un adnltère. Si celle-lè est mère qui a donné]c jaur k un fils à qui renlfaoosiasme ne fait pas tranber la craie des mains quand il commence h àinmèrar la Ibule des gens de mérita, dites : Qu'eitHse que la femme stâile? Mieux vaut ravortement, mieux vaut l'abstinenoe de commerce ehaniel dan» les moments convenables, mieux vaut une ^use stérile, mieux vaut aussi la naiisanoe d'une fille, mieux vaut un cnfiint mort^né, mieux vaut aotti un ISostas resté dans te sein de te m&re, qu'un fils sans inlelligenoe, amaîUil même eo partage la beauté, la ridasHe et des qualités. On seul fib de mérite, de race pure, et fiùmot de belles actions, est romoaent de tonte sa familte. comme une perte est rcroemeni d'un diadème. il faut donc, par un moyen quelconque, faire en sorte que leur intelligence s*éveille. Alors les conseillers dirent les uns après les autres : Majesté, il faut dējH douze ans pour apprendre la grammaire; si on la .sait en quelque façon, moyennant qu'on prenne la peine d'éta' Qm « «w ywwwf» radimtaUf . * Qtd a WM JNMf «M« MHM b'jNtfct. t . Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 24.78% accurate

à PANTCHATANTRA. diei' ie devoir, l'intérêt, le plaisir et la délivrance linale le réveil de l'esprii a lieu. Cependant un des conseillers, nommé Soumati^, dit : Majesté, la durée de cette vie n'est pas éternelle, la science des mots ne s'apprend qu'en beaucoup de temps. Cherchons donc un moyen abrégé pour l'instruction de vos fils. Et Ton dit : La science des mots est certes infinie, la vie est courte et les obstacles sont nombreux; il faut par conséquent prendre la substance et laisser de côté ce qui est inutile, de même que le cygne extrait le lait du milieu des eaux. Majesté, il y a ici un brahmane nommé Vichnouisarman, renommé pour son talent dans plus d'une science. Coniiez-lui vos fils, il les instruira certainement en peu de temps. Le roi, après avoir entendu cela, fit appeler Vichnouisarman et lui dit : Hé, grand sage! pour me rendre service il faut facher de l'ain; en peu de temps de mes (ils <jin' vuiti d< >> liurums sans pareils pour la science de la politique. Je te donnerai cent concessions de terres. Alors Vichnouisarman dit au roi : Majesté, écoutez; ce que je vais dire est la vérité. Je ne vends pas la science, même au prix de cent concessions de terres; mais si en six mois je n'apprends pas à ces jeunes princes la science de la politique, alors je veux perdre mon nom. Que dirai-je de plus? Écoutez ce dont je me vante. Je ne parle pas en homme qui désire des richesses. Comme j'ai quatre-vingts ans et que j'ai renoncé à toutes les choses des sens, je n'ai aucun besoin de richesses; mais pour remplir votre désir, je me livrerai au divertissement de Saraswatî. Que l'on écrive donc * C'ai-à-dire I«b «[uaire objets qui constituent le but de la vie d que doit rechercher l'homme. ' Qui a fait tout d'un coup. ' C'est-à-dire l'écrit. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 22.34% accurate

iiMaoDIGTIO.N. 5 la date du jour où nous sommes : si dans l'espace de six mois je ne fais pas de vos fils des hommes sans pareils pour la science de la politique, alors, que la divinité qui me protège ne me montre pas le chemin des diuix! Le roi, lorsqu'il eut entendu cela, fut charmé; il confia respectueusement ses fils au brâhmane, et éprouva la plus grande satisfaction. Vichnousarman emmena les jeunes princes, alla chez lui, et, après avoir composé pour eux ces cinq livres, la Désunion des Amis, l'Acquisition des Amis, la Guerre des Corbeaux et des Hiboux, la Perle du bien acquis et la (ioiuite iiiutisidMrée, il les leur fit lire. En les étudiant, les princes, à la suggestion du roi, devinrent en six mois tels que Tavait dit le brâhmane. Depuis lors ce traité de politique, intitulé Panrtkakmlra, sert sur la terre à l'instruction des enfants. Bref : Celui qui, ici-bas, l'a lu ou en apprend lire consciencieusement ce traité de politique, n'est jamais vaincu, même par Sakra'. ' Nom du dieu Indra.

The text on this page is estimated to be only 15.54% accurate

UVBË PREMIER. LA DËSUNIOⁱ DES AMIS. Ici commence le premier livre, intitulé la Désunion des Amis; en voici le premier sloka > : Uoe grande amitié, qui ne fuisait ((no ^«'accrollre, existait entre <in Itoa et uo taureau dans une forêt; elle foi dⁱruite par un chacal médiaot et tièHinilntieux. On racuiite ce (jui suit : I. — LK TAUREAU, LES DEUX CHACALS ET LE L1U>\. 11 est dans la contrée du Sud une ville appelée Mahilâropya'. Là il y avait un fils de marchand, nommé Vardhamànaka qui avait ga^{nr} honnêtement de quoi vivre. Un soir, après qu'il se fut mis uu lit, il lui vint cette réflexion, que. quand inénie on a de la fortune, il faut songer aux moyens de s'enrichir et les mettre en pratique. Car on dit : 11 n ftst j)jis une chnst' (jiic l'on ne lasse avec iu iidn's>'f : aussi iliomnic sens»' ne doit-il fiiii*' <l's riVorts «jue jMiur acquérir (les l irlnsses. C.eltii qui est nchf ;i fies amis, er-lui (lui eut riche a dos jifirciifs. celui qui est riche est un iionime «ians ie inonde, celui qui est richn vit i-éellen>en(. ' Ce Uiut, qui sigiitit lelx ou itattce, ^' emploie parUculièrement pour désigner JctdiflTéreiitcs miké» de rMoucbloubb, imi mèlre de Irenle-deux sjllabe*, divi«é«t en quatre pAdas oooiimm[^] de huit syllalwi». ^ Voj. page 9 , note 6 et nii<e 7. ' Qm grmditt qui prt^{rr}. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 19.69% accurate

8 PA.NTCHATANTRA. 11 n'est pas de science, pas de initier, pm
do ^nérosité, pas dart, pas de coarage que les pauvres ne vantent chez les
riches. Dans ce monde, |K)ur les riches un ennemi même devient un parent;
pour les pauvres, un parent même devient tout de suite un ennemi. Car
toutes les œuvres d(^coulent de laccroissement et de raccomulation des
richesses, commr Jf»s rivitres, des montagnes. Celui même qui n'est pas
di^jne de v(?n<?ration est vëndré , celui n)ème que Ion doit éviter est
rechei-clK^. celui même qui ne mérite |)a8 d'éloges est vanU^ : folie p-l h
piis^^ance <le la richi^se. Dp mémo que les organes des sens se consmeiit
par la nourriture, c'est <iu iiKj\ei (le la richi^ssc (jiiie s'acfoinplis&eiii
huiles les œuvres: pour cette cause la richesse est op|M*lee le moyen de
tout tiiiic Désireux de s'enrichir, les vivants hohitent même un cimetière; ils
quittent même hniv jière. s'il <>l pauvre, et s'en vont au loin. Le moyen de
(nus lrs ittoyens, pour s'enrichir, c'est le coiuiuerce; tout autre moven que
Ton riM^oiiimnde esl iiiet-rt.iin. i.es liuiiimes. vieux nièiiM'. (jiii s«m i
iiclies soiiil jeunes: rn.'iis ceux qui n ont poiut de fortune sont vieux, lors
même qu ils sont jeunes. Kt il y a pour les hommes six moyens de
s'enrichir, savoir : l'état de mendiant, la condition de serviteur d'un roi,
lagri" culture, i*aeqaisition de la science, l'usure et le commerce. De tous
ces moyens, le meilleur pour acquérir de la fortune est le commerce. Car on
dit ; La métier de mendiant est exercé par des malbeurem; un roi, bâas I ne
donne pas ce que Ton mérite; l'agricatlute est pénible; la sdenoe est
trèsdiflicUe, à cause de la soumission qu*il faut avoir pomr son précepteur
spirituel; de Tusare vient la pauvreté, parce que Ton met sa fortune dans les
mains d^antrui : je ne connab icr-bas aucune profession meilleure que le
commerce. Et il y a sL'pl espèces de commerce pour s'enrichir, savoir : le
taux poids et la lausse mesure, la déclarattuii dUn iaix prix, la réception de
gages, Tarrivée d'un chaland connu, la société Digitizecl by Google

The text on this page is estimated to be only 19.39% accurate

LIVRE PHEMIEa. 9 d'affaires, le commerce de parfumeur et l'importation d'ustensiles des pays étrangers. Car on dit : Donner la mesure pleine ou d'uo pleine , tromper les gens que Tod counatt et toujours dire un prix faux, cest riitabitad des Kirâtas'. Le chef qui est h la Ihe. d'une socic^l<? de commerce pense, le cœur joyeux : J ai acquis aujourd'hui la terre remplie de trésors; qu'ai-je besoin d'au ire chose? marchniul. (junnd il voit un chnland connu (pii s'friipressf»). rniivoite son argent, et se réjouit dans sou cœur coouue si uu lîls lui dtait ué. Et ainsi : Lorsqu'un gagne tombe dans sa maison, le marchand rend dos actions de grâces à son dieu : Que le propriétaire de ce gage meure bien vite, je te donnerai une oITrande. Des choses que Ion peut vendre « la parfumerie est celle qui se vend le mieux; à quoi boa Tor et les antres marchandises? Ge qui est adielé un est vendu cent. Mais ce commerce convient aujk pauvres et non aux riches. Car on dit ; Ceux qui i>ossèdeot une grande fortune attirent de loin les richesses avec leurs immaues richesses, comme avec les éléphants on prend les grands «Séphants. Les gens qui savent acheter les nstensiles acquièrent une double et triple fortune par leur travail, en allant en pays étranger et lointain. Et en outre : Comme ik redoutent le pays étranger, comme iia sont très-paresseux et nonchalants, les corbeaux, les hommes lâches et les daims meurent dans leur pays. ' Nom qu'on donne a des populaiiuiis sauvages liabitaiil le» boi^. C'est aussi le Dom patioalieril*ttn« tribu barbare qoi vit de chasse «o milieu des forêts et des montagnes. On reconniU le nom des KirAtos dans celui des Cwrhtiioe, rar la cAte do Goromandel. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 22.18% accurate

4 10 PANTCHATA.NTftA. Et il est dit dans la science de la politique : L'hoiniie qui ne sui t juts el ue visite pas dans toute son étendue)a terre pleine d'une foule de merveilles, est une gi'cnouiile de puits. Quel est le fardeau trop lourd pour ceux qui sont forts? Quelle est la distance éloignée pour ceux qui sont entreprenants? Quel est le pays étranger pour les gens instruits ? Quel est ennemi de ceux qui parlent avec douceur? Après avoir ainsi réfléchi en lui-ménie, Vardhamânaka fit acquisition des principaux articles que l'on porte & Mathourft S et lorsque \o jour favorable fui venu, il prit congé do ses aînés, monta sur un chariot vi partit. Il avait deux beaux taureaux nés chez lui, et nommés Nandaka^ et Sandjivaka^ qui étaient attelés au bout du timon et traînaient le chariot. L'un d'eux» celui qui se nommait Sandjtvaka, en arrivant au bord de la Yamounft*^ s'enfonça dans un borbier, s<^ cassa la jambe et resta sur la place. Vardhamânaka, lorsqu'il le wi d ms cet état, touib;i dans un profond chagrin, et, le cœur plein d'une tendre alTection pour sou taureau, il interrompit à cause de lui sa marche pendant trois nuits. Le voyant affligé, les gens de la caravane lui dirent : Hé, chef des marchands ! pourquoi, à cause d'un taureau, exposes^tu ainsi toute la caravane dans cette forêt pleine de lions et de tigres , cl lrè»-dangereuse t Et i on dit ; Que f bonune sensé ne sacrifie pas beaucoup à cause de peu : la sagene, ici-bas, c'est de conserver beaucoup au moyen de peu. Vardhamânaka réfléchit à cela; il mil des gardiens auprès ' \ ill<> sidin- (iani> lu prnvir*' .irtiiollp ti'Agra, al célèbre par U naissance de ki'iciiiid. On ^ lait encore des pèlerinages. • f^Mt réjouit. ' Qui vit mec, •erviteiir. * Rivière «iipeMe aijjouvd*hui Ojainaà. Elle pmid ta Muroe sur le liane méridional de rBîniâliya, i une petite distance au nord^ooeat de la aouice du Gan|p*, et le jette dans ce fleuve au-dessous d^AllahikAd. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 26.19% accurate

LIVRE PREMIER. 11 de Saudjtvaka, et partit afin de sauver le reste de la caravane. Mais les gardiens, qui savaient la forêt très-dangereuse, abandonnèrent Sandjivaka; ils suivirent la caravane, et le lendemain ils dirent au niarriand ce mensonge : Maître, Sandjivaka est mort, et nous avons fait ses funérailles avec le feu. Lorsqu'il eut entendu cela, le marchand, dont le cœur était plein d'une tendre affection pour Sandjivaka, accomplit à son intention, par reconnaissance, toutes les cérémonies funèbres, telles que la mise d'un taureau en liberté et autres. Sandjivaka, qui était resté en vie et dont le corps avait repris des forces grâce aux vents frais, à l'eau de la Yamounâ et à la forêt, se releva comme il put et gagna le bord de la Yamounâ; et là, mangeant les pointes d'herbes pareilles à des émeraudes, il devint en quelques jours un animal à grosses bosses et fort comme le taureau de Hara*. et passa les journées à labourer le sommet des iounuilières avec ses cornes et à beugler. Et l'on dit avec raison : Une chose qui n'est pas si dure quand elle est gardée par le destin, une chose bien plus périlleuse si elle est frappée par le sort (l'homme vit, même abandonné au secours dans une forêt, tandis que, malgré les soins qu'on lui donne, il meurt dans sa maison. Un jour un lion nommé Pinjalaka entouré de tous les animaux, étant tourmenté par la soif, descendit au bord de la Yamounâ pour boire de l'eau et entendit de loin le bruit très-sourd des beuglements de Sandjivaka. Lorsqu'il eut entendu ce bruit, il eut le cœur tout troublé, et, dissimulant bien vite son air effrayé, il s'arrêta sous un tiguier, avec sa suite rangée en quatre cercles. Et il dit : La position en quatre cercles est assurée. Nom de Siva, dieu qu'on représente monté sur un taureau. > Fmn\$. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 20.57% accurate

12 PANTCHATANTRA. rénient celle du lion. Les animaux qui suiveat le lion sont peureux et incapables d'agir. Et ainsi : Les oiiiiinaux ii(> donnent pas au iion l 'Mirlion ruvitle et n'accoinpii^seiit aucune cc^nn-ionio pour h sacn t : il fyagiir *u tortuiie pai' sa valeur el conquiert lui-même l'empire sur ie> aniroauji. Ce lion avait toujours à sa suite deux cliacals, nommés karataka ' et Damanaka qui étaient fils de ministres et avaient perdu leurs charges. Ils se coosullèrent l'un l'autre. Alors Damanaka dit : Mon cher Karataka, ce Pingalaka, notre souverain, était pourtant defM^endu au bord de la Yamounâ pour boire de l'eau. Pourijinji. iiiial|fré la .soif qui ie (ounnntail, est-il revenu sur ses pas / l*ounjuoi a-l-il rangé st> troiijics cl reste-t-il ici tout triste au pied d'un figuier? — Mou cher, i ('[on()it karataka, quelle raison avons-nous de nous mêler d'une chose qui ne nous regarde pas? Car on dit : Llioainie qui veut se m^er de choses qui ne le r^rdenl pa» va à sa perle, comme le singe qui arracha un coin. Comment cela? dit Damanaka. Karataka dit : n. — LB SINGB ET LE PILIER. Dans un endroit situé près d'une ville, un lils de marchand avait entrepris la ronstruction d'un temple au milieu d'une plantation d'arhracs. Les charpentiers et autres ouvriers qui y travaillaient allaient, à l'heure de midi, dans la ville pour prendre leur nourriture. Or un jour vint une troupe de singes du voisinaije , ({ui courait ça et là. Il y avait là un pilier de bois d*andjana, à moitié fendu par un ouvrier, et dans lequel était enfoncé ' Conmih, * JDonjplNir. Digitized by GoOgle

The text on this page is estimated to be only 17.74% accurate

LIVRE PREMIER. 13 un coin de idiadira Cependuiit ies singes se mirent à jouer comme ils voulurent sur le haut des arbres, sur le fatte du temple et sur le bout des chaipenles, et l'un d'eux, dont la mort était proche, s'assît étourdiment sur le pilier h demi fendu, jeta la corde avec lacjuellc la pièce de bois était altarihée, et dit : Ah! on a iiiiis un coin uù il ne le fallait pas. Il ï.ai»il le coin avec ses deux mains et cotrepril de larracber. Ce qui an iv.i par le déplacement du coin à ce singe, dont les testicules étaient entrés dans la fente du pilier, je te Tai déjà appris. Voilà pourquoi je dis : L^homme qui veut se mêler de choses qui ne le regardent pas, et cetera. D'ailleurs, luius avons jour et nuit de la nourriture de reste; par conséquent, <ju'avon.s-iious besoin de nous occuper de cela? — î\[e penses-tu donc qu'à manger^ dit Damanaka; cela n'est pas convenable. Car on dit : l'uur Taire dn lji»Mi îi leurs amis et pour inir»" du mal n lenrn ennemis, les sH^rf's reciiiercbent la protection des ixiiis : qui ne remplit pas scnilement son ventre? Et aussi : Qu'il vive, ici~bas, celui qui en vivant fait vivre beaucoup de monde : les oiseaux ne remplissent^iis pas lear ventre avec lenr bec? Et ainsi ; Une vie même dnn momoit, vantée et accompagnée de la science, de la bravonre, de la puissance et de qualités respei^blm, voilà ce que ceux qui s*y connaissent appellent chez les hommes nne vie profitable : le corbeau même vit longtoms cl mun^je les restes des sacrifices'. Celui qui n'est bon ni pour son fils, ni pour son précepteur spirituel, ni • pour ses prodies, ni pour le p^iuvre, ni pour les hommes, quoi profit re^ Le khayar, arim doDt la résine est employé en médedue, jWmwM Gslsdb. * Cesl-â-dire U portMm 4e noiimtiire jeU!e A lerre après on sacrifice, et destinée aux animauk et eus êtres inspurB.

The text on this page is estimated to be only 19.97% accurate

PANTGHATANTRA. tirc-l-il du la vie dan& le inonde des liumaina? Le curlieau même vil longtemps el iiiaijge les restes des sacrilices. Une |yptile rivière est facile h remplir, un trou de souris est facile à remplir, un misérable est aisément satisfait et se contente même de peu. Et en outre : A quoi j*ert-il qu'il soit ué cl qu'il ait ravi la jeunesse de sa mère, celui qui ne s'élève pas au-dessus de sa famille comme un étendard ? Dons la révolution qu'accomplit ce monde, qui ne renaît pas, une fois mort? Biais celui-là est compté ici-bas comme véritablement né, qui brille d* ëetat jfU» que les autres. La nainanee de Therbe même qui pousse sur le bord d'une rivière est un IxMilKur, parce que cette lierbe devient m aontien pour la mam de rbomme ^rdu qui s'enfonce dans Tean. Et ainsi : Les gens de bien qui sont oonstants, grands et ridies, et qui soulagent les maux des bomniés, sont rares dans ce monde ctminie les nuages innnobiies, élevés« pleins d'ean et répandant la firatdieor Et aussi : On ne saurait avoir trop de vén^tion pour une mère, disent les siiges, parce qu'elle peut porter dans son sein un enfant qui deviendra un objet de respect même pour les grands. Èt en outre : Sakra* même, s'il ne manifeste pas sa puiisance, est méprisé des hommes; on ne fait point cas du feu tant qu'il demeure dans le bois, mais it n'en est pas ainsi quand il est allumé. ^'ous ne sommes tous deui que des subalternes, dit Knralaka; qu'avons-nous donc besoin de nous occuper de cela? Et Ton dit : ' Los mois, dant» ce aloka, offreol un double sens qu'il est imposable de rendre lilli-ralomonl en français. ' Voy. page 5, note. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 19.14% accurate

LIVRE PREMIER. 15 Ici-Las un mifiisin- qui parle (levant ie roi sans t^lre queslionné esl un il s'attire non-seulement du mépris, mais encore des vexations. Et ainsi : fl Ile l'iiiiit l'iiirc iisijrf (le \ii jtaioif «jiip quand ce que l'on dit porte Iruit ei reate toujouï^, comme la couleur sur une ëloQc blanche. Frère, répondit Damanaka, ne parle pas ainsi. On dit aussi : Vn >iiltfiltorn(')out devenir mini.Hlr>', s'il fnit sn cour au souveraio; un minii>li-e uiéuie peut devenir subalterne, s'il ne l'ait pas sa cour. Et ainsi : Un rni rlit'ril l'homme qui est auprès de lui, lors mviuv qu'd est ignoi;nil. de has-so iiaissancp et inconnu : ordinairpiipjit les souverains, le» ieniiues et les plantes rauipaules s'attachent à ce qui est ù côté d'eux. Et ainsi : Les fierviteurs qui i^tudicut ce qui jhîul tàplici ou contenter un roi arrivent |»eu il u le f. lor-H mAme qu'il r»'|rinil)»\ Pour les hotiinif's itislr uil-^ Ifs aiuhiticux , ceux qui onl du talent dann un ai t el (le la hravoure, et ceux qui savent le métier de serviteur, il n'y a pas d autre protecteur qu'un roi. (.eux qui ne vont pus aujirès des r<>is. ces ^tres puissants j>ar la naissance et autres qualités, ont pour {>euitnce la mendicité jusqu'à leur mort. Et les insensés qui disent (|u il eist dilllcile de gû'jner la laveur des rois dévoilent enx-mAmes leur indoleuce. leur puresse et leur &oUise. Quand on voit les serpents, les lignes, les éléphants, les lions. (loiuj)t«5s par I . I Uiins moyens, qu'est-ce que c'est qu'un roi pour des hommes intelligents et actifs? En se mettant sous la protection d'un roi, le sa<fe s élève à lu plus haute condition : le sandal ne croît pas ailleurs (|ue sur le Malaya'. De blancs parasols, de beaux chevaux ul des éléphants toujour: ardenta, voiUt ce que l'on a quand le roi est satisfait. ' Chaîne de monlifpies répondant uix (jliàles oocidenlale», dans le sud de Tlnde. C'esi de là que l'oo lire ie meilleur bois de undal. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 18.70% accurate

16 PANTGHATANTRA. Muis, (lit kiualaka, <juas-lu riiilciilion
do faire t — Notre souverain Pingalaka, n'pondil Danianuka, «'.si effrav ('•
niisi «juc sa suite. J'irai donc auprès dr- lui, el, lorsque je coiuailrai la cause
de sa frayeur, je iui conseillerai ou de faire la paix, ou de faire la ^erre, ou
de marcher en avant, ou d'attendre de pied ferme, ou de chercher une
alliance défensive, ou d*avoir recours à la du|dicii<^ . — ComiiH'iii, dil
karataka, suis-lu (|ue le roi a peur? — Qu'y a-t-ii lu à counailrc ? répondit
Damanaka. Car ou dit : L^animal même aabit ce qu'on bi dit, les chevaux et
les éléphants ooos portent quand nous le leur oommandons; Hiomme
instruit oooqirend même ce qu'on ne dit pas, car rintelligence a pour fruit la
connaissance des signes chas autrui. Et ainsi : Par rt'xlurienr. It'?i signes, la
d<finnrhc, le {reste, la parole et les changements de l'œil et du visage, ou
saisit la pensée intérieure. Aini>i j'irai près de lui pendant qu*il est troublé
par la frayeur; je dissipei.u sa crainte, je me rendrai maîtn' (!•' lui |)ar la
force de mon iuliilligence, et je retrouverai ma place de ministre. — Tu ne
connais pas les devoirs de l'état de serviteur, dit karataka, comment donc te
rendras-tu maître de luit — Comment pourrais-jc ignorer ce qu*est la
condition de serviteur? répondit Damanaka; en jouant dans le giron de mon
père, j*ai entendu les .su {jes, ses hôtes, lire les ouvrages de ptjli[ii]iie. et j'ai
{jrav(^ dans mon e^iprit les principales maximet» touchant les devoirs de
l'état de serviteur. Écoute, les voici : Trois hommes r uoillonl les fleurs d ur
de lu terre : I homnie hrave, l'homme inslniit et celui qui sait servir. f/e
vi^ritahle servicp. c'est de vouloir le bien du mnîJre ot surtout de lui tenir
un 1 in^jage (|u il apjjrouve. C est par ce moyeu seul «pie le sage peut
gagner la faveur d'uu souverain, et pas autrement. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 21.70% accurate

LIVHt l'ileMIEi;. 17 I/lionime instruit ne doit pas servir celui qui ne suh pas apprécier ses qualités, car il n*y a aucun profit à tirer d'un pareil mattre, de même que d'une terre saline, si bien cultivate^ qu'elle soit. JS'eût-it même ni fortune ni aucun des attributs de la puissance, un prince doit être servi s'il a des qualités respectables; on obtient de lui sa subsistance eomme fruit de ses services, ne serait-ce même qu'avec le temps. Faudrait-il même rester innicihilc eomme un poteau, dessdcher et être assi(^g4^ par la faim, l'boninu' instruit doit mieux, aimcnr gagner lui-même sa subsi^fanrc qtip de dr>riiaii(ltn'. Le scrvitfMir hait un iiiiîln^ nvnn^ cl qui parlr diiretnciit : ponnjioi ne s^e liait -il pas iui-màue celui qui ne sait pas qui l'on doit servir ou m pas servir? \.e prime au «^crvire duquel les serviteurs (jiii ont (airn ne trouvent pas la Ironquillité doit être abantioiiiK^ comme ou laisse de cōti^farka*, quoiqu'il ait toujours des fleurs et des fruits. Envers la mère du roi et la reine, le prince royal, le pienuer ministre, le prêtre de la famille* le portier, il faut toujours se conduire comme le roi. Celui (jui, lorsqu'on lui junlt", n^pond : Vivat! qui sait ce qu'il faut faire ou ne pas faire, et exécute sans hésitation, peut devenir le favori du roi. Celui qui fait un bon emploi des nciiei^ses (jii ii doit à lu faveur du mnitre. et qui porte sur lui les vêtements et autres objets, peut devenir le t'avoii du roi. C«'liii qui lu' s«' livre ii aiiioim t'rilt'tieii sceicl avrc les serviteiii"s du gynécée. ni avec les Ifimmcs du siiu\t'rain, peut devenir le favori du roi. ('.(•lui (jiii n'ijardo le jeu (•inmc le mes^affer do Ynnm', le vin comme le poi.son liàlâliaia, et les feiauib du souverain comme de vains tantièmes, peut «levenir le favori du n)i. Cdui qui, à fheure du combat, est toujours devant, qui suit derrière dans la ville, et reste ii la porte du maître <lans U; |Milais, peut devenir le favori du roi. * Nom déplante, Coilotropw jf^wiiM. ' YamadoAla, messenger ou serviteur de Yama, qui amène Ité Ames des morts an IriimrMl de ce dieu, et tes conduit ensuite A leor deslinationii linde. a bigiiized by Google

The text on this page is estimated to be only 22.33% accurate

18 PANTCHATANTRA. (ici m . ior!ii]iio l<; maître lui parli*, ne le conlretlil pai», et ne ril loni li.inl |uès de lui, peul devenir le favori du roi. (.!lui ([iii . ruèiue dans les cacuu s tances diflicileii, ne s écarle |ws du droit dieuiiu, pensant qu'il aura toujours lapprobation du nialti'c. [)cut devenir le favori dn roi. Lbomuic qui a toujours dn la haine pour les eimemis du souverain , et fait oe qui est agréal>le à ceux qu'il aime , peut devoir le favori dn roi Celui qui, exempt de crainte, envisage de la même façon ie champ de bataille et sa demeure, le séjour eu pays étranger et la résidence dms sa propre ville, peut devenir le favori du roi. Celui qui n a pas commerce avec les femmes du souverain, et qui ne se livre ni à la eriUqne ni aux querelles, peut devenir le favori du roi. Mais, reprit Karataka, quand tu seras arrivé là» que diras-lu d*abord? Dis-moî donc cela. Damanaka répliqua : On dit : Dans la conversation une parole eu fait naître une autre, coiuiuic d une graine bien humectée par la plui«> naît une autre graine. Et aussi : Les sages dt^[)cignent le malheur que cause Tapparition d'un prt^judicc el le honneur que causa Tapparition d'un avantage comme résultant de la qualité de la conduite et en jaillissant pour ainsi dire. Ches les uns la sagesse est dans la parole, comme chn le perroquet; ebes les autres dans le oœur, comme ebes le muet; ches d*aulres elle est également dans le oœur et dans la parole : les beaux discours bon^ssenl bien karataka dit ; Les mis sont toujours difficiles à gagner, de même que les montagnes; ils sont entourés de coquins, comme celles-ci sont pleines de serpents; ils sont comme elles inaeceasibles , rudes et fréquentés par des méchants El ainsi : rois sont comme les serpents, ils s'adonnent aux jouissances comme ' (resl-ît-iliro : |iru4iiii.s(>iit tt<< l'eiri l . ont ilii <irt r ' Dam ce »loka ui les Jeiu ^funaiiLs, tes iiiuls pru:ii>.ut4'iil iiu duultle shih. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 23.48% accurate

ceux-ci seul nuiDÎs d'iw chaperaii \ Us portent une cuin»se , soDt
iburbes et cruels, iueot leurs amis, el ne peovoit 6tre pris qu*avec des
cbamm. Et ainsi : Les rois sont comme les serpents, ils ont deux lai^fues,
sont craeb, cherdieot les cAl^ bibles qui peuvent vous perdre, et voient
même de loin. Ceux qui, aimës d'un roi, commettent même la plus l^gèro
faute, se liHilent dans le feu comme les misérables sauterelles. La dignité
que Ton acquiert auprès des rois, dignité que tout le monde vènère, est une
cbose à laquelle il est difficile de sVlcvver : comme la qualité de bràhmane,
elle est souillée par la faute même la plus l%ère. La fortune dont on jouit
auprès des rois est difficile à gagner, difficile h obtenir et difficile h
conserver : comme Peau dans un réservoir solide, elle reste longtemps près
de celui dont la raison est ferme. Cela c'tit vrai, dit Damauaka; mais au>si :
Il fiiut i^r avec chacun selon son caractère; en rahrant dans les idées d'un
autre, le sage parvient bienlAt h le dominer. La condescendance pour les
idées du mettre est le proprio devoir des serviteurs : on prend même les
râkcbasas* en condescendant toujours à leurs dénrs. Diro des louanges a un
roi quand il n*est pas en colère, témoigner de Taffeetion k eelui qu il aime
et de la baine k son ennemi, et vanter le pré« sent qu'il fiiit, c*est le moyen
de se rendre mettre de lui sans cbarme ni formule mi^ue. Si tel est toa désir,
liil karalaka, puisses-lu être heureux on chemin, et que les choses sse
fassent comme tu le souhaites! ' Allusion au S4Tpcnl appolo par irs
Porliiyais Coltra de capelln, pai-ce que la poau tjui cntourt' U'-[f. se dilale el
s'étiid nu f«»rnip th» dmprron, lorsqu'il f«t irrilé. ' Le rVikiiiasl osl un
gi'>nie malfaisaul, qiM'ti r("|iresfiile dt «li^oi-sies inanifres. Tantôt c'est (tu
(l«-aiil ««iint^ini des dieux , tantôt i c.tt un gardien des trésors du dieu
kouvëra, ou bien c'est une (»pèce de vampire banlaol les cimclières,
animant les corps morts, et dévorant l«t vivants. Les rékchasss prennent l«
forme q«*ils veulent, et viennentl mns oewe IroiiMef im sificice».

The text on this page is estimated to be only 23.16% accurate

20 PANTCHATANTRA. Dariiaika salua karataka ot s on alla vers Fingalaka. Lorsque Pingalaka vil venir Damanaka, il dit au portier : ôte la baguette de bambou; c'est Damanaka, notre vieux fils de ministre, il a ses entrées libres. Qu'on le fasse donc entrer, et qu'il prenne place dans le second cercle. — Comme Votre Majesté Ta dit, répondit le jxirtier. Puïs Dnmnnkn s'ij*|»r(»(ha, et, après avoir salué Pingalaka, il s'assit a la [ilace qui lui fut indiquée. Le lion mît sur lui sa patte droite ornée de griïes pareilles à la foudre, et dit avec déférence : Te portes-tu bien ? Pour quelle raison y a-l-il longtemps qu'on ne t*a vu? — Sa Majesté, répondit Damanaka, n'a pas besoin de nous; cependant, quand il y a opporluuiti' pour elle, on doit pailer, caries rois ont toujours besoin des grands, des moyens et dei> petits. On dit eu effet : Les rois ont toujours besoin d'un brin d'herbe pour s*orrachfr une dent ou se gratter une omle, et h plus forte raison d'un homme, qui a un ocNrps, une langue et des mains. Et nous sommes de race serviteurs de Sa Majesté; dans Tadversité même nous la suivons par derrière, quoique nous n'ayons plus notre charge. Cependant eebi n'est pas convenable pour Sa Majesté. Et Ton dil : Les serviteurs et les bijoux doi«iit «'trc mis à leur pince; en dfei la pierre précieuse d'un diadème ue brille pas si on Tattache au pied. Un roi qui ne sait pas reconnaître les qualités n'n pas de serviteurs qui le suivent, quoique très-riche, de haute famille, et r^nant par droit de suc* cession. Et ainsi : Le serviteur abandonne un rot pour trois motift : quand il est traité comme r^al de ses iofiSrieurs, quand ses égaoi manquent d*^rds envers faii, et quand il n'est pas à la place qui lui cenvient. Et lorsque, par manque de discernement, un roi met dans

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 16.93% accurate

les petits et derniers emplois des serviteurs capables d'occuper les plus hautes places, et que ceux-ci y restent, c'est la faute du souverain, et non la leur. Et Ton dit : Si une pierre précieuse qui mérite d'être dans un bijou d'or est sertie dans de l'étain, elle ne rend aucun son et ne brille pas : alors on critique celui qui Ta modifiée. Et puisque Sa Majesté dit : il y a longtemps qu'on ne t'a vu, qu'elle écoute encore ceci. On dit ainsi : Là où l'on ne fait pas distinction de la main gauche et de la main droite, quel bonhomme respectable et intelligent demeurerait, même un instant? Auprès de ceux dont l'esprit doute si le verre est du diamant et si le diamant est du verre, un serviteur ne reste pas même seulement de nom. Dans un pays où il n'y a pas d'experts, les perles produites par la mer n'ont aucun prix : (comme le {vayn den Abhîras', dit-OD, les marchands vendent la pierre précieuse tchaidrunkanta ' trois cauris*. Là où il n'y a pas de distinction, comment la pierre précieuse apparence de cristal se rotte et le nîbis, comment il se fait la voie des pierres précieuses ? Quand un souverain se montre dur envers ses serviteurs, sans distinction, l'activité des hommes rapal)les d'efforts s'effondre. Un roi sans serviteurs, pas de serviteurs sans roi; et cette condition d'existence est leur lieu réciproque. Un roi lui-même, sans serviteurs qui dispensent des faveurs aux hommes, est comme un soleil sans rayons; quelque éclat qu'il ait, il ne brille pas. Le moyen est soutenu par les rais, et nous nous appuyons sur le moyen : ainsi va. comment l'existence du maître et du serviteur. Les cheveux même, toujours conservés par la tête quand ils sont entre les mains. C'était le nom d'un peuple voisin de nos bouches de l'Indus. Dans Âbakra M. Lassen croit reconnaître VOphir de la Bible. ' Pierre de la lune, pierre fidèle qui, selon la croyance des Hindous, est formée par la coagulation des rayons de la lune. Canri, nu varAtaka, petit coquillage employé comme monnaie. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 24.04% accurate

22 PANTGHATANTRA. tenuis av<M- de l'huile, s'en détachent
dès qu'ils sont secs : n'en est-il pas ainsi des serviteurs? Un roi enlève de
ses serviteurs non lui ne donne que des richesses: n'en est-il pas ainsi pour honorer
seul. résulte servir aux dépens de l'»Mirvi<' iiii'tuo. Sachant cela, un >
<iiiM'r.iin doit prendre [>our îjer\U<'iu> iiiiinnes sag^s, de honnête famille,
braves, capables, dévoués, et venus par succession. (quand un iioinir.
;i[n]> avdir rendu. 111 roi un service difficile. utile est Irèi-grand, ne dit rien
par lui-même. le roi. avec un tel serviteur, a un compagnon. Celui qui vient
sans être appelé, qui se tient toujours à la porte, et qui, lorsqu'on le
questionne, parle avec franchise et mesure, est digne d'être serviteur des
rois. Celui qui, même sans avoir reçu d'ordre du souverain. quand il voit
quelqu'un lui porter préjudice, tâche de le tuer, est digne d'être serviteur des
rois. Gdtti qui, même après avoir été frappé, injurié et épuisé par le souverain,
ne médite aucune méchanceté, est digne d'être serviteur des rois. Celui qui
ne s'enorgueillit pas de la considération que l'on a pour lui« tjfd ne B*affl^
pas du mépris, et conserve le même air, est digne d'être serviteur des rois.
Celui qui ne souffre jamais de la faim, ni de l'envie de donner, ni du froid,
de la chaleur et d'autres choses, est digne d'être serviteur des rois. Gdui
qui, en apprenant la nouvelle d'une guerre qui va avoir lieu contre le
souverain* a un visage serein, est digne d'être serviteur des rois. Celui sous
l'administration à laquelle la frontière s'agrandit comme la lune dans la
quinzaine d'été est digne d'être serviteur des rois. Mais un serviteur sous
l'administration duquel la frontière se resserre comme un cuir mis sur le feu.
ne doit être abandonné par celui qui désire régner. Un serviteur sur lequel,
quand on le charge de faire une chose, on se repose sans inquiétude dans
l'attente, est comme une seconde citadelle. ' liM Hindous divitM>n(Ip moi»
lunain> l'ii ilpiu |>,ir(ies, roni)K».s<'>o>« de quinte joiirM rhscone. La
quinzième finit «u jour de la |ilpia4> hinc, «H l« flutMaiae obscure «Il
jour de la nouvelle lune. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 15.58% accurate

MVRE PREMIER. 23 Et que ^>d Majesté, considérant «jnc]•> suis chacal, luc méprise, cela non plus n est pas convenable. Car on dit : La soie provient d'un ver; i'or, de la pierre; le (ioùrvâ', du poil de la vache; le iolus, de lu liolurbe; la lune, de l'Océan; \f lotus hleu , de la bouse de vache; le feu, du hois; une pîorm prédfloie, du cbaperon du 8erpenl^ le rotchani \ du fiel de la vache. Las hommes qui ont des ^pulilés arrivent à rêclalpar Téldyalion de leur mérite : qu'importe leur naissance? De im^nie qu'une grande quantité d'ërandas*. de bhindas, d'arkn8"el df l osoaux antassi^^ m iiii tus ne peut tenir lieu de bois, de même on ne peut rien lain' des ignorants. La souris, (pioiquo née ihm la maison, doit être tuée, parce qu'elle est nuisible; lo chat, qui reud service» on va Je demander ailleurs en donnant ipielque chos»'. A quoi hon un hi>innie dt-MMK- mais inca|ial>l<' .' A (pioi hou un homnio o^paliio niais oialintentionii4 If lioi, je suis dévoué et capable, veuillez ne pas me dédaigner. Soit, dit Pingalaka; inca{>able ou capable, tu n'en es pas moins notre vieui fils de ministre. Dis donc hardiment tout ce que tu as envie de dire. — Majesté, répondit Damanaka» jai (juelque chose h voua taire eonnattre. — Apprends-moi ce que tu veux, dit Pingalalva. Le chacal reprit : La plus |ietite affaire même qu ail un souverain, il ne luul pas en parler au milieu d'une assemblée : c'est Vrihaspati * qui l'a dit. ' Lue »*8pèce liii doûrvà {Agrottù lincdrtx). le swi'l.idoùnn , lit-rlie à fleurs blanches, est appelée aussi goloml, c'csl-à diie : qiu provient du [loil du la vaclio. * Voy. page uotu i. — Selon une croyance commune dans Tlnde, le »erpenl ptrv«BO i no eertaio àépé de vieWene a une piem précieuse dans la léte, ' Fard jaiNiet appelé coamninémenl goratcfaani, qu*oii suppose formé de la bile de la vache. On remploie comme remide, comme (dolore et comme parliiro. * Énmda, Pdma (^tûti m Rûwêu eommHm». ^ Voy. pa|{e 17, noie t. ' Voy. a, note a.

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 19.06% accurate

24 PANTCHATANTRA. Que Sa Majesté enteade donc eu particulier ce que j'ai à Lui apprendre. Car Le secret d'un avis doiiué enln? six oreilles est viol»'; cuire (jiiatre oreilles, il peut se consener : que le sage meUe donc loiiis ses 6oin^ h éviter les six oreilles. Puis, comprenant l'intention de Pingalaka, tous les animaux, tigres, panthères et loups en télé, dès qu'ils eurent entendu ces paroles dans l'assemblée, s'éloignèrent h l'instant même, et ensuit»* DninaïKika di(: Pounjuoi Sa Majesté, qui était ji.u Ue j)our boire de ieau, est-elle revenue sur ses pas et roste-t-elle ici? Pingalaka répondit avec un sourire méié de honte : Ce n'est rien. — Majesté, reprit le chacal, si c'est une chose qui ne doit pas se dire, laissons cela. Et Ton dit : H faut cacher certniiio chose à sa fciiriie. certaine chose à ses geiis, (M'rtaiiie chose à ses amis et à ses fils : le sage ne doit on parler rpTaprès avoir n^llécbi si cela est couveoable ou non cooveoable, et par grande obligeance. Lorsque Pin^jalaka eut enterulii cela, il fit cette réflexion : Il parait habile; aussi je vais lui dire mon intention. Et l'on dit: Quand on a conté sa peine à on ami dont le coeur n'est pas disnmidë, à un servitenr vertueux, à une épooae complaisanle, h un maître qui a de ramitié, on est heureux. Hé, Damanaka! entends-tu un (|rand bruit au loin? — Majesté, répondit le chacal, je l'entends. Qu'est-ce donc? — Mon cher, dit Pingalaka, je veux m*en aller de cette forêt. — Pour quel motif f demanda Damanaka. — Parce qu'aujourd'hui, répoiulil Pinfi^alaka, un aniiual extraonliiiiain' est enln' flans notre forêt. Comme on enlend un grand liruil, cet animal doit rire d'une force en rapport avec son cri. — Que Sa Majesté, reprit Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 19.49% accurate

LIVRE PREMIER. 25 Damanaka, sefiraye h cause d'un bruit
seulemeat, cela n'est pas convenable. Car on dit : L'wiu If[^]iul une
montagne, un charme est dētniit quand il n'esl pas tenu secret, lu
méchanceté rompt l'aïuilié, avec i\es paroles on triomphe de l'homme
timide. 11 n'est donc pas convenable ponr Sa Majesté d'abandonner la forêt
acquise par ses ancêtres. Conune il y a des sons de beaucoup dV'spècos
(lidV'rentos. tels que ceux des timbales, de la tiùte, de la vînà[^] du
tambourin, des cymbales, du tambour, de la conque, du cornet et autres, il
ne faut pas, par conséquent, avoir peur à cause d'un bruit seulement. Et Ton
dit : Celui qui no ppnl j>as couraf} («) lors même qu'il a pour enueiiii un roi
Ires-puisàuul cl voAoi]i:\i]i' . n't< jins vaincu. Quand mArm Diiàlri*
luoatîdait de la peur, le courage des héros ne serait j>as aljuilu : lui-s(|ue la
saison des chaleurs a desséché lei> étangs, rOcéan grossit toujuimt. Et ainsi
: Cdui qui n'a ni Uistesisc dans radvot-sitfi, ni joie dans la pitisperilé, ni
peur dans le combat, est le tilaka' du monde : rarement une mère donne le
jour à un tel fils. L'être qui n'a pas de fierté «»)t dans la même coaditiuii que
l lierhe; il se courbe par manque de force, et, à cause de sa faiblesse, il est
Irè[^]hétif. Et aussi : Celui qui, lorsqu'il rencontre de rénerj|i<' cIkV. un auLic.
ne innnlro pas de fermeté, est comme un bijou de laque; à quoi lui sert
même la beauté ? * Espèee de.lnth aui deui «Ktffémitès ilaquel est |[^]cée une
gmte gourde. La Ylnà a ordinair«dient «ept cordes. * Nom de Brdimi. '
S%a<i que les Hindous se peigoeni aar le froal, comme erDemedl ou
oonunc naarque de dintinction de secte. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 21.84% accurate

36 PANTCIIATANTftA. Sachant cela, Sa .Majcst** tloil
rafl'ermir son courage. Il ne faut pas s effrayer k cause d'un bruit seulement.
Car on dit : D*«bord jp |)cii8ais que cela était plein de modle; dès que je fus
entré et que je vis, ce n'était que de la peau et dn bois. Cominent cela ? dit
Pingaiaka. Damanaka dit : 111. — LB CHACAL ET LE TAMBOUR. Dans
une contrée, un chacal nommé Gomâyou', dont le go* sier était amaigri par
la faim, errait çà et là dans un»* forêt; il vit un rhamp de hataillo où (h'u\
arruVs avaient coMibaltii , et, sur ce champ de bataille, il entendit le son
d'un tambour qui était tombé et que frappaient les bouts des branches
agitées par le vent. Alors il eni l*espril troublé par la frayeur, et il pensa :
Ah! je suis perdu! Aussi, pendant que je ne suis pas encore arriy4 h portée
de voir ce qui cause ce bruit, je m'en vais ailleurs. Mais pourtant il n'est pas
convenable d'abaiiilontier avec précipitation la forêt dont on a hérité de ses
ancêtres. Et i on dit : Ceini qui, lorsqu^il a de la crainte oa de la joie,
réfléchit et n'agit [>as avec précipitation, n*a pas à se repentir. Je veux donc
voir seulement qui fait ce bruit. En disant ces mots, il prit du courage et
réfléchit. Comme il s'avavançait tout doucement il aperçut le tambour.
Lorsque . par le vent, les bouts des branches frnpaient ce tambour, il
résonnait; autrement, il restait muel. Qi»nitl le chacal sf^ fut bien assuré de
ce qfie c'était, il s approcha du tambour et le Irappa lui-même par curiosité.
El il pensa plusieurs fois avec joie : Ah ! après longtemps, voici une grande
quantité de nourriture qui m'arrive. Assurément cela doit être plein de chair,
de moelle et de sang. Puis il fendit comme il put le tambour, couvert d'une
peau dure, cl apris avoir fait un Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 18.33% accurate

LIVBE PREMIER. S7 trou (lan.s un encljuil tle ce (ombour. ii y entra, le cœur joyeux. Mais en fendant la peau il se brisa les dents, et quand il vil que ce n'était que du bois et de la peau, ii fut découragé et récita ce slokft ^ :))°<ili<)>nl ji> pcnsaiH que ceio élnit ih; inoelle; dès que je lus entré et que je vis, ce n'était que de la peau et du bois. Il ne faut donc pas s*effrn}'er à cause d'un bruit seulement. Vois, dit Pingalaka, tout mon entourage aussi a Fesprit lroul)l(' pnr la peur, et veut lui. Comment donc piiiis-je raffermir mon courage? — Majesté, répondit Dauianaka, ce n'est pas leur faute : les serviteurs deviennent pareils au mattre. Èt Ton dit : Un cheval, une arme, un livre, la iMirole, une vinâ *. un homme et une femme, deviennent Ixms ou mauvais suivant rhumiuc qu'ils ont reocoutn^.

Raffermissiez donc votre courage et attendez ici jusqu'à ce que je connaisse la nature de ce bruit et que je revienne. Après cela il faudrn ajjir comme il conviendra. — F!st-re que tu oses aller là? dit l^ingaluka. — Lorsque le maître oitli»nii(', r(j)itiidil I)amanaka, est-il pour un bon serviteur une chose qu'il doive faire ou ne pas faire I Et Ton dit : Lonque le maître a ordonoé, un bon serviteur n a jamatt peur; il entrerait dans le grand Ooëon, tout diflidie qu il est à traverser et à firaoebir. Et amsi : Un servik'iir (lui. nprh avoir reçu un ordre dn maître, examifte si la chose est facile on ditiicii<. ne doit pas être conservé par un souverain qui désire la puissance. Mon cher, dit Pingalaka, si c'est ainsi, va donc. Puisses-tu être heureux en chemin ! * Voy.pa({e 7, note 1. - Voy. |M|p «5, note 1. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 17.07% accurate

28 P.ANTCHATANTRA. Damanaka salua le lion et se mil en roule, suivant la direction du beuglement de Sandjivaka. Mais, après que Damanaka fut parti, Pingalaka eut peur, et pensa : Ah ! je n'ai pas bien fait de me fier à lui et de lui faire connaître mon dessein. Peut-être ce Damanaka est-il payé par deux niiiitn's et est-il inainttMitionné pour moi à cause de la perle de sa charge. Et l'on dit : Ceux qui, après avoir eu l'eslinie d'un souverain, deviennent pour lui un objet de mépris, s'efforcent toujours de le faire périr, quelque bien nés qu'ils soient. Je vais donc, jusqu'à ce que je sache ce qu'il veut faire, m'en aller dans un autre endroit et rallt iulre. Damanaka poiiirait peut-être amener cet animai avec lui, et venir me tuei*. Car on dit : Les faihllos inèiuc, quand lis se défient, ne «ont j»as lues par ie» forts; ninis les loris même, quaud ils se lient, sont tu«s j»ar les faibles;. l/iouime sage qui désire pour lui pros[>eritc, longue vie et bonheur, ne doit pas sfi fifr mAnie à Vriluipati '. Il ne faut pas se lier à lui tneiiii , (jUiHid m^me il s'est i"éconcilié par des serments : avec des serments, Sakra ^ Iu«t Vrila \ qui cherchait à s'emparer de la royauté. Sans la conliance, uii euieaii d'ealrt' les dieux même n'y jias de succès : ce fui par suite de la conliance de Diti que l'enfanl qu elle |>orl4tit dans son 8eiu fui déchiré par le maître des dieux V ' Vov. pajiff» 9 , noliP 9. * Voj. [Jiiyi' r> , noie. ' Démon qui ai»piratl A h Maveraiselé du monde et fot tué par lodm. * DiU avdt demandé A Kocjapa un fiU phis puissant qu^Iodn. Naù Indn ae gliaMdans le sein de Dili, el, avec m foudre, eonpa le f«hn eo acpl pertiei, puii chacune de ces sept parties en lepl autres. Ainri naquit VAYou, dieu du vent, avec quarante-neuf formes. Cette légende est allégorique : Indra eal le dieu du ciel» et Taire des vents cal parla(éc en quarante-neuf points. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 19.89% accurate

LIVRE IMTËMIËR. 29 Après avoir ainsi réfléchi, il alla dans un autre endroit et resta seul, rejoignant le clienien du Dinaunkii. Damanaka alla auprès de Sandjivaka, et quand il eut reconnu que c'était un taureau, il eut le cœur joyeux et pensa : Ah ! voilà une bonne chose qui arrive. Au moyen de Talliance et de la guerre de l'un avec l'autre, Pingalaka sera sous ma dépendance. Car on dit : Malgré la capacité et l'amitié de ses conseillers, un roi ne peut être conduit d'après leur avis que quand il tombe dans le meilleur et l'affliction. Un roi tombé dans le malheur est au pouvoir de ses conseillers : c'est pour cela que les conseillers souhaitent un souverain malheureux. De même qu'un homme qui n'est pas malade ne désire jamais un bon médecin, de même un roi qui n'est pas malheureux ne souhaite pas un bon conseiller. Tout en faisant ces réflexions, il retourna vers Pingalaka. Celui-ci, lorsqu'il le vit venir, conserva le même air (comme auparavant) et resta à sa place. Damanaka s'approcha de Pingalaka, le salua, et dit : Mon cher, dit Pingalaka, as-tu vu cet animal ? — Je l'ai vu, répondit Damanaka, si je n'ai pas vu Sa Majesté. — Est-ce vrai ? dit Pingalaka. Damanaka répliqua : Est-ce que devant Sa Majesté on conte un mensonge ? Et l'on dit : Celui qui profère le plus petit mensonge en présence des souverains et des dieux se perd promptement, quelque grand qu'il soit. Et ainsi : Un roi représente tous les dieux, dit Manon par conséquent il faut le regarder comme un dieu et ne le tromper jamais. (Judiqu'un roi représente tous les dieux, il y a cette illation que. d Un roi. la Récompense du bien ou la punition du mal arrive sur-le-champ, tandis que, d'un dieu, elle vient dans une autre existence. ' Voy. page a , note i .

The text on this page is estimated to be only 20.08% accurate

30 HANTCHATANTRA. Aillai, (lil Pingaiaka« tu l'auras vraiment vu. Il a pensé à lui, celui qui est grand ne se met pas en colère contre celui qui est petit, et il ne t'a pas tué. Et l'on dit : \Ai vent 110 «li'nciic pns li>s liprlies lendi^es (jni s'inclinent bas de tous les côtés, il 110 renvei-sc qu<' les arLr»!> UauU : celui qui est grand ne t'utilise la guerre qu'à ceux qui sont grands. Et aussi : Quand lui-même il est piqué par le dard mis tir !; j'alle de l'abedle qui voltige furieuse et avide de la lui (pour jic conlicimcnl ses lem[])e8, l'éléphant, quoique très-fort, ne jk* met pas en colère : celui qui est fort ne s'irrite que contre une fois ce dard à la sienne. C'est vrai, dit Damanaka, 41 est grand et je suis petit. Gepens dant, ce que Sa Majesté dira, je le lui ordonnerai comme messenger. — Mais, dit Pinj^alalcu, as-tu la force de faire eeia? — Qu'il ne peut pas faire rintciligeuce ? répondit Damanaka. Et l'on dit : Ni avec les armes, ni avec les éléphants, ni avec les chevaux, ni avec les fanUfflins, nne affaire n'arrive à bonne fin comme quand elle est faite par rintf'llii;eiiee. Si c'est ainsi, dit Pingaiaka, je t'élève donc à la dignité de ministre. A partir d'aujourd'hui, je ne ferai sans toi ni acte de bonté, ni acte de répression, ni autre : c'est ma résolution. Par conséquent, va vite et fais en sorte qu'il devienne mon serviteur. — Oui, répondit le chacal; puis il salua le lion, retourna auprès de Sandjivaka, et dit avec un ton de reproche : Viens, viens, méchant taureau, Pingaiaka t'appelle. Pourquoi, quand tu n'as rien à craindre, beugles-tu sans cesse, inutilement? Lorsque Sandjivaka eut entendu cela, il dit : Mon cher, ((iel est ce Piiijjalaka? Après avoir entendu cela, Damanaka dit avec étonnement : Comment! tu ne connais pas le roi Pingaiaka! Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 26.33% accurate

LIVRE PREMIER. 31 Alleiids (luDC un iislaaiL lu le connaîtras par le résullal. NV'blce pas le ^rund lion nommé Pinf;n]nkn, riche et puissaot, au cœur haut et fier, qui se tient auprès d'un figuier, dans un cercle, entouré de tous les animaux? Lorsque Sandjtvaka eut entendu cela, il se regarda comme mort et lomba dans une profonde tristesse. Puis il dit : Mon cher, tu parais hoiinote et hahile à parler. Si donc tu dois nécessairement me mener là, il faut que tu me fas^ ^ obtenir du roi la faveur de sa protection. — Tu dis vrai, répondit Damanaka; c'est de la politique. Et l*on dit : On atteint la limite de la terre, (h h nior ot H'nne montagne; d'ancone la\$oo, nuUe part, personne n'a atteint la limite de l'esprit d'un souverain. Heste donc ici jusqu'à ce que je le tienne par un serment, et qu'ensuite je te conduise là. Après que cela fut fait, Damanaka alla auprès de Pîngalaka, et dit : Majesté, ce n'est pas un animal ordinaire, car c'est le taureau qui sert de monture au vénérable Maheswara'. Lorsque je l'ai questionné, il a répondu : Maheswara, dans sa satisfaction, m'a ordonné de manger le bout des jeunes herbes sur le bord de la Kâiindt ^ . En un mot, le dieu m'a donné cette forêt pour mon amusement. — Je sais la vérité maintenant, dit Pingalaka. Sans la faveur d'une divinité, des animaux herbivores n'errent pas sans crainte et en beuglant dans une pareille forêt, remplie de bêtes féroces. Ensuite qu'as-tu dit? — Majesté, répondit Dnmnuaka, voici re que j'ai dit : Celte forêt est le territoire de mon souverain, le lion nommé Pingalaka, qui sert de monture à Tchandikâ^ Par conséquent tu viens comme un cher hôte. Va ' Ke tiic'u Sivo . qii<> l'un représente monté sur un taureau. - Nom lie la YniiiioiinA. ^ Voy. ynge i, note ». On i'«|MX>tM!nle ccUe déesse nionlt'i; sur un lion. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 23.41% accurate

3S PANTCHATANTRA. donc au) i t b lie lui : uims connu; deux
irères, vous demeurerez ensemhie dans le m^me lieu , e(vous passerez le
temps ù manger, à boire et à vous divertir. Puis il a accepté tout cela et m'a
dit : Il faut me faire donner protection par le roi. Maintenant c'est k Sa
Majesté de décider. Après .ivoir entendu cela, I^ingalaka dit avec joie :
Bien» serviteur inelligenceit ! bien, honnête conseiller î bien! en disant cela tu
as dëiibër(^ selon mon cœur. Ainsi je lui donne protection ; mais demande-
lui la même chose pour moi et amène-le bien vite. Et Ton dit avec raison :
L^ n ruviuimc rst soutenu par des conseillers boliilei». suicres, sans défaub
t'I bien épouvcu», comme tmo maison par de l)ons piliers. LiC savoir des
conseiHers se mauileste dans la rupture do lu paix; relui des médecins, dans
le Iraitement d'une maiadie compliquée : <^uaiid loul va bien, qui ucil pas
savant? Damanaka salua le lion, s'en alla vers Sandjtvaka, et pensa avec joie
: Ah! le roi nous témoigne de la faveur, et il est devenu docile à nos paroles
: il n'y a donc persmine de plus heureux que moi. Et l ou dit : Le fieo est
aoe ambroisie dans la saison du Troid , la vue de quelqu'un qa*oii aime est
une ambroisie, la consid(^ralion d'uo roi est une ambroisie, la société des
honnêtes gens est une ambroisie. Puis, lorsqu'il fut arrivé auprès de
Sandjtvaka, il dît d'un ton •Wl.ilde : IK'. anii ! j'ai rendu le roi favorable
pour toi, et je lui ai fait donner promesse de J)roi((lion. Viens donc avec
conliance. Mais, après avoir obtenu la faveur du roi, il faut prendre un
engagement avec moi. Tu ne tomberas pas dans l'orgueil et tu n'agiras pas
de ta propre autorité; et moi, quand je serai arrivé à la difrnîté de ministre,
je soulèverai, d'accord avec toi, tout le fardeau (lu ^ruii^, iinnent. En
fai.s.mt ainsi, nous jouirons tous deux du bonheur de la royauté. Car
Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 20.82% accurate

LIVRE PREMIER. 33 Les richesses tout au pouvoir des hommes selon la loi de la chasse; icibas Ton poane devant lui et rentre tue comme des daims les enfaDts des hommes. Et ainsi : Gdoi qoi, par oi^gueil, n'honore pas les grands, les petits et les moyens, a hean avoir Vestinie du roi, il tombe comme Dantila. Comment cela ? dit Sandjivaka. Le chacal dit : tV. ^ LB HARCANO, LE ROI BT LB BALAYEUR. Il y a ici sur la terre une grande ville ajjpelée V^ai tlhainàna '. Là demeurait un marchand très-riche, nommé Dantila, gouverneur (!<' toute la ville, il faisait les afTaires de la ville et les affaires du roi , et contentait tous les habitante de cette ville et le roi. Bref, personne n'avait vu ni même entendu citer quelqu'un d'aussi habile. Et certes on dit avec raison : Celui qui sert les intérêts du roi devient odieux aui gens, celui qui sert les intérêts du [vays est laissé de côté par les rois; une si grande incompatibilité existant dans l im et l'autre cas, nn homme gui fait les afiaires du roi et celles du pays est difficile à trouver* Pendant qu'il \i\ ut airi>i, un m.ii i<i;;i eut lieu un jour dans sa maison. Là ii invita respectueusement tous les habitants de la ville et les gens qui étaient auprès du roi, leur donna n manger, et leur fit bommage de vêtements et d'autres choses. Puis, aussitôt après le mariage, il amena chez lui ie roi avec les personnes de sa maison , et le traita avec honneur. Or ce roi avait un balavetir du palais, noiunic Gtjntinlilia Qu()i(|iie cet lionmic tût son hôte, comme il s'était assis au-dessus du précepteur du roi, k une place qui ne convenait pas, Dantila l'empoigna avec mé' Aujourd'hui Burdwan , ville de la province du Bengale. ' Qm hfugl* «mnm m tmnau, 3 Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 19.10% accurate

34 PA.NTCHATANTRA. pris et ie chassa. Le i>alayettr, à partir de ce moiiicnl, gémit de son affront et ne se coacha pas même la nuit. Et il pensa : Gomment femi j |)erdre la faveur du roi à ce marchand? ou bien k quoi me sert-il que mon corps se dcss^elie ainsi inutilement, |)iit6(|iie je ne puis lui laire aucun lual'/ Et cerles on dit avec raison : LlioniEic (jui 110 peut pas faire du mal, pourquoi, ici-bas, a-tr-'il fimpudence de se mettre en colère? Le pois chiche a beau sauter, il ne peut pas briser In |)o<^le à frire. Or un jour au matin, comme le roi était tombé dans un léger somn^eil, cet homme» en balayant auprès du lit, dit : Ah! Dantila est bien effronté d^embrasser la reine. Lors({tie le roi <_ 'iitei](lil ccln, il s>» h'va prérilailiimenl , cl lui tli-jinirida : Hé, hé, (ïoiaiiil)lia I ce que lu as dit ost-il vrai? Est-ce que la reine a été embrassée par Dantila? — Majesté, répondit Gorambba, comme j'ai passé la nuit à veiller et à me livrer au jeu, le sommeil m'est venu malgré moi, quoique je fusse occupé à balayer. Par conséquent je ne sais pas ce que j'ai dit. Le roi se dit à lui-uiéino a\<'f dépit : Oui, c l homme a Tentrée libre dans ma maison, etDautiiu aus^i* L'un aura doiK nu jour vu Tautre embrasser la reine : voilà pourquoi il a dit cela. Car on dit : Ce que rhomnie désire, voit ou l'ait pendant le jour, il le dit et le foit paiement même dans le sommeil, par t'îiabitudo qu'il eu «. Et ainsi : qu'il y a d>' !«nii on tU- uiauvoin dans le ctjeiii tit s hommes a beau lViv> Ivion caché, on peut le savoir par les paroles prunuucées peudanl ie !»oiiiiueil et par l'ivresse. Et au sujet des femmes, quel doute y a-t-il là? Et Ton dit : Elles parient avec Fun, elles regardent Fautre avec trouble, elles penDigitized by Google

The text on this page is estimated to be only 22.81% accurate

LIVRE PREMIER. 35 seul ii lin autre qu'elle» ont dans Tesprit : qui est en vérité aimé des femmes V Et en outre : Avec l'un elles ont de belles lèvres de pâta^a ^ souriantes « et disent beaucoup de paroles; puis elles regardent l'autre avec des yeux rayonnants et ouverts comme des lotus qui s'épanouissent; et dans leur esprit elles pensent à un autre, qui est éloigné d'une noble conduite et possède toutes sortes de richesses. De cette manière, pour qui les belles aux jolis sourdils ont-elles réellement de l'affection, dans le véritable sens du mot? Le feu ne se rassasie pas de ixwi; ni rOcdan. des rivières; ni Ântalui\ de tous les ^res; ni les belles nu\ jo)i<! yens* des hommes. C'est parce qu'il n'y a ni solitude* ni occasion, ni un homme qui lea adicite, ô Nârada \ que les femmes sont vertueuses. Et ainsi : Le sot qui a hâle de penser que son amante l'aime est toujours sous sa domination ou d'une oisiveté d'agrément. Celui qui met en pratique leurs paroles et leurs actes, un très-petit ou un très-grand nombre, devient par sa conduite tout à fait méprisé dans le monde. Celui qui sollicite une femme, qui va près d'elle et lui fait un peu la cour, voilà l'homme que désirent les femmes. C'est la cause de l'absence d'hommes qui les sollicitent et par crainte de ceux qui les entourent que les femmes, qui sont d'une mauvaise conduite, restent toujours dans le droit chemin. Pour elles il n'est aucun linage dont elles ne doivent approcher, et elles ne se soucient pas devant l'âge; laid ou beau, c'est un homme, elles en jouissent également. Les femmes se servent de l'homme qui l'aime comme d'une jupe qui s'use, traînant par le bord et tombant de la hanche. De même que la laque rouge doit (Mre pressée, ainsi l'homme qui aime est jeté avec force sous les talons par les femmes. ' Ftenr delà BigneiM odieuse (Bignoma mtmokfu), de «oulenr nMige. * Nom de Yama. * Pâles de Brahaai, Tuas des dix grands riches et législateurs. 3. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 15.08% accurate

3C PANTCHATANTRA. Après avoir aiiii>i proléré loules sorli's de plaintes, {v roi, à partir de ce moment, relira !>a faveur à Oanlila. Bref, l'entrée même de la porte du roi lui fut interdite, et Dantila, voyant le roi lui retirer sa faveur sans motii', \n nsa en lui-même : Ah! on dit avec raison : Quel t ' riiomirif enrichi qui nVsl pas or{jncill<Hix ? Quel esl l'homme sonsacl dont les malheurs ont une fin? Quel est, sur terre, celui ilnnt le» femmes n'ont pas brisé le cœur? Qui est, en vérif»' . ninnî dc*s rois? Qui ne va pas dans le séjour de la ruorl? Qu't'l est le rrn iidiait qiii acquiert île la considtirnlion ? El quel horome tombé dans le^ iilels des méchants s'en est tiré avec bonheur? Et ainsi : La [iiirol»' rlic/. le roi l>efin. In sinof^rifé chez les joueurs. In patience chez le serpent, io ciiline dfs il<'<ir> cluv.]<•> Irnimes. If> rouroije chez I eunuque. In iii('liiaii(iii sur la M-rili- c\i'/. (rliii (jui boit des liqueurs spiritueuses, un roi ami, qui a vu ou eutcudu citer cela? D'ailleurs je n*ai pas, même en rêve, fait de mal au roi ni h aucune autre personne. Qu'est-ce que cela veut donc dire, que le roi di'louriiie s.j lare do moi? Voyant un jour barrer ainsi la fiorle du rui à Dautila, le balayeur dit en riant aux portiers du palais : fié, hë, portiers! ce Dantila est placé haut dans la faveur du roi, cl c'est lui-même qui dispense les châtements et les grâces. Aussi, pour l'avoir empccclié d'entrer, vous serez comme moi enipoif^né«; par lui. Lorsque Dnntila eiil euleudu ces piiiui» >, il pcfi.sa ; C'est siirement lui qui a fait cela. Et certes on dit avec raison : Celui qni iei'bas sert on roi a beau être de basse naissance, sot et méprisable, il est partout honoré. Un homme Uehe et peureux même, sMI est serviteor du roi, ne devient cependant pas méprisé par le monde. Après s'être ainsi lamenté, il s'en alla chez lut honteux, cha. y 1. ^ . y Google

The text on this page is estimated to be only 25.73% accurate

LI\ 1U-: 1' 15 KM 1ER. 37. grin et découragé, lit appeler Gorambha à l'entréM' de la nuit, lui fit hommage d*uo couple de vêtement», et lai dit : Mon cher» ce n'est [»as jcn {n (>ventîon quo y t*ai fait sortir alors. Je l'ai lait un affront parce que je t'ai vu assLs au-dossns dos brâhinanes, à une place qui ne convenait pas. PaKionin' (ioiic liC balayeur, à qui cette couple de vet'iii'Dts venait comme le royaume du ciel, fut très^content, et lui dit : ô chef des marchands! je te le pardonne. Aussi, pour cet honneur, tu verras la force de mon intelligence et la bonté du roi. Lorsqu'il eut dit ces mots, il sortit tout joyeux. On dit avec raison : An moyen de peu de chose il s'élève, an moyen de peu de ehose il 8*abaisse : ahl ractioo d*on flâio de balance et celle da méchant sont bien pareilles. Puis, le jour suivant, Gorambha alla au palais, et tout en bainvant tandis (jir le mi .sommoinit , il dit : Ah ! que notre roi est imprudent du manger du concombre en allant à la sell(î Le roi, lorsqu'il entendit cela, se leva avec étonnnient et lui dit : Hé, hé, Gorambha! quelle chose étrange dis^tu? Comme je con* sidère que tu es serviteur de la maison , je ne te fais pas mourir. Estrce que tu m*as jamais vu faire une pareille action? — Majesté. n'lon(lil Gorambha, comme i*ai [)assé la unit à me livrer au jeu, le sommeil m'est venu malgré moi])endant que je balayais. Je ne sais ce que j'ai dit quand j'étais accablé de sommeil. Que Sa Majesté ait donc pour moi de l'indulgence, car j'étais sous l'empire du sommeil. Lorsque le roi eut entendu cela, il pensa : Jusqu'à présent, même dans une autre vie, je n'ai pas manjji' de roncombre en faisant une y)areille fonction. Par conséquent, de même que ce fou :i raconté de moi cette sottise invraisemblable, de même il a fait pour Dantila aussi : cela est certain. J'ai donc eu tort de Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 27.16% accurate

38 PANTCHATANTRA. retirer mon estime à ce pauvre homme. De la jart irhoinmeiî comme lui une pareille action nW pas possible. Par suite de son absence, toutes les affaires du roi et les affaires de la viile languissent. Après s'rtro livrr ainsi à toutes sorfos do r(^flexions, il fit appeler Daiitila, lui fit présent des bijoux qu'il portail i>ur lui, de vêtements et autres choses, et le rétablit dans sa charge. Voilà pourquoi je dis : Celui qui, par orgueil, n'honore pas les grands, les petits et les moyens, a beau avoir Testime du roi. il tombe comme Dantila. Mon cher, dit Sandjfvaka, ce que tu dis est vrai; par conséquent il faut agir ainsi. A ces mots Damanaka alla aver)uî auprès de Pingalaka, et dit : Majcstf^, \ ou i cf» Sandjivaia qii<* j'amriio; niainlonaiit cVst à Sa Majesté d'ordonner. Sandjîvaka salua le lion avec respect et se tint modestement en face de lui. PingalaJta posa sa patte droite ornée de griffes pareilles a la foudre sur le taureau qui avait une bosse grosse et grasse, et dit avec déférence : Te portes-tu bien? D*où es-tu venu dans ♦ette forêt déserte? Le taureau raconta toute son histoire; il exposa coiuinnil avait eu lieu sa st^|)aration d'avec Vardhamâoaka. Lorsque Pingalaka.eut entendu cela» il dit : Mon ami, n*aie pas de crainte. Demeure comme il te plaira dans cette forêt défendue par mon bras. En outre, il faut que tu restes toujours à t'amuser pr^ de moi,])arce que cette for^l Irès-danfçereusc est le séjour d'une foule d'animaux redoutables el ne peut être habitée même par les grands animaux herbivores. Après avoir ainsi parié, le lion descendit au bord de la VamounA\ but de Teau et se baigna tant qu*il voulut, et rentra * Voy. |Mg« lOf note h. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 22.16% accurate

LIVRE PRËMIBR. 39 dans la forêt eu marclianl comme bon lui semblait. Puis ii confia la charge du gouvernemeni à knrataka et à Damanaka, et jouit continaellement du plaisir d'entretiens éloquentes avec Sandjtvaka. Et Sandjtvaka, qui avait acquis une haute intelligence par Télude de beaucoup de sciences, fit en peu de jours seulement un Rage de Pingalaka. tout sol (juc (.j'iui-ci Il le rôтира ainsi de la vie sauvage et lui donna des mœurs civilisées. Bref, tous les jours Pingalaka et Sandjtvaka délibéraient secrètement, seuls ensemble; tout le reste des serviteurs demeurait éloigné, et les deux chacals même n'avaient pas l'entrée. En outre, comme le lion ne faisait plus usajje de sa force, tous les animaux et les deux chacals, tonniienf^s par la faim et par la maladi*^, se retirèrent dans une seule et même contrée, et y restèrent. Car on dit : Les Berviteors abandonnent un roi de haute fiimille et graud, quand il ne donne pas de profit, et s'en vont alHeDra, de même que les oiseaux abandoment nn arbre dessëdié. Et ainsi : Des serviteur» luénie qui ont du respect pour leur Dialtre. qui sont de bouue famille et fidèles, abandonnent nn roi lorsqnil cesse de les faire vivre. Et en outre : Quand un roi ne laisse pa: ? [lus^^ei 1 ïiviu e de duniioi la bulMi^laih-c . sei'viteurs ne le quittent jamais, lors même qu'ils sont injuriés. Et ce ne sont pas seulement les serviteurs qui sont ainsi, d'autant <|ue , pour manger, ce monde tout entier agit réciproquement par la conciliation et autres moyens. Ainsi : Le roi contre les pays, les médecins contre les malades, le» marchands contre les achotmiiN, les savants contre les ignorants, les voleurs contre les gens sans soin, les mendiant» contre lea matbres de maisoo, les courtisanes Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 25.11% accurate

PANTGHATANTRA. contre les libei'lins, et les artisans contre tout le monde, loul le guet jour et nuit avec des filets faits de douceur et d'autres choses, de luême que, par la force , les poissons se nourrissent de poissons. Et certes on dit aussi avec raison : I^s desseins des serpents, des méchants et de ceux qui volonl le bien d'aiilriii, ne s accomplissent pas : c'est à cause de cela que ce iionde existe. Le serpent de Sambhou ' , tourment<5 par la faim » veut manger le rat de Gana[nti]; !<• paon de r>'nn(Miii de Kiauntcha*. le serpent; et le lion de la fille de la montagne \ le j)ao. Quand les serviteurs travaillent ainsi dann la maison de Sambhou même, comment aloi's cela n aurait-il pas lieu dans celle d'un autre '? C'est là en effet l'étal naturel du monde. Ensuite Karataka et Damanaka, qui étaient privés de la faveur du mattre et avaient le gosier amaigri par la faim, délibérèrent ensemble. Lu, Damanaka dit : Honorable Karataka, nous sommes ni ttiittMiaii Ions deux devenus des Mibalfernes. Ce Pingalaka, épris des discours de Sandjîvaka, s'est détourné de ses aiïaîres, et toute sa suite s'en est allée. Par conséquent, que faire? Karataka répondit : Quoique le mattre ne fasse pas ce que tu lui dis, il faut néanmoins lui parler, afin qu'il n y ait pas de ta faute. Car on dit : Un roi même qui n'écoute pas doii être averti par ses ministres, comme fit Vidoora * avec le fils d'Ambikâ *, pour qu'il n'y eût pas de sa faute. Quand un roi ivre d'orgueil et un éléphant furieux marchent hors de la bonne route « les ministres et les cornacs qui sont près d'eux encourent le blAme. ' Surnom du dieu Siva. * Ou GméMu LenteatraoiiiiBl qui loi «at conneré. ' ktoan on ennemi dei dieu, vaincu p«r Ktrliké]^, dien de la guerre, que Ton repréaente monté sur un peon. * Fârvett, ouDoDrgrft, waâdMe comme fille d*Himftl8, «ouvenin des monlegnet neigeuses. Cette déesse est représentée avec no Koo couché oonlfse te jambe droite. * Frôrc nidct et conseiller de Dhritarâchtra. * Dbrilarâchlra« père des Kaunvas et onde des Péadavns. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 22.94% accurate

LIVliE PHEMIER. h\ Gomme c'est toi qui as amené ce mangeur d'herbe auprès du roi, tu as tiré les charbons avec ta propre main. — Gela est vrai, reprit Damanaka; c'est ma faute et non celle du roi. Car on dit : (in cbacal avec an combat de béliors, moi avec AcIiMbnnbboûti, el une entremetteuse avec TaOeire d'une autre, voilà trots tantes commises |Hir soi-même. Comiiiieil cela? dit karataka. Daiuaiiaka dit : V. —

AVENTURES DE DEVASARMAN , COMPRENANT : 1 LES DEUX BÉLIERS ET LE CHACAL; 2° LE TISSERAND, LE BARBIER ET LEURS FEMMES. H y a dans une contrc^e un couvent oii demeurait un relifliijux iiciidiiuit iiiiunt^ Di^va.sarman ^ Ce» rflifrieux» en vendant des vêtements iius que lui avaient donués beaucoup de per> sonnes qui faisaient faire des sacrifices, avait, avec le temps, gagné une grosse somme d'argent. Aussi ne se fiait-il à personne; nuit et jour il gardait son argent sous son aisselle et ne le quittait pas. Et certes on dit avec raison : Peine pour ncquérir les rirlit'sses et pour les conservor quciid olles sont acquises, peine <l;<ns le gain* peiœ dans la dépense : lil les richesses ue contiennent qu'alllicliou I Mais un rusé voleur du bien d'autrui, nommé Âchâdhabboûti, vit la somme d'argent cachée sous l'aisselle du religieux, et pensa : (joinment lui prendrai-je cette somme d'argent? Dans ce couvent il n'est toutefois pas possible de percer le mur, à cause de la solidité de la maçonnerie, et l'on ne pourrait pas entrer par la porte, parce qu'elle est trop élevée. Je vais donc inspirer de la confiance à ce religieux, au moyen de

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 17.79% accurate

PANTGHATANTRA. paroles irouipeuses, ei me faire son disciple, aïio qu'il se lie à moi. Car on dit : Celui qui ii a [)as de désirs iio pont pjis être]o>;se8seur, celui qui n'est pas amoureux ne peut [)as aimer la parure, celui qui n'a j)as d'ospril rit* peut pas parier agréâbietucul, celui qui parle i'ràucbemeiil ue peui. pus éli t: un trompeur. Après avoir pris cette résolution, il alla auprès du religieux, se prosterna en prononçant ces paroles : Om ! saint à Siva ' ! et dit avec respect : V<^néable, ce monde est vain, la jeunesse réassemble au courant d'une rivière de montagne, la vie est semblable à un feu d'herbes, les jouissances sont pareilles à Tombre d'un nuage, la liaison avec ses enfants, sa femme, ses amis et ses serviteurs, est comme un songe. Je sais trèsbien cela. Que dois-je donc faire pour traverser Tocéan de cette vie? Lorsque Dēvasarnian eut entendu ces mots, il dit avec déférence : Mon enfant, tu es heureux d'avoir, dans ie premier âge, ce dégoût du monde. Car on dît : Celui qui est m illn» de ses sens dans le premier âge est maître de ses sens : cest mou opinion. Quand les organes dépérissent, à qui le calme ne vicnl-il pas? Les Itnns vit illi-^ nt d ahnrđ |tar l osprît, puis par le corps; mais les méchantâ vieilisiieal par le corps et jamais par l'esprit. Va puisque tu nie demandes le moyen de traverser l'océan de cette vie, écoute : Un soûdra * on même un autre « ou uo tdiAodâh \ s*il porte les cheveux ' Troiaieînc dieu de b triade. C*ert le dieu terrible, il prMde à la destnidico. — Om eit nne i^Uabe iii|rtiqiie qtti précède loutee les prièrei et les luvoealieiis. * Hemme de la quatrième elaaw ou caste serrile. ^ Ce met, pris dan» m sens général, désigne un hemme impur el dégradé. Le Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 17.68% accurate

LIVRE PREMIER. A3 Iress^, n'il est initié au moyeu ilf la
roniiiiil<> de Siva, el s ii a le corpu couvert de comlrts. peut dev^riir un Li
àlimaiiP. Cphii qui, en jtroiioicniit la tbrniuie de six syllabes pose lui-mèue
une seule ileur sur la tête du linga ne renaît plus \ A Apres avoir entendu
cola. Achùilhabhoûtî prit les pieds du religieux el dit avec respect :
Vénérable, fais-moi donc la fjrâce de me donner une pénitence. — Mon
enfant, r/pondit Dévasarman, je te ferai cette faveur; mais pendant la nuit tu
n'entreras pas dans le couvent, parce ({ue Fisolement est reconunandé aui
religieux, à toi et à moi aussi. Car on dit : Un roi est perda par ies mauvais
conseils, an religieui par la fréqaen(ntinn, on fik par ks caresses, un
brâbmane par Fabsence d'étude, une famille par un inaavais fib, la
dîspotttioa au bien par la société des méchants, l'amitié par le manqae de
confiance , l'opulence par le défaut de conduite, Taffection par le séjour en
pays lointain, la pudeur par l'ivresse, la culture par l'abeence de
soanreiUanoe, Targeot par la prodigalité et Tin» curie. Ainsi, lorsque tu
auras contracté les ubiigalioas r('li);ieuses, tu coucheras à la porte du
couvent, dans une butte d'herbes. — Vénérable, dit Âchâdhabboûti, j'obéis à
ton ordre, car je fais cela en vue de Tautre monde. Puis quand il eut pris
rengagement relatif au coucher, Dévasarniaii lui doun t sn faveur et fit de
lui son discijile suivant la règle énoncée dans les livres sacrés.
Âchâdhabboûti, de sou l('hândi\hi, ^tori la loi , f-st l'Iioniine f>i' d'un sondm
ff d'uiio linîlini.inî imi iV'minc do la caste hnihtnanique. C'est, dit Maiivu,
le dernier des mortels; sa deuieuic doit être bors du village. ' La formtde
d^adoration en rhonoeur de Siva : Om MomoA Sivdtfa, c*eet-à-dire :
OmlfldnUSival ' Ou phalliu, iraigs «ymboliipie de Siva. ' Ce«l4-dirt qull
n*a pla» ft paner par aucune nouvelle vie et qu^l jouit dn bonheur étemel.

The text on this page is estimated to be only 22.38% accurate

44 PANTCHATANTRA. cōtt^ en lui frottaaUes maîns et les pieds, en tui apportant des feuilles de papier et en lui rendant d'autres services, lui donna la plus i;r;)iide satisfaction; mais cependant le religieux tenait son argent sous son aisselle, et ne le lâchait pas. Comme le temps se passait ainsi, Adiâdhnbhoûti fil ces r^^flexions : Ah ! il ne prend nullement coniance en moi. Par conséquent, vais-je lui donner la mort, même en plein jour, avec une arme, ou lui donner du poison, ou bien le tuer comme tuent les bêtes? Tandis qu'il réfléchissait ainsi, le Gis d'un disciple de Dévasarman vint d'un villafje pour inviter ce relij^ieux, et dit : Vénérable, viens il ma maison pour un pavitrârohana Lorsque Dévasarniati eil entendu cela, il partit le cœur joyeux avec Âchâdhabhoûti. ïiii allant ainsi, il rencontra devant lui une rivière. Dis qu'il ia vit, il ôta sa somme d'argent de dessous son aisseUe, la mit dans un bâillon et la cacha bien , se baigna , rendit hommage aux dieux et dit ensuite ù Ai liâdliahliuùli : Hé, Achâdhahhoiili 1 jusqu'à ce que je revienne après avoir fait mes nécessités, tu garderas avec soin ce haillon de Yogeswara^. Après qu'il eut dit cela, il s'en alla. Mais quand il fut hors de vue, Âcbâdbabhoûti prit la somme d'argent et partit promptement. Tandis que Dévasarman , charmé des qualités de son disciple et |)lein de con6ance, était accroupi , il vit au milieu d'un troupeau de toisons d'or un combat de bé* Le pavitiérahraa est, eiiiveot WileoD, une cérémonie qui cmuête à revêtir du cordon favAlunaoique les images de Doui^, le Luilième jour <le ia quinzaine claire de Siivana (juiUet-août) on d'AehAdhe (juin-juillet). Au lic-u de pavirârohana . Tt^itiou de Bombay porte pavîlrâropana , mot que Wilson distingue du pi i'cèdent par I;» défiuilioii (ju'il on tldiitn^. C'est, dit-il, «mo cén.'monif dam laqurln on rcvét d(i cordon hrfilimani(|ue i lui.i'fc d'^ Knrhna . li' doiizi^mf jour de l.i quiiiiin»- claire de Srâtuiia. De la di>liiictioii elablte à lorL par le t>avanl iudiaiisic anglais entre les mots pttcitrdroham et patitrâropana il résulte que ces deux teroMS désignent une mAne eét^onie, accomplie i diverses Tonnée et en rhonneur de diffé^renies divinités. ' Nom de Sivo.

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 26.01% accurate

LIVRË PBEMIER. A5 liers. Les deux béliers furieux, s\Moignant i'uu de l'autre et s'élançant de nouveau, se frappaient avec le front, ot beaucoup de sang coulait Un chacal était entré dans le champ de bataille et léchait le sang avec avidité. Dévasarman, quand il vit cela, pensa : Ah ! ce chacal est stupido. Si de façon ou d'autre il lonibf* nu luilini du choc dr ces deux béliers, il trouvera certaineineul la mort : c'est mon opinion. Et, un instant après, le chacal, se jetant entre eux par avidité de lécher le sang, tomba ainsi entr» leurs têtes qui se heurtaient, et mourut. Dévasarman le pleura et retourna vers sa somme d'argent. Pendant qu'il arrivait lenlemen, il ne vit plus AchAdhabhoûti, et lorsque ensuite, ajiès s'iUre purifié, il examina !«• haillon avec inquiétude , il n'y avait plus de somme d'argent. Puis disant : Hélas ! hélas ! j'ai été volé I il tomba à terre évanoui. Il reprit aussitôt connaissance, se releva et se mit à crier en sanglotant : Hé, hé, Âchâdhabhoûti ! après m*avoir trompé, où es-tu allé? Répondsmoi donc. Quand il se fut bien lamenté de cotte façon, il s'en alla lentement, cherchant les traces d'A< hàdhabhoAti. En marchant ainsi, il arriva le soir à un village. Ur un li&serand, avec sa femme, partait de ce village pour la ville voisine, afin de boire des liqueurs spiritoeuses. Dévasarman, dès qu'il le vit, lui dit : Hé, mon cher! je viens auprès de toi comme hôte du soir. Je ne connais personne dans ce village; remplis donc le devoir de I hospitalité. Car on dit : LhAte qui vient le soir après le coucher du soleil ne doit pas être chassé par un mattre de maison : en le traitant avec honneur les maîtres de maison vont à l'état de divinité. Et ainsi : Des herbes, la terra, de Fcao, et en quatrième lieu une parole agréable, voilà des choses qai ne manquent jamais dans la demeure des gens de bien.

The text on this page is estimated to be only 17.61% accurate

hCi HANTCII ATANTH A. [.c bon accueil sutisfait Agoi'; le
siège, Satakraton*; le lavement des pieds, les Mânes'; la nonrritiire prise,
P^a<fjâpati\ Lorsque le tisserand eut entendu cela, ii dit à sa femme : Ma
chère, va à la maison avec cet hôte, lave-lui les pieds, donneiui des
aliiJH'iils, un lit <•(les autres soins de riio>j)ilalité, et reste là. Je
t'apporterai beaucoup de liqueur. Après qu'il eut dit cela, il partit. Sa femme,
qui était une libertine, emmena le religieux et retourna à la maison avec une
6gure riante et pensant dans son cœur à Dévadatta^ Et certes on dit avec
raison : Dans un jour sombre, dans nno épaisse obscnritf^, dans des rues
impraticables, et quanti son mari est en pays étranger, ia lenwnf iascive
éprouve le grand bouheur. Et ainsi : Un tapis sar le lit, un mari gracieux, une
couche charmante, les femmes amoureuses qui dérirent le pUiisir volé
estiment cela aussi peu qn*nn brin d^herbe» Et ainsi : A la femme libertino
\o l)ndinn[re de son mari bmle ia moelle; son amour, les 06 ; ses flouées
paroles lui sont d^agréables : il ne peut y avoir de plaisir pour des époux qui
ne s*aiment pas. Et ainsi : Chute de la famille, bMme du monde, captivité
iirnio rf risque de la vie, ia femine impudique, toujours attachée à un autre
huiumc, consent à cela. Puis, rentrée à la maison, la femme du tisserand
donna à ' Dïen du feu. ' Indra. ^ Les Mânes, ou ancôU^ déifiés, oat pour
demeure une ré(pon particulière 4n od, ou, Miivant quclqueikaas, Torbits de
h lune. * Nom de Brahmâ. * Datmé pat ItÊ dmx. Ce oom s'empbie souvent,
comme ici , pour sigoiOer ^*UH OU «trlmm ptraumne. Digitized by
Google

The text on this page is estimated to be only 27.56% accurate

LIVRE PREMIER. 47 Di^vasarman une couchette sans matelas et brbée. t t dit : Ô vénérable! je vais parler à une amie qui arrive d'un village, et je reviens bien vite; pendant ce temps tu auras soin de notre maison. Après qn^elle eut ainsi parlé, elle fit toilette et s*en alla vers Dcîvadatta. .Aussitôt .irriva en face d'elle son niari. le corps chancelant d'ivresse, les iheveux flottants, trt^buchanl h chaque pas et tenant un pot de liqueur spiritueuse. Dès qu'elle l'aperçut, elle retourna bien vite, rentra dans sa maison, mit bas sa toilette et fut comme auparavant. La voyant se sauver si bien parée, le tisserand , qui déjà avait Traprit troublé par les mauvais bruits que les chuchotements avaient fait parvenir jusqu'à ses oreilles, mais qui avait ioujours dissiniuli' ses sntijjçons, le tisserand, témoin ensuite d'une pareille conduite et assur(" de la vérité par ses yeux, rentra en colère à la maison, et lui dit : Âb ! méchante coureuse, oh es-tu allée? — Depuis que je suis revenue d'auprès de toi, répondit-eU(>, je ne suis allée nulle [lart. Comment donc l'ivresse peut-elle te faire dire de pareilles sottises ? Et certes on dit avec raison : TnMible de Tespril, cliule à terre, paroles ioconvenanles, rivresie fait voir tous les agnes du détire. Laseitttde des mains (dédîn des rayons), abandon du vêtement (du firmament) , perte de la force (de Tédât), coloratbn : l'état produit par la préMmce de la Kcpear spiritneose (du ooudiaDt) est épmné aussi par le soleil Quand le tis«^erand entendit ces paroles méchantes et vit le changement de toilette, il lui dit : Coureuse 1 depuis longtemps j'entends de mauvais bruits sur ton compte; aussi, aujourd'hui (joe je me suis par moi-même convaincu de la vérité, je vais te châtier comme il laut. Après avoir ainsi parlé, il lui rompit le ' hn moti de ee daU ont, eomme on le votl , un double tem , qu*il est impoMible de rendra autrement que par nne double tndueUoD. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 20.32% accurate

48 PANTCHATANTRA. corp!> de coups de bâton, i'attaclia à un pilier avec une corde solide, et, chancelant d'ivresse, tomba dans le sommeil. Cependant une amie de cette femme, la femme d'un barbier, lorsqu'elle sut que le tisserand dormait, vint et dit : Mon amie, Dévadatta attend là-bas; vas-y donc vite. — Vois, répondit la femme du tisserand, IVHat dans lequel je suis : coimient puis-je y aller? Va donc et dis à cet amant quen ce inuiuent il rii*est impossible d'avoir là une entrevue avec lui. — Mon amie, dit la femme du barbier, ne parle pas ainsi; ce n'est pas ce que doit faire une femme galante. Car on dit : (a'U\ (jiii vont avpc r»^soluli(»n et pcrs^viToncf clicrcher le Iruit du jujnl)ier dans dt s lieux d iiii accès ditlicile, ceux-là, je crois, sout comme les chameaux, leur naissance est vantée. Et ainsi : Comme un autre monde fst rlotiteux et que, sur terre, la ni(^disaïice des gons est tr^s-vnrif^o , elirs sont heureuses celles qui trouvent le fruit de la jeunesse dans un galant qui leur est soumis. fit en outre : Si, par IVnVt du destin, un homme difforme vient à ;iM»ir corinniTce avec tinc libertine, cete-ci, dnt-olle même encourir alQiclion, n'aime pas son mari, quelque beau qu'il soit. Si c'est ainsi, r(^pondit la femme du tisserand, dis donc comment, attachée comme je le suis nvuc une curde solide, y puis m'en aller. Et mon méc liant mari est tout proche. — Mon amie, dit la femme du barbior. il ne se tient plus d^ivresse, et il se réveillera quand il aura été touché par les rayons du soleil. Je vais donc te délivrer. Lie-moi à ta place et, dès que tu te seras entretenue avec Dévadatta, reviens bien vite. — Soit, dit la femme du tisserand. Quelques instants upies que cela tut fait, le tisserand se

The text on this page is estimated to be only 28.57% accurate

LIVRE PREMIER. &9 leva; sa colère sciait un peu apaisée, il
étaiL défrisé, et il dit k la fen^mr : Ué, femme qui t*eotretieis avoc d'autres
hommes! si à partir d'aujourd'hoî tu ne sors plus de la maison et si tu ne
parles plus à un autre homme, alors je te délivre. Là-dessus la femme dn
barbier, par crainte de la différence de voix, ne dit rien. Il lui r«^pé(a
|iliisiciirs l'ois ces mêmes paroles; mais comme clic ne donnait aucune
réponse, il se mil en colère, | prit une houe affilée, el lui coupa le nez. Puis il
dit : Coureuse! reste maintenant; je ne chercherai plus à te contenter. Ayant
dit ces mots, il se rendormît. Dēvasarman, qui par suite de la perte de son
trésor avait le gosier amaigri par la faim el avait perdu le sommeil^ vil toute
ct'ltc conduite de la It'mme. La femme du lisserand, après avoir joui comme
elle le désirait du plaisir de Tamouravec Dévadalta, revint 5 sa maison an
bout de quelques instants, et dit à la femme du barbier : Te portes-tu bien?
Ce méchant ne s'est pas levé tandis que j'étais sortie? — Excepté le nez,
répondit la femme du barbier, le reste du corps va bien. Délie-moi donc vile
pendant qu'il ne me voit pas, afin que j'aille ù ma maison. Après que cela fut
fait, le tisserand se leva de nouveau et dit à sa femme : Coureuse I même
maintenant ne parleras-tu pas? Fau(p-il que je t'inflige encore un autre
châtiment plus cruel et que je te coupe les oreilles? Celle-ci répondit avec
colère et d'un ton de reproche : Fi! fi! grand sot! qui peut me blesser ou me
défigurer, moi femme très-verlueuse el fidèle? Que tous les gardiens du
monde ^ même entendent cela i Et l'on dit : Le SoleO et la Lune, TAir et le
Peu, le Cie!, la Terre, FEan, le Cœur ' Dieux que Ton confond quelquefois
.iver ceux qui pr/»si(iient aux points cardinaux. Suivant M. Langlois (Qw/t-
d'œuvre du Théâtre indten , t. II), les lokapàlah ou gardiens du monde sont
proprement les divinité chaînées par Brahmâ de créer le A Digitized by
Google

The text on this page is estimated to be only 21.88% accurate

50 PANTCHATANTRA. et Vnntu \ le Juin cl la Nuit, et les deux Crëpiiscuies , et Oharma*, couiiaUsenl la conduite de Thomme. Si donc j'ai de la vertu, que ces dieux rendent mon nez intact et tel flûte; mais si par pensée seulement j'ai désiré un autre lioiimc, alors <]u'ils me réduisent «mi ci'ndros. Lorsqu'elle eut ainsi parlé, elle dit encore à son mari : lié, méchant! rejjarde : par la puissance de ma vertu mon nez est devenu tel qu'il était. Puis le tisserand prit un tison, et comme il regardait, le nez était tel qu'auparavant et il y avait une grande mare de sang sur la terre. Saisi d'étonnement, il délia sa femme, l'enleva, la mit sur le lit et chercha à l'apaiser par cent cajoleries. Dévasarman, témoin de toute cette aventure fut surpris, et dit ces mots : Ce qu'Oumius' veut de science et ce que sait Vrihaspati* ne remporterait pas sur l'intelligence de la femme : comment donc se défendre contre die? Elles qui appellent le mensonge vérité et la vérité mensonge, comment les hommes sages peuvent-ils se défendre contre elles? Et ailleurs il est dit : Il ne faut pas avoir trop d'attachement pour les femmes; sinon, la puissance augmente des femmes, car elles jouent avec les hommes trop attachés comme avec des cribleaux qui ont les ailes coupées. Elles parient avec une belle bouche agréable, elles piquent avec la pointe de leur esprit : il y a du miel dans le piège des femmes; dans leur honneur il n'y a que le poison. G'est pour cela que les hommes, séduits par un peu de plaisir, sucent le monde et meurtrent et de veiller sur les filles d'aspic difficilement. MMinw i leur aulorili'. * Voy. pafjp t , noli' •. * Nom de Vituia ronsuli-n' luintiit' (li«ti de ia justlos. • Nom de Soiikra. Voy. page i , noie 3. • Voy. page a , noie 9. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 21.75% accurate

LIVKE PREMIER. 51 la bouche et fntiipeut la poitrine avec (es poings', oomme font au lotus les abeilles avides de miel. Et aussi : TourbUlon des inoertilades, demeure de refirouterie, ville des lânérifès, magasin des pédiéi, mùion de eent fourberies, champ des défiances, cette corbeille de toutes les fiudiiBtioos, impénétrable pour les plus grands et les plus éminents d'entre les hommes, cette machine appdée femme, ce poison mêlé d'ambroisie, par qui cela a-t-il été créé dans le monde, pour la perte de la vertu ? Lee belles aux yeux do }|nzelle, dies qui Ion vante la fermeté des seins, la mobilité des yeux et la petitesse de la bouche, chez qui fou cite toujours Toudulation de la masse des dieux. In lenteur de la parole, la grosseur des hanches, la timidité du cœur, la fascina tien qu^elles exercent sur leur amant, et qui ont pour qualités une fouie de défouts, pourquoi sont-elles aimées des hommes '? Elles rient et elles pleurent dans un but intéressé, elles rendent Tbomme confiant et ne se Bent pas à lui; par CMiséquent un homme bien nē et de bonne conduite doit éviter les femmes comme leii aiguères des cimetières. Les lion«i h la gueule redoutable et à la crinière éparse. Ie«t éléphants sur qui brillent les raies tracées par la liqueur abondante du rut, les hommes intelligents et les héros dans les batailles, devieuneot, auprès des femmes, de bien niiseraîlfs crdiitiros. Klies font d'abord des rluis^s af^réahlos (anl (|iù'Ile,s ne s aperroivc-nt pas quo riiorntjie a de rallarliomciil. et cpiand elles le voient pris dans le (ilet de l'amour, elles le tirent comme un poisMin qui a mordu à l'appâL. En outre : D'une nature aussi mobile que les Ilots de la mer, ayant des sentiments qui ne durent qu'luie heure comme la ligne des nuages du crépuscule, les ' rVst-à-dirc : pn-fi'i' în l.-s sein.». ' Ia:6 mots, dans ce slokn , oot un double s^ens cl désignent à la lois de bonnes et dp mauvaises qualités. Fermeté (des seins) — dureté (du cœur); mobilité (des yeux) BBS oilhde; peUlose (de h bouche) faoaleté; oiwinistion (des cheveux) fimrbarie} lenteur (<fe la parole) ^ parase; gromenr (des hanches) » gromèreté; timidité «»s pnriUaniilé; ftsdDation = artifice. 4. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 19.53% accurate

52 PANTCHA TANTUA. femmes, quand leurs désirs sont salû^Tails. abandonnent rbooune qui leur est inuliln, comme on jette la laque après l'avoir pressée. Èlies fascinent, elles eni\renl, elKs lounnententl, elles menacent, elles ebarment, elles alTiijjonl; dès qn'cll(\s sont entn-fs dans le cœur tendre des hommes, que ne font pas les belles aux jolis yeux ? Eu eflel, elles sont tout poison à l'inlt^rieur. el u l'exti^rieur elles sont charmantes : les femmes ress^blenl, ditH>n. au fruit du goundjâ Le rolijjiouv niendiunt, en faisant ces réflexions, passa la nuit Irès-pénibieiiiunt. L'entreniotteuse, avec son nez coiip<S alla à sa maison et pensa : Que faut-il faire maintenant? Gomment celte grande plaie pourra-t-elle se cicatriser? Pendant quelle réfléchissait ainsi, son mari était dans la maison du roi pour affaire. Dès le matin il revint à sa maison, ot il n'/'lail encore qu'à la perle (luand, pressé <le iain- ses div, n all. lires de la ville, il dil à sa feuiue : iMa chère, apporte vile la boîte à rasoirs, que j'aïlle faire mes affaires de l;i ville. Mais la femme, avec son nez coupé, resta debout au milieu de la maison , et, dans l'espoir d'atteindre son but, elle tira un seul rasoir de la boîte et le jeta devant lui. Le barbier, mécontent de ne voir que ce seul rasoir, fut saisi de colère et le rejeta. Dans celle action n'M Ĩproquf^, la coquine lova i<'s bras en l'air el sortit de la maison pour crier en sanglotant : Ah! voyez, ce mt^chant m'a coupé le nez, à moi dont la conduite est honnête 1 Au secours! au secours! Cependant les hommes du roi arrivèrent; ils rouèrent le barbier de coups de bâton, l'enchaînèrent avec des liens solides, l'emmenèrent à la cour de justice avec la fi iiimo au iw/. (oupé, et dirent aux juges : Écoutez, seigneurs juges, (je barbier a d/^figuré celte perle de fenmie sans qu'elle fAt coupable : qu'il lui soit donc fnit ce qu'il mérite. A ces mots les juges dirent : Hé, barbier! pourquoi * Ahruê fHvetatnu» t «rfcriwau qai produit un petit fruit rongé et noir. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 23.60% accurate

LIVRE PREMIER. 63 as-lu défiurd (a IV*niine? A-t-clle désiré un autre hoinnie, ou a-Uelle par hasard allenlé à ta vie, ou bieu a>l-elie cominii) un vol ? Expose donc son crime. Mais le barbier, qui avait le corps endolori de coups, ne put parler. Alors les juges dirent : Ah! ce que disent les hommes du roi est vrai. Il n*écoute pas, c'est un méchant; il a fait du mal k cette pauvre femme sans qu'elle fût coupable. Et Tun dit : L'homme qiii a commis un crime, effrayé de son action, a ia voix brisée; son visage change de couleur, sod r^|«rd est craintif et sou éoergie s'en va. Et ainsi : Il vient h pas chancelants, avec un visage qui change de couJeur, une sueur aboodante brille sur son front , il prononce des parole;» entrecoupées. L'homme qui a coimnis un crime est toujours tremblant et r^rde li terre; par emuéqaent, avec de)*attentton, los gens habiles le rseoDualtroat è ces sigtKîs. Et ca outre : L'homme pur a lo visage serein , il est gai , il a lu parole claire et le regard fier, à la coar de justice il paiie avec fermeté et U a de TassaraDoe. Ainsi l'on voit chez cet homme les marques d'un criminel. Pour inauvjjiis liailemenls envers une femme, c'est la mort; par conséquent, qu'on l'euipale! Lorsque Dévasarnian le vit conduire au lieu du supplice, il alla vers les juges, et dit : Ah I ce pauvre homme est injustement mis h mort! ce bari>ier est honnête. Écoutez donc mes paroles : Liji chacal avec un fouibat de hélif^r^. moi a\oc ,\rl).Klii,(l>liuiiLi , et une eulremettcuse avec TalTaire d une aulre, vuilà trois fautes commises par soi-même. Ensuite les juges lui dirent : ô vcm -iciblo! comment cela? Puis Dévasarman raconta avec détail l'histoire de tous les trois. Les juges, quand ils eurent entendu cela, furent très-étonnés; Digrtized by Google

The text on this page is estimated to be only 21.69% accurate

bà PANTGUATANHA. ils mirent le barbier en liberté, et se dirent les uns aux autres : Ah! Un Inrâlanane, nn enfiuit, une femme, un ascète rt un malade ne doivent pas être mis à mort : la mnlilation est k peine établie oontre eox pour k ploa grand crime. Ainsi c'est sa coniluic luéiue tjui a valu h cette femme son nez coupé; il faut de plus, comme châtiment infligé par le roi, lui couper les oreilles. Après que cela fut fait, Dévasarman, délivré du chagrin que lui avait causé la perte de son trésor, s'en alla h son couvent. C'est pour cela que je rlis : Un chacal avec un combat de béJim, moi avec ÂchâdliabhoïUi, et une entremetteuse avec Taffaire d'une autre, voilé trois fautes commises par BOMnéaie. Mais, dit Karataka, dans une situation si fâcheuse que devons-iioiis faire tous It.'s diMiv? — Moiiil' dans une pareille conjoncture, répondit Damanaka, je déploierai mon intelligence de telle façon que je désunirai Sandjlvaka d avec le maître. Car on dit : Ln flMîP ddcochëe p.u im archer peut tuer un seul homme ou ne pas le lui ; l iileiigence du »agc, quand clic est lancée, détruit un [lays uvec »ou vheï. Ainsi j*aurai recours k une fourberie cachée, avec ruse et artifice, et je le briserai. — Mon cher, dit Karataka, si d'une manière ou d'autre Pingalaka ou Sandjïvaka s'aperçoivent de ta Tusv i'i de ton artilice, alors la perte est certaine, — Mon ami, répondit Damanaka , ne parle pas ainsi. Au temps du malheur, lors même que le destin est orageux, ceux qui recèlent de l'inteliigence doivent faire usage de Tintelligence. 11 ne faut jamais cesser dMtre persévérant. L'intelligence parvient à la domination Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 19.25% accurate

LIVBË PHËMIËR. 56 à la façon dont le perce-bois produit une lettre de Talphabet'. Lui an dit : U De faut pae perdre conmgé, ({iiaiid même le destin est ongeux; par le courage on peut quelquefois acquérir un rang. Lors même qD*3 a essuyé on nanlirage sur mer, le marehand voyageur désire frire son mélier. Ll <unsi : I.n Foi tnim. ici-hns, va toujours vers rhomnie actif. Le destin 1 le destin 1 c'est le mot des lâches. Laisse le destin el montre du courage autant que tu peux : si, après avoir fait des efforts, tu ne réussis pas, quW-on à te reprocher? Ainsi, sachant cela, au moyen d'une force d'intelli|^ence bien cachée je les désunirai réciproquement de telle sorte que tous deux ils ne s'eu apercevront pas. Et l'on dit : Brahmâ* lui-même ne trouve pas le bout d'une tromperie bien cachée. Un tisserand, sous la forme de Vichnou jouit de la fiUe dW roi. Comment cela t dit iLarataka. Damanaka dit : VI. — LE TISSERAND QUI SE FIT PASSER FOL H VIGUNOU. Dans un endroit habitaient un tisserand et un charron qui étaient amis. Là, depuis leur enfance , très-camarades l'un avec l'autre, ils passaient toujours le temps à se divertir enseinhic. Or un jour, dans cet endroit, une graniio lèle roii(;ieuse eut lieu dans le temple d'une divinité. Au milieu de cette fête, en se promenant dans la foule des acteurs, des danseurs» des mimes et des gens venus de divers pays» les deux amis virent une princesse montée sur un éléphant, ornée de toutes les marques distinclives et entourée de serviteurs du gynécée et d'eunuques, * G*eat<4Hlire en iravtillant wns case. ' Voy. page I, note a. * Voy. psge 1, note a. Ce dieu préside â ta comervation du mowlîi.

The text on this page is estimated to be only 25.34% accurate

56 PANTGUATAMTAA. qui était venue pour voir la divinité. Dès que le tisserand Taperçut. il tomba tout à roiiip à terre, frappé par les flèches de l'ainour, connue î»ii eût clé tué par le poison ou saibi jtar im maiin esprit. Lorsque le charron ie vil dans cet état, il fui atlligé de son malheur; il le releva avec l aide d'hommes forts et remporta chez lui. Là, grâce k l'emploi de divers moyens réfrigérants prescrits par le médecin et grâce aux diseurs de mantras^, le tisserand^ après an long intervalle de temps, reprit connaissance d'une manif^re ou d'autre. Puis le cliai ron lui demanda : Hé, ami! pourquoi as-tu ainsi perdu subitement connaissance? Raconte-moi donc ta situation. — Compagnon , répondit le tisserand, si c'est ainsi « écoute-moi en particulier, afin que je te dise tout. Après que cela fut fait, il lui dit : ô ami! si tu me regardes comme un camarade, aie donc la honté de me donner du bois^. Pardonne-moi si, par excès de familiarité, j'ai commis quelque inconvenance envers toi. Quand le charron eut entendu cela, il dit avec les yeux pleins de larmes et une voiv entrecoupée : Quelle que soit la cause de ton mal, dis-la, afin qu'on y apporte remède si cela peut se faire. Car on dit : Il n'est rien, dan'? cp nioinic, ini uuluni de l'œuf de Brahmâ h quoi ne puissent n nv'dipr les médicaments, les charmes, l wtelligence et ceux qui ont l'âme grande. Si doue ces quatre choses peuvent y apporter remède, alors j'y apporterai remède. ^ Compagnon , dit le tisserand , ni ces moyens ni mille autres même ne peuvent guérir mon mal. Par conséquent ne retarde pas ma mort. — O ami! répondit le * Ven mystiques ou formulia «mqiidltt les Hiadott* «Uribuent un pouvoir maipqne. * Pour drener un bâcher. > CetU-dire Taniven. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 16.50% accurate

LIVRE PREMIER. 57 charron, fais-loinoi cependant connaître, afin que moi auh[^]i. [^]li je le crois saas remède, je me jette avec lui dans le feu. Je ne supporterai pas même un instant la sé{>nration d avec toi : c est ma résolution. — Compagnon, dit le tisserand, écoute donc. Dès (|u«> j ai aperçu la princesse qui a été vue à cette fête, montée sar un ék[^]phant, le vénéraUe dieu qui porte un poisson sur sa i>aiifiière ' m'a mis dans cet état. Aussi je ne puus supporter cette souffrance. Et l on dit ainsi : Quand, bseé par la fot[^]goe du coît, la poitrine posée sur ses deux sebs ronds c<mune les protobéranees frontdes d'un âép bani en rot, et humides de safran , dormirai-je an milieu de la cage de ses hras, après avoir joui un instant de ses embrasseoBeoto? Et ainsi : Cette lèvres ih \nmbt * colorée, les deux vases des seins qui se redressent avec la fierté de la jeunesse , le nombril profond, le lotus recourbé des partiea sexuelles et la taille mince, ces choses assorëment, qfmoà Tesprit y sooge, causent promptement ici-bas un violent chagrin : que ses joues daires me brûlent sans cesse, oda n'est pas ccovenable. Lorsque» If' charron eut entendu ces paroles amoureuses, il dit en souriant : Compagnon, si c'est ainsi, alors heureusement notre but est atteint. Aie donc aujourd'hui même une entrevue avec elle. — Compagnon, répondit le tisserand, dans i'appartement de la jeune fille, où, excepté le vent, personne n'entre,) Kttma, le dieu de famoiir. Suivant une l[^]nde, ee dieu, après avmr [^]tf r⁰%énM, fut jeté à la mer par on asonra nooinié SamlMni, et dévord par un poisson. Le poisson fut pris par des pêcheurs et porU[^] chez Sainbara, letiuel avait à son serviee la fenante de Kâina, déguisé sous le nom de Mân-Untî. Dans le rorp«5 (!n poisson on trouva un enfant. \fâv,tv:(tî .irlopta cet onfint et lui servit fl<' mèn'. Pins Kània Tvconnnt en eli<- . n ■ | mus*; Hati. C'est en mémoire de col événement que le dieu a un poiaiMin pour b[^] aibuio. • On vimba {Mmordua mmuMpha) , pbnte rucnrlMlacéa qui produit un firuit rouge. Ce firoil s'appdle ansn bimba.

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 24.86% accurate

58 PANTGHATANTRA. daiis cet appurteinent délendu par des ijardub. coiiinient avoir une entrevue avec elle 1 Pourquoi donc rne trompes-tu par de fausses paroles? — Compagnon, dit le charron, vois ma force dInteltigence. Après qu'il eut ainsi parlé , il fabriqua aussitôt avec le bois d'un arbre vftyoudja un Garouda^ qui se mouvait au moyen d'une cheville, et une p«iiru de bras année de la conque, du disque, de la massue et du lotus, avec le diadème et le joyau de la poitrine. Puis il fit monter le tisserand sur le Garouda, le marqua des signes de Vichnou, lui montra la manière de faire mouvoir la cheville, et dit : Compagnon, va sous cette forme de Vichnou dans l'appartement de la j< une fille au milieu de la nuit : la princesse est seule è Textrëmité du palais h sept étages; dans sa naïveté elle le prendra pour Vâsoudéva - ; {jagne son amour par de fauijses et Irorapeuses paroles, et jouis d'elle. Lorsque le tisserand eut entendu cela, il y alla sous cette forme, et dit à la fille du roi : Princesse, dors^tn ou es-tu éveillée? Pour toi je viens en personne de la mer de lait, plein d'amour et abandonnant Lakchml Unis-toi donc avec moi. La princesse, quand elle le vit monté sur Garouda. avec quatre bras, dos armes et le jnvau de la poitrine, se leva de son lit tout étonnée, joignit les niuins avec respect, et dit ; Vénérable, je suis un insecte impur d'entre les humains; tu es le vénérable, objet de Tadoration et créateur des trois mondes. Comment donc cela pourrait-il se faire t — Bien-aimée, répondit le tisserand, tu dis vrai; mais cependant la nommée Râdhâ\ née dans la ' Dcmi-dieit oti oiseau divin qui sort de innntnn> A \ it lmou . et (Juc Tun coondère cumni)- mi des voiatileR. 11 etifib de VioatA, une des itnnincs de Ka8|apa. * Nom de Vichnou. * Épouse de \ icliuuu el dcet»!»e de l<i pruspërilë el de la fortune. * Bbllnne hvoiile de Kridmti peudanl mm tépat «a milieu à» vadiei», dm» le payt d« Vniiij», mr les bonb de l« Yamounâ. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 27.51% accurate

LIVRE PREMIER. 59 futiille de Nanda', a «*t«^ autrefois mon épouse. l'Air ««'csl iicaraée en toi : voilà pourquoi je suis venu ici. — Véjujrable, dil la princesse, si c'est ainsi, demande donc à mon père, afni i[u 'i\ me donne à toi sans hésitation. — Bien-aimée, dit le tisserand, je ne me montre pas aux hommes, & plus forte raison je ne leur parle pas. Donne-toi donc toi-même suivant le mode de mariage Gâadhurva '-; sinon, je donnerai une malédiction et je réduirai en cendres tuii [jèrc avec sa race. Après il eut ainsi parlé, il descendit du Garoudn , prit par la main gauche la princpsse effrayée, honteuse et tremblante, et la mena au lit. Puis il jouit d'elle tout le reste de la nuit, suivant la manière prescrite par Vâtsyâyana', et au matin il retourna à sa maison sans être vu. Le temps se passa ainsi pour lui ^ faire continuellement raïuonr avec elle. M;ïis un jour les .serviteurs du gynécée s'aperçurent ijuu le corail de la l^vre inférieure de la jeune fille était brisé, et ils se dirent entre eux : Ab ! voyez : les parties du corps de la princesse semblent indiquer qu'un homme a joui d'elle. Gomment donc dans cette maison si bien gardée une pareille chose peut-elle se faire? Instruisons-en le roi. Celte résolution prise, ils allèrent tous ensemble vers le roi, et dirent : Majesté, nous ne savons pas; mais, quoi(lue l'appartement de la jeune fille soit bien gardé, quelqu'un y entre. C'est à Sa Majesté d'ordonner. Lorsque le roi entendit cela, il eut l'esprit troublé et pensa : Une tilie nalt-eUe, grand souci ici-bas. A qui la dounera-l-on if Grande ' Le vacher Nancia , père nourricier de Krichmi. * Mariage des Gaodliara» ou Musicien» célestes, union résultant d'un conaenlemenl muluei des deit& amants. ' Anieur d'un traité snr Tanour. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 25.54% accurate

60 PANTGUATANTRA. i-ëflexion. Quanti on l aura donnée, trouvera-l-elle ie bonheur ou ma ?Élre père d'une flile esl sans contredit un tourment. Les rivières et les femmes ont une force semblable, leurs rives et leurs finnSies sont pareilles; au moyen des eauï et des vices elles font tomber, les rivières tes rives, et les femmes les làmilles. Et ainsi : Mise au monde, elle ravit le oœnr de la mère; elle grandit au milieu de la trislesse des amis; lors même qu'elle est respectée des antres, elle se conduit mal. Les filles sont des mafliemv dil&tlles h surmonter. Après avoir ainsi fait diverses réflexions, il dit à la reine quand elle fut seule avec lui : Reine, il faut 8*assurer de ce que disent ces serviteurs du gynécée. Le dieu de la mort est irrité contre celui qui a commis ce méfait. Lorsque la reine entendit cela, elle fut (rouljlée; elle alla vile dans l a|))arle[neril du la jeune princesse, et elle vit que sa iiile avait les lèvres fendues et les parties du corps (^gratignées par des on[[^^ Et elle dit : Afa I méchante, qui fais le déshonneur de ta famille, pourquoi as-tu ainsi détruit ta vertu? Quel est l'être cherché par le dieu de la mort (jui vient auprès de toi? Dis-moi donc la vérité. Comme la mère parlait ainsi avec l)eannt nn[]) de rolrre cl de fierlë, la princesse, baissant son visage de crainte et de honte, dit : Mère, iNûrâyaoa^ se présente à moi chaque nuit, moatë sur Garouda. Si mes paroles ne sont pas vraies, qu'une femme se cache et voie au milieu de la nuit, sans être vue, le vénérable époux de Ramà K Quand la reine eut entendu cela, elle alla vite auprès du roi, le vi.sage souriant et tout le duvet du corps hérissé de joie, et lui dit : Majesté, ton bonheur s'accroît. Constamment au milieu de la nuit le vénérable Nârâyana vient à côté de ta fille. Il la ' Nom de Vidnkou eonsidérj «nmw eiislint muA lo monde. * Nom de Lakchmi. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 29.99% accurate

LIVRE PREMIER. 61 épousée suivant le niodo de mariage Gândharva. Cette nuit donc toi et moi nous iroDs à la fenêtre et nous ie verrons au milieu de la nuit, car il ne converse pas avec les hommes. Lorsque le roi eut entendu cela, il fut joyeux, et ce jour se passa pour lui coiiinie cent ans. Puis dans la nuit, pendant qu'il se tenait caché h la fenêtre avec sa fVmnie, les \ea\ attachés au firmament, le roi vit descendre du ciel Mrâyana, monté sur Garouda, avec la conque, le disque et la massue dans les mains, et, revêtu des marques qui lui conviennent. Alors il se considéra comme un homme qui nageait dans un étang de nectar, et dit à sa femme : Ma chère, il n'est personne au monde de plus heureux (jue moi et t(n , [niisque le vénérable iXârâyana vi(ui(auj)rès de notre enfant et l'aime. Ainsi tous les désirs de notre cœur sont accom])lis. Maintenant, par la puissance de mon gendre, je soumettrai la terre tout entière. Cette résolution prise, il transgressa la justice envers tous les souverains limitrophes, et ceux-ci , lorsqu'ils le virent transp^resser la justice, s'unirent fous et firent la ^nierre contre lui. (!oj)çndant le roi dit par la bouche de la reine à su iille : Mon enfant, quand tu es ma fille et que le vénérable NarÂyana est mon gendre, est-il convenable que tous les rois fassent la guerre contre moi? Il faut donc que tu dises aujourd'hui à ton mari de faire périr mes ennemis. Puis, lorsque le lisscraad \inl la miil, l i princesse lui dit humblement : V énéral, il n'est pas convenable que mon père, quand tu es son gendre, soit vaincu par ses ennemis. Montre donc ta grÂce et fais périr tous ces ennemis. — Bien-aimée, répondit le tisserand, combien peu de chose sont les ennemis de ton père! Sois donc tranquille : en un instant, avec le disque Soudarsana \ je les briserai en petits morceai. ' .Nom du disque de Vicbnou.

The text on this page is estimated to be only 23.25% accurate

6i PANTCIIATANTRA. Mai», avec le leiii)s, te roi tul (it'-
po.s.scdc de loul son pays par les enaeniis, et il ne lui resta pias que ses
remparts. Cependant, ne connaissant pas le tisserand qui avait la forme de
Vftsoudéra, le roi lui envoyait sans cesse du camphre, de Taloès, du musc et
autres espèces choisies de parfums, ainsi que dî> verses sortes de
vêtements, do n«Mirs. de comestibles et de boissons, et lui dit par la bouche
de sa fille : V(^néralic, au point du jour la place sera sûrement emportée,
car il n'y a plus ni herbe ni bois. Tous mes gens aussi ont le corps criblé de
blessures, ils sont incapables de combattre et beaucoup sont morts. Puisque
tu sais cela, fais ce qui est convenable pour le temps. Quand le tisserand
entendit cela, il rt^fléchit : Si la place est emportée, moi auhsi ju mourrai
assurément, et je serai séjiafé d*aYcc elle. En conséquence je vais motilcr
sur le Garouda et me montrer tout armé dans Tair. Peut-être les ennemis me
prendront-ils pour Vâsoudéva, et, saisis de crainte, ils périront sous les
coups des guerriers de ce roi. Et Ton dit : Tn sorppiil nif^nK' qui n'a [];is de
venin doit dé|)K)yer un grand cliajK'ron; qu'il y ail du veain ou qu'il n'y en
ait pas, le gonflement du chaperon ^ inspire la terreur. Mais si, en m'élevant
dans les airs pour protéger la ville, je trouve la mort, cela sera vraiment
encore plus beau. Et l'on dit ; (iclui qui sacrifie sa vie pour one vache, pour
on brâhuiaie , poar son niaitaie, pour sa femme ou pour sa ville, gagne les
mondes étarneb. Et l'on dit : Lorsque la lune est arrêtée dans son disque, le
soleil est eombitlu par Râbou * : le malheur même avec celui qu'ils prot^ent
est, ches cem qui ont de l'éclat, digne de louange. ' Voy. iwgf U), tiot" 1 . '
Asoura ou démon qui se i^llv d« lemf s t-n leinpe mr le .soleil vl \» 1ud«, et
Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 26.60% accurate

LIVRE PREMIER. 63 (ictt*' résolution pris, il se nettoya les dents et dit à la [princesse : ficeo-aimée, quand tous les ennemis auront été tués, je goûterai au manger et au boire. Bref, je n'aurai même commerce avec toi qu'après cela. Mais tu diras à ton père qu'il faut qu'il sorte de la ville au point du jour avec une grande armée, et qu'il combatte. Moi, je me tiendrai dans l'air et je rendrai faibles tous les fimeciis-. après cela, il les tuera facilement. Si au contraire je les laisse périr moi-même, ces uicchants iront alors au paradis. Par conséquent il faut agir de telle façon qu'ils soient tués en fuyant et n'aille pas dans le ciel. Lorsque la princesse eut entendu cela, elle alla elle-même rapporter tout à son père. Le roi ajouta foi à ses paroles; il se leva au point du jour et se fit avec une armée bien rangée, pour * livrer bataille. Le tisserand, décidé à mourir, alla dans les airs à l'arc en main, et partit pour combattre. Cependant le vénérable Nârâyana, qui connaît le passé, l'avenir et le présent, dit en souriant au fils de Vinatâ venu sur un simple désir : Hé, volatile ! sais-tu que sous ma forme un tisserand, rioul/ sur un Garouda de bois, aime la fille d'un roi? — Dieu, répondit celui-ci, je couvais toute cette affaire. Que devons-nous donc faire maintenant? — Aujourd'hui, dit le vénérable, le tisserand, décidé à mourir, a fait un vœu et est sorti pour combattre. Atteint par les flèches des plus vaillants guerriers, il trouvera sûrement la mort. Quand il sera tué, tous les gens diront qu'un grand nombre de guerriers se sont réunis et ont abattu Vasoudéva et Garouda. Après cela le monde ne nous cherche à se dévorer. Telle est la manière dont les Hindous expliquent le phénomène des édifices. La léle de TMonn, ou l'Uhou, est le nœud ascendant ou la tête du dragon. Le pt son corps, sous le nom de Kékni, «t le nœud descendant ou la queue du dragon. ' Garoudii. \ in&U\ était fenieu- de Ka.<*)a(Ki. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 29.37% accurate

6& PANTGHATANTRA. adorera plus. \a donc vite et passe dans ce (iarouda de bois. Moi, j'entrerai dans le corps du tisserand, ui\i\ (\u "\ tue les ennemis. Par le massacre des ennemis notre grandeur aug;mentera. Après que Garouda eut répondu oui, le vénérable Nâr&yana passa dans le corps du tisserand. Puis* par la majesté du vénérable , le tisserand qui se tenait dans Tair, portant pour marques distiriflives la conque, le dixjiio, la innssue et rmc, en un instant et comme par un jeu, n-iidil iaibles tous les plus braves guerriers. Ensuite le roi, entoure^ de son armée, les vainquit dans une bataille et les tua. Et le bruit se répandit dans le monde qu'il avait tué tous les ennemis, grâce à ce qu'il avait Vichnou pour gendre. Lorsque le tisserand vit Ips cnonniis tii("s, il descendit des airs le cœur Irès-conlmt. Quand le ministre du roi et les habitants de la ville virent le tisserand leur concitoyen, ils lui demandèrent ce que c'était, et celui-ci raconta depuis le commencement toute l'histoire de ce qui s'était passé. Puis le roi, qui avait acquis de la gloire en tuant les ennemis, eut soudain le cœur épris d'affection pour le tisserand ; il lui donna solennellement en présence df tout le monde la princesse en mariage, et lui fil présent d'un pays. Le tisserand, avec la princesse, passa le temps h jouir des plaisirs sensuels . qui sont de cinq espèces et constituent l'essence du monde des vivants. Voili pourquoi l'on dit : Brabmâ lui-même ne trouve pas le bout d'une tromperie bien cachée. Lin tisserand, sous la fonne de Vicbnou, jouit de la ûUe d'un roi. Après que Karataka eut entendu cela, il dit : Mon cher, c'est vrai; mais cependant j'ai une grande crainte, car Sandjtvaka est intelligent et le lion est redoutable. Par conséquent tu n'es pas Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 20.21% accurate

LIVKE IMIKMiliK. 65 assez fort pour désunir l'un de Teulre. Damanaka répondit : Le faible même est fort. Car on dit : Par l;i riiso on pont fain^ co ijiii nVst pris jins<<ible parla force. Avec une chatoe d'or la femelle d'un corbeau fit mourir uu serpenl noir Conimt-iiL cela? dit Karalaka. Daiuanaka dit : VII. — LE CORBEAU, SA FEMELLE, LE CHACAL ET LE SERPEM. Il y a dans une contrée un grand figaier. Deux corbeaux, mâle et femelle, avaient établi leur demeure sur cet arbre et y babitaicnt: Or, à IV^poque de leur reproduction « un serpent noir sortait d'un creux de Tarbre et mangeait toujours leurs petits. Ils allèrent donc de desespoir vers un chacal, leur ami chéri, qui demeurait à la racine d'un autre arbre, et lui dirent : Mon cber, quand pareille chose arrive, que devons*nous finira t Tant y a que ce méchant serpent noir sort d*un creux de Tarbre et mange nos petits. Indique-nous donc un moyen de nous préserver de cela. Celui qai a un champ an bord d'une rivière et une femme ayant commerce avec im antre bomnip. et dans la maison duquel demeurent des serpents «.comment auraitril la tranquillité d'esprit t Et en outre : Habiter dans une maison on il y a des serpents, c'est la mort sans aucun doute; celui près do village daqnel demeure on oerpent n'est pas sAr de vivre. Nous aussi, qui demeurons là, nous sommes chaque jour incertains de vivre. Le chacal répondit : 11 ne faut pas vous faire le moindre cha* Kridunnrpa ou kAlasarp» {fiUuber Aii^), espèce de serpents noinet Tcniniein Irès-oonunnne dans ricide.

The text on this page is estimated to be only 27.29% accurate

66 1»AMCHATANTU.\. grin en ce qui vous concerne.

Assurément ce glouton ne peut pas être tué sans une ruse. Kt Ton dit : On ne remporte pas sur un ennemi une victoire avec les armes comme avec une ruse : celui qui est rusé, quoique de petite taille, n'est pas vaincu par des beros. Et ainsi : Après «voir mangé beaucoup de poissons, gros, petits et moyens, une grue moomt par excès de gloutonnerie, sons rëireiate d one ëcrsvuse. Gomment cola ? dirent les deux corbeaux. Le chacal dit : VIII. — LA 6RDB KT L'ÉCRIVISSE. Il y avait dans un endroit d'une forêt un grand étang peuplé de divers poissons, et une grue, qui avait là sa demeure, était devenue vieille et incapable de tuer les poissons. Donc, le gosier amaigri par la faim, elle se mit sur le bord de cet étang et pleura, arrosant le sol de ruisseaux de larmes pareilles à une quantité de perles. Se tenant sur une patte comme sur une tige, le cou courbé, la coquille de grue trompait les sels poissons, (lui la prenaient pour un lotus. Or une écrevisse, accompagnée de divers animaux aquatiques, s'approcha, et, affligée de la douleur de la grue, elle lui dit avec respect : Mon amie, pourquoi aujourd'hui ne t'occupes-tu pas à chercher ta nourriture, et ne fais-tu que pousser des soupirs pleins de larmes? — Mon enfant, répondit la fênie. ce que tu as remarqué est la vérité. Je me nourris de poisson; mais j'ai renoncé aux désirs, et maintenant je me laisse mourir de faim. Aussi je ne mange pas les poissons, même quand ils viennent auprès de moi. Lorsque l'écrevisse eut entendu cela, elle dit : Mon amie, quel est le motif de cette renonciation aux désirs? — Mon enfant, répondit la grue, je suis née et j'ai grandi près de cet étang. J'ai appris qu'une Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 17.58% accurate

IJVRK PHEMIEB. 67 absence de pluie de douze ann(5es est sur le point d'avoir lieu. — De qui Faa-ta appris? dit récrevisse. — De la bouche d'un astrologue, répondît la grue, car Sanaîstcbara ^ Bhauma* et Sonkm ' fendront le cbar de Robin! ^ et passeront à travers. Et Varàliamihira ^ a dit : Si le fib da Soleil * fend le cbar de Robint dans ce monde, alors pendant dooxeans MAdfaava ' ne répand pan la ploie sur la (erre. Et ainsi : Qnand le cbar de Robint est brisé, la terre* comme si die avait coauDÎa une fiute, est tonte couverte de cendres et d*osaements et accomplit pour ainsi dire la pâiiteoce do k&pâlika Et ainsi : Si le fils dtt Soleil, Rondhîra * on Kélou " fend le char de Robint, qne dirai-je? Qoe le monde entier sera détruit dans une mer funeste. Et ainsi : Si la Lune s*arré(e au milieu do dur de Robint, les bomms* sans asQe, vont n^'mporle où, mangeant des enfants cails et buvant de Teau de pots brûlÀ par le Soleil ' La|daiiàtoS«liinie. * La planèle Mare. La planète Vénus. * A.sl>>rism<> Itmain», contenant cinq étoiles, «, ^, 7, ^, c du Tauroau, el figuré par un cbar avec des roues. * Wlèbre astronome qui vivait vers le vi* siècle lie nolro ère. * La pUoèt Saturne. ' Nom de Tidmoa. ' AHuioa à Télât des rdigiem qni miveni le calte de Siva, teaq[iMli sont oomrerta de oeodies el portent on eoilier on uoeceemture de aines bumaint. * La i^nète Mars. Nom d'une planète, la neuvième. " Selon hs nstmioques hinHotis , lo monde est menacé d'une grande catamîlé toroqu'ane jdanèt c s'approcbe du cbar de RohinL

The text on this page is estimated to be only 27.18% accurate

fi» PANTCHATANTRA. Ainsi, col étaoga très-peu deau, il sera vi(<? à sec. Quand il sera desséché, ceux avec qui j'ai grandi et toujours joué périront tous par le manque d'eau. Je D'ai pas la force de voir leur séparation d'avec moi; voilà [«ounpioi je jêâne ainsi jusqu'à ce que mort s'ensuive. Maintenant tous les animaux aquatiques qui sont dans de petites pièces d'eau sont porfrs par Imirs parents dans de grands lacs, et quelquns-uns, comme le crocodile, l'alligator, le dauphin, l'éléphant d'eau et autres, y vont eux-mêmes. Mais les animaux aquatiques qui sont dans cet étang sont sans souci. Ce qui est cause surtout que je pleure, c'est qu'ici il n'échappera pas même seulement une semence. Quand l'écrevisse eut entendu cela, elle riipporta aux autres animaux aquatiques ces paioits de la f^rue. et ceux-ci, poissons, tortues et autres, le cœur saisi de crainte et d'effroi, allèrent tous vers la grue et lui demandèrent : Mon amie, est-il quelque moyen de nous sauver? — H y a, répondit la grue, pas très-loin de ce lac, un grand étang qui a beaucoup d'eau et qui est embelli de quantité de lotus. Cet étang, quand même Pardjanya * reste vingt-quatre ans sans reprendre de pluie, ne sèche pas. Si donc quelqu'un monte sur mon dos, je le porterai là. Or les animaux aquatiques eurent confiance en elle et l'entourèrent de tous côtés en disant : Père, oncle, frère, moi d'abord! moi d'abord! La méchante grue les faisait monter sur son dos l'un après l'autre, allait vers un grand rocher situé pas bien loin de l'étang, les jetait dessus et les mangeait suivant son bon plaisir. Elle refournait à l'Indra, loin d'habituellement les cœurs des animaux aquatiques en rapportant de fausses nouvelles, d se procurait ainsi sa subsistance. Un jour l'écrevisse lui dit : Mon amie, c'est avec moi que tu as eu le premier entretien d'amitié; f Non) d'Indra , dieu de la pluie.

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 29.25% accurate

LIVUL PIEMIER. 69 par conséquent, pourquoi me laisses-tu et emportes-tu les autres ? Sauve-moi donc la vie aujourd'hui. La méchante grue, lorsqu'elle entendit cela, pensa : Je suis dégoûtée de chair de poisson; aujourd'hui donc je me servirai de cette écrevisse comme d'assaisonnement. Oui, dit-elle, et elle fit monter l'écrevisse sur son dos et se mit en route vers le rocher de supplice. L'écrevisse vit de loin une montagne d'ossements sur le rocher; elle reconnut les arêtes de poisson et demanda à la grue : Mon amie, à quelle distance est cet étang ? Es-tu bien fatiguée par mon poids ? Dis donc. — C'est un sot animal aquatique, pensa la grue, il n'est pas fort sur la terre ferme; et, tout en pensant ainsi, elle répondit en souriant : Écrevisse, pourquoi y aurait-il un autre étang ? C'est ma subsistance. Rappelle donc maintenant en ta mémoire ta divinité tutélaire : je vais te jeter aussi sur ce roc et te manger. Pendant qu'elle disait cela, son cou tendre et blanc comme une tige de lotus fut saisi et serré par les pinces de l'écrevisse, et elle mourut. L'écrevisse prit ensuite le cou de la grue et retourna tout doucement à l'étang. Puis tous les animaux aquatiques lui demandèrent : Hé, écrevisse, pourquoi es-tu revenue ? S'est-il montré quelque présage ? Et ton oncle n'est pas venu; pourquoi donc tarde-t-il ? Nous sommes tous chagrins et nous regardons s'il vient. Lorsqu'ils eurent ainsi parlé, l'écrevisse dit en riant : Soli> que vous êtes ! ce menteur a trompé tous les poissons, les a jetés pas bien loin d'ici sur un roc, et les a mangés. Aussi, comme il ne restait encore à vivre, j'ai reconnu l'intention de ce traître et j'ai apporté son cou. M'ayons donc aucune crainte; maintenant tous les animaux aquatiques seront heureux. Voilà pourquoi je dis : Après avoir mangé beaucoup de poissons, gros, petits et moyens, une grue mourut par excès de glotonnerie, sous l'œil d'une écrevisse. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 28.41% accurate

70 PANTGHATANTRA. Mon clier, dit le corbeau, dis donc comment ce méchant serpent trouvera la mort. — Va, répondit le chacal, dans une ville où réside un roi. Là, prends la chaîne dVr ou le collier de perles de quelque riche sans soin, ministre du roi ou autre, et jettela dans le creux de l'arbre. De cette façon le serpent sera facilement tué. Le corbeau et sa femelle prirent aussitôt leur vol et arrivèrent dan.<t une ville. La femelle du corbeau alla ensuite dans un jardin, et, comme elle regardait, le gynécée d'un roi jouait dans l'eau et avait déposé près de Teau des chaînes d*or, des colliers de perles, des vêtements et des parures. La femelle du corbeau jirila chaîne d'or ot s'en alla vers son arbre. Puis les serviteui's (lu gynécée et les eunuques, voyant emporter celle cbaîne, prirent des bâtons et coururent vite après. La femelle du corbeau jeta la chaîne d'or dans le trou du serpent et s'arrêta beaucoup plus loin. Lorsque les serviteurs du roi furent montés sur l'arbre et virent ce trou, le serpent noir était là, le chaperon étendu. Ils le luèreul à coups de bâtons, prirent la cbaîne d'or et allèrent où ils voulurent. Le couple de corbeaux, après cela, vécut heureux dans sa demeure. Voilà pourquoi je dis : Par la ruse on peut faire ce qui n'est pas possible par la force. Avec une ^tne d'or la femelle d'un corbeau fil moarir on serpent noir. Et ainsi : Un ennemi faible inènic, que les hommes, aveugles d'orgueil, méprisent par insouciance, bien que d'abord il ait été facile à détruire devient ensuite indestnidible comme la maladie. Ainsi il n'y a rien ici-bas dont ceux qui sont intelligents ne viennent à bout. Et l'on dit : Celui qui h de rintelligence a de i» force; uiais le sol, «l'ou lui vienDigitized by Googic

The text on this page is estimated to be only 20.65% accurate

LIVRE PREMIER. 71 di jiL (a iuit^V Daii» une loièl, un liou fou d orgueil fui tue pur un lièvre. Gomment cela? dit Karataka. Damanaka dit : IX. » LS LION BT LK LlàvBB. Au milieu d'une forêt habitait un lion nommé Bbâsouraka Or ce lion, par suite de sa force excessive, ne cessait de tuer contôuëliement beaucoup de daims, de lièvres et d'autres animaux. Un jour tous les animaux de la forêt, daims, sangliers, buffles, gayals, lièvres, et cetera, se réunirent, allèrent vers lui et dirent : Seigneur, à quoi l>on ce massacre imilile de tous les animaux, puisque même avec un seul animal vous êtes rassasié? Faites donc une convention avec nous. A partir d'aujourd'hui, vous pouvez rester ici en repos, et chaque jour un animal viendra, suivant Tordre d'espèce, pour être mangé par vous. De cette façon vous aurez néanmoins sans peine votre subsistance, et d'un autre côté nous ne serons pas exterminés. C'est là le devoir d'un roi, suivez-le donc. El Ton dit : Celui qui jouit de la royauté peu k peu et d'une mauiera profitable, comme le 8ag« de Téllixir de vie, arrivera à la plus grande prospérité. Un sol même âpre, quand il est remué seba le précepte et avec aocompc^gnement de ebanaes, donne du fruit comoie rarant * demie du feo. La protedioD accordée aux sujets est un excellent moyen d'augmentei* son trésor de ciel; roppression amène la perte de la vertu, le crime et l'infamie. Un roi, comme un vadier, doit tirer peu à peu le lait de la richesse de * f nslninvnf < otnpf^sé fîf»u.t morceaux flf» hoïV qup l'on fpoUe enwmbif» pour on lirer du H'H. On idil, itvet |i' samt {Aracin Sumn). une pièce culiiquo ;iyanf tino pclile ouverture dans l.i p-irlio siipi-rieure, ou l'on introduit un raorct au d'aswdUlm {Fient reUgiota)t que tirent alternativement deux peraonnes. Les bràkmaues se acrvcpt de cet inalfuiiiient dan* les sacriGee».

The text on this page is estimated to be only 28.34% accurate

n PANTGHATANTRA. ses aujels, pareib à des vaches, eo les gardant et en les nourrissant; qu il subsiste d*tine manière eonvoiable. Le souverain qui tue follement ses sujets comme des chèvres se saïisfait une première fois, mais nullement une seconde foû. Qu^un prince qui désire du firnit s'applique a soigner les hommes avec l'eau des présente, de Ja considération, et cetera, comme on jardiniw ses jeunes pousses. La lampe appelée roi, tout en tirant des sujete Thuile de la richesse, n'est vue par personne, à cause des qualités brillantes qui sont en elle. On traite une vache*dans le temps convenable, et on la soigne; il en est de même des sujete : on arrose et on récolte la plante qui donne des fleurs et des fruits. Une petite pousse née d'une semence, si elle est conceervée avec soin, donne des fruite dans son temps; il en est de même du monde, quand il est bien gouverné. Or» grain, pierres prédenses, Iwenvagn divers et aussi toute antre diose qu'a un roi, lui viennent des sujets. Les rois qui font du bien au monde grandissent en prospérité; quand ils ruinent le monde, ils vont à leur perte, sans aucun doute. Lorsque Bhâsouraka eut entendu ce discours des animaux, il dit : Ah! ce que vous dîtes est vrai. Mais si, pendant que je resterai en repos ici, il ne me vient p.is toujouiv^ un aiiinml, alors je vous dévorerais cerlainc^UH iil loti.-.. Puis les anirnniiv j)ioinireat que oui, et, irauquilies, ils coururent «ans crainte ça et là dans la forél. Mais chaque jour un d eux venait à son tour; ou un vieux, ou un qui avait renoncé aux désirs de ce monde, ou un qui était dévoré de chagrin, ou un qui redoutait la perte de ses enfants et de sa femme, se présentait de parmi eux au milieu du jour, pour servir de pâlnre nn lion. Or un jour, suivant Tordre d'espèce, vint le tour du lièvre, et, bien qu'il ne le désirât pas, il fut envoyé {Kir tous les animaux, il alla très-ientement, dépassa le temps fixé, et, le cœur troublé, méditant un moyen de tuer le lion, il arriva è la Ho du jour. Le lion, qui à

Digitized by GoOgle

The text on this page is estimated to be only 28.57% accurate

LIVRE PREMIER. 73 cause du temps dépass*^ avait le (josier amaigri par la faim. «?tail saisi de colère; il lâchait les coins de sa. gueule et pensait : Ah! demain matin il faut que je ne laisse pas un seul aDÎmal dans la forêt. Pendant qu'il réfléchissait ainsi» le lièvre, marchant très lentement» s'inclina et s'arrêta devant lui. Or, quand le lion vit cet animal qui arrivait tard et qui en outre était plus petit que les autres animaux, il fut cullajune tlecnl(re et lui dit en menarant : Hé, misérable lièvre! toi qui es chétif, tu viens pourtant seul, et encore tu dt^passes le temps fixé. A cause de cette injure, après que je t'aurai tué, j'exterminerai demain matin tous les animaux. Le lièvre s'inclina et dit humblement : Seigneur, ce n'est pas ma faute ni celle des autres animaux. Écoutes donc le motif. — Fais-le vite connaître, dit le lion, avant d'être entre mes dents. — Seigneur, répondit It' lièvre, tous les animaux, sachant qu'aujourd'hui, suivant l'ordre d'espèce, c'était mon tour, à moi le plus petit, m'ont en conséquence envoyé avec cinq lièvres. Puis en chemin, comme je venais, un autre grand lion est sorti d'une caverne, et m'a dit : Hé! oik alles-vous? Rappelez en votre mémoire votre divinité tutélaire. Alors j'ai répondu : Nous allons, en vertu d'une convention, au[])rès de notre maître, le lion Bhasouraka, |)our lui servir de jiature. Ensuite il a dit : Si c'est ainsi, eh bien, cette forêt m'appartitiot; il faut que tous les animaux fassent aussi une convention avec moi. Ce Bhâsouraka ressemble à un voleur. Mais s'il est roi en ces lieux, laisse donc ici les quatre lièvres comme otages, va le chercher et reviens bien vite, afin que celui de nous deux qui par sa force sera roi mange tous les animaux. Puis sur son ordre je suis venu auj)rès de Sa Sei^^neurie. C'est là le motif pour lequel j'ai dépassé le temps hxé. Maintenant c'est à Sa Seigneurie d'ordonner. Lorsque Bhâsouraka eut entendu cela, il dit : Mon cher, si c'est ainsi, montre-moi donc vite ce voleur de lion, afin qae je Digrtized by Google

The text on this page is estimated to be only 19.02% accurate

n PANTGUATANTRA. décharge sur lui ma colère contre les
auiiuau el tjue je revienne à inoi-même. Et l'on dit : Terre* amî et or sont
tes trois choses pour lesquelles on fait la guerre : s'il n*y a pas une seule de
ces choses, il ne faut nullement s'en faire. Là où il n'y a pas beaucoup de
profit, là où il n'y a pas une victoire, celui qui est intelligent n'entreprend
ni ne fera la guerre. Seignior dit le livre. Ceci est vrai, (l'est à cause de
leur terre et pour un outrage que les guerriers combattent. Mais ce lion
habite une forteresse, et s'il sort de la forteresse il nous arrête. Ensuite,
quand il jette dans une forteresse, un ennemi est difficile à vaincre. Et Ton
dit : Ce que les rois ne peuvent faire ni avec mille éléphants ni avec cent
mille chevaux s'extende au moyen de la seule forteresse. Un seul archer
suffit, sur un rempart, à combattre : c'est pour cela que les Indes
ont appris la science de la poliorchestre au moyen de la forteresse. Jadis,
d'après le conseil de Vishnupati et par crainte de l'Indra, le roi
bâtit une forteresse au moyen de l'habileté de Viswakarma *. El il accorda
celte grâce : Que le roi qui possède une forteresse soit victorieux; qu'il y ait
donc sur la terre des forteresses par milliers. Gomme un serpent qui n'a pas
de dents et un éléphant qui n'a pas de queue, ainsi un roi qui est
sans forteresse devient facile à soumettre pour tout le monde. Quand
Brahma eut entendu cela, il dit : Mon cher, quoique ce voleur demeure
dans une forteresse, moi-même, (jue je le tue. Car on dit : Celui qui
n'est détruit pas un ennemi et une maladie dont ils se montrent, est,
quelque soit qu'il soit, tué par eux quand ils ont grandi. ' Vuy. page 3.
* Daiya ou «oneim Ama qui fut tué par ViebiMU. Ca fut pour le d'Araire
que U dieu s'incarna sous la forme de Narayana ou de Vishnou. ^ Voy.
page 5, note. * Fils de Brahma le créateur des dieux. Il présida aux «ris.
Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 22.61% accurate

LIVRE PREMIER. 75 Mai^ r. lui (jui, après avoir considf-ré sa propre force, m; livre à fem] (rif iiii iiL de ia lierié, peut, luème seul, tuer ses eaneniis, comme le deâceiidaui de Uhrigou ' tua les kchatritya9^ C'est vrai, dît le lièvre; cependant j'ai vu qu'il est fort, li n'est donc pas ronvenable que Sa Seigneurie aille sans connaître sa force. Car on dit : Celui qui* ne connaissant pas sa propre force ni celle de l'ennemi, s'empresM de marcher en face, va à sa perte ooiame la laaterdle dans le feu. Gdtti qui , bien que fort, va pour tuer un ennemi d'une force supérieure, s'en revient humble comme on âéphukt ^ a les dents bnsées. Hé! (lit Rhâsouraka, que t'importe cela? Montre-moi ce lion, quoiqu'il demeure dans une forteresse. — Si c'est ainsi, répondit le lièvre, que Sa Sei^eurie vienne donc. Après avoir dit cela, il partit devant, et, arrivé à un puits, il dit à Bhâsouraka : Seigneur, qui est capable de résister à votre courage? Car, dès qu'il vous a vu seulement de loin, ce voleur est entré dans sa forteresse. Venez donc, que je vous le riioiilre. Lor.srjU(î Hhâsoiiraka oui entendu reia, il dit : Mon cher, montre-moi vile la forteresse. Ensuite le lièvre lui montra le puits. Le sot lion, quand il vît au milieu du jxiits son image dans l'eau, poussa un rugissement; puis par l'écho de ce rugissement un cri deux fois plus fort s'éleva du puits. En entendant ce cri, Bhâsouraka pensa : Ce lion est très-fort; il se jeta sur lui et perdit la vie. Le lièvre eut le cœur content; il réjouit tous les animaux, fut comblé par eux de louanges, et vécut heureux dans la forêt. ' Parasoiiréma. 1! passe pour avoir détruit pi<'s((ire cnJièrt'iiiioiil la race des keliatnya.4, ù uae épo<jiiic Irès-aocienne. Oo le regarde comme une incarnation de VicllDQU. * HomiDCB de !« leoondchMemi ra.si> j^ic rrière. Digrtized by Google

The text on this page is estimated to be only 24.14% accurate

76 PANTGHATANTRA. Voilà pourquoi je dis : Celui qui a de rinldl^jcnœ a de la force; mais te sot, d ou lai viendrait la force? Dans nne forât, on Kon foa d*oi^eil fut tué par un lièvre. Si donc tu me le dis, j'irai là et, par la force de mon intelligence, je les désunirai. — Mon cher» répondit Karataka, si c'est ainsi, que le bonheur t'accompagne en chemin! Puisse la chose se faire selon ton dësir ! Puis lorsque Damanaka vit Pingalaka séparé de Sandjîvaka , il pru(l(i de Toccasion, s'iiciua et s'assit devant lui. Pia^jalaka lui dit : Mon cher, pourquoi y a-i-il longtemps que je ne t'ai vu? — Sa Majesté, répondit Damanaka, n'a point besoin de nous; c'est pour cela que je ne viens pas. Cependant, comme je vois la ruine des affiires du roi, mon cœur est tourmenté, et par inquiétude je suis venu de moi-même pour parler. Car on dit : Qu'une cho.se soit n{jri>al)ie on odieuse, heimise ou maliieureuwî , on doit, même sans être iatem^é, ia dire à celui dont on ne d^ire pas la ruine. Quand Pingalaka entendit ces paroles de Damanaka dites & dessein, il demanda : Que veux-tu dire? Parie donc. — Sire. répondit le cliatal, ce Siuidjîvaka a des intentions lu.dveiliantes contre Votre Majesté. Comme j'ai ga^piu sa conliance, il m'a dit en secret : Hë, Damanaka ! j'ai vu la force et la faiblesse de ce Pingalaka. Je le tuerai donc, j'exercerai la souveraineté sur tous les animaux, et je te ferai ministre. Lorsque Pingalaka entendit ces paroles terribles et pareilles au plus grand coup de foudre, il fut stupéfait et ne dit pas un seul mol. Dutiuuiaka, en le vovnt dans cet état, pensa : Il est pourtant attaché d'affection à Saudjivaka. Aussi avec ce ministre le roi trouvera certainement sa ruine. Et l'on dit : Quand an roi fait un ministre seul maître dans son royaume, forgueil Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 19.32% accurate

LIVRB PREMIER. 77 s'empan» Je ce ministre par suite de
rëbloiii^>tjiiitiil iju il t'proiivc, eî |>ar suite do l'orgueil il est chagrin de la
couditioa de servilcur; dès (ju il est chagrin, le ddsir de l'indépendance cnire
dans son cœur; puis pur le désir de rindë{)endauce il attente h la vie du
souverain. Que convienMl donc de faire id? Pini^alaka, aprî's avoir en
quelque sorte reprb connaissance, dit au tli;ic;»l : Danianaka, Sandjîv;ika
est rrpendant un serviteur qui niant aussi cher que la vie. Comment peut-il
avoir des intentions malveillantes contre moi? — Majesté, répondit
Damanaka, serviteur, non serviteur, cela peut s'entendre de bien des
manières. Et Ton dit : Il iî\ 0 pas nn honinie qui ne désire ta puissance des
rois; [>artoul ce sont ieâ iiiûiie» seul^uenl qui serveut le souverain. Mon
cher, dit IMn^alaka, mes sentiments envers lui ne changent cependant pas.
Et certes on dit ceci avec raison : Qui n^aime pas son omps, quand même ce
corps est vicié par une foule de maladies? Lors mftme qa*ii offense, celui
qui noos est cber noas est Ungonis dier. De là justement ce mai, répondit
Damanaka. Et l'on dit : Uhonune sur lequel le sonverun jette le plus les
yeux , qu'il soft de basse on de hante naissenee, est le vase de la Portmie.
D'ailleurs, à cause de quelle excellente qualité le roi gardet41 auprès de lui
Sandjtvaka, bien qu'il n'ait aucun mérite? Mais, Majesté, si vous pensez : il
est de grande taille, avec lui je tuerai mes ennemis; cela ne pciil pas se faire
avec lui, car il est mangeur d'herbe, tandis que les ennemis de Volr^ Majesté
sont mangeurs de viande. Par conséquent la destruction de vos ennemis ne
peut avoir lieu par son assistance. Il faut donc l'accuser et le tuer. Digitized
by Google

The text on this page is estimated to be only 18.78% accurate

78 PANTCHATANTftA. Fingaieka dit : Celui dont on a dit auparavant dans une assemblée : il a da mérite, on ne doit pas Taecuser, si Ton craint de détruire son aven. De plus, je lui ai douué protection par la parole. Par c onséquent comment pourrai-je moi-même le tuer? Sandjivaka est donc de toute façon mon ami; je n'ai •auctm ressentiment contre lut. Et l'on dit : Ce Diiilyii lient <le moi sn ptji<;Ranrc ne doit pas périr par moi. L'arbre vénéneux tnénio que Ton a tail croître, il n'est pas convenable de le couper soi-même. Et ainsi : Il ne faut (lès le coriiiiirucemenl accorder sou nUerlion h ceux qui no sont pas alTertidiines; ou bien, si on la (Inurie, il faut l'enU-etenir cliaqu»; jour. Renvei-ser après avoir élevé, cela engendre ia honte; on na rien ii craindre de la chute de ce qui est h terre. Et ainsi : Celui qui est bon envers reu\ ([in iui Innt ilu bien, quel mérite a-t-il dans sa bonté? Celui qui est bon « iivi rs ceux qui lui font du mal, celui-là est appelé bon par les gens de bien. Par conséquent, lors même qu'il aurait des intentions malveillantes, je ne dots pas faire acte d'hostilité contre lui. — Sire, dit Damanaka, ce n'est pas le devoir d'un roi de pardonner même à celui qui a des intentions malveillanles. Et l'on dit : Gehii qni ne tue pas nn aerviteor anssi riche que loi, ansn puissant que loi, inCe]%ent, résolu et s*emparant de la moitié de la Moveraioelé, est tué. En outre, par suite de votre amitié avec lui vous avez négligé ' Nom doscnlanls de Dili, une des femmes «le Kasyapa. Les Dailjas sont les cnneisis dm dieux, et les Titans de la mythoiogi«> hindoue. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 20.46% accurate

LIVRE PREMIER. 79 tous les devoirs de roi. Par suite de votre négligence des devoirs de roi , tous vos serviteurs n'ont plus d attachement pour vous. Car Sandjîvaka est un mangeur d'herbe; vous et vos sujets vous êtes mangeurs de viande. Votre naturel même» si vous persistez dans cette conduite , paraît comme détourné du meurtre. Comment donc, si vuûi> ne prenez aucune peine, vos sujets mangerniit-ils fl«' la viande? En conséqnenro {nus vos scrMtcurs mangeurs de viande vous ai)iU] (I)niieront, vous qui n en avez pas, et iis iront dans une autre forêt. Ensuite vous vous perdrez par votre liaison avec ce taureau, et vous n'irez plus jamais à la chasse. Et Ton dit : Tels soiif los servifptirs qui Jo servent et tel» sont ceux qu'il aime, tel déviait l'homme : cela n'est jamais douteux. Et ainsi : De l'i^nu qui est sur nu for rliaud nn m connaît pns sfiilement le nom; cette nième eau, quand elle n'ixjso sur ta feuille du lolus, hiille sotis forme de perle; lorsque sous Vf^foile Swàli ' file fnmbe dans JpvcuIn^ d'un»- huître à perle de l'Océan, elle devient perle ; ordinaireuieril, la |>lus haiifo. la moyenne ou la plus basse qualité n^ulte de la société que Tou ri e<|ueiile. Et ainsi : Piir la faute de la fréquenlution dos un^chants les i)ons cliangonl : à cause de sa liaison avec Douryodliaua \ Uiiichuia * alla voler une vache. Pour cette raison tes gens respectables évitent toute liaison avec les gens méprisables. Et l'on dit : il ne Taut pas donner asile h celui dont on ne comiatt pas le caractère. Par la foote d'une puce Moodavisarpint fiit tué. ' L'étoile Arcluru» ' L'atn^ de» princes kauravas. ^ Oncle de Pandou el de Dbritarâchlra e(grand-onde des princ«i Pândavas et de* KaunvM.

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 21.47% accurate

80 PANTCHATANTRA. Cuiiimciit cela / dit Pingaiaka. Le chacal dit : X. — L£ POLi £T LA PUCE. Un roi avait dans un certain endroit un beau lit. Dans ce Ht, au milieu d'une paire do draps Irès-blancs, habitait un pou biaoC nommé Mandavisarpiai ^ Ce pou passait agréablement le temps à savourer le sang du roi. Un jour une puce nommée Agnimoukha^ qui errait, vint là dans le lit. Lorsque le pou la vit, il dit avec un air triste : Hé, Agnimoukha ! comment se fait^ii que tu viennes dans ce lieu, où tu ne dois pas venir? Va-t*en donc vite, pt nd.uit que personne im sait piicon* (pie tu es ici. — VcnérabiCf répondit la puce, même à un méchant, quand il vient dans la maison , il n'est pas convenable de parler ainsi. Et Ton dit : Viens, approche, assieds-toi sur co sii^ge, pourquoi ne l'ai-jo [uis vu depuis longtemps? Commeut te porles-tu? Tu es très-faible, boiilicur à toi I Je suis joyeux de te voir. Voilà ce qui convient toujours aux gens de bien , lorsqu'un homme, même de basse condition, vient dans leur maison; c'est là, disent les l^gisies, le devonr des nnltras de bmisob, devoir facile et qui donne le ciel. De plus, j*ai goAté diverses espèces de sang de beaucoup d'hommes; ce sang, par la faute de la nourriture, avait une saveur salée, piquante, amère, astringente, ou acide; mais jamais je n'ai {;ôuté un sang doux. Si donc tu m'en fais la {jrAce, je me donnerai du plaisir avec la langue en goûtant le sang doux de ce roi, qui s'est produit dans son corps par suite de la consommation de mets assaisonnés à différentes sauces, de breuvages, de sirops et de friandises. Et Ton dit : Poor on mafiiienreax ou pour no foi le plaisir de la langue est, dit-on, * Qui rampe Iculfmrnt. ' Qui a uw bouche dt Jeu. Digitized by GoOgle

The text on this page is estimated to be only 20.30% accurate

LIVRE PREMIER. 81 égal : ce plaisir seul est réputé comme la meilleure chose; pour lui l'homme se donne de la peine. Et ainsi : S'il n'y avait pas dans le monde un acte qui donnât le plaisir de la langue, alors personne ne lui servirait ni n'obéirait à quelqu'un. En outre : Si un homme dit un mensonge, s'il honore celui qui ne doit pas être honoré et s'il va en pays étranger, tout cela c'est pour son ventre. Je dois donc, moi ton hôte tourmenté par la faim, te demander (lo la uomriliro. Il jivst pas convenable que toi seul tu le nourrisses du sang de ce roi. Lorsque Maudavisarpinî «ut entendu cela, il dit : Ô puce! je goûterai le sang de ce roi quand il sera tombé dans le sommeil: puis tu le goûteras à ton tour, Agoimoukha légère. Si donc tu veux boire le sang avec moi, reste; goûte ce sang si (It'sin^ — Vc^néroble, répondit la puce, je ferai aijisi. Si tu ne f^uètes pas le premier le sang du roi, que la malédiction de Vrihaspati ' tombe sur moi. Tandis qu'ils parlaient ainsi fun avec l'autre, le roi se mit au lit et s^assoupit. Mais la puce, dans Tardeur excessive de sa gourmandise, mordit le roi pendant qu'il était encore éveillé. Et certes on dit ceci avec raison : Le naturel ne peut être changé par des conseils : l'eau , même très-chaude , redevient froide. Si le feu était froid, si la lutie avait la propriété de brûler, alors ici-bas le naturel des vaotUia pourrait être changé. Le roi, comme s'il avait été par nnc poirifc d'aiguille, quitta le lit et se leva à l'instant. Uolù! que Fou cherche! Dans ' Voy. page 9, note s. 6 Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 26.01% accurate

89 PANTCHATANTRA. code couverture il y a sûrement une puce ou un pou, car j'ai été mordu. Puis les serviteurs du gynécée qui étaient là étendirent vite la couverture et regardèrent avec une vue perçante. Cependant la puce, par sa très-grande k^^jèreté» se glissa au bout (le la couche. iMandavisarpinî, caché dans les plis de la couverture, fut aperçu par les serviteurs, et tué. Voilà pourquoi je dis : n ne faut pas donner asile h celui dont on ne connaît pas le caractère. Par la faute d'une puce Mandavîsarpint fat toë. Puisque vous savez cela, il faut que vous le fassiez mourir; sinon» il vous tuera. Et Ton dit : Celui qui abandonne ses proches et (ail des ulrangers te» proches trouve la mort ærame le roi Kiikoïdrouma. Gomment celât dit Pingalaka. Damanaka dit : II. — LE CHACAL DEVENLI BLED. Dans un endroit d'une forêt demeurait un chacal nonmié Tchandarava Un jour ce chacal, saisi par la faim et poussé par ravidilé, mtra dans une ville. Les chiens qui habitaiciil la ville, le voyant courir de tous côtés, m' niiri-al à le dryorer avec les pointes de leurs dents aiguës. Comme ils le dévoraient, le chacal, par crainte pour sa vie, entra dans la maison d'un teinturier, qui était proche. Or il y avait là, tout préparé, un grand vase plein de teinture d'indigo. Poursuivi par les chiens, le chacal v tomba, et quand il en sortit il élnit devenu tout bleu d'indigo. Puis tous les chiens, qui ne connaissaient pas cette espèce de chacal, s'en allèrent du côté où bon leur sembla. Tchandarava profita de cette occasion et se mit en ' t/m o tm cri fine*. Digitized by Go

The text on this page is estimated to be only 25.40% accurate

LIVUE PREMIEH. ' 8;j route vers la forêt. La couleur d'indigo ne le cfuitla jamais. Et Ton dit : LVnduil dur', le l'on, les fonnies ol l\crovisse ont la inéiiiif (linaeilt^, ainsi que les poissons, l'indigo et l'ivrogne. Lorsqu'ils virent cet animal extraordinaire, aussi éclatant que le poison pareil au tamâla' qui e»t dans la gorge de Hara', tous les animaux qui habitaient la ïorM, lions, tigres, panthères, loups et autres, enri'iil i'r',s|nil troublr'» di' cruinlo; ils se sauvèrent de tous côtés, et direnl : Ab! cet animal extraordi- . naire est venu on ne sait d'où. On ne voit pas quelle est sa manière d'agir ni quelle est sa force. Allons-nous-en donc plus loin. Et l'on dit : Que le sage, s'il désire son hoilienr. ne se fie pas à celui dont il ne conDalt ni la manière d'agir, ni i.i i-ao'. ni In force. Tchandarava, quand il les vit troublés de crainte, dit ceci : Hé, hé, animaux! pourquoi, à ma vue, vous en allez-vous ainsi épouvantés? Ne craignez rien. Aujourd'hui Brahmft* lui-même m*a appelé et m'a dit : Puisque parmi les animaux ii n'y a pas de roi, je le sacre aujourd'hui .souverain de tous les animaux, sous le nom de Kakoudrouma ^ . Va donc sur la terre et protégc-les tous. Ensuite je suis venu ici. En conséquence toiis les animaux doivent demeurer toujours k l'ombre de mon parasol. Moi roi nommé Kakoudrouma, je suis devenu le roi des animaux dans les trois mondes. Lorsqu'ils eurent entendu cela, les animaux, le lion à leur ' Vadjralépa , espèce de mortier rompost^ de diaux , de sahic , d*huile et de coton. * Arbre à fleurs nm»t.XmiAoeymuê pietmrm, * Voy. page 1 1, note i. Le pMaon «oqnel il est fail ailiMÎon ici eel le lilekodti , qui fui avelé par le diea Siva. * ?ojf. pB({e I , note t. * Ont a rorbv dêt iM^piM dir h roj/auté. 6. Digitized by Goo^It

The text on this page is estimated to be only 26.83% accurate

8'i I»AM(.II ATA.\TUA. télé, rentourcrnt en disant : Seigneur
maire, ordonnez. Puû il donna au îôn la charge de ministre, au tigre la
garde du Ut, à la panthère la direction du bëfel^ à Téléphant l'emploi de
porlior, .m singe relui de porte-parasol. Quant à vou\ de son espèce, il
n'échangea pas même une parole avec eux : tous le.s chacals furent rhnssés
à coups de griffes. Pendant qu'il exerçait ainsi la royauté, le lion et les
autres bêtes tuaient des, animaux et les jetaient devant lui : il en faisait le
partage et en donnait & tous selon le devoir du maître. Comme le temps se
passait ainsi, un jour qu'il était dans Tassemhlf^e il entendit dans le lointain
h* bruit d'une troupe de chacals qtii hurlaient. Quand il entendu ce cii, it se
leva les poils hérissés sur \v. corps et les yeux remplis de larmes de joie, et
se mit à hurler à haute voix. Lorsque le lion et les autres animaux
entendirent ce haut cri, ils pensèrent : C'est un chacal; ils restèrent un
instant la face baissée de honte, et se dirent les uns aux autres : Hë! nous
avons été conduits par ce misérable chacal; tuons-le donc! tuons -le! Quand
le chacal entendit cela, il voulut fuir, et, quoique le lieu ne fût pas
convenable, il fut mis en pièces par le lion et les autres animaux, et il
mourut. Voilé pourc|uoi je dis : <^ui qui abandonne st^ proches et fait des
ébvngers ses proches trouve la mort comme le roi Kakondrouma. Lorsque
Pingaiaka eut entendu cela, il dit : Hé, Damanaka! quelle preuve certaine
aurai-je de ce que Sandjtvaka a de mauvaises intentions contre moi? —
Majesté, répondit le chacal, aujourd'hui, devant moi, il a pris cette
résolution : Demain matin je tuerai Pingaiaka. Relativement à cela voici la
preuve certaine. Demain matm, au moment oii rocrasioa se présentera, la
face et les yeux rouge.s, les lèvres tremblantes, la vue fixée Digitized by
Google

The text on this page is estimated to be only 16.35% accurate

LIVRE PREMIER. 85 sur les points de l'espace, et assis à une place ([ui ne convient pas, il vous regardera avec un coup d'œii méchant. Puisque vous savez cela, il faut faire ce qui est convenable. Après avoir ainsi parlé, Damanaka 8*inclina devant le lion et s'en alla vers Sandjîviika. Sandjivaka, le voyant venir à pas lents cl avi'r un air triste, lui tlil avec respect : Û ami! sois le bienvenu. 11 y a longtemps que je ne t'ai vu. Es-tu heureux? Parie donc, afin que je te donne, à toi mon hôte, même ce que Ton n*est pas obligé de donner. Car on dit : (^eux-là sont lieureiix, coiix-là sont sages, ceux-là sont distingués icibas sur la lervG , dans iu innisoii desquels d&i gens amis vienueul en vue d'un objet quelconque. Hé ! dit Damanaka, comment le bonheur eiistcrait-ii pour le serviteur? Et l'on dit : l'n<* prosp^iriUî duc ;i iniliiii. iiii < sjiil loujnurs iiiiquict cl la délioiccc int^inr pour sa propre vie, tel est le [m-luga de ceux qui «ool servîteura d'un roi. Et ainsi : \ ois ce que font les m'i vIlimiis « licjclieul la âiclu ^M» au Uloyeu du service : les uisifuses })enlent jus<pi à la liberté de leur cor(>s. En outre : D'abord la naissance même est une cause d*affliction. puis la pauvreté perpétuelle, et avec cela la vie gagnée an moyeu de l'état de serviteur. Ah I suite continue de nouffranoes ! Il en est cinq que \yâsa ' appelle morts, bien qu'ils vivent : le puvre, le malade « le sot, Texilé et cdui qui est toujoars serviteur. Par lâe il ne mange pas à sa volonté, il s*évdlle sans avoir dormi, il ne dit pas mi mot sans crainte : le servîlear vil-il là encoreT Ceux qui appellent Tétat de serviteor on métier de diioi parlent faussement ici : le chien agit suivant sa volonté, le serviteur jinr Tordre d'autrai. ' Haiol perMmnage «i compihlcur célèbre. Digitized by Gc) ^v,l'

The text on this page is estimated to be only 17.48% accurate

86 PANTOHATAiNTnA. In lon-o |M>ur lit, la coilitienie. ia
iiiai^reir et la liible uoiuntute sont coiiituiucÂ tiu serviteur et à lascèle;
ce (lui les ilblin^e, cest le péché et In vertu. L«î l'roid. I; i clKilciir et autres
.sdu II l anci's ([irtMidnrf le («crvileur servent peu à lui procurer la riciiosse
n'il w rciioiicc pas à la vertu. A quoi bon un uiodaka , ipioitpie iluux, lien
fait, bien anx)i>é et agréable, si ou l'acquiert par l'étal de serviteur? Mais,
(lit Sandjtvaka, que vciiix-tu dire? — Ami, répondit Dninanaka, il ne
convient pas h des mioistres du violer le secret d'une délibération. Car on
dit : Celui qui* quand il est revêtu de la diai^ge de miuislFe, viole le secret
(le la délibéraboB du matre, celui-là, pour avoir détruit le projet du roi, ira
de lui>Diénie dans Tenfer. lie ministre qui viole le secret d'un roi le tue sans
arme, a dit NAïada*. Cependant comme je suis lié h toi par les liens de
Talfectioi], je viole le secret d'une délibération, parce que sur ma parole tu
es entré avec confiance ici dans la maison du roi. Et Ton dit : Quand, pour
s'être fié <i quclc|u'uti. un bomnio trouve la mort n'importe ronmient . le
meurtre de cet homme est l'ouvrage de laatre : c'est Manou ^ 4(ui a dit cette
parole. Donc, Pingahika a (!<• inauvaiscs iiitcnliois (.Mixers loi. et il a dit
aujourd'hui devant moi cnlre quatre oreilles : Demain matin je tuerai
Sandjivaka et je rassasierai longtemps tous les animaux de ma suite. Fuis je
lui ai dit : Seigneur, il n'est pas convenable d'acquérir sa subsistance en
faisant du mal à un ami. Car on dit : Même après s'être rendu coupable du
meurtre d'un bréhmane, on se ' f <li' roiifittin' do rriandiaie< * Vov. .'{'.'» .
iiolo [\ . * \ oy. page a , noie i . Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 21.93% accurate

LIVRE PREMIER. 87 purifie par la pénitence; h meofire d*iio
aiiii ne s'expie en ûocuoë façon par la pénitence accomplie pour ceb.
Ensuite il m'a dit avec colère : Hé, malintentionné ! Sandjivaka n'est qu'un
mangeur d'herbe, et nous sommes manf^^curs de viande. Par consc^quciil il
L'.vislo entre nous une iniiiiilii' iinturelk'. (ionmiunt donc |)iiis-je soulFrir
un onncnii atiprès de moi? Pour cette raison il faut le iaitre mourir par la
douceur td autren moyens, et ce ne sera pas un crime de l'avoir tué. Èt Ton
dit : [jC sage (luit lairo mourir un ennemi «pii niAmn lui n doiUK' sa lille ;
ce n'est pas un crime de tuer celui contre lequel un ne peut se servir d'autres
Uioyens. Que le guerrier (pii en vient aux mnin» dans le combat no
considère pas ce qu'on doit faire ou ne pas faire. Dhriclitadyoumna lui jadis,
pendant qu'il donnait, tué par le fib de Droun^ En conséquence, dès que j'ai
su sa résolution, je suis venu ici auprès de toi. Maintenant je ne suis pas
coupable de trahison. Je l'ai fait fonnnître une délibération très-secrète : fais
donc ce qui]>on te semble. Lorsque Saudjivaka eut entendu ce discours du
chacal, di.scours aussi terrible qu'un coup de foudre, il perdit un moment
connaissance; puLs, quand il eut repris ses sens, il dit avec indifférence : Ah
! on dit ceci avec raison : Les femmes sont généralement faciles k obtenir
pMU* les luéclians . un roi est sans aiïeclion . la ricliesse suit l'avare, et le
niu^e n^pand la pluie sur la montagne el l'Océan. Je suis dans los bonnos
|iTâces du roi : le sot qui pense ainsi doit être i"OConim |»our un laucaii
(jui n perdu los comfs. Mieux vaut la Ibrél, mieux vaut la mendicité, mieux
vaut gagner sa vie ' iriit<i(iyniiitin.i , l'un dea Uéro» du Miihâbhàrala , Ois
de Droipadâ, roi de i'aolcliâla, et frère de Draupadi. fut surpris el tué par
Aswallhâman, iils de Drona qu*i] «vail inunolé sur le champ de bataille.
Digrtized by Google

The text on this page is estimated to be only 18.38% accurate

88 PANTGHATANTRA. à porter des fordeux, mieux vaut la maladie, pour les hommes, que la prospérité due à une charge. Ainsi j'ai mal fait de contracter amitié avec lui. Car on dit ; Entre deux personnes dont la richesse est égale , entre deux personnes dont la race est égale, il peut y avoir amitié et mariage, mais pas entre fort et bible. Et ainsi : Les daims recherchent la société des daims ; les bœufs , celle des bœufs ; les dieux , celle des chevaux ; les sots, celle des sots, et les sages , celle des sages : c'est la ressemblance des vertus et des vices qui constitue l'amitié. Si donc je vais vers lui et que je cherche à me le rendre favorable, il ne m'accordera cependant pas ses bonnes grâces. Car on dit : Celui qui se lève vu son honneur pour un motif, celui-là assidue s'adoucit dès que ce motif u'importe ; in.ii celui qui sans cause conçoit une inimitié, comment pourra-t-il ou l'apaiser ? Ah ! on dit ceci avec raison : {jtn\ iiiVne qui sont dr^votés, ((ni rendent service. t'm s'appliquent à frogniller pdir le Wwn (riiih-ni, ((ni connaissent les ix'glos de l'ljil de serviteur, qui n'ont ni ;is il' iin'clioircl'. ont dans leur cœur lrouhlt' cette inquiétude continue : f-elii ir.i-l-il bien ou non ? Aussi le service d'un nioîlT de la terre est, comme celui du maître des eaux', toujours accompagné de crainte. Et ainsi : Un bienfait m^nie de l'h part de jgens dont l'w setilinienls sont nlVoctieux devient odieux dans ce monde ; de l.i part d'autres personnes, une injure TJinniffsle même enjendre l'an'eclion. ('.onmie il est difficile de saisir l'esprit changeant des rois, ir l'voir de serviteur a des mystères très-profonds, et ne pourrait être rempli même par des ascètes. ' C'e»l-à-diit' rUcéai». Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 18.62% accurate

LIVRE PREMIER. 89 Je vois bien que l'inguluka est eicilé
coilrt' moi par d'autres qui sont auprès de lui et qui ne peuvent supporter la
faveur dont je jouis. Voilà pourquoi il parle ainsi, quoique je sois innocent
Et Ton dit : L(*s serviteurs ne supportent pas ici-hns. la faveur que le
tiiiêlrr>^ !>•raoigne à un antre; coinnio les ieinnics d'un seul houune, ils
devieimeiu «meiuis furieux par les bienfaits méuie. Et cela arrive aussi
parce (lue, quand des gens de mérite sont là auprès, il n'y a pas de faveur
pour ceui qui sont dépourvus de qualités. Et i on dit : I^s qualit<^s des
ryens de nit^rite sont dclipsées par celui qai a plus de niërite : dans la nuii ta
flamme de la lampe a de Téclat» mais non pas quand le soleil est levé. ô
aijii ! dit Dauiaiiaka, si c'est ainsi, nlorb (u a'aî» ii)*n à craindre. Quoique
excité à la colère par ces méchants, il reviendra i{ la bonté par l'effet de ton
éloquence. — Obi répondit Sandjivaka, ce que tu dis n'est pas vrai. Il n'est
pas possible de se maintenir au milieu des méchants, même quand ils n'ont
pas d'importance; Os emploient un autre moyen et tuent assurément, (i ii on
dit : Plusieor» vils savants, vivant lons de tromperie, peuvent iâiie du mal le
bien, comme le corbeau et les autres k Tégard du diamean. Comment cela?
dit Damanaka. Sandjivaka dit : XII. «~LB UOM, LR COaBBAU, LS
TIGRE, L£ CHACAL ET LB CHAMBAU. Dans un endroit d'une forêt
lialulail un lion nommé Madotkata \ et il avait pour serviteurs un tigre, un
corbeau et un ' t'itrieux d'orgvtH. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 29.41% accurate

90 PANTGHATANTRA. cbacui. Or un juiir (}u'ils couraient i;à et là, ils virent un chameau nommé Krathannka qui s'était écarti' (l'une caravane. PuU le lion dit : Ah l cet animal est extraordinaire. Que l'on s'informe donc si c'est un animai de forêt ou un animal de village. Lorsque le corbeau entendît cela, il dit : ô maître! c'est un animal de viUaj^o appelé rhaiin au, ('>pÔLe do créature que vous pouvez inaujjer. Par conséquent tuez-le. — Je ne lue pas un hôte, répondit le lion. Ël Ton dit : Celui qui tue même un ennemi venu dans sa maison avec conGanee et Mns crainte commet un crime ^1 au meurtre de cent brAhmanea. Ainsi» qu'on lui assure protection et qu'on l'amène auprès» de moi, afin que je lui demande le motif de sa venue. Ensuite ils exhortèrent tous le chameau è avoir confiance, lui assurèrent protection et l'amenèrent auprès tle Madolkata. 11 .s inclina et s'assil. Puis le lion le questionna, et le ciiameau lui raconta toute son histoire à partir du moment où il s'était écarté de la caravane. Après cela le lion dit : Hé, krathanaka ! ne va plus au village et ne te donne plus le mal de porter des fardeaux. Reste donc sans crainte avec moi ici dans la forêt, et mange les |)ointes d'iicrlje semblables à des érneraudes. — Oui, dit le cbanuMii: et i! demeura avt'C plaisir an iiiilii'U d'ciiv, sp promenant et peui>anl qu'il n'avait rien à craindre de nulle part. Or un jour un combat eut lieu entre Madotkata et un grand éléphant de la forêt. Là, les coups des dents de Téléphant pareilles à une massue firent du mal au lion. Souffrant comme il était, peu s'en fallut qu'il ne pcnlil la vie et par suite de la faiblesse de son corp>> il ne pouvait aller nulle part ni même faire lin pas. Le corbeau et les autres, à cause de sa faiblesse, furent ' Nom d'une csp^e blaiickc d'Agalloehum. Digitized by GoOgle

The text on this page is estimated to be only 26.46% accurate

LIVHE PREMIER. 91 tuuh ^nii> (ie la faim <*t eurent un frand
ciiu^riii. Mais le lion ieurdit : Hé! cherchez quel(|ue part quelque animal,
aÛD que, malgré cet élat dans lequel je suis, je ie lue et vous procure votre
nourriture. Puis ils se mirent tous quatre â courir ça et la. Comme ils ne
voyaient rien, alors le corbeau et le chacal dëlî** bcrèrenl l'un avec rnutre.
Hé, corbeau! dit le chacal, ù 41101 sert-il de cuurir beaucoup de luu.s côtés,
puisque Krathanaka est là confiant en notre maître? Tuons-le donc, et nous
ferons subsister toute la suite. — Hé! répondit le corbeau, ce que tu dis est
juste; mais ie maître lui a assuré protection, par consé* quent il ne peut être
tué. — Hé, corbeau! dît le ebacal , j adresserai des reiiioiilranccs au uiailie,
et je ferai de telle sorte qu il le tuera. Restez donc ici jusqu'à ce que je 5ois
allé à la maison, que j'aie pris Tordre du maître et que je revienne. Lorsqu'il
eut ainsi parlé, il s'en alla vite vers le lion, et, arrivé près du lion, il dit :
Maître, nous voici revenus après avoir parcouru toute la forêt; mais nous
n'avons trouvé aucun animal. Que devons-nous donc faire maintenant? A
cause de la faim, iuuu^ u avons pas la force de faire niriic un seul pas, d Sa
jeslé a besoin d'une bonne nourriture. Si donc Sa Majesté iordonne, alors
avec la chair de Krathanaka elle pratiquera aujourd. d*bui un traitement
convenable. Quand le lion entendit ces horribles paroles du chacal, il dit
avec colère : Fi ! fi ! vil méchant ! Si lu parles encore ainsi, je te tuerai à
Tinstaiit nM-mc l'uiMjiie je lui ai axsn* protection, comment puis-je moi-
même le faire mourir? Et l'on dit : Mi ie don d une vaciie, ni ie don d'une
terre, m lo don d aliments, ne snul aussi excellonls qnf rp »[tip Ifs snges
appellent ici-bas le plus grand enliv fous les dons, le don de la prntertioti. l)
un càié tous les 'Jjicrifiees ;i(((in[])lis ave*' les nieilleui> |ir«'*senLs. de I
autre la cotiservetioa de la vie d'une créature effrayée par la peur. Digitized
by Google

The text on this page is estimated to be only 25.65% accurate

9â PANTGHATANTRA. Lorsque le chacal eut entendu cela, il dit : Mailre, si nprès avoir assuré protection vous tuez, alors vous commettez un crime. Mais si Kratljanaka, par dévouement pour Sa Majesté, donne sa propre vie, ii n*y a pas là de crime. St donc il s'offre de lui-même pour la mort, il faut le tuer; ou bien il faut faire mourir un d'entre nous; car Sa Majesté, qui a besoin d'une bonne nourriture, muurra si sa faim n'est pas apaisée. A quoi donc nous sert notre vie, si nous ne la perdons pas pour le maître t S'il arrive à Sa Majesté quelque chose do fAcheux, alors nous devons même entrer derrière elle dans le feu. Et l'on dit : L'homme qui dans la lamille e>l le cliel , il faut faire tous ii<'s eiVni h pour \p. ronsprvt'i-; s il |)éni, la famille aussi est anéantie ; (luaud le mo^eu est brisé, les roues ue veut plus. Quand Madotkata eut entendu cela, il dit : Si c'est ainsi, fuis donc ce qui te plaît. Après que le chacal eut entendu cela, il s'eri alla vile et dît à tous SCS compagnons : lié! bél le maitre est dans un état grave; il a maintenant la vie au bout du nez. Par conséquent k quoi bon courir de côté et d'autre? Sans lui qui nous proté~ géra dans cette forêt t Allons donc, et à ce mattre qui s'en va dans l'autre monde pnr la inaliidie de la faim faisons présent de notre propre corps, alin de payer notre dette pour sa bonté. Et l'on dit : Le serviteur doot le maître prouve un malheur son» ses yeux et toadis qu'il vit, va dans l'enfer. Aussitdt ils allèrent tous, les yeux pleins de larmes, s'inclinèrent devant Madotkata, et s'assirenL Lorsque Madotkata les vit, il dit : Hé! avez-vous attrapé ou vu quelque animal? Puis du milieu d'eux le corbeau répondit : Mattre, nous avons pourDigitized by Google

The text on this page is estimated to be only 22.45% accurate

LIVRE PREMIER. 93 tant couru partoui de cMé et d'autre; mais nous iVuvons ni attrapé ni vu aucun animaL Ainsi donc, pour aujourd'hui , que !e mattre me mange et conserve la vie. Par ce moyen Sa Majesté se ranimera, et moi je gagnerai le ciel. Car on dit : Le serviteur dévoué ({iii sacrifie sa vie pour son maître obtient Ja fâiolé suprême t temple de vîelleMe et de mort. Lorsque le cliiical eut entendu cela, il dit : Ht*! lu hb un trèfr-petit corps. En le mangeant, le maître n'aura ccpendnnt pas même de quoi se faire vivre. De plus il en résultera du mal. Et l'on dit : La cliair de rorhoaii est laissée pnr lo chion; elle est en pclilo quantité et maigre : a quoi bon aussi maiiger uoe chose avec laquelle ou ue se rassasie pas? Ainsi, tu as montré ton dévouement envers le mattre, et acquitté la dellu [iouu in iKMiiritun; iju'il t'a donné»; . Tii as en outre acquis une bonne renommée dans les deux mondes. Avance donc, afin que moi aussi j'adresse des représentations au maître. Après que cda fut fait, le chacal s'inclina respectueuse^ ment, et dit : MaHre, conservez aujourd'hui votre vie au moyen de incin corps, et faites-moi gagner les dea\ mondes. Car on dit : La vie des serviteurs appartient tonjonrs au mattre , puisqu'il la acquise à prix d*ai^geat; aussi n*est«e pas un crime que de la prendre. Lorsque le tigre eut entendu cela, il dit : Hé l tu as Lieu parlé; mais toi aussi tu as un très-petit corps, et comme tu es de même race, vu que tu es armé de griffes, tu ne dois pas être mangé. Et l'on dit : Que le sage ne mange pas ce qu'il ue faut pas manger, le souffle likl-il Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 22.97% accurate

94 PANTCHATANTRA. niètiic I ni ni*' «laid gorge, surtout qu'au lieu de cela, j'ai tout du contraire ! et fait paraître les deux inondations. Ainsi, tu as montré ta noblesse. Et certes on dit ceci avec l'raison : C'est pour cela que les rois prennent des gens de bonne foi, car au commencement, au milieu et à la fin, ceux-ci ne déçoivent pas. Avance donc, ainsi que moi aussi, je cherche la faveur de mon maître. Après que cela fut fait, le tigre s'inclina et dit à Madotkata : Maître, prenez aujourd'hui ma vie pour votre subsistance. Que l'âme demeure éternelle me soit donnée dans le ciel ; que la plus grande gloire s'entende pour moi sur la terre. Il ne faut donc pas ici montrer d'humilité. Et l'on a dit : Les mortels complaisants qui sont morts pour leur maître ont une demeure éternelle dans le ciel et de la gloire sur la terre. Lorsque Krathanaka eut entendu cela, il pensa : Ils ont pourtant dit de belles paroles, et le maître n'en a pas fait mourir même un seul. En conséquence je vais, moi aussi, adresser des [présentations opportunes, afin que tous trois ils apprennent ce que j'ai dit. Mais dit. cette solution] rii, u, il dit : lit ! tu as bien parlé ; mais toi pareillement tu es armé de griffes. Par conséquent, comment le maître peut-il te manger toi aussi. Et Ton dit : Si quelqu'un, seulement par la pensée, ne dit de mauvaises choses contre ceux de ta race, ces choses mêmes lui arrivent dans ce monde et dans l'autre. Retire-toi donc, que j'adresse des représentations au maître. Après que cela fut fait, Krathanaka s'avança, s'inclina et dit : Maître, ceux-ci ne doivent cependant pas être mangés par vous. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 18.83% accurate

LIVRË PHKMIËR. 95 Prenez dune ma vie pour subsister, afin que je gagne les deux mondes. Car on dit : Ni mfrne ecox qui câèbrent dea Merifices ni les ascètes ne parviennent h cet état auquel arrivent lea excdtents serviteurs qui sacrifient leur vie pour leur maître. Lorsque Krathanaka eut ainsi parlé, le tigre et le chacal, avec la permission du lion, lui déchirèrent le ventre; le corbeau lut arracha les yeux, et il perdit la vie. Ensuite il fut dévoré par tous res vils sjivanls. Voilà pouitjuoi je dis : Plndeurs vils savants, vivant lous de tromperie, peuvent faire du mal le bien, comme le corbeau et les antres à T^rd du chameau. Après avoir ratoiité ceUe ln><luirc, Sîindjîvaka dit encore à Damanaka : Ainsi, mon cher, je vois bien que ton roi a un vil entourage et qu*il ne doit pas être servi par d'honnêtes gens. Car on dit : Auprès (l un rf)i <jui a un eiitntirn;;p impur, un sugé ne brille pas; il esl comme un cuiiard qui marche en cotu|>a^iio do vautours. Et ainsi : Uii roi inrnip (fui rcssciuljlf a uu \.iiilnur doif ('fre lionor»' s i) a des conseillers i lU a <ios rY {jnes, ol un roi iih iio (lui r»NMMnl»le h un cygne doit être ahandonné s'il a des conseillers pareils à dfn viuluurs. Il a sûrement été irrité contre moi par qucl|ue méchant. Voilà pourquoi il parle ainsi. Et certes c'est ce qui a lieu. Et Ton dit : Les hauteurs de la montagne m^me sont minées et usées par Teau moUe; à plus forte raison les cœurs Und r*>s des hommes le sont aussi par les murmures que font entendre à Toreille ceux qui savent fomenter la discorde. Et, brisé par le poison distillé dans l'oreille, qne ne fait pas le sot genre Digitized by GoOgle

The text on this page is estimated to be only 16.92% accurate

^ PANTCHATANTRA. Ijuiimiii ? Il embrasse ju!M|u n I Viot de niendiauL bouddhiste et boit même de la liqueur spirilueuse dans uu crâne d'homme'. Et certes on dît ceci avec raison : Quoique (ou\é aux pii ds, cpioiqiie frappd avec un liàton solide, lo s<*r|>enl lue, dit-on . celui iju il loiichf nv»»r sa Amt. Toute (lifT»Venle est la manière d'nj'ir <!< I lir)ii)n)e mcchaut et crueJ : il touche l'un à Toreille et tue 1 autre con|iluleiueul. Et ainsi : Ah î vraiment . inanitTc do luor (jui est Ir ronlraire de celle du serpent; il s'attache à Tureille de l'uu, et l'autre perd la vie. Puisque roln n tourné ainsi, que faut-il donc faire * Je te le demande |)aice <jue lu es un ami. — Tout ce qu'il y a de convenable pour toi, répondit Damanaka, c'est d'aller dans un autre pays et de ne pas servir un si mauvais matlre. Car on dît: On prescrit I tiluiÉidon d'un précepteur spirituel mAme, s'U est oijrueilleux, b il i^juore ce que I nn doit faire et ce que l'on ne doit pas faire, et s'il suit un mauvais clieniin. Pendant que le maître est en colère contre moi, dit SandjIvaka, il n'est pas possible que je m'en aille, et pour ceux (jui s'en V(»nt ailleurs il n'y a pas de bonheur. Car on dit : Après «voir oonunû une offeoM grave et s'en être allë loin, un aage oe dort pas : l'homme intelSgeat a les bras longs; avec eux il fiùl du mal celui qui lui a fait du mal. Ainsi je n'ai pas d'autre moyen de salut que le combat. Èt Ton dit : M par la ftéqueulatiun des lieux de pcleriuage, ni par la pdaitence, ui * Allnrien au cotte de Siva* Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 15.41% accurate

LIVIU: PUKMIKU. 07 par cent riches [irtisenls, ceux qui il[^]irent le ciel n'arrivent c(>s mondes où vont en un instant les braves dans le combat qui sacrifient vertneusement leur vie. S*il6 meurent, ils aoquièrenl le buulieurHeniel ; s'ils vivent. In plus grande gloire : ainsi appartiennent aux héros ces deux avantages Irès-dilliciles à obtenir. Deux hommes, dans ce monde, fendent le cercle du soleil : Ip rclijpoiix mendiaut qui se livre à la méditation et le héros qui est tué par devant dans le combat. Le sang qui coule sur le front (l'un héros et enlr<^ dans sa IjoucIk- est pareil au breuvage soma \ et olTert selon le préGq>te dans le sachlice du combat. L<' fruit que Ton obtient par des sacrilices urcnnipofynrs (rolTr.'uides de beurre rlai'ilié. couforinéMient à la rè<jle et selon le J)rt'Coj)te sur les auUK^nes. suivis d'honneurs rendus à une foule de respectables hrâbmanes, de nombreux «f lioaux présents, et bien célébrés; par le séjour dans les vénérables lieux do pèlerinage pI dans les ermitages, par les oilraide>t dans le feu. par raceonijdisseiuenl du tchândrAynna ' et autres (di^civnnecs. ce fruit est obtenu à l iustant par les hommes braves tués dans le combat. Lorsque Damanaka eut entendu cela, il pensa : Ce coquin, on le voit, est décidf^ à coiubatlr. Aussi, si jamais il attaque le maître avec .ses cornes pointues, il en résultera un ^raül mal. Je vais donc de nouveau ravertir avec mon intelligence, et faire en sorte qu il aille dans un autre pays. Puis il dit : Hé, ami I ' Jus de VAtleptaê acida ou Sarcostemma viminaltM. C*CSl un breuvigS qw Ton ofTrc et que Ton boit dans ii>s sacrifices. L'oiürtindc du soma est une des parties essentielles du r«T""m oni.il n lij p'piix pr*»sfril pnr les Védas. ' Pénitence luriaiif. Il existe plusieurs e^pèco? <|p l(liàii(irà\;iiin.>; mais voici ci llc l'un prafiqii»» h- plus oniin.'iirpmonl. Le {K'iiilent luange quiiiizi' houchées !»• jour de la pleine lune, et diniiaue &â nuurrilurc d'une bourJice par jour pendant lu quiniaine qai suit* de sorie qu'il jeûne le quintième jour. Dans la quîniaine qui •ail la nouvelle lune, H angmenle au contraire «a Dourrilore d'une boudiée chaque jour, en conuneofaot pnr une boudiée, de aorte que, le qninxième jour, il miuue quinte boncliéa.

The text on this page is estimated to be only 20.24% accurate

m PANTCHATANTRA. lu as bien pnrh'; muis quel combat peut-il y avoir entre maitre et serviteur! ¥à Ton dit : A la vue dnn ennenit fort -il fimtauurément veiller à sa propre défense, et les Ibrts draveol mootiw de f 4elal eomrae la luoe d'antoome. Et en outre : Oehii qui, sans eonnaitre ia fortf* do renncmi, commence tes hostilité, éprouve un alTronl comme TOi^ao de ia part du liUibha '. Comment cela? dit Sandjfvaka. Damanaka raconta : XIII. — LB TITTIBH/I ET LA HEfl. Dans une contrée au bord de la mer habitait un couple de tittibhas. Là, dans le cours du temps, la femelle arriva à la saison de procréer et conçut. Puis quand elle fut près de pondre*, elle dit au titliblia : Hé, chéri! voici le moment do nia jjontp: clierclions donc un endroit où il n*y ait aucun malliour à craindju, afin que je m'y délivre de mes œufs. — Ma chère, répondit le tittibha, ce lieu, voisin de la mer, est charmant; par conséquent c'est ici même qu'il faut pondre. — Ict , dit la femelle , le jour de la pleine lune, le flux de la mer vient; il entraîne ni^me les grands éléphants en rut. Cherchons donc au loin ailleurs un endroit. Lorsque le tittibha entendit cela, li dit eu souriant : Ma chère, ce que tu dis n'est pas juste. Quelle est la mesure de rOcéan, pour qu'il fasse du mal à ma progéniture? N'as-tu pas entendu : Quel est l lioftiiiK" .stuj)i(l<> qui nnlrc volonlnirenient dans le feu. lorsqu il inlereepfc In inulc des halnUmU de t air, qu il n"a plus de fumée cl qu li inspire toujours uu grand effroi ? ' l*ai rn Jticann on l^nira (îiterui*, Tringa (tofinn*. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 18.97% accurate

LIVRE PREMIER. 99 Oni donc, ile&utna de voir le utuiule de Yaiiia ix'veillt' It» lion r[iiaiHl il «iort, {>ar(Ml ;ni dieu de la mort, après sèlre fatigué à déchirer te:» j>rolubérances du fmnt de Téléphant en rut'? Qui va dans la demeure de Yama ol, do Itii-niAine, ordonne &an& crainle au dieu de la mort : Prends ma vie, si ta as quelque puissance? Quand le vent dn matin est môle avec une petite frelée et glacial, quel homme, s'il connaît les quahtés et les dëi'auts des choses, se sert de l'eau pour âoigner le froid? Sois donc tran(|iiiile ol ponds tes œufs ici mémo. Et l'on dit : Si une mère a un fils qui, par crainte d^èbra vaincu, abandonne sa demeore, elle est appelé femme stérile par les sages. Et ainsi : Qa*il ne vive pas, cdni qui vit quoique oonsomtf par la doalear d'im «ffixmt; pnîsie-t-il ne pas élie nē, lui qui cause de Taffliction à sa mère I Gomme le tittibba parlait ainsi et se moquait d'elle, la femelle, qui connaissait sa force réelle, dit : Ceci est vrai et aussi très-juste : A quoi bon ce 6er langage? Tu deviendras ridicule aux yeux du monde , 4 roi des oiseanxl leî<bas, ce qui cause de la surprise, c'est qn*un lièvre prenne des bouchées d^ë^phant. Que peut faire l'Océan? répondit le tittibha. Lorsque l'Océan entendit cela, il pensa : Ah ! voyez Torgueil de ce chétif oiseau ! Et certes on dit ceci avec raison : Qui peut apaiser l'orgueil que quelqu'un a conçu dans son cœur? Le tittibha dort les pattes en Tair par crainte d'une rupture du dd. ' Voy. pape t, note a. * Il »afr\l ici frnisseure qui surviennent aux tempes de Téléphant au moment de rut, et d*où s'ikliappe une liqueur noirâtre. 7Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 21.56% accurate

100 PANTGHATANTRA. Aussi, lie serait-ce que par curiosité, il faut (jue je voie jus([u*où va sa force. Que me fera-i-il si j'emporte ses œufs? L'Océan s'arrêta à cette pensée; puis aussitôt après la ponte, et pendant que la femelle du tittibha était allée chercher sa subsistance, il emporta les œufs sous ta feinte apparence du flux. Lorsque la lenicello fut rovnue et qu'elle vil le nid vide, elle dit, en se lamentant , «ui tittibha : ô sot ! je t'avais déjà dit qiie ien œufs seraient détruits parle flux de la mer, et que par conséquent il fallait nous en aller plus loin; mais, devenu oi| [tteilleux par sottise, tu ne suis pas mes conseils. Et certes on dit ceci avec raison : Celui qui, ici-bas, ne sait pas les ainscils d'amis bienveillauls périt comme la aotle tortue qui tomba d'an morceaio de bois. (iomnieni cela? dit le tittibha. La iemelle dit : XIV. — LA TOHTU^t hâ LES DEUX CYGNES. 11 y avait dans un étang une tortue noomaée Kambougrfva Deux amis de cette tortue, nommés Sankata' et Vikata[^] de l'espèce des cyf[nes, avaient conçu pour elle hi plus ijrande alFocion. Toujours ils veuaiciit sur le bord de r('taulj, raronfaient avec elle beaucoup d'histoires de dévarchis [^], de brahmarchbis [^] et de ràdjarchb[^] et, à l'heure du coucher du soleil, ils regagnaient leur nid. Mais dans le cours du temps, par suite du manque de pluie, cet étang se dessécha peu à peu. A£9îgés de ce malheur, les deux cygnes dirent : ô amie ! cet étang n'est plus que de la * Qm n h fou Utdirtê. « IWà. * Gmd, * Rîchis on sainU porsoonagM cAcéIm. [^] Richifi lie i'ordrf hr:[^]limanû]iie. * Ricbis de la caste royale ou guenri[^]. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 26.32% accurate

LIVRE PREMIER. 101 bourbe* Coniiuent donc existeras-tu?
L'inquiétude est dans notre cœur. Lorsque Kambougrîva entendit cela, elle dit : Hé ! il n'y a pas pour moi possibilité de vivre sans eau. Cependaot iuiagi^ noDS un inoven. Et Yon dit : Pour on ami i^l pour un parent, le sage fait toujours des efforts énergiques quand des luaUieurs arrivent : c'est Manon ' qui a dit ees paroles. Apportez donc quelque chose, une corde solide, un petit morceau ie bois, et cetera, et cherchez un étang qui ail beaucoup d'eau. Ensuite je tiendrai par le milieu le morceau de bois avec mes dents; vous deux, prenei-le par les deui bouts, et iiRMiez-UKji à cet étang. — ô amie! répondirent les deux cygnes, nous le ferons; niais il faut que lu observes le vœu de silence; sinon, tu tomberas du morceau de bois, puis tu seras mise en pièces. — Certainement, dit la tortue, je fais vœu de garder le silence à partir de maintenant jusqu'à ce que par un voyage k travers les airs je sois arrivée à cet étang. On fit ainsi. Kanibougriva, pendant le trajet, aperçut une (jui se trouvait au-dessous d'elle. Les habitants de celte ville, la voyant ainsi portée, dirent avec élonnement : Ab! quelque chose qui a la forme d'une roue est porté par deux oiseaux! Voyez, voyez! Mais Kambougriva, lorsqu'elle entendit leur rumeur, parla. Elle voulut dire : Hé ! qu'est-ce que cette rumeur î Elle n'avait prononcé que la moitié de ces paroles, (piand elle tomba, et fut mise en njorceaux par les habitants de la ville. Voilà pourquoi je dis : Celui qui, ici-bas, ne suit pas les conseils daniis hioiiveillanU [lérît erimoM la soUe tortue qui tomba d*nn moroeou de bois. ' ipa^r a , noie i . Digrtized by Google

The text on this page is estimated to be only 18.51% accurate

m PANTCHATANTRA. Kt la femelle du tittibha dit encore :
Anâgatavidliâlri et PratyoulpanuamaU virent tous deux s aecrottre leur
bonheur; Yadbhavichya përit. Gorament cela? dil le tittibha. La femelle
raconta : XV. — LES TROIS POISSONS. Dans un étang habitaient trois
poissons : Anâgatavidhà" tri Pralyoïitpannamati ' et Yadbhavichya ^ Or un
jour des pécheui*s qui viiniit virent cet »^(anf» et dirent : Ah! cet ëtanjj a
beaucoup de pui>soii.s, et jamais nous n'y avons cherché. Cependant pour
aujourd'hui nous avons de quoi subsister, et nous sommes à la brune. Il est
donc décidé que nous viendrons ici demain matin. Lorsque AnègatavidhAtri
eut entendu ces paroles des pêcheurs pareilles à un coup de foudre, il apjxda
tous les poii<sons et dit ceci : Ah! vous avez entendu ce que les pêcheurs
ont dit. Allons doue pendant la nuit dans quelque étang voisin. El l'on dit :
Les fiiibles doivent Itiir devant un ennemi fiwt ou se réiîigier dans une
fortereMe : il n'y a pas pour eux d'anre moyen de saint. Assurément ces
pêcheurs viendront ici au matin et détruiront les poissons. C*esl nia
conviction. Il n'est donc pas bon de rester ici maintenant, même un instant.
Ël Ton dit : Les sages qui tronveot même «illeuis un refuge agréable ne
voient ni la mine de leur pays ni la destruction de leur race. Quand
Pratyoutpannamati eut entendu cela, il dit : Ah! tu ■ Qui pumvoU à Tarmir,
prét<iyant. ' Qm a de In présence d'esprit. ^ Qui aUemi n fUt «rnvem,
falidistc. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 18.39% accurate

LIVRE PRI[^]MIBR. 103 (lis \i II Moi aussi je ic désire. Allons-nous-en donc ailleurs. Et l'on du : EflniyéB par la eroiite lia pay» étranger, employant tontes aorlea de nvea, et aana eoorage, les corbeaux* les poltrons et les daims menreot danslenr pays*. Et en outre : Gdni pour qui il y a partout nn refnge, poarqnoi se iaîsae-i-il périr par attachement pour son pays? G*6st le puUs de mon père : en disant ceb« les lAcbes boivent de roan saumâtre. Quand Yadbhavichya entendit cela, d rit tout liaut et dit : Ah! ce que vous avei avisë tous deux n'est pas bon, car, sur une simple parole de ces pêcheurs, estr-il convenable d'abandonner cet étang dont nos pères ont hérité de leurs a!eui? Si nous devons perdre ta vie, nous mourrons même après nous en èlre allës ailleurs. Et Ton dit : Les desseins des serpents et des luécbans, qui vivent des défauts* d'autrui, ne s[^]accompUssoit pas : e*est à cause de cela que ce monde existe'. Ainsi je n'irai pas. Quant à vous, vous ferez ce qui boa vous senihlo. Lorsque Anàgatavidhâtri et Prat[^]outpannamati connurent sa résolution, ils s'en allèrent avec leur suite. Le lendemain matin, Télang fut visité avec des filets par les pêcheurs, et tous les poissons de cet étang furent pris avec Yadbhavichya. Voilà pourquoi je dis : Auégatavidhâtri el Pratyouipaonamatt virent tous deux s*acerottre leur bonheur; Yadbhavichya pérît. ' Ce floka est uru* varirintc rrune citation qui «<■ Imin»' plus haut, pagn g. ^ Le mot tehhidra, (pic j • ssaye de traduire de mm iiHeux,a ici le double seiut de irou et de défaut, côte Jatble. ' Variante d'un «loka d[^]À cité « la page /io. Digitized by Gopgle

The text on this page is estimated to be only 17.20% accurate

m PANTGHATANTRA. Après (jue lu liltihha eut enlondu rfla. il dit : Ma chère, ine (Toi.s~lu jjiart'il à Vadbhavichya? \ins donc ma force, car avec mon bec je dessécherais ce méchant Océan. — Ah ! dit la femelle, quelle guerre peux-tu avoir avec TOcéan? Ainsi il n'est pas convenable de faire la guerre contre lui. Et Ton dit : Aux lioiiiiiiies sans (ut cc leur cn^^n rntise leur malheur : iiu pot ardent outre mesure brûle priucipnletiK iit m s propres parois. Le fou ipii fail courir les |friintls cheveux p>'ril par sa propre faute; la lumièrf allumée oe luit cerlailieueut pas à &a voluulé un combustible des sauterelles. Ma chère, dit le litlibha, ne parle pas ainsi. Ceux qui pos> sèdent la force du courage, iors même qu'ils sont très-petits, vainquent les grands. Et l'on dit : Ceux qui SDOt im|>élueux vont en face do rnnnnmi quand il nst dans touto !n pl)'nitude de sa force, comme mainleuaot eiicore KAhou' se présente en face de la loue. Et ainsi : Quoique IVlt^plinnt en nit . den lenqies duquel dégoutte uo liquide 00ir« le surpasse eu force, le lioo loi met la patte sur la tête. Et en outre : Lors même que l<> soiril est dans l'enfance, ses rayons lonihont sur len iDootagoes : pour ceux qui sout nés avec de Ténergie, à quoi sert Tâge? Et ainsi : LVMépbant est très-gros, et il obéit à l'aiguillon : est-ce que roi {jtii)lon est de la taille de l'éléphant? Quand la lampe brûle, Tobscunté s'évanouil: eiît-cf» quo l'obscurilé est aussi potilo que la lampe? Frappées J)ar la foudre, les niorit.igiK'S lornheul : enl-ce qu>' la montaf^ne est de la inôie grandeur que la i'oudre? Celui dont l'énergie brille est fort; qudJe conlianoe avoir en ce qui est grand ? * Vav. puge fit, ndi» «. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 16.58% accurate

LIVRE PREMIER. 105 Ainsi avec ce bec j'arnuiKTai toute son eau à l'état de terre sèche. — H(% mon cher! rIM la femelle, cet Océan oh ia DjâhnaviS après avoir reçu neuf cents rivières, se jette constamment ainsi que le Sindhou^ cet Océan qui se remplit de dixhuit cents rivières, comment donc avec un bec qui porte une goutte dVau le dessécheras-tu ? P;ii-conséquent à quoi bon (les paroles auxquelles on ne peut ajouter foi? — Ma chère, répondit le titlibha : L'absence de découragement est la neine de la prospérité; mon bec est pareil au Car; les jours et les nuits sont longs : TOeém ne se dessécherait-il pas? Et ainsi : La supériorité est difficile à acquérir tant que l'homme ne fait pas acte de ODorage : quand il est élevé au-dessus de la Balance, le soleil est vain* qu'en des multitudes de nuages infimes • S'il faut nécessairement que tu fasses la guerre avec TOcéan, dit la femelle, appelle donc les autres oiseaux aussi, et fais-la en société d'amis. Car on dit : L'association de pluriels, quand même ils sont faillies, donne de la fièvre : avec des herbes est tressée la corde au moyen de laquelle l'éléphant même est attaché. Et ainsi : Un moineau lénidie, on grimpera, une mouche et une grenouille ■ DjfthBari {fO« i\$ i)jiAmau)^ nom àa Gange peimfmifié. Suivant uoa l^«ode« Ojahnott, aaint personnage, ayant été troublé dans ses dt'votioi» par le Gange, bnt XufÊtm les e«nx de ce fleuve ; mais il les rendit, à la ipn^ de Bfaagulritha, et fut dès lors considéré comme le père du Gange. « I.'fn'tns. * b» saison des pluies iinit en liepteml>n\ quand le soleil entre dans la balance. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 23.73% accurate

106 PANTGUATANTRA. firenl penr un élépbaut au moyen d'une
ffuerre faite en gtaiiile conl>agnie. Gomme cela? dit le tittibha. La
femelle dit : XVI. — IB MOINRAII, LK GRIMPEREAU, L4 MOUCHE,
LA GRENOUILLE ET vélÉmiK^T, Dans un endroit d'une forêt habitaient
deux moineaux, mâle et femelle, qui avaient fait leur nid sur un arbre
tamâla ^. Dans le roir.s du tomps ils eurent de la prog<^nilure. Un jour UM
("li'pliaril sauvage en lul, tourmenté par la chaleur et chorchanl (le l'ombre,
vint à ce tamàla; puis, dans Texcès de sa fureur, il tira avec le bout de sa
trompe la branche de cet arbre sur laquelle les moineaux demeuraient, et la
brisa. Par la rupture de cette branche tous les œufs de la femeUe du
moineau furent cassés, et peu s'en fallut que les deux moineaux ne
perdisent la vie. La femelle, chagrine de la destruction de ses œufs, lit des
lamentations et ne trouva plus de plaisir. Cependant un oiseau appelé
grimpereau, son très-grand ami, entendit ses plaintes, et, affligé de sa
douleur, il vint auprès d'elle et lui dit : Vénérable, à quoi bon les
lamentations inutiles? Car on dit : Les snpes ne [► leireul pas ce (lui est
liélruil. ce ([ui est moi l. co i\m est perdu , car c'e»t cela , dit-on , qui iatt la
différence des sages et des fous. Et ainsi : Les èlrt's m doivenl pas étro
plniin^!; iri-bas; ie sol qui les pleure trouve cliagrin sur chagrin et endure
deux maux. Et en outre : Comme le mort jouit sans le désirer du fl^me des
larmes versées [m' • Voy. page 83 , noie 9. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 17.12% accurate

LIVRE PREMIER. 107 les parents, il ne faut par conK^pient pa» pleorer, mais on doit célébrer les rites funéraires autant qu'on peut. (IVsl \rai, dit la lemelli' <l n moinoan; mus pourquoi ce méchant éléphant a-t-il par fureur détruit lua progéniture? Si donc tu es véritablement mon ami, médite un moyen de faire mourir ce vil éléphant, afin que, par la mise à exécution de ce moyen, le chagrin que j'ai de la perte de ma progéniture s'en aille. Et l'on dit : I/homine qui o récompensé celui qui la assisté dans rinfortane et cehd qui s'est moqué de loi dan» les situations diffieûes, est né pour la seccnde fois, je crois. Tu dis vrait répondit le gnmperreau. Et l'on dit : GahiîJè est on ami, qai l'est dans rinfortane, fiAt^'il même né dans «ne antre easie; dans la prospérité, tout individn peut 4tre Tami de tontes les erëatnres. Et ainsi : Celui-là est uq ami. qni l'est dam l inloi lin]' ; o ini-lù est irn (ils. qui procure le pardon; celui-là (^t un serviteur, qui connaît son devoir; cellelà est une épouse, qui donne le bonbeor. Vois donc la force de mon intelligence. Mais de plub j'ai uussi pour amie une mouche nommée Vînâravà Je vais aller vers elle et iappeler, afin que ce vil et méchant éléphant soit tué. Puis il alla avec la femelle du moineau vers la mouche, et dit : Ma chère, cette femelle de moineau mon amîe a été outragée par im méchant éléphant, qui lui n rassé ses œufs. Je cherche un moyen de le faire mourir; veuille donc me pr<}ter ' Qui rétmitt comme ta hmmI. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 24.00% accurate

108 PANTCHATANTRA, assistance. — Mon cher, r(^>pondtt la mouche, est-il besoin de paroles en cette affaire? Car on dit : Cest en vue de lb r  ciproetit   qae l oo oblige de» ao  s; mais ce que loo doit foire pour Tao^ d'un am  , les «nés ne le fint-ils pasT Gela est vrai; mais moi aussi j'ai un excellent ami, une grenouille nommée M  ^anAda Nous l'appellerons aussi et nous agirons conune il convient. Et Ton dit : Les conseils iiiiauri  s par ceux tjiii sont bons, vertueux , (jiii coruia  ssenl les saintes   citureSt qui sont mtfiJligeabi et sages, ne &ont ea auchoe fo  on douteux. Puis lis allèrent tous trois auprès de M  ghanAda, et lut racontèrent toute ralFaire-0«Vst-ct;, dit c  lle-oi, que ce misérable   l  ()hant eu face d*unc grande compagnie en colère? Il faut donc exécuter mon conseil. Toi, mouche, va et au milieu du jour fais a loreilie de cet éléphant furieux un bruit pareil au son de la vtn  ', afin qu'il ferme les yeux et recherche avec ardeur le [ilaisir des oreilles. Ensuite le grinporeau lui cr  vera les yeux avec son hec. Devenu aveugle et tourmenté par la soif, il entendra mon rri pendant que je serai sur le l>ord d'une fosse avec ma suite, et, peusanl «|n<> rN>s| un étang, il s'approchera. Puis, quand il sera arrivé    la fosse, il tombera et périra. Il faut agir ainsi d'ensemble, de façon que notre inimitié soit couronnée de succès. Après j[ue cela fut fait, l'éléphant en rut ferma les yeux de plaisir au clinnl de la nionche; il eut lc5 yeux dt- fruits par le grimpereau, et comme, au milieu du jour, il errait tourmenté par la soif et suivait le cri de la grenouille, il arriva    une grande fosse, y tomba et mourut. ' Qui l-etentit comme un m4igt, * Vny. page a5, note i. Digitized by 'GoOgle

The text on this page is estimated to be only 20.16% accurate

LIVRE PREMIER 109 Voilà pourquoi je dis : Un moiieau
femeHe, on ^mperean , une mondie et une greaonfle firent périr un
âtfphant an moyen d'une guerre faite en gnmde compagnie. Ma chère, dit
le tiltibba, qu'il en soit ainsi! Avec Taide de tous mes amîs je dessécherais
TOcéan. Cette résolution prise, il convoqua tous les oiseaux, grues,
sfttrasas', eygrus, paons, et cetera, et dit: Hé! l'Oréai) in'n outragé en me
ravissant mes œufs. Méditons donc un moyen de le Hessj^cher, Ensuite tous
les oiseaux délihen'rf iil ensemble, et dirent : Nous ne sommes pas capables
de dessécher TOcéan. Par conséquent, à quoi bon se fatiguer en vain? Et
Ton dit : Le faible qui, fou (rorgucil. va contre un ennemi très-grand, pour
coiubalUe, revient Gonimc un éléphant qui a les dents brisées* Le fils de
Vînatft^ est notre souverain : faisons-lui donc connc^ître fout cet ailruui,
afin que, irrité de l'oulraj^o (ouiiuis envpr^ son espèce, il tombe dans le
désespoir. Mais si dans celte circoDstaocG il montre de la fierté, de cette
façon même il n'y a pas de mai. Car on dit : Quand ou a conté sa peine à un
ami dont le cœur n'est pas dissimulé, à un serviteur vertueux, à mie épouse
complaisante, à un maître pm'ssaut, on est heureux \ Après que cela fut fait,
tous les oiseaux, avec la figure triste et les yeux pleins de larmes, allèrent,
en poussant un cri d'affliction, vers le fds de Vinatâ, et se mirent à sangloter
: Ah! profanation!])rofanation ! L'Océan vient detnporter les œufs du
vertueux littibba , bien que tu sois notre maître. Par causé' Espèce de grue
ou de héron, Àrdta Sibiriea, Ardea Anligune. * Voy. pof»e 63, noip. *
Slancc déjà cik*c; >oy. page ai. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 19.58% accurate

110 PANTGHATANTRA. quenl la race des oiseaux est perdue
malntLMiant. D'aulres aussi ja tueront selon leur bon plaisir, comme
l'Océan. Et l'on dit : Onand il a vo la mativaie aetioii de Tuii, Tantra amû en
hài nue : le monde est inûtateiir, le monde ne viee pas à ce qui est excellent
Et ainsi : Les sujets qui ont k souffrir des fripons, des voleurs, des eoquins,
des brigands et autres gens de même espèee, et anssi de la fourberie, de la
fiande et antres diosce pareîHes , doivent être protégés. Et en outre : Mil roi
i`m protège sos sujoU n |>oiir lui la sixièoe partie (!<• I<nir vertu; mois il y
a un sixicriif ilo leur iiiiquil<^ poui' celui qui ne les proiège pas. Le feu né
de Tordeur de ia suufTrance des sujets ne cesse qu'après avoir consumé la
fortune, la famille et b vie du roi. Un roi Ciit le parent de ceux qui sont sans
parents, un roi est Yœ'\\ de ceux qui n ont pas d'yeux , un roi est le père et la
luère de tous ceux qui se conduisent honnêtement. Qu'un prince qui désire
du finit s'applique i soigner les hommes avec Feau des fwëientB, de la
oonsidântion, et cetera, oiHnnie nn jardinier, ses jeunes pousses. Une petite
pousse née dune semence, si die est conservée avec soin, donne des fruits
dans son temps; il en est de même du monde, quand il est bien goudenî.
Or, grain, pierres plécieases, véhicules de diverses espiees et aussi toute
antre diose qu*a un roi, cela lui vient des sujets \ Après avoir entendu celât
Garouda ^ afEUGé de la douleur du tittibha et saisi de colère, pensa : Ah !
ces oiseaux disent vnii. Aussi nous irons aujourd'hui dessécher cet Océan.
Pendant qu'il réfléchissait ainsi, un messenger de \ iclinou -^ viul à lui et dit :
' Ce sioka et les deux qui pruccnieul ont «le déjà ciltis plus haut, page -ja. *
Voy. page 58, noie i. * Voy. page &ri , Ilote S. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 22.73% accurate

LIVRE PREMIER. 111 Hé, Garouda! le vj'nérable NârAyana ^ iirenvoic auprès ih' toi te dire (^ue le véiiéraiie ira à Amaràvati pour atlaire des dieux. Vienfl donc vite. Quand Garouda eut entendu cela, il lui dit avec airogaoee : 0 messenger! que fera le vénérable d'un méprisable serviteur comme moif Va donc et dis-luî qu'il prenne un autre serviteur à ma place pour le porter. Tu du as au vénérable que je le salue. — Ô fils tle Vinatâ ! répondit le messenger, jamais tu n'as dit au vénérable rien de pareil. Parle donc, le vénérable ta-t-il fait quelque affront t — L'Océan, dit Garouda, qui est la demeure du vénérable, a ravi les œufs de mon serviteur le tittibba. En conséquence, si le' vénérable ne le punît pas , je ne suis plus son serviteur : c'est nia résolution; tu la diras. Va donc bien vite auprù.s du \<n<'rable. Puis, lorsque par la bouche du messenger le vénérable sut que le fds de Vinatâ était irrité par affection, il pensa : La colère du fils de Vinatâ est juste. Aussi j'irai moi-même rexborler et je l'amènerai avec respect. Et Ton dit : Qu'il ne méprise pas un serviteur dévoué, cajanble et de bonne faniiHc. et qu'il le chéHsse toujours comme ua (ils, celui qui désire le booheur pour lui-même. Et en outre : Un roi , lors même qu'il est oonlent de ses serviteurs , ne leur domie que de festiine ; tuais ceux-ci , quaiu) ils soot estimés de lai, rendent service aux dépens de leur vie même \ Après avoir ainsi réfléchi, il alla vite à Roukmapoura ^ auprès ' Voy. page 60, note i. * Qui rm/erme le» immortels, vilie lies dietix cl résidence d'indra. ' Variante d'un sloka ddjd cité à la page a a. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 20.74% accurate

m PANTGHATANTRA. du fils d<: Vii)atà. Le lils île VinnlA, quaiul il vit le vénérable venir ù sa maison, baissa modestement le visage, s inclina et dit : Vénérable, vois! i'Océan, 6er de ce qu'il est ta demeure, a ravi les CBufs de mon serviteur et m'a traité avec mépris. Par crainte du vénérable, j*ai tardé ; sinon , je ramènerais . 1 1 ij o urd'hui même à Fétat de ferre ferme. Car on dit : Uoe actim qjù «use de ravilissement ou de i ailliction dans le cœur du inalm, on aervileor bieu né ne la fait jamais, dût-il nième perdre la vie. Lorsque le vénérable eut entendu cela, il dit : 0 fils de Viualà ! tu as dit vrai. Car on dit : Comme la punition qa*engendi« la faute d*iui serviteur vient du matlie, la honte même qui en résulte est pour lui et non pas tant pour le serviteur. Viens donc, que nous [)renions les œufs à l'Océan, que nous les donnions au ttthfihha ol que nous allions à Amarapourl ^ Après que cela fut fait, le vénérable dit à l'Océan, en le me-naçant et en mettant une flèche enflammée à son arc : Hé, méchant! donne les œufs au tittibha; sinon, je te réduirai è Tétat de terre ferme. L'Océan, effrayé, donna les œufs au tillibha, et le tittibba les remit à sou épouse. Voilà pourquoi je dis : Celui qui, sans eonnattre la force de Feojiemi, oommeace les hostilités, éprouve no afiront comme TOcéan de la part du tittibha. Lorsque Sandjtvaka eut entendu cela, il demanda encore à Damanaka : ô ami ! comment reconnaitrai-je qu'il a de mauvaises intentions? Depuis si longtemps il me regarde avec une affection et une faveur de plus en plus grandes ! jamais je n'ai ' FïUv Ai imuwteU , on Aiuarâvall. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 19.50% accurate

LIVRE PBEMtER. IIH vu de chiuigeim*iit eu lui. Dis-le-moi
doiK . alin <jui', ljuur ma propre conservation, je tâche de ic tuer. — Mon
clier, répondit Damanaka, qu*y a-t-il là à reconnaître! Voici ce qui t'en
assurera. Si, quand il te verra» il a les yeux rouges, s'il a un froncement de
sourcil en forme de trident et s'il lèche les coins de sa f»uoii)e, alors il a de
mauvaises intentions; autrement, il est iuvurahLiiliout dispos/* . Perincts-
juoi donc de mVn aller, je retourne à ma demeure, et loi lu feras en sorte
que la délihérafion ne soit pas découverte. Si, dès le commencement de la
nuit, tu peux t'en aller, alors il faut abandonner le pays. De cette façon tu
dois te sauver par la douceui , par la dissension, par la corruption « par le
châtiment, et cetera. Car on dit : Qae le sage prdserve sa vie même au prix
de son lib et de sa femme, car en conservant leurs jours les vivants
retrouvent tout. Kt ainsi : Si Ton e t malheureux, qn*0D se sauve par
n'importe quel moyen, bon ou mauvais; si Von est puissant, quon pratique la
vertu. Le sot qui a recours h fartifice quand il s agit du sacriticc de la vie.
des richesses et autres chose», perd la vie; quand il fa perdue, le reste aussi
est perdu pour lut. A)n^s avoir ainsi pnrlf, Daiuan;ikn ill i auprès de
Karataka. Karat;tk;i, i()rs(Ju'il le vit, dit : Mon elier, qu'us-lu fait eu «dlant
lii ? Damanaka répondit : Je n'ai fait que sem^r une semcni'o de politique;
pour la suite, cela dépend de lordre du destin. Et Ton dit : Oiiand UH'wo le
di^stiii ost contraire, il l'aul qu ici-bas le sage l'nsse ce qu il doit faire, niin
qu il soit exempt de faute et que son e.<^prit reste ferme. bis donc, reprit
Karataka, quelle semence dr ['])lilique as-tu semée? Damanaka répondit : Je
les ai, par des pruj)os menson8 Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 19.30% accurate

HA PANTCHATANTKA. gers, brouillés Yun avec l'autre à tel point que tu ne les verras plus délibérer ensemble. — Ah ! dit Karataka, lu n'as jâs Lien fait, car lu as jeté dans une merde colère ces deux êtres qui avaient le cœur plein d'une tendre affection l'un pour l'autre, et vivaient heureux. Et l'on dit : l'homme qui pousse dans la voie du malheur sera certainement malheureux dans toutes ses renaissances. En outre, que tu n'éprouves de plaisir qu'à fêter la discorde, cela non plus n'est pas convenable; car tout le monde est capable de faire le mal, mais non de faire le bien. Et l'on dit : L'homme vil sait anéantir détruire Tosavre d'un instant, mais non l'élever ; le vent « la Ibore de faire tomber Tarbre, mais non de le rdever. Hé ! dit Damanaka, tu ne connais pas la science de la politique; voilà pourquoi tu parles ainsi. Et l'on dit : Celui qui désire sou l'ennemi doit pas dédaigner un ennemi car, des hommes ennemis l'un dit phis d'une fois, la maladie et l'ennemi se ressemblent et cherchent tous deux à grandir *. Sandjivaka est devenu notre ennemi, puisqu'il nous a pris la place de ministre. Et l'on dit : Gelnî qui, idbas, veut s'emparer de la position dont on autre a hérité de ses ancêtres est son ennemi naturel; il finit Textemmier, quand même on a de Tamitié pour loi. Dès que, sans tire ami ni ennemi, je l'ai amené par une promesse de sûreté, il m'a fait tomber de la place de ministre. Et certes on dit ceci avec raison : Si l'homme de bien donne au méchant l'entrée dans le lien (je n'en ai pas), alors celui-ci, dès qu'il veut, est par lui-même fort pour le perdre, l'homme. La même idée est exprimée dans le dernier aloga de la page 7A.

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 19.63% accurate

LIVMË PREMIER. sēqocnl les boomies de graode mleHigeoce ne doivent pu donner place aui gens v9s : on galuil même peut devenir matlre de maimn, dît iet an proverbe. A causo (le cela, j*ai machiné contre lui ce moyen de le faire périr, afin qu'il abandonne le pays ou qu'il meure. Et cela, personne excepté toi ne le saura. C'est donc une bonne chose que je fais pour notre propre intérêt. Car on dit : Rendant son cœur tans pitié et sa voii pareille nu jus Ae la r.mno ;\ sucre, on ne doit pas montrer là d'hésitation, et il ftint toer cehii qui fiiit du mal. < En oiitro. si ce Sandjivaka est liié, il nous iji'i vira de nournture. Ainsi d'abord i inimitié sera satisfaite : de plus» nous aurons la place de ministre et nous serons rassasiés. Lors donc que ces trois avantages se rencontrent, pourquoi me fats-tu sottement des reproches? Car on dit : \.e Hoge serait un sot s'il ne mangeait pas en Faisant du mal h son ennemi et en accomplissant son désir, comme Tcbatouraka dans la forêt. Comment cela ? dit karalaka. Damanaka dit : XTII. — LB LION, LB CHACAL, LR LOUP BT LB CHAHBAU. Il V avnit clans un enfloit d'une for^t un lion noiimic Vadjradancbtra Un chacal cl un ioup, nommés Tchatouraka^ et Kravyamoukha ^ ses deux serviteurs, l'accompagnaient toujours et habitaient dans cette même forêt. Or un jour le lion trouva assise dans un massif de la forêt une chamelle qui, près de inellre bas, s'i^tait, à cause des douleurs de la parturition, écartt^e ' Qnt a Heê HentM comme Hn diamant, ^ Qm a une jfNMilp 4» «ikmfe, r*cs1-4dtrt> qui aim^ In viande.

The text on this page is estimated to be only 22.24% accurate

116 FANTCHATANTIU. de son Iruupcati. Lorsque, après l'avoir tuée, il lui fendit iv ventre, un petit chameau vivant en sortit. Le lion se rassasin très-bien avec ia chair de la chamelle; mais par bonté H emmena k sa demeure le jeune chameau abandonné, et lui dît : Mon cher, tu n'as h craindre la mort ni de ma part ni d'un autr«> non plus. Cours doue rà v[là, selon ton bon |>lni>ir. <l;ins rrtiv for^t, chéri de Tchatouraka et de kravyaniuukha. Comme les oreilles ressemblent à des piques, Sankoukarna ' sera ton nom. Après que cela fut fait, ils passèrent tous quatre le temps à se promener dans le même lieu et à jouir mutuellement du plaisir de tontes sortes d'entretiens. Sankoukarna, dès qu'il eut atteint l'âge de l'adolescence, ne quitta pas le lion, m<(*'mc un instant. Mais un jour Vadjradanclih a se battit avec un éléphant en rut. Celui-ci , par la force que lui donnait sa fureur, lui cribla le corps de blessures à coups de défenses, au point que |)eu s'en fallut qu'il ne fût inévitablement tué. Comme ensuite, avec le corps déchiré de coufis, il ne pouvait se remuer, alors, le gosier ;mi;ii|jn j)ar la faim, il dil ii ^•s serviteurs : Hé! cherchez (juelque animal, alin que, quoique je sois dans celle situation, je le tue, et que j'apaise ma faim et la vôtre. Quand ils eurent entendu cela, ils coururent tous trois ça et là dans la forêt juscpà la brune; mais ils ne trouvèrent aucun animal. Or Tchatouraka pensa : Si ce Sankoukama est tué, alors nous aurons lous de quoi nous r.issasier peii(l;mt quelques jours; mais le maître, par amitié pour ce chameau et parce que celui-ci est sous sa protection, ne le fera pas mourir. Cependant par la force de mon intelligence j'instruirai le maître, et je ferai de telle sorte qu'il le tuera. Et l'on dit Il n'est rien dans le inonde d'iodeslniclibe, ni U'ini|msiUe à alteiiidre, ' Qui a du OTfi/in comme dln jnpm. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 24.63% accurate

LIVRE FHEMILh. 117 oi dUnipraticable poorrinteUigee des sages; par coDsëquenl, qa'on tasse mage de rintelligenee. Apn's avoir din^i rt'llt'chi , il dil ceci à Sankoukama : Hé, SaDkoukarnal le maître, faute d'une bonne nourriture, est pourtant tourmenté par la faim. Si nous n'avons plus de maître , notre perte à nous aussi arrive d'elie-même. En conséquence, je dirai un mol pour le bien du matlre. Écoute done. — Hé, mon (lier! (lit Saiikoiiknrnn , fonte-moi cela biuii vite, afin que sans balancer je fasse ce que lu diras. D'ailleurs, en agissant pour le bien du maître j'aurai fait cent bonnes œuvres. — Hé, mon cher! dit Tchatouraka, donne ton corps au maître, à la condi** tion de le recouvrer double, de façon que tu aies un double corps et que, d*nn antre cAté, le maître ait de quoi subsister, l.orstjui' Sankouk.il iwi eut entendu cela, il dit : Mon clier, si c'est ainsi, alors cest bien mon intention. Que l'un dise donc au maître : Qu(; cela soit fait. Mais dans cette affaire il faut demander Dharma * pour caution. Cette résolution prise, ils allèrent tous auprès du lion. Puis Tebatouraka dit : Majesté, pas un animal n*a été pris aujourd'hui, et le v<<^n<'ral)lL' soleil est coullk'. Si donc vous rendez au double le eorp.s de Saiikoukarna, avec Dharma pour caution, alors il donne son corps. — Si cest ainsi, dit le lion, c'est très-beau. Que Dharma soit rendu caution de ce marché. Aussitôt après les paroles du Hon, Sankoukarna eut le ventre déchiré par le loup et le chacal, et mourut. Ensuite Vadjradanebtra dit îi Tchatouraka : H<^.

Tchatouraka! je vais h la rivi(^re, et, après m rfro baiyné ^*\ avoir fait mes dévotions, je reviens; jusque-là (u feras. bonne garde ici. Après qu'il eut ainsi parlé, il alla à la rivière. Quand il fut parti, Tchatouraka * \oy. page 50, noU^ t. Digitizeci by GoOgle

The text on this page is estimated to be only 28.75% accurate

118 PANTCHATANTRA. pensa : Cuniuenl puurrai-je avoir à
mander à iuoi seul ce chameau f Après avoir ainsi réfléchi, il dit à
Kravyamoukiia : Ué, Kravyamoukha ! tu es un affamé; par conséquent, tant
que te mattre ne revient pas, mange de la chair de ce chameau. Je te
déclarerai innocent devant le maitre. Mais comme ie loup, après avoir
entendu cela, goûtait un peu de chair, Tchatouraka dit; lie, lié,
kravyamoukha ! le maître vient. Laisse donc ce chameau et éloigne-toi, afin
qu'il ne se doute pas qu'on en a mangé. Après que cela fut fait, le h'on
arriva. Quand il regarda ie chameau , celui-ci n'avait plus de cœur. Alors il
fronça le sourcil et dit d'un ton très-sdvère : Ah î qui a fait de ce chameau un
reste, que je le tue aussi? Après ces [ïarolcs du lion. Kravvaluoukha regarda
la gueule de Tchatouraka, comme pour lui dire : Dis donc quelque chose,
afm que j'aie la tranquillité. Mais Tchatouraka dit en riant : Hét après avoir
devant moi mangé le cœur du chameau, maintenant tu regardes ma gueule.
Goûte donc le fruit de l'arbre de ta mauvaise conduite. Après avoir entendu
cela, Kravyamoukha,)ar crainte pour sa vie, alla dans un autre pays, pour
ne plus revenir, et le lion resta la. Cependant ie destin voulut que par ce
chemin même vint une grande caravane de chameaux, chargée de fardeaux.
Au cou du chameau qui marchait en tête était attachée une grosse clochette.
Le lion entendit le son de cette clochette, (juoirjue de loin, et dit à
Tchatouraka : Mon cher, tâche de savoir pourquoi l'on entend ce son
effrayant, qui ne s'est pas encore fait entendre. A ces mots, Tchatouraka alla
un peu dans l'intérieur de la forêt, revint vite auprès du lion, et dit vivement
: Mattre, allez-vous-en, allex-vous-en, si vous pouvez vous en aller. — Mon
cher, dit le lion , pour(|uoi m'alarmes-tu ainsi? Parle donc, qu'est-ce que
c'est! — Maître, répondit Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 22.17% accurate

LIVHE PJJKMIEP. ■ 119 Tchatouraka, c'est Dbarmaràdja ^ qui est en colère contre vous. Puisque, dilrîl, ce Hon a tué mon chameau mal h propos, après m'avoir donné pour caution, je lai prendrai mille fois mon chameau. Après avijir décidé cela, il a pris un grand nombre de chameaux, a attaché une clochette au cou du chauieau qui marche en tétc , et menant avec lui les amis dévoués que tenait de ses aïeux le chameau qu'il ne fallait pas tuer, il vient pour exercer des représailles. Le lion, quand il vit tout cela de loin, laissa le chameau mort et disparut par crainte pour sa vie, et Tchatouraka mangea (oui à son aise la chair du chameau. Voilà pour(j[ui je dis : Le wge serait un sot s^fl ne mangeait pss en fiûssot do mal h son ennemi et en aaccompUssant son désir, eonmie Tcbatooiaka dans la forit Lorsque Damanaka fut parti, Sandjivaka réfléchit : Ah ! quaije fait d*avoir, moi mangeur d'herbe, accepté l'amitié d'un man> geur de viande? Et certes on dit ceci avec raison : !i"honiriie qui va vers ce dont il ne Ifuit pas approcher, et qui honore cmiv ([ui ne doivent pas être honorés, reçoit la mort coroine la mule conçoit un fietus*. Que dois-je donc faire? Oh dois-je aller? Gomment aurai-je la tranquillité ? Ou bien dois-je suivre ce Pingalaka ? Peut-être m'épargnei a-l-il si je me mets sous sa protection, et ne m'ôlerat-il pas la vie. Car on dit : Si ici'bas à ceox mtme qui s*eflorcent d'atlemdre à la vertu il survient quelquefois des infcntones par TefTet du destin, alors les sages doivent prineipalëment régler leor eondnîte de manière à les allier. Car dans ce monde lont entier est devenu célèbre ce proverbe : A ceux qui sont brûlés par le feu Taspersion même avec le feu fiitt du bioi. ' Nom de Yama. * G*eil4-dire un figeli» qui lai donne la mort. Digitized by Go -^v^i'

The text on this page is estimated to be only 18.52% accurate

l'AMLiLATANTUA. Ki ainsi : « Et, dans le monde, les créatures
obliment toujours le front de leurs propres actions; lors même qu'elles
font de bien, le tueur et le malheur qu'elles ont engendré dans une vie
antérieure, et qui doivent leur arriver d'eux-mêmes, leur arrivent : il n'y a
pas là motif de discussion. D'ailleurs, si même je m'en vais autre part, je
trouverai la mort auprès de quelque méchant animal carnassier. Il vaut donc
mieux que ce soit par le lion. Et Ton dit : Pour celui (qui connaît la coolie des)
puissants le malheur même est très honorable; il est glorieux pour les
éléphants de se briser les dents en déchirant la montagne. Et ainsi : Km
travail sa peine par le myiM) d'un puissant, celui même qui est petit n'a-
ive à la gloire, comme l'âne qui, ovide d'exsudation, est tâtée par l'oreille
de Téléphaul. Loi-S(qui eut pris cette résolution, il s'en alla fouiller la demeure
avec une démarche chancelante, et (quand il vit la demeure du lion, il
déclama : Âb 1 on dit ceci avec raison : . Pareille à une maison où sont
cachés des serpents, à une forêt troublée par des animaux rapaces, à un lieu
ombragé de beaux lotus et rempli d'algues, ici-bas la maison des rois,
entourée d'une foule de gens médiants. menteurs, vils et méprisables, est
traversée avec peine et avec crainte comme l'Océan. Pendant qu'il récitait
cela, il vit Pingalaka dans l'état décrit par Damanaka. Effrayé et resserrant
son corps, il s'assit le plus loin possible, sans saluer. Pingalaka, de son côté,
quand il le vit dans cette attitude, crut ce que lui avait dit Damanaka, et se
jeta sur lui de colère. Cependant Satidjivilva, dont le coq était déchiré
par les griffes aiguës de Pingalaka, lui écorcha le ventre avec ses cornes
recourbées en arrière, et se débarrassa de Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 17.81% accurate

lui eomine il pul. Puis, voulant le luer avec ses cornes, il se remît en position pour combattre. Lorsque Karataka vit ces deux ennemis pareils k des palâsas^ en fleur et désireux de se tuer r«n Pautre. il dit avec reproche à Damanaka : Hé, fou ! lu n'as pas bien fnit (rcii^'entlrer riniriilit' <'nlre eux deux, car tu as jeté le trouble dans toute celte iorèt. Ainsi tu ne connais pas le principe essentiel de la politique. Èt ceux qui connaissent la politique ont dit : Ceux qui, liobilen pn politique, arranfj-eut, par i iuiiahiiité el la douceur, <lf^s allnircs qui oui pour rcstillat oïdiuain» la violence et le cliâtiment le plus graud, et dont on ne vicnl ;i bout ipi .i iorce de peine, ceux-là sont des unuislres; mais a'u\ (jiii. rnuii ;iireraent à la règ^le, désirf'nt ohlenir de vains et faibles ovauUigi's par l emjiloi du chàliuieuL ceux-là, pur leur conduite impolilique , sont cause que la fortune du souverain est mbe dons la balance Si donc le mattre est blessé, alors qu'aura fait la sagesse de tes conseils? Et que Sandjtvaka ne soit pas tué, est-ce cependant une chose inipossdjle, [tuiscpi'il faut risquer sa vie pour le tuer? Ain.M, sot que (u es, coituneil peuv-tu désirer la place de ministre '! Tu ne connais pas Tari de mener tes choses à bonne fin par la douceur. Aussi c'est en vain que tu as ce désir, toi qui aimes le châtiment. Et Ton dit : La politique a pour cximmencenienl la doueour cl jtour lia \r (liàuiiieil. tt dit Swayambliou fii;is !»• (hàliinent c>l la pire de ces choses : par conséquent, que Ton s abaUeuie du cbàlinieul. Et ainsi : Là où Ton peut réussir par la douceur, le sage ne doit pas eoaployer le ' Pal.îb^i. arliiv n flours rouge», Aatod/wMbM. • C'esl-à-dire mise en daugw. ^ Nom de Manon. Voy. page a , note i .

The text on this page is estimated to be only 18.37% accurate

PANTGHATANTRA. châtiit. Si lu bilo mi apaisée par le sucre
terré, (ju càUil besoin da concombre ' 'i Et ainsi : Les habiles on an'aires
doivent traiter une affaire! d'abord par la douceur, car les actes accomplis
par la douceur ne vont pas à la mine. Et on outre : Ce n'est ni par la lune, ni
par une herbe, ni par le soleil, ni par le feu, mais bien par la douceur, qu'est
détruite raffliction produite par Veutoenu. Ainsi, que lu df^sires la place de
ministre, cchi non plus n'est pas conv(^nahb»». pmscjue tu ne sais pas ce
(ju'esl la rondition de ministre, (^ar la délibératiun est de cinq espèces; c'est
à savoir : le moyen d'entreprendre les actes, raccroissement des biens
humains, la distribution du lieu et du temps, k précaution prise contre
l'infortune, et Taccomplissement de ce qu'on veut faire. Voici qu'il va
arriver un malheur au mattre ou au ministre, ou même à tous les deux. Si
donc tu peux |iiel([ue chose, mēdite un moyeu de prévenir ce malheur. Car
cest dans la réconciliation de ceux qui sont divisés que Ton éprouve
Tintelligence des conseillers. Ignorant, tu es incapable de faire cela, parce
que tu as rintelligence i l'envers. Et l'on dit : L'homme vil sait assurément
détruire l'œuvre d'ntrni, mais non l'achever : le rat a la force de faire
tomber un panier à grain, mais non de le lever ^ Mais ce n'est pas la faute:
c'est ki faute du maître, qui ajoute foi aux paroles d'un sot comme toi. Ët
Ton dit : ' Patola, espèce de concombre, Tricho»anUiea diœcUf ou L^f»
MttUmgita, On remploie comme remMe contre los nuiculùvH fie h bik. *
Variaote d'une slance citée à ia page tib.

The text on this page is estimated to be only 19.49% accurate

LIVRE PREMIER. 123 LcB rob qai tHUveot les gens vils et ne vont pas pni le chemin qu^enscient les sages, entrent dans un dédale d'infortunes d'où Ton ne sort que par des seDtiefs difficiles et qui est tout étroit. Si donc tu deviens son ministre, alors j>ersoine autre qui soit honnête ne viendra auprès de lui. Et l'on dit : On n*approche pas d*iin loi, mAme plein de mérite, s*ii a un mauvais ministre , de même que d*ua étang dont Teau est doace et elaiie, mais qoi est infesté de méchants dligaton. Et ainsi, privé de serviteurs distingués > le maître sera perdu. Et l'on dit : Quand les rots troovent dn plaisir avec des servitears qui tiennent toutes sortes de beaux discours, mau qui ne se servent pas bravement de rare, les ennemis trouvent du plaisir avec leur ferlnoe. Aussi à quoi bon uo conseil à un fou comme toi ? Ce ne serait qu'un mal y non un bien. Et Ton dit : Un bois inflexible ne su courbe pus; un rasoir n'a pas d'action sur une pierre. Gmisidèrc Soûtchlmoukba : on n'enseigne pas celui qui ue veut pas Cire instruit. Gomment cela? dit Damanaka. Karataka dit : XTin. — LES 8IN6B8 BT L*OI8BAU. il y avait dans un endroit d'une montagne uiu* troupe de singes. Un jour, dans la saison d'hiver, ces singes tt- fTiildaient de tout leur corps par suite d'un vent très-rude qui soufflait contre eux; ils étaient frappés par la chute d'une forte averse de pluie violente et de neige, et ne trouvaient aucun repos. Or quelques singes amassèrent des fruits de goiiiuljà |)areils à des étincelles de feu, se mirent tout autour et soufflèrent par désir ' Voy. page ûs, iiole. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 19.00% accurate

m PANTCHATANTRA. d'avoir du feu. Cependant un oiseau
uummt* Soïlchîiïiïoukha voyant la peine inutile qu'ils prenaient, dit : Hé !
vous êtes tous des fous. Ce ne sont pas des éincelles de feu; ce sont des
fruits de goundjâ. Par conséquent, à quoi bon vous fatiguer en vain? Avec
cela vous ne vous prt'se rverez pas du froid. Cherchez donc i|jiiel(|Uf' (11(1
rmit do hi furtU abrité contn» \o veut, ou une caverne, ou une grotte de
montagne. Aujourd'hui encore se montrent de gros nuages. Alors un vieux
singe d'entre ceux-ci lut dit : Hé, sot! quW-ce que cela te fait? Tais-toi donc.
Et l'on dit : Que celui qui a <iu jii j' ni'Mit n iidros^te pas la parole h
qiK'hjd'im souvent niTchË «lunH se» occupations, a un joucui' qui a perdu,
s'il ûcnive aou pruptx' bonheur. Et ainsi : Le fou qui adn-ss»' la parole h iiii
cluis^ttr qui s'est <i »uué uue peine iuutiie, à un sol qui est dans le malheur,
h'alUrc un ullioul. Mais Toiseau, sans faire cas de lui, r^])étaît
continuellement aux Mij^cs : Hé! î\ quoi boii une pciiH' imiliie? Et comme
il ne cessait nullement de parier, un singe, en colère de s'être fatigué en
vain, le prit par les ailes et le frappa contre un roct et Toiseau mourut. Voilà
pourquoi je dis : Un bois iull('Mi)l<' no m rotii lK* pas ; un rasoir n'a pas d
actiuui sur une pirri\ Considère Sòtchiuioukiia : ou u eu:Mfigoe pas celui
qui ne veut pas èlie uistruit. Et ainsi : En cfTct. nn avis irrite les sots el ne
les calme pas : 1« lail hu par des serpents ne fait qu'augmenter leur venin.
Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 18.95% accurate

LIVRE PHEMiER. 195 Et en outre : H De faut pas donner nn
avi» k tout individu quel qui! Mit. Vois : un sot siqge priva de maison celle
qui avait une bdie maison. ComniGiit cela? dit Dauiaoaka. Karalaka dit :
KIX. — LE rASSERRAIJ ET LE SINUK. Il y avait dans un endroit d*ane
forêt un tahre snmî'. Sur iinf braiicliP pondante de col nrhrc ;ivni(éiabli .s;i
(iciin'nn' et habilail ua coujjlc de (jassereaux des bois. Or un jour qu'ils
étaient là agréablement, un nua^e d'hiver se mit à rf'pnndre la pluie
doucement sans cesser. Cependant un singe qui, frappé par le vent et IVerse,
avait le corps hérissé, jouait de la vinf des dents* et tremblait « vint au pied
du samf et s^assit. Quand la femelle du passereau le vit dans cet état, elle
lui dit : li»-, mon cher ! Pourvu rio rnniis et ilc pieds* tu as l'aspect et la
figure d'un homme : tu es brisé par le froid, soll pourquoi ne te constmis-lu
pas une maison? Lorsque le sinye entendit cela, il lui dit avec colère : Vile
femelle, pourquoi n' observes-lu pas ie silence? Ah ! l'impudence qu'elle a !
Parce qu elle possède une maison, elle se moque de moi. Car La médHuite
femdle d oiseau, la veuve qui porte en savante, ne craint rien en babillant :
pourquoi donc ne la lué-je pas? Après avoir ainsi parlé, il lui dit : Imbécile!
qu as-tu besoin de t'inquiéter de moi ^ Et l'on dit : Ici-bas un sa^c doit parler
quaud on le questionne avec coutiancc; parler aam être interrog(< . c'est
eomme sî ton pteurail dans une forêt. ^ Snml on Saen {vnlg.), ilfiJNOMi
Aetua Smw. * CeslFi^ire dont Ici dents daquai«nt. Sur la vlnft, voy. page
«5, note i. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 18.89% accurate

136 PANTCHATANTRA. Bref, iK's (ne eu singe fut interpellé par celle fcmoHe fière de son nid, il grimpa sur le saml et brisa son nid en cent morceaux. Voilà pourquoi jo dis : li ne faut pas (ionncr un avi» ù lon(individu quel qu'il soiU Vois : un sot «ÎDge priva de maison ceile qui avait uue belle maison. Ainsi, sot que tu es, quoique instruit par de respectables maîtres, tu n'as rien appris; ou plutôt ce n'est pas la faute, car riislriiclion profite et donne du mérite au bon, non au mécbant. Êt i on dit : Qoe fait le savoir B*il est plaée eo lieu non eonrenaUe! Il est oomme une lampe posée dans une erodhe couverte d'obsenrilé Aussi, comme tu as acquis un savoir inutile et que tu n'écoutes pas mes paroles, tu ne connais pas même ta propre tranquillité. Tu es donc sûrement un inférieurement né. Et Ton dit : Ceux qui conuaissenl l'Écriture doivent savoir qu il y a dans ce monde le fils le fils ^lemeot né, le fils sapérieureoienl né et le filà inférieurenient né. Lo filsnd a les m>!^rni-- (jualitésque la mère; le fils «'^T^alenHMiL ur ressemble ou père; le fils snp< i H^urement né le surpasse; le Ois iitit^rieui-eoient né est rioférieur des uiiëi ieurs. Et l'on dit : Râma* ne connaît pas la gazelle d'or^. Et en cuire : Il ne s'inquiète pas même de sa propre perte le méchant qni «e réjouit ' Dont les parois aoot opaques et ne laissent pas passer la lumière. * Roi d'Ayodhyft . que les Hiiidotis honorent comme ?ine inramalion t\o Viflinou. Il fil In cnnqtifMo fl<^ r.<-inkâ ou Cejlâa. Ses exploits ont étt' célébrës parValmlki, Pautour du lUiwdijann. * Voy. ci-après, pajje lAi, note 9. Digitized by Go -^v^i'

The text on this page is estimated to be only 19.79% accurate

LIVRE PREMIER. 157 (lu inullieur (i'aittriii : souvent, au
coiniincenient d'une bataille, quauU la lêle pèrit le tronc danse. Ah ! on dit
ceci avec raison : Dharmabouddhi et Koubouddhi me «ont fous deux conom
: le (ib, par MD M voir inutile, 6t tuer le père an moyen de la lamée.
Comment cela? dit Damanaka. Karataka dit : XX. — VHONNÉTX BOMiB
ET LB PRIPOR. Dans un endroit habitaient deux amis, Dharmabouddhi ' et
Pâpabouddhi ^. Un jour Pâpabouddhi pensa : Je suis pourtant un sot et je
suis affligé de pauvreté. Aussi j'irai en pays étranger; j*emmènerai ce
Dharmabouddhi; avec son assistance j'acquerrai de la richesse, je le
tromperai et je deviendrai heureux. Un autre jour, ii di(à Dharmabouddhi :
Il<', ainiî dans la vieillesse, de quelle action de toi (e souviciidras-hi ?
^'aya^U pas vu de pa\ s étranger, quelle nouvelle raconteras-tu au enfautsl
Et .Ton dit : Gdni qui o*a pas connu en pays étrangers divers idiomes,
eostomes, et cèlera, en paroonrant la Borfaoe de la terre, n*a pas profité du
fruit de la naiflsanee. Et ainsi : L'homme n'acquiert pas complètement la
science, la richesse ni l'art, tant qu'il ne parcourt pas gaiement la terre d'un
pays à un antre pays. Dharmabouddhi, dès qu'il eut entendu ces paroles de
son ami, prit congé de ses aînés, et, au jour favorable, partit joyeux avec lui
en pays étranger. Là, grâce à la capacité de Dliarma' f^liii tjiit n de»
amtimenlê honnétf». ' Celui qui a df matatm» ÊgnUment». Digitized by
Google

The text on this page is estimated to be only 18.72% accurate

m PANTCUATAMTRA. bouUdhi, Pâpabuudiliii uiissl, en
voyagcuiil, aci|uil uuu plus grando richesse. Puis les deux amis, aprt's avoir
fjafpic^ une grande fortune, retournèrent cbc2 eux avec joie et impatience.
Car on dit : Fonr rciix qii ont acquis -n u e, ricb«»t>Mi el art. ot (jiii
dcuieureat eu pa^s élranger, la distauce niéiue li uu krosa' est comme cent
yodjaua^*. Lorsque Pâpabouddhi fut près de sa demeure, il dit è
Dharmabouddhi : Mon cher, il n'est pas convenable de rapporter toute celte
richosse à la iiiiaisuii, car la fintnll»» et les parents en demanderont.
Enfouissons-la donc quelque part ici dans l'épaisseur de la iorHy prenons-
en une petite partie et entrons à la maison. Si besoin est, nous reviendrons
ensemble et nous emporterons de ce lieu seulement ce qu'il nous faudra. Et
Ton dit : Que le sage ne fasse voir h personne sa richesse, si petite qaelie
aoitt car à la vae de ia richesse le cœur d'un ascète même est ëmu. Et ainsi :
Comme la viande est mangée daos Teau par les poissons, par les bèles
sauvages sur terre, et dans Tatr par les oiseaux, ainsi le ricbe est mangé
partout. Quand Dbarmabouddhi eut cnlcndu lela, il dit : Mon cher, faisons
donc ainsi. Après que cela fut fait, ils allèrent tous deux à leur maison et
vécurent heureux. Mais un jour l^âpabouddhi alla pendant la nuit dans la
forêt . prit tout le trésor, remplit le trou et retourna à sa demeure. Puis un
antre jour il alla trouver l)iiarniabouddhi et lui dit : Ami, nous avons tous '
Ou los, mcsur»' do clistanr»" à pi ii [iti s i jjaie à <let>t militas ;nit;l;iis. '
Mohuro de (li»lano ô^f^uU' à qnalro ki-ufas. Suivant <|iH*1«|tK>s
ailcn|>i>, io jodjana nccompn-ndrail que cinq imilei,et même quatre
niilleflet demi. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 24.28% accurate

LIVRE PHEMrER. 129 deux une nombreuse famille, et nous souil'rous par manque d*argent, Alloos donc en cet endroit, et rapportons un peu d'ar^nL — Mon cher, répondit Dbarmabouddhi» faisons ainsi. Mais lorsque tous deux fouillèrent ce lieu, ils virent le vase vide. Cependant Pâpabouddhi dit, en se frappant la tête : Hd, Dli;irni;il)oiiddhi ! c'est loi assurément t|ui as pris cet argent, et pas un autre, car ie trou a été rempli. Donne-m'en donc la moitié, ou je dénoncerai le vol au rot. — Hë, méchant! répondit Dharmabouddhi, ne parle pas ainsi. Je suis certainement Dkarmabwddhi^i je ne fais pas le métier de voleur. Et l'on dit : Ceux qui ont le OGBur boimèle r^fardent la femaie d'autrui comme mie mère, le bien d'an anlie comme une motte de terre, tous les êtres comme eax*fflAme8. Se i|UL'rciiant ainsi, ils allèrent tous les deux a la cour de justice et exposèrent le fait en s'accusant l'un l'autre. Et comme les hommes préposés à l'administration de la justice les renvoyaient à l'ordalie, Pâpabouddhi dit : Ah-! ce jugement n'est pa j uste. Et Ton dit : Dans un procès on cherche uu écrit; en TabseDce d'écrit, des témoins, et s'il n'y a pas de témoin, alers les sages prescrivent lordalie. Aijisi dans rellp jifhiirc j'ai pour témoin la divinité d'un arbre. Elle fera L'un ou l'autre de nous deux voleur ou honnête homme. Puis ils dirent tous : Hé! ton observation est juste. Car on dit: On iiid un liomnic de la (If^rniTrc condition m^me devient li^moin dan» un I locès, Fordalit» ii est pas convenable; mais quest-cc quand cesl une ciivuulé ! ' Ici Dharniaboiiirliibi fait allusion n la sigoificalion dr> son nom.

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 24.14% accurate

m PANTGHATAISTRA. Ainsi, iius aussi, dans cette affaire, hqms uvuos une f^rande curiosité. Demain matin vous viendrez avec nous tà dans l'endroit de la forêt. Cependant PApabouddhi alla à ta maison et dit à son père : P^r<>, cette grande somme d'argent a été volée par moi à DhariiiabniHldlii, et par un mol de toi elle arrivera à luaturité pour nous ' ; autrement elle s'en ira avec ma vie. — Mon enfant, répondit le père, dis donc vite, afin que je parle et que je rende cette fortune assurée. — Père, dit Pâpabouddhi, il y a dans cet endroit-là un grand sami*. Cet arbre a un grand creux : entres-y tout de suite : puis demain matin, quand Je ferai serment, tu diras que Dharmabouddbi est le voleur. Cela fut fait. Le lendemain matin, Pâpabouddlii se baigna, mit un vêtement de dessus propre, et, accompagné de Dharmabouddbi, il alla avec les juges auprès du saml, et dit d'une voix forte : Le Soleil et la Lune, l'Air et le Feu, le Ciel, la Ten'c, l'Eau, bGoeor et l'Esprit, le Jour et la Nuit, cl les deux Guépuscoies, et Dliarma, «HUHiissent la conduite de rbomme ^ Veuérable divinité de la iorét, dis lequel de nous deux est le voleur. Puis le père de Pâpabouddhi, qui était dans le creux du saml, dit : Hé! écoutes, écoutez! cet argent a été pris par Dharmabouddbi. Après avoir entendu cela, tous les hommes du roi, avec des yeux grands ouverts d'étonneurent, regardaient dans les livres ' C'csl-à-dire : nom pourrons en jouir avec aétutHé. * Voy. page laT), noie i. ^ Stance déjà riU-e i \a p«|{c Afi, «m une légère variante. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 23.17% accurate

LIVRE PREMIER. 131 et cherchaient pour Dharmabouddhi une peine proportionnée au vol de Targent, quand Dharmabouddhi entoura de matières combustibles le creux du sami, et y mit le feu. Lorsque cet arbre fut en flanimrs, le père de Pâpabouddhi . le corps à moilit[^] l)nl([^], les y«ui\ crevés, sortit tiu creux du samî en se lamentant d'une manière pitoyable. Alors tous lui demandèrent : Hél qu'est-ce? A ces roots, il leur raconta toute la mauvaise action de Pâpabouddhi, et mourut* Puis les hommes du roi pendirent PApabouddhi à une branche du samt, louèrent Dharmabouddhi, et dirent : Ah I on dit ceri avec raison : Que le lage considère le moyen de réusir* et quill comidëie aussi le pr[^]udice. Sons les yeai d'nœ sotte grue on iebneumon * Ina des grues. Gomment cela? dit Dharmabouddhi. Ils dirent : XXI. — LA (JHIK, LE SKKPENT, L'ÉCREVISSE BT L'ICHNEUMON. Il y avait dans un endroit d'nno fonU un ligulier sur lequel étaient beaucoup de grues. Dans un creux de cet arbre habitait un serpent noir'*[^]. Ce serpent passait toujours son temps à dévorer les petits des grues, avant même qu'ils eussent des ailes. Or une grue qui avait vu sa progéniture dévorée par lui, affligée de la perte de ses petits, était venue sur le bord d un étang et restait les yeux |)!([^]ins de lannes et la face baissf[^]e. Tne écrevisse la vil dans celte position, et lui dit : Mon amie, poun|uoi pleures-tu ainsi aujourd'hui t — Ma chère, répondit la grue, que ferai-je? Je suis malheureuse. Mes petits et mes parents ' NtAouht imptpNwte du Bengale, gnind iebneomon, Vimra MnMimM, Ft* Voy. pa|{e 65, note. 9Digitized by Go -[^]v[^]i'

The text on this page is estimated to be only 22.15% accurate

132 PAMCHATAMHA. on(. été dévorés par un serpent, qui habite dans le creux dun Hguier. Affligée de ee malheur, je pleure. Dis-mot donc s'il y a ({uolijuo moyen de faire mourir ce serpent. l.or>(|iii' IV'crevisse eu! (>ii(endii cela, elle pensa : (icdp {|nfo ei>l pourtant tin ennemi naturel de ma race. Aussi je donnerai un conseil vrai et faux, de telle sorte que les autres grues aussi périssent. Èt i on dit : Kn monUunt une voix douce comme !•> lie iiri^ frais cl un cceur sans pitié» on conseille si bien un etuieini qu'il meurt avec sa race. Puis elle dit : Mon amie, si c'est ainsi, jette donc dct> morceaux de chair de poisson depuis l'entrée du trou d'un ichueumon jusqu'au creux darbre du serpent, afin que Tichneumon aille par ce chemin et fasse mourir ce méchant serpent. Après que cela fut fait, Tichneumon suivit les morceaux de chair de poisson, tua le serpent noir el di^ora aussi peu à peu toutes les grues qui demeuraient sur Tarbre. Voilà pourquoi nou« disons : Otte \(* sajn^p considère le moyen de n^nssir, et cpi'il considère ausj»i le piejudice. Sou» les yeux d uue sotte grue un ichneumon lua des grues. Ce Pftpahonddlii a (l<uir pensé an ni(i'r'n (!«' n'ussir, el non au prf^judice; aussi c'est là le fruit qu'il a obtenu. Voilà pourquoi je dis : Iili.iiiabuiuidlH i l Kuiiltuuddlu me sont tous deux connus : le (ils, par son savoir inulile, (il tuer le jière au moyen de la fumée. De même, fou, (<ii aussi tu as pens(' au moyen de réussir et non au préjudice. Tu n'es donc pas honnête. Tu es en cela absolument comme Pâpabouddhi. J'ai ajijiris h te connaître par cela même que tu as mis en danger la vie du maître. Tu as Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 17.03% accurate

LIVRE PRKMiER. 133 manifesté d« lui-iiuùuie ta mcchaucetë ut ta fourberie. El certes on dit ceci avec raison : Mène en se donnant de la peino, <)ui verrait Tendroit par lequel les paons rendent leur nourrilure, si , ejnyt^ par le bruit des nuages, ees fous ne dansaient pas? Puisque tu mets le oiaitre même dans cette .situation, quel égard auras-tu donc pour quelqu'un de ma sorte? Pour cette raison tu ne dois pas rester près de moi. Et l'on dît : Là où dffs rats innngciU un»' balance d'un mille de ler, un fiiiicoii enlèverait im éluplianl; s'il a eulcvë un eufaut, quy o-t-il en cela d'étonnant? Gomment cela ? dit Damanaka. Karataka raconta : XXII. » LB

DÉPOSITAIRB INPIDELK. 11 y avait dans une ville un (ils de marchand nommé Nandouka ^ et de plus dans le même endroit habitait un marchand nommé Lakchmana^. Cet homme, par snîte de la perte de sa fortune, pensa à aller en pays ûlranger. Et ion tiil : Celui qui a joui des plaisirs, autant qu'il le pouvait, dans un pays ou dans un endroit, et qui y demeure après avoir perdu sa fortune, est un homme méprisable. Et ainsi : Celui 4|ni. là même où il s'est loughleiiips diverti autrefois avec oigneil, se plaint misérablement, est méprisé par les autre». Dans sa maison ôtuil une balarKc, laite d'une pesante masse de fer el arquise par ses aiie»Hres. 11 la mit eu di-pùt dans la maison du chef de corporation Mandouka, et partit en pays ' Qui rejouil. * Ueurtuje. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 24.05% accurate

m PANTCHATANTRA. étranger. Puis, apW's avoir bien lunglniips parcourt! comme il le désirait le pays étranger, il revint dans sa vili**, < l dit au chef de corporation Nandouka : Hé, chef de corporation ! donnemoi la balance que je t'ai confiée. — Hé! répondit celui-ci, elle n'existe plus; ta balance a été mangée par les rats. Lorsque Lakchmana enltMidit cela, il dit : Hé, Natuluiika! ce n'est pîis ta faute si elle a été mangée par les rats. Tel est en vérité ce monde; il n*y a ici-bas rien d'éternel. Mais je vais aller à la rivière pour me baigner. Envoie donc avec moi ton enfant nommé Dhanadéva', (|ue voici, pour porter les ustensiles de bain. Nandouka, qui, par la crainte que lui causait son vol, avait peur de Lakriiiian.t , dil ;i ^ou lils : Mon i iii iul, tofi oncle Lakchmana, que voici, va aller à la rivière pour se baigfier; va donc avec lui et prend» les ustensiles de bain. Ah î on dit ceci avec raison : AuLiiii luuiiit m nioiire do complaisance ni d'altenlioiï euvers quelqu'un, 8iui»i la crainte, la cupidité, ou un motif particulier. Êt ainsi : Lù où il y a des égarrb excès^^ifs ^ntis inulil piuliculer, il làul avoir de la crainte, crainte qui amène à la lin la salisfaciioo. Puis le lils de Nandouka prit les ustensiles de bain et partit jo)eu\ avec Lakcbraana. Après que cela fui lait, Lakchmana se baigna, jeta Dhanadéva, le iils de Nandouka, dans une caverne du bord de la rivière, en couvrit l'entrée avec une grosso pierre, et alla vite & la maison de Nandouka. Le marchand lui demanda : Hé, Lakchmana! dis, où est mon enfant qui est allé avec toi & la rivière? Lakchmana répondit : Il a été enlevé du bord de la rivière par un faucon. — Menteur! dU le marchand, est-ce que Digitized by Go ^^v,!"

The text on this page is estimated to be only 19.87% accurate

LIVRE PREMIER. 135 uuiitj part un iaucon pcul ravir un enfant?
ik'iiii.s-iâiui donc mou fils; autreiucut j on instruirai le roi. — Ué, homme
vëridique ! répondit Lakchmana, un faucon n'emporte pas un enfant; de
même les rats non plus ne mangent pas une balance faite d'une pesante
masse de fer. Rends-moi donc ma balance, si tu veux ton fils. Sf*
qu«^rellant ainsi, ils ;illLT<.'nl tous leb dcuv ù la porte du roif et là
Mandouka dit à liautc voi\ : Oh! une cliohe indigne, une choso indigne se
passe! Mon enfant a été enlevé par ce voleur. Puis les juges dirent à
Lakchmana : Hé ! rends le fils du cbef de corporation, — Que puis-je faire?
répondit celut-ci; devant mes yeux il a été enlevé dti bord de la rivière par
un faucon. Lorsque les juges cntendut iil cela, il^ dirent : Hé! tu ne dis pas
la vérité. Est-ce <ju'un faucon serait capable de ravir un enfant de quinze
ans? Lakchmana répondit en riant : Ué, hé ! écoutei ce que je dis : hh où des
rats niouij-eiit une Laiuiicc d'un iiiillu de k'i\ tiu faicun eiili'vernit un
dlépiiiant; s'il a enlevd un enfant, qu'y n-l-il en cela d'étonHunt ? Gomment
cela? dirent les juges. Ët Iiakchmana raconta toute rbistoire de la balance.
Quand les juges l'eurent entendue, ils rirent de ce qu'avaient fait Mandouka
et Lakchmana, les avertirent tous deux allenialn» metit et leur donnèrent
satisfaction au moven de la restitution de la balance et de l'enfant. Voilà
pourquoi je dis : Là (tù d'*^ rats iiiaiijjcul mu: balance d'un mille <ie 1er, un
finimn enlèverait uu élépliaut; s'il a euluvé uu eufunl, qu'y a-l-il en rein d
éluunaot? Karataka ajouta : Sot ! tu as fait veiU* .silu^ilion h Piiigalaka
Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 19.36% accurate

136 PANTCHATANTRA. parce ([ue tu tic peux sup[)]orl<^r la
laveur do Sandjivaka.» Ah ! on dit ceci avec raison : Génâraleinent, iei-bas,
les gens de basse naissance eenaorent toujours les gens de btuine famille;
les malheureux » celui qui est aimé de la fortne; les avares, celui qui
donne; les mallMmnètes gens, ceux qui sont honnêtes; les pauvres, celui qui
est riche; les persooones affligées de laideur, eeHe qui a une jolie figure; les
méchants, celui qid est vertueux, et les ignorants, rhomme savant en
beaucoup de sciences. Et ainsi : Les gavatib sont odieux «ux iguoranis; les
riches, n\i\ |tiiiivres; les geni» pieux, aux impies; les fcuines vertueuses,
aux feiunies liberliues. Pendant que les deux chacals parlaient ainsi,
Snii(ljivaka, après avoir conil);it(ii iiii iis!;m(avec Piii<;alakii . I<>iiii>.t ,i
terre, tué par les coups des grilles ai|;uës du lion. Puis quand Pingalaka le
vit mort , son cœur fui attendri par le souvenir de ses qualités, et il dit : Oh !
méchant que je suis! en tuant Sandjivaka j'ai mal fait, car il n y a pas de
plus grand crime que la |}erfidic Kt l'on dit : Dans la perle d'un territoire ou
dans la perte d'un sage serviteur est la perte d'un roi, dit-on; cest i tort qu'on
établit enU-c ces deux choses une similitude : un territoire m^e que Ton a
perdu est facile à recouvrer, mais non les serviteurs. En outre, j'ai élevé ce
nianrjeur d*berbe à la dignité de mintstre; après, je l'ai tué moi-même, et
cVst encore une action plus criminelle que j'ai faite. Et Ton dit : Ce Diut\ a
qui lient d' moi sa puissau-e nf tWd pas périr par moi. L'arbre vénéneux
même que Ton a fait croître, il u e)t pas» cuuveuable de le couper soi-
même ' . * Sloka déjà eité; voy. |«f{e 78. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 20.51% accurate

LIVRE PREMIER. 137 Et au milieu de l'usscinbléc je Tai toujours ioué. Que Uirai-je donc devaiil d'autres qui honorent leurs amis d'im grand respecif Et Ion dit : Celui dont on a dit miparaumi «liios nm assoinblt^e : Il a du mérite « on ue doil pus l'accuser, si l'on craint de détruire son aveu Pendant qu'il se lamentait ainsi, Damanaka vint à lui et dit avec joie : Majestf?, vous agissez d'une manière très-pusillanime en vous allliijcjuil ainsi d'avoir tué un iuuuiJj;eur d'herbe malfaisant. Cela ne convient pas à des rois. Car on dit : Un père, un frère, on fils, une épouse on un amî , quand ils attendent & la vie, doivent être tués : il n*y a pas là de crime. Et ainsi : Un roi compatissant, un brAbroane qui mange de tout, une femme eflnmiée, on compagnon mddiant, un serviteur désobéinant, un surintendant n^igent et celui qui n*«it pas reconnaissant doivent être abandonnés. Et aussi : Sincère et fiiusse, dure et aimable, cnidle et compatissante, avare et libérale, dépensant beaucoup et amassent une grande quantité de richesses, la politique d'un roi, comme une courtisane, se montre sons diverses formes* Et aussi : Quelqu'un qui n opprime pas a beau être grand , il pas vénéré : les hommes révèrent les serpente, mais non Garouda', le destructeur des serpents. ' Sloka cilc, comrao If iin-codcnl, h In pnf»e 78. * Vov. paije 58,iimoto i. (iuiroiula rst l'onin-mi dos serpenta, auxquels il fait une guerre acliarnée. li externiioa, dit-on, plusieurs luk l (« Ndgas, issus de kiia^ap et de Kadrou, uoe de ses femmes. Son inimitié contre cette race eut pour cause une qusireHe ds s« mère Vinalâ, autre feauie de Kasyapa , avec Kadrau. Digrtized by Google

The text on this page is estimated to be only 15.62% accurate

m PANTGHATANTRA. Et ainsi : Tu as pleuré ceux qn*i| ne fiitit pas pldurér, et lu prolères des paroles de si^gesset Les sages ne pleurent ni les morls ni les vivants. Après que le chacal lui eut adressé ces exhortations, Pingaiaka cessa de regretter Saodjtvaka; tl éleva ûamanaka À la dignité de niÎDÎBtre, et régna lui-même heureusement. DigitizcHJ by Google

The text on this page is estimated to be only 18.89% accurate

LIVRE DEUXIÈME. L'ACQUISITION DES AMIS. ici
commeacG ie dcuêiic iivre, intitulé TAcquisition des Amis; en voîd le
premier sloka' : Ceux même qui boôlmi» moyens, sib sont sage» ,
intelligents, înstiils« font*|iromplemeiil lears affaires, comme le corlieau,
le rat, le daim et la lorloe. On raconte ce qui suit : 1. — LE CORBEAU, LE
BAT, LA TORTUE ET LE DAU. Il est dans la contrée du Sud une ville
appelée MahilAropya^ . Pas bien loin de cetlo ville il y avait un grand
figuier ln\s-haul , donl les fruits étaient mangés par divers oiseaux, dont le
creux était rempli d'insectes, et dont l'ombre ranimait les voyageurs, fît
certes on dit avec raison : I/arbiv à lombre duquel dorment les bêtes, dont
les feuilles sont coupées toDl autour par des qnmtîléB d^oiseau, dont le
creux est rempli d'insectes, dont le trône est aimé des troupes de singes,
dont les ffeois sont sucées avec coi^anee par les abdles, mérite vraiment des
âoges : avec tontes ses parties il donne la joie è une réunion de nombreuses
créatures, comme un autre protecteur de la terre. Or là habitait un corbeau
nommé Laghoupatanaka'. Comme * Voj. page 7, iiolc I . • Voy. page a , noie
6 et note 7. '• Qui rote avec Ugèreié. Digrtized by Google

The text on this page is estimated to be only 23.43% accurate

m PANTGHATANTRA. un jour il i<'eii allait vers la ville pour chercher sa subsistance el qu'il regardait, un chasseur très-noir de corps, avec les pieds crevassés, ies cheveux hérissés, la figure d'un serviteur de Yama ^ et un filet à la main, se trouva en face de lui. Lorsque le corbeau le vit, il eut peur et pensa : Ah! ce méchant va maintenant vers le li|juicr, ma demeure. Par consLMjiiciil on ne sait pas si aujourd'hui il V a!!ra ou non (icstruclion des oiseaux (jui lial)il<'ut sur le ligulier. Après avoir ainsi fait toute sorte de rétlxions, il retourna aussitôt, alla au fi^^uicr. et dit à tous les oiseaux : Hé! voici un méchant chasseur qui vient avec un filet et des grains dans les mains. H ne faut donc nuUement se fier à lui. Quand il aura étendu le filet, il jettera des grains. Vous devrez tous voir dans CCS grains (juelipie chose de pareil au poison kàiaoula Pendant qu'il parlait ainsi, le chasseur vint là au pied du figuier, étendit le filet, jeta des grains pareils au sindouvâra^ s*cn alla pas bien loin et se cacha. Mais les oiseaux qui se trouvaient là, retenus par les paroles de Laghoupatanaka comme par un verrou, restèrent à regarder ces grains comme si c'étaient des bourgeons de poison hâlAhala, Cependant un roi des pigeons, iinimé Tchitra|;rîvu ', courant ra et là avec une suite de mille serviteurs pour chercher de la subsistance, aperçut de loin ces grains. Bien que Laghoupatanaka s'efforçât de l'en empt^cher, il vola par gourmandise pour les manger, et fut pris dans le filet avec sa suite. Êt certes on dit ceci avec raison : Alix sotB qtii se livrent à la gouniandi<^, comme aux poisâouti qui habileot au milieu des eaux, une mort iuallcndue arrive. ' Voy. pafye î , note ^ . - Pnisoii fjiii sot lit de la morlorstiirelli' lui iiaRaUtH', l> p(»iM)ii fui .n.ilc Sivu, ol, s'élant &nrU- dans In Roq;»- dieu, il y imprima iino laciî.' noin' i-t liioUH^Hltle. ' Arbuste donl le nom vulgaire est Séduâri, Vilex U i/ulta, Vilex fWjjMul». * Qui ai* MU de diJVrwtf* cwhur». Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 18.06% accurate

LIVRE DEUXIÈME. iki Ou plutôt il en est ainsi par Thoslilité du deslin. 11 uy avait pas de sa faute. Èi l'on dit : GomineQl le desceodant de Poultifttya ^ n a-t-ll pas reconnu un crime dans Tenlèveiient de la femme d*iin autre î Gomment Râma n*a4>il pas vu la non-e&Mtenoe de la gasdie d*or*? Et comment anaai avec les dés Yottdhidithtra ' s^estpil ruiné mconsidérément? Ceux dont resprit est égttré par l'approdie du malUear perdent ordinairement Hntdligenee. Et aiosi : L*inlellîgenoe de ceux même qui sont grands, quand ils sont pris dans le Blet de la mort et ont Tesprit troublé par le destin, va de travers* Cependant le cluisseur, dès qu'il les vit pris, nrrounit joyeux et avec an bAton lev(5, pour les tuer. Tcliitraj^rîva. lorsqu'il reconnut qu'il était pris avec sa suite et vit venir le chasseur» dit aux pigeons : Ah! il ne faut pas avoir peur. Car on dit : r.olui iiiiU's les infortunes, np perii pus IVspril, arrive assuriitciil à lu liu (le ces iarortune&, par In Ibrcc de son esprit. Et ainsi : Dans la prospérité et dans l'adversité ceux tjui sont grands restent les marnes : le soleil est rouge h son lever et rouge également h son coucher. Ënlevons-nous donc tous gaiement avec le lilet; allons hors ' nflvann, «iottvorain i`r l^nkA, ravisseur de Sllâ , femme de Rîima. ' nAniri . <`il'" par son |)t"rc, ;«"t'(ait rrlirô <`am une fofiM nver .sa rcmiii»' Sitâ et son frère Lakciuiiina , lorsque Kàvana vint colever ia prin(-t'i>ii4}. Cul eiilèveitient eut lîea au moyen d'an stratagème. Un mauvais génie, nommé Marilcba , se présenta devant RAm sMis la forme d*une^ielle dW. Rttaa se mît à la poursuite de cette selle, et laissa son frère auprès de sa femmo. Marlclia, blessé par Rtma, poussa un cri et imita la voix de ce prince. Pendsol que Laidimaua volait au secours de son frère, dont il croyait les jours menacés, SHA, restée senle, fut enlevée par BAvaua et «raporlée à travers les airs. ' L'afnô df«cii»q princes Pândavas, fds de Kminlî ot rit- Pandou, suivant les uns, et sciun (l'aiilm. de Yama ou Dbarroa. U joua, dit-on, et perdit ses KiatS| ms quatre frères et sa femme Draupadi. Digitized by Gc) ^v,l'

The text on this page is estimated to be only 14.91% accurate

m PANTGHATitNTRA. tle sa vue, et délivrons -aous. Aulrciiiont, si, troublés pai* la crainte, vous ne prenez pas gaiement votre voit alors vous Irou^ verez la mort Ët Ton dit : Des fils niêiïK» lon{fs et minces, s'ils sont nombreux et <^gfiux, résistent toujours iHu* leur graiitl noiiiibi e à beaucoup d'ctTorts : il en est de même des bons. Gela fut fait : ils s'en allèrent à travers les airs, emportant le filet du cbasseur. Le chasseur courut sur terre après eux; puis il leva les yeux en Tair et récita ce sloka* : Sans «|u*ils se donnent jwtir ninsi Hiff» (îc pine. ce n quoi pensent les ^ns vertiTcux s'nrromplil pour eux. Voyez! en senvolaol les pigeons échappent aux niéchantti. Ou pliitAt : Ces (lisoooux s'eit vont lestement et emportent lo tilet; mais quand ils se disputeront, ils s abattront, cela n'est pu douteux. Laghoupatanaka cessa de chercher sa subsistance et les suivit par derrière, curieux de voir re (jui arriverait. Or le chasseur, quand il vil le^ j)ij]p(>ns hors de portc^c de vue, s'en retourna désespéré, en récitant ce sloka : Ce qui 08 doit pas arriver n*amvc pas, et ce qui doit arriver arrive, mtme sans que Ton fîne aucun effort : une chose même qai est dans h paume de la main se perd, si die ne doit pas exfarter. Et ainsi : Qaand le destin est oratraîre, si d*uoef façon quelconque on acquiert quelque bien, alors ce bjen s'sn va en emportant antre choie encore, comme le trésor Senkha*. 11 faut donc renoncer au désir de la chair d'oiseau, puisque ' V<ij. l'ajji' 7, liolf 1 . * Nom d'un des neiiit Irésors de Kouvéra, dieu der* ti<-liesiscs. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 24.92% accurate

LIVRE DEUXIÈME. U'i mon filet même» qui me servait comme moyen de faire vivre ma famille, est perdu. Lorsque TclittragrIva vif qae le chasseur avait disparu, il dit aux pigeons : Hé! ce méchant chasseur sVn est retourné. Allons donc tous résolument dans la réfpon au uord-est de la ville de Mahiiàropp^ Là un rat nommé Uiranyaka^, mon auii, coupera les rets à tous. Car on dit : A tons les moftels, quand an malheur leur arrive, uo antre qa*an ami ne dmmc pas asnslanee, ne fttt«e même que par des pardes. Les pigeons, ainsi exhortés par Tchitragriva» arrivèrent au trou d'Hiranyaka, qui était comme une forteresse. Hiranyaka, fourré dans son trou pareil à une forteresse et pourvu de mille ouvertures, vivait heureux, sans crainte d'aucune part. Et : Prévoynt le danger à venir, le rat, savant en politique, habitait là un trou à cent ouverture», qu'il avait fait Tchitragrhra alla à l'ouverture do tron pareil à une forteresse, et dit d une voix forte : Hé, hé, ami Hiranyaka! viens, viens vite. Je suis dans une très-roalheureusc situation. Quand Hiranyaka entendit cela, il resta caché dans son trou pareil à une forteresse, et dit : Hé, hél qui es-tu? Pourquoi es-tu venu? Quelle est ta malheureuse situation? Dis. Lorsque Tchitra(frtva entendit cela, il dit : Je suis le roi des pigeons nommé Tchitra» grtva, ton ami. Viens donc vite; c'est pour un motif très-sérieux. Quand le rat entendit cela, il sortit à la hAle, les poils du corps hérissés, le cœur joyeux et l'esprit résolu. Et certes on dit ceci avec raison : Des amis qui ont de raflèetion et réjouinent les yeox viennent toujours dans k demenre des maîtres de maison tranquilles. * Voy. |tape a , note 7. ' Qui e\$t d'or. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 17.13% accurate

m PANTGHATANTRA. Le lever du soleil, la poKenioii de bétei, un récil de BhAralt\ une fenuDe cbërie et un bon ami «ont des dioses nouvelles tout les jonm. Et ainsi : Celui dans la maison de qui des amis se rémiisseot coostammenC a dans le cœur one satisfaetion à laquelle aocune joie n*est eomparable. Puis lorsqu'il vit Tcbitragrîvn pris dans le filet avec sa suite, Hîranyaka dit avec tristesse : Ué ! qu est-ce? — Hé î répondit le pigeoD, puisque tu le vois, pourquoi questionnes-tu ainsi? Car on dit : V;iv niolil", par quel moyen, à quei moment, en quelle faron, <le (|iirtlt^ espèce, ilans ((iicl espace He temps, dans <piel lieu on fnit une i)onrio ou urif» mauvoisl' inliuii, par ch motif, parce moyen, n ce mornent, eu relie fiiroii, de celle càpècr, (Inns cet espace de leiups, dans ce iieu, cela vient par la puissance du <iesiiu. Ainsi je suis tombé dans cette captivité par la gourmandise. Maintenant d(^livre-nous des rets; ne tarde pas. Apres avoir entendu cela, Hirauyaka dit : Ah! on dit ceci avec raison : D'une distance de cent yodjanas* plus la moitié, Toiseou voit sa noarritore; mais par reflet du destin il n'aperçoit pas le filet qui est à o6té de El ainsi : Qoand je vois le soleil ei la lune tourmenté» par Râbou \ les éléphants, les serpents et les oiseaux captifs, et les sages dans rindigeace, ma pensée est : Ah l le destin est pousantl Kt ainsi : Les oiseaux même, qui parcourent les points les plus retiré des airs, * Déesse de ta parole. * Voy. pge i»8, DOle S. ' Voy. page 69, noie s. Digrtized by Google

The text on this page is estimated to be only 20.93% accurate

LIVRE DEUXIÈME. i&5 loiiili 'lit (iiiiis te niallieur; h'n pdissons sont pri-^ jwir i adiosse di'S j>fkheurs jusque (liins l'Océan, doril l'eau u'u pas f uni. (.)ii"<>st-ce, ici-bas, que se mal cotiiluiie, et qu'esl-ce cjue bien faire 'jn' l ii\antiij|o y a-l il îi acquérir une |>usitiun ? Le destin élcmd le bras du maibeur et nous saisit inème de loin. Après qu'il eut ainsi parb^, il se mit à cuuper les rets de Tchilragriva. i\on, dit Tthilagrîva, ne fais pas ainsi. Coupe d*abord les rets de mes serviteurs, ensuite les miens. Lorsque Hiranyaka entendit cela, il se fâcha et dit : Hé! ce que tu dis D*est pas convenable, car le serviteur vient après le maître. — Mon cher, répondit le pigeon, non, ne parle pas ainsi. Tous ces malheureux sont sous ma protection; ils ont même quitté un autre maître et sont venus avec moi. Comment donc ne leur témoigoerais-jc pas même ce peu d'égards? Èt loo dit : Quand un roi a toujours beaucoup d'^rds pour ses tervileors, oeuit-ci, ' «atisbits, ne Tabuidoonent joniab, km même qu'il est saos fortæoe. Et ainsi : confiance est la racine de la puissance; c'est (jrâcc h elle que Télépbant est chef de troupe : le lion, quoiqu'il r^e sur les animaux* n*est pas eoloré des animaux. D'ailleurs il peut se faire que tu te casses les dents en coupant mes rets, ou bien que ce méchant chasseur arrive. Alors je tomberais certainement dans l'enfer. Et Ton dit : Le DiaJb'e qui peut ^tre heureux quand d'hoiitit^ies serviteurs sont dans la peine va dans l'enfer dans l'autre monde et est affligé ici-bas. Après avoir entendu cela, Hiranyaka fut joyeux, et dit: Hé l je sais que c'est le devoir d'un roi; mais ce que j*ai fait était pour t'éprouver. Ainsi donc je couperai les rets à tous, et 10 Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 20.29% accurate

i&6 PANTGHATANTRA. de celle manière tu seras entouré «le inaucou^» de pigeons. El Ton dit ; Un roi qui a Unijoun de la compassion et de la libéralité pour ses serviteurs est digne de régner même sur les trois mondes*. Après avoir ainsi parlé et après avoir coupé les rets à tous, Hiranyaka dit à Tcbilagrîva : Ami, va maintenant à ta demeure; si un malheur t*arrive encore, reviens. En disant ces mots, il le congédia et rentra dans sa forteresse. T(liitia<|i îva avec sa suite retourna à sa demeure. Et certes on dit ceci avec raison : L'homme qui a des amis accomplit vraiment des choses difficiles à accomplir; c'est pourquoi il faut se faire des amis pareils à soi-même. Le corbeau Laghoupatanaka, lorsqu'il vit Tchitragrîva ainsi délivré du filet, fut étonné et pensa : Ah! quelle intelligence a cet Hiranyaka! quelle force et quelle perfection de forteresse ! Telle est donc la manière dont il délivre les oiseaux d'un filet ! Et moi je ne me fie à personne et je suis léger. Pourtant je veux me faire de lui un ami. Et Ton dit : Les sages, quand ils sont dans le monde, doivent attendre le lever de la lune : le maître des rivières*, quoique plein, attend le lever de la lune'. Après avoir ainsi réfléchi, il descendit de Tarbre, alla à l'ouverture du trou et appela Hiranyaka, en imitant la voix de Tchitragrîva : Viens, viens, hé Hiranyaka, viens! Quand Hiranyaka entendit cette voix, il pensa : Y a-t-il encore quelque autre pigeon resté dans le filet, qu'il m'appelle? Et il dit : Hé! qui es-tu ? Le corbeau répondit : Je suis un corbeau nommé * Le del, la terre «t Tenfer. * Votâui, ' Allunon «n phénomène de la marée au naöment de la lune. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 25.24% accurate

LIVRE DEUXIÈME. 1 & 7 Lagboupatanaka. Lors({uc Hiraayaka entendit cela, il se cacha de son mieux, et dit : Mon cher, va-t*en vite de ce lieu. — Je viens près de toi pour une affaire importante, dit le corbeau; pourquoi donc ne veux-tu pas avoir une entrevue avec moi? Hiranyaka répondit : Je n*ai pas de motif pour avoir une entrevue avec toi. — Hë! dit le corbeau, comme j'ai vu Tchilagrîva d(!*livrë par toi de ses liens, j'ai conçu pour toi une grande affection. Ainsi, si jamais je suis pris dans un filet, je trouverai par toi délivrance. Fais donc amitié avec moi. — Ah! dit Hiranyaka, tu es le mangeur, je suis la proie. Par conséquent, quelle amitié peut-il exister entre toi et moi ? Et Ton dit : EnliT doux porsonnos donl la ridiosso ost ('{falo, ciilic floiix personnes dont la race est égale, il peut y avoiï* amitié et mariage, mais pas entre fort et faible'. Eraiusi : Le fou qui a la sottise de se faire un ami qui n*eat pas soo ^jal , qui est infôrieor on supérieur k loi, devient ridicule aux yeux du monde. Va-t'en donc. — H(K Hiranyaka! dit le corbeau, me voici assis à la porte de ta forteresse. Si tu ne fais pas amitié avec moi, alors je m*6térai la vie devant toi, ou bien je me laisserai mourir de faim. — Hé! dit Hiranyaka, comment puis-je faire amitié avec toi, mon vieil ennemi? Et Ton dit : Avec nn ennenii il ne fout pas conclure Talliance même la pins étroite : Tean, même trèsHdiaiide, ^int le fen. Toi et moi, dit le corbeau, nous ne nous sommes pas même vus : comment serions-nous ennemis? Pourquoi donc dis-tu une chose déplacée? — L*inimitié, répondit Hiranyaka, est de deux ' Ce »loka est déji dié dans le livre I , page 88. 10. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 25.66% accurate

m PANTGHATANTRA. sortes, naturelle et accidentelle. Èb bien, tu es notre ennemi naturel. Car on dit : L'inimitié accidentelle est bientôt déniée par des qualités accidentelles; Mais le sacrifice de la vie, l'inimitié naturelle ne finit pas. Hé! dit le corbeau, je désire entendre quel est le caractère des deux sortes d'inimitié. Dis-le-moi donc. — Hé! répondit Hiranvaka, l'inimitié accidentelle cesse par un motif: ainsi elle s'en va à cause d'un bienfait qui l'égale. L'inimitié naturelle, au contraire, ne s'en va en aucune façon. Ainsi, par exemple, entre les ichneumons et les serpents, entre les animaux herbivores et ceux qui sont armés de griffes, entre l'eau et le feu, entre les dieux et les démons, entre chiens et chats, entre les femmes d'un même mari, entre riches et pauvres, entre lions et éléphants, entre chasseurs et daims, entre les gens de bonne conduite et les gens vicieux, entre les femmes vertueuses et les femmes libertines, entre ignorants et savants, entre les bons et les méchants, il existe une éternelle inimitié. Et si aucun n'est tué par un autre pour quelque motif, néanmoins ils se rendent la vie triste. — Hé ! dit le corbeau , cela n'a pas de raison. Ecoute mes paroles : Pour un motif on devient ami, pour un motif on devient ennemi; aussi le sage doit-il contracter à la fois l'amitié et l'inimitié. En conséquence, entre avec moi en liaison et en devoir d'ami. Hiranyaka dit : Quelle liaison puis-je avoir avec toi? Hé! écoute la quintessence de la politique : Celui qui veut se réconcilier avec son ami, lorsque celui-ci s'est montré une fois méchant, reçoit la mort comme la mule qui emportait un fœtus \ * Voy. fivn 1, pi(e 1196! note «. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 12.97% accurate

LIVRE DEUXIEME. W) Et si Ton 86 dit : Je suis bon, personne ne me fera souffrir d'ininitié, cela n'est pas non plus vrai. Et Ton dit : Un lion a Aie à Pàini, IViufoir (\o la i^rammaire, une vie qui était chère; un «Hepliant a <^cras(^ h^slenieil le sa]e Djaiiiiini*. fp cn^nlcnr de îa Mtniftnsi\; un inakara ' a Iné, mr le boil de la nit r, l'iiijjalu \ qui possédait la connaissance des niètie.N [»oe!i(jues. Que sijjnie le nièrile pour les bêtes, qui ont l'esprit enveloppé des ténèbres de l'ignorance, et ont de très-grandes colères? Gela est vrai, dit le corbeau; cependant écoute : Chez les linmtiif > Tamitié naît des iwns otiices; chez les hèles et les oiseaux, d'un m i itif particulier; chez les sols, de la crainte et de la cupidité; chez les huus, de la simple vue. Et ainsi : Pareil à une cruche d'argile, le nièchaulesl facile à diviser et diliîcil<' à luiir; mais le hou, pareil à une cruche dur, eai diÛicile à divi^ei- et facile à unir*. Et en outre : De mène que, daos la canne à saen, à partir de Teilrënittié, de nceod en ncead gradaellement le jas devient meilleur* aion eit rarailië des bons; mais odie des mécliaQfai est le oonlraire. Et ainsi : Grande au oommeneeroeot et diminuant par degrés, petite d'abord et * Sageet gnumnairieD qui vécut à uha épmp» lri§-«iMieDBe. Il ai le père de la grammaire «snsrrilf». ' Saint pcrsouage célèbre, qui foiula rccolo de philosophie appelée NfinAnsâ. * Animal fabuleux, luonstre marin que l'on confond ordinairement avec le crocodile et le requin. * PenooDag» fabulmiz auquel eu aUfSbue un' taraité de proiodie. * 1m mots que je rends par/unfe'd fmtt st d^kih à mir, et par diffieUt à dmaÊT H JucOê è tmit, Mpiifieat, par rappoK à un «aee d*aqlile : qui eat fadle A briserai dont an rqoint diSidlenenl lee merceaus; que Ton brise avec peine et qne fon raceouiniode avec facilité. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 19.60% accurate

150 PA.NTCHATAiNTRA. augmentaul plus tard, l'amitié des méchants et celle des bons diiTièrent comoie foiufare de ia première moitié du jour et celle de la seconde. Je suis bon assurc^meil; en outre» jo te (l«^livre de toute crainte [»ar des serments et aiitres promesses. — Je nm pas de conliance en tes sermenU, répooUit Uiraiiyaka. Car on dit : 0 ne fiiot pai se fier knii ennemi, quand même il s'eel réconcilié par des iermeoto : on raconte qu'uprès avoir fait un serment Sakn tua Vritra Et ainsi : Sans la confiance, on ennemi d*enlre les dieni mène n'a pas de snecis : ce fut par soile de la confiance de Dili que Tentant qn^^e portait dans son sein fiit déchiré par le maître des dieux *. Et en outre : Aussi, ici-bas, le sage qui désire pour lui prospérité, longue vie et bonheur, ne doit pas se lier même h Vrihaspali \ Et ainsi : Mi^ino par la pluë ptitile ouvertun> un rnnemt [»édètrc au dedans, et il détruit ensuite peu à peu, comme un lac un radeau. Et aussi : n ne iant pas se fier à celui qui se défie; il ne faut pas non plus se fier à celui qui a eonfianoe. Le danger qui natt de la confiance détruit jusqu aa\ racines. Et ainsi : Le&iUe même, quand il se défie, n*est pas taé par les plus forts, et les forts même, quand ils se fient, sont bientôt tués par les foible8\ * Vanaate d'un sloka déjà cité dses le fine I, page s8. * SloVa cité dans le livre I, page 38. ' Répétition d'un sloka du livre 1 , paj^c 98. * Varianta d*an sloka cité dans le livi-e I, page a 8. Digitized by Go

The text on this page is estimated to be only 20.75% accurate

[LIVRE DEUXIÈME. Et encore : 151 Tfoit dioses Mmt établies
dm» les reeueib de pditupie : la pratique du bien, dam eehii de
Vichnougoiipita ' ; racquisition des «mis, dans edui du fib de Uirigou't el,
dans cehii de Vrihaspati \ la déBanee. Et ainsi : Même avec une grande
fortune, celui qui se (ie à des ennemis et à des femmes qui n*ODt pas
d'affection trouve par là la fin de sa vie. Lorsque Laghoupatanaka qu\
entendu cela, il ne sut que répondre, et pensa : Ah! quelle haute intelligence
il a en malière de politique! Et vraiment, à cause de cela même je tiens à
être son ami. Puis il dit : Hé, Hiranyaka ! Les bons deviennent amis en
faûant sept pas ensemble, disent les hommes savants; par conséquent, toi
qui as acquis mon amitié, écoute ce que je vais dire. Tout en rostaiit dans
cette forteresse, tu te livreras avec moi continueiement et toujours à la
conversation et à des entretiens sur le bien et le mai, si tu te défies ainsi.
Après avoir entendu cela, Hiranyaka pensa : Ce Laghoupatanaka se montre
habile parleur el véridique; il est donc convenable de faire amitié avec lui.
Il y aura de beaux el éloquents entretiens. Et il dit : Si c'est ainsi, eh bien je
consens à être ton ami. Mais tu ne mettras jamais le pied dans ma
forteresse. Et Ton dit : D'ubord l'ennemi, très-timide, m; glisse tout
doucement h terre; puis il s'abandonne à la licence, couuue la main d'un
galant sur les femmes. ' Uu ldiiiiik\;i. \oy. page 3, uote 5. ' Soukra. Voy.
pag«- j, nota 3. Voy. page « , note s.

The text on this page is estimated to be only 21.15% accurate

m PANTGHATANTRA. Quand le corhenu eut entendu cela, il dit : Mon cher, si c'est ainsi , eh bien soit ! Dès lors ils ne cessèrent tous les deux de jouir du plaisir d'entretiens éloquentes; ils passèrent le temps à se rendre service l'un à l'autre. Laghoupatanaka apportait des morceaux de viande bien propres pour Htranyaka , et Hîranpka apportait d'excellents grains et d'autres ahnients exquis pour Laghoupatanaka. Et certes cela convenait pour tous deux. Et l'on dit : Donner, recevoir, raconter au secret , questionner, manger et faire manger, voilà six sortes de marques d'affection. Et ainsi : Sans service réciproque . personne n'a (l'influence) en aucune manière, car c'est la cause de l'illusion que les dieux donnent ce que Ton désire. Et aussi : l'attachement existe dans le monde tant (l'inné) est donné: le veau, quand il voit (ju) n'a plus de lait, abandonne sa mère. ^Ovez la vertu du don! aussitôt il fait naître la couitance; par &a pukbaice lin eiuieiui lueine devieul un atai à riiiâtaiil. Et ainsi : Je crois vraiment qu'à l'instinct même privé de jugement un don est plus cher que son petit même : car voyez, la femelle du buffle, quand on ne lui donnerait que du sédiment d'huile, donne toujours tout son lait lora même qu'elle a un petit. Bref: Le rat et le corbeau conçurent une affection sans bornes, inséparable comme Tongle et la chair, et devinrent très-grands amis. ' Ainsi le rat, touché(?) des bons offices du corbeau, devint si confiant que, fourré entre ses ailes, il jouissait toujours du plaisir de la conversation avec lui. Mais un jour le corbeau vint les yeux pleins de larmes, et dit au rat : Hé» Hiranyaka! j'ai Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 26.63% accurate

LIVRE DEUXIÈME. 153 maintenant de l'aversion pour ce pays; aussi m'en irai-je ailleurs* — Mon cher, dit Hîranyaka, quel est le motif de ton aversion? — Mon cher, r^ondit le corbeau, écoute. Dans ce pays-ci, par un prodigieux manque de pluie, une famine est venue. Par suite de la disette l«s gens sont tourmentés de la faim: personne ne donne même seulement les restes de nourriture. En outre, dans chaque maison il y a des filets tendus par les gens affamés pour prendre les oiseaux. Moi aussi j'ai été pris dans un filet, et je m'en suis à peine retiré la vie sauve. C'est là le motif de mon aversion. — Mais, dit Hiranyaka, où t'en va-tu? — Dans la région du Sud, répondit le corbeau, il y a au milieu d'une épaisse forêt un vaste étang. Là j'ai un très-grand ami, plus grand ami même que toi, une tortue nommée Mantharaka^, et elle me donnera des morceaux de chair de poisson. Je les mange et je passerai le temps dans le plaisir d'entretiens éloquents avec elle. Je ne veux pas voir ici la destruction des oiseaux par les filets. Et l'on dit : Quand un pays est frappé de sécheresse l'herbe est morte, heureux sont ceux, mon enfant, qui du moins évitent la ruine du pays et la destruction de la race. Et ainsi : Sagesse et royauté ne sont certainement jamais égales : un roi est vénéré dans son pays, le sage est vénéré partout. Si c'est ainsi, dit Hiranyaka, alors moi aussi j'irai là avec toi, car moi aussi j'ai une grande affliction. — Hé! dit le corbeau, quelle affliction as-tu? Raconte-moi cela. — Hé, ami! répondit l'oiseau, il y en a long à dire. A ce sujet, quand nous serons allés là, je te raconterai tout en détail. — Cependant, dit le corbeau, moi je vais dans les airs, toi tu marches

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 24.69% accurate

m PANTCHATANTRA. sur la terre; coiiiment donc peux-tu venir avec moi? — Si lu as rintention de sauver ma vie, répondit le rat, alors tu me feras monter sur ton dos. et tu me conduiras là. Je ne puis pas aller autrement. Lorsque le corbeau entendit cela, il dît avec joîe : Si c'est ainsi, alors je serai heureux de le porter longtemps. Je connais les huit sortes de vol, à commencer par le vol ensemble. Èt Ton dit : Le vol ensanUe» le vol en avant, le grand vol, le vol en bas, la rooe, le vol oblique, le vol baot, et le buîtième vol , appelé l<^;er. Monte donc sur mon dos, afin que je te conduise avec facilité à cet étang. Gela fut fait. Hiranyaka monta à Tinstant même sur le corbeau. Celui-ci l'emporta et partit au vol appelé vol ensemble; puis il ii\U\ tout doucement avec lui vers l'étang. Cependant, q«iand Mantharaka , «jui connaissait le lieu et le temps, aperçut de loin Laghoupatanaka avec le rat sur son dos. elle pensa : Ce corbeau n'est pas ordinaire, et elle entra vite dans Teau. Laghoupatanaka, après avoir déposé Hiranyaka dans le creux d'un arbre qui était au bord de l*étang, monta luimême au haut d'une branche, et dit d'une voix forte : Hé, Manlharaka, iMantharuka, viens, vions! Moi ton ami le corbeau nommé Laghoupatanaka, j'arrive après longtemps, le cœur attristé de regret. Viens donc et embrasse-moi. Car on dit : A qaoi bon le sandal avec le camphre, et à quoi haa les fnnds dairs de InneT Tout cela oe vaut pas la aeixième {Nirtie du corps d'an ami. Èt ainsi : Qui B créé cette ambrosie, ce couple de syllabes : Ami, prolcclioD contre les melheors el remède contre la soiiffinnoe du chagrin 7 Lorsqu'elle eut entendu cela et qu'elle eut mieux reconnu le Digitizeu by Google

The text on this page is estimated to be only 25.26% accurate

LIVRE DEUXIÈME. 155 corbeau, Mantharaka sortit vite de l'eau, les poils du corps hérissés et les yeux pleins de larmes de joie, et elle dit : Viens, .viens, anû, embrasse-moi! A|r(>s si longtemps, je ne te reconnaissais pas. Voilà pourquoi je suis entr^ dans Teau. Et l'on dit : Avec celui dont on ne oonnolt pas la force, ni la famille, ni la conduite, il ne laut pas foire de liaison, a dit Vrihaspati *. Après que la tortue eut ainsi parlé , Laghoupatanaka descendit de l'arbre et l'embrassa. Et certes on dit ceci avec raison : A quoi 1)011 des torrents d ambroisie pour y laver îjoii corps '! L enibrassèment d'un aHii après longtemps n a pas de prix. Qnand ils se furent ainsi embrassés tous deux, les poils du corps hérissés tle juie, ils s'assirent sous l'arbre et se racoutèrent l'un h l'autre l'histoiro fie Ipurs nveiitun.^. Iliriinvnka aussi snhia Mantharaka, et s'assit auprès du corbeau. Mantharaka le regarda et (lit h Laghoupatanaka : Qui est ce rat, et pourquoi, bien qu'il soit ta pâture, Tas-tu fait monter sur ton dos et l'as-tu amené ici? Cela ne doit pas avoir un motif de peu d'importance. Lorsque Lai;lioupatanaka eut entendu cela, il dît : Hé ! ce rat, iioiiiiiné Hiranyuka, est mon ami et en quelque sorte ma s^onde vie. Bref: De même que les gouttes d*eau do nuage, de même que les étoiles au cwl , de même que les grains de sable sont sans nombre, ainsi les qualités de ee généreux lont inmnbnFBbles. Tombé dans on tris-graDd désespoir, il vient près de toi. Quelle est la cause de son désespoir! dit Mantharaka. — Je t'ai questionné là-bas, dit le corbeau ; mais il a répondu : Il y en a long à dire; quand je serai là, je raconterai cela. Il ne • Voy. page a , note i. Digitized by Google

150 PANTCHATA.NTRA. me l'a pas conté à moi non plus. Mon cher Hiranyaka, faisons donc maintenant connaître à tous les deux la cause de ton désespoir. Hiranyaka raconta ; il. — HISTOIRE D'tilRANY.VkA. 11 y a dans la contrée du Sud une ville appelée IfahilÂropya ^ Pas très-loin de cette ville est un couvent du vénérable Maheswara^. Lti habitait un religieux mendiant, nommé Tàmra> Ichôûda'. Ce religieux mendiait dans la ville; ii recevait beaucoup d'aliments préparés, revenait au couvent et prenait sa nourriture. Il mettait là le reste des aumônes dans un pot i aumônes, et pendait ce pot k une cheville, et ensuite il dormait. Le matin, il donnait ces aliments aux travailleurs, et ordonnait là dans la luuison du dieu le nettoiemnt, Tcnduit avec la bouse de vache, rembeltisseuient et autres travaux. Mais un jour mes serviteurs me dirent: Maître, dans le couvent de Tftmratchoûda il y a toujours une grande quantité d'aliments prqwirés pendue & une cheville. Nous ne pouvons pas les manger; mais pour le maître il n'est rien d'inaccessible. A quoi donc sert-il de rAder ailleurs? Aujourd'hui niions là et manf^coiis tant qu'il nous plaira» par ta grâce. A quoi bon nous lati^ucr inutilement ailleurs? Après avoir entendu cela, j'allai k l'instant même i ce couvent, entouré de toute la troupe, et d'un saut je montai dans le pot à aumônes. Là je donnai pour nourriture à mes serviteurs d'excellente mets de riz cuit, et après je mangeai moi-même. ' Voy. page a , notes \$ et 7. • V«iy. page 3 1 , note 1 . ' Coq, liUéalement : qui « une crête de la couleur du cuivre. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 29.08% accurate

LIVRE DEUXIÈME. 157 Lorsque nous lûmes tous rassasiés, nous retournâmes à notre demeure. Je mangeais ainsi toujours ces aliments avec ma suite. Le religieux mendiant gardait autant qu'il le pouvait; mais quand ii était tombé dans le sommeil, alors je montais là et je faisais mon affaire. Un jour il apporta pour se garder contre moi un grand bambou fendu. Tuut en tlormniit Il frappait, par crainte de moi, avec ce bambou sur le jxil m aumônes, et moi. par crainte des coups, je me retirai sans même avoir mangé des aliments. Je passai ainsi, pendant toute la nuit, le temps à lutter avec lui. Mais un autre jour un religieux mendiant nommé Vrifaalspbik son ami, qui voyageait en pèlerinage vers les lieux saints, vint comme hôte dans le couvent. Dès que TAmratchuûda le vit, il sa leva suivant la règle pour lui rendre honneur, lui témoigna respect et s'ac(|iilla des devoirs de l'hospitalité. Puis, dans ia nuit, les deux religieux, couchés ensemble sur un lit, se mirent & parler de la vertu. Mais pendant les en^ frétions éloquents de Vrihatsphik, TâmratchoAda, dont l'esprit était distrait parla crainte qu'il avait de moi, frappant avec le l)anil)ou fendu sur le pot à aumônes, lui doini nt des rt'ponses vides de sens et ne lui racontait rien. Alorï? I hote se mit en très-grande colère et lui dit : Hé, Tâmratchoûda ! je vois bien que tu n'es pas un ami; voilà pourquoi tu n'as pas de plaisir a parler avec moi. Aussi maintenant, quoiqu'il soit nuit, je vais quitter ton couvent et m'en aller ailleurs. Car on dit : Viens, approche, assieds-toi sur ce siège; ponrqooi ne tai-je))as vu depuis l(M^|;temp»? Comment te porle»-ta? Tu es très^fiùble, bonheur à toi! Je sitis joymx de te voir : on doit toujours nller le cœur sans crainte dons ia demeure de ceux qui réjouiaaeot «nsi l^ h^ytes avec aOSectioa et respect*. ' Qui a de large* Jestet. * Pour la première moitié de celle slaace, vo). livre 1 , pge 80. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 23.59% accurate

m 1>ANTCHATANTRA. Ki ninsi : Là où le mnilrc de maison, en voyant un liôlc. regarde nu ciel ou h terre, ceux qui vont àam cette maison sont des taureaux sânt cornes El en antre : Là où on ne se lève pa» de son siège, où il n'y a ni paroles douces ni entreliens sur le el le mal, on ne va pas dans ia demeure de celui4i. Tii PS cnoffyueilli par la senle possession d'un couvent. Alors où est l'allection d'ami ? Tu ne sais pas t|ui; suus le déguisement de la vie de couvent on gagne Tenfer. Ët Ion dit : Si tu veux aller en enfer, exerce les f<»ictions de prfilre de fimUHe pendant un an. Que faut-il autre chose? ijs soin d*un couvent pendant trais jours. Ainsi, fou, tu es lier d*une chose dont on doit s'ai&iger. Après avoir entendu cela, Tâmrâtcbôûda, le cœur saisi de crainte, lui dit : Vénérable, ne parle pas ainsi. Je n*aî nulle part un ami pareil à toi. Ecoute donc le motif pour lequel la conversation lanffuil. Ce méchant rat saute et grimpe au pot à aumônes, bien que ce pot soit place? dans un endroit trosélevé, et il mange le reste d'aliments qui s'y trouve. A cause du manque de ces aliments, on ne fait dans la maison du dieu ni nettoiemnt ni autres travaux. Aussi, pour effrayer le rat, je fra{)pe à chaque instant avec ce bambou sur le pot â aumônes. Il n'y a pas d'antre motif. Mais vois ce qu'il y a de merveilleut dans ce méchant : il surpasse njumc les chuls, \qs singes, et cetera, par son saut. — Mais, dit Vrihatsphik. lui connaît-on un trou dans quelque endroit? — Vénérable, répondit TArarâtcbôûda, je ne sais pas au juste. — Assurément, dit Vrihatsphik, ' CW-é-dired« pauvre* étrw. . Digitizeù by Google

The text on this page is estimated to be only 19.68% accurate

LIVRE DEUXIÈME. 159 son trou usl sur un trésor; c'est le leu du trésor (lui le lait sauter. Car ou dit : Le fen que donne la richesse augmente Tëdat des vivants; mais, avec la jooïssaïee de celle ridiesse, la libéralité accompgnée des œuvres fiiit pins encore. Lit ainsi : Ce n'est pas sans motif que la fonme de brfthmane Sftndilt ' échange du sésame mondé ocmtre de Tautre^ car il doit y avoir è cela une cause. Gomment cela? dit Tâmotchoûda. Vrihalsphik dit : III. — LA PBIIME Q(U iCHANGB DU siSAHE HOND^ CONTRE DU stfSAHB NON HOND^. Il y a dans uo endroit une ville dévote, Sandjatarâ. Là un jour, dans la saison des pluies ^ pour apaiser la souffrance que m'avaient causée les nuages, j'allai h la maison d'un brâhmane et je demandai une toute petite place pour moi; puis, après <etle dciuiindc, Iraid' avcr lioiituMir, je rcscl.ii lù avec satisfartioa, vénérant ina divinité protectrice. Or un jour au matin, comme jVtnîs éveillé, j'entendis en prêtant attention la conversation du brâhmane et de la brâhmanl. Là le brâhmane dit : Brâhmant, demain matin le soleil entrera dans sa marche vers le nord^, et il en résultera d'innombrables aumAnes. Aussi, pour en recevoir, je vais aller vile dans un autre village. Toi. tu donneras en rhonneur du vénérable soleil du sésame à un brâh' Cest-è^lire appartenant à une lamille d<; brâlimanes Usue d'un saint personnage nommé SandiJa. * SdsoQ tpù cemprend deui moi», •Hhram (jai]latF«oAl) et bbldra («oAt-seplembre) niivant ks ons, et, selon d*salref , biifldrs «l Iswina (septembre^ielolNno). ' OuUarijfiOM. On appelle ainsi lo mouvement •pparenl du soleil vers le nord ée réqmlear, le sobttoe d*élë. Digrtized by Google

The text on this page is estimated to be only 19.86% accurate

160 PANTGUATANTRA. manc. Mais (jiiiaud la brAhmanî entendit cela, elle |roiirmai)du en termes très-durs, et dit : Afflijjè de pauvrclc, d où as-tu de quoi nourrir un bràhmaiie? N\is-tu donc pas honte de parier ainsi ? Èi aussi, depuis que le bout de la main iii*a touchée S je n*aî même jamais eu aucun plaisir; je n*aî reçu ni friandise à goAler, ni parure pour les mains, les pieds, les oreilles, le cou, et cetera. Lors(jii'il eut entendu cela, le hràliinano, (juoiniic saisi de crainte, dit tout doucement : Bràlimaoi, il nest pas convenable de dire cela. Èt Ton dit : Une bouchée même, pourquoi n*en donne-t-on pas la moitié aoi pauvres? Qttaod et à qui sera en parla^je une fortune adon son désir? Et ainsi : L*avanlage que ks riches aequièrenr, dit-on, avec une grande fortune, le pauvre peut Tobteoir avec un kâkint* : ainsi TavonsHioiis appris. Èt ainsi : Cdoi qui donne, si petit qu*ii soit, est respectable: mais non pas Tavare, qudque grand qu'il soit par la ridicsw. Le puits dans lequel est une eau douce donne la joie au monde; TOcéan, non. Èt ainsi : A quoi boD le faux nom de roi des rais pour ceux qui n ont pas la grandeur de la libéralité? Les sages vâièrait, non pas le gardien des trésors*, mais Malieswara *. Le roi des éléphants, amaigri par l'exsudatioii oontÎDuellc du mt, est vanté; TAne, qui n*a pas d'essndalion et qui est gras, est méprisé*. ' Allusion à la côn-monin du niarla/jc. * Cauri ou cotfuiilage employé conune monnaie. ' Kouvëra , dieu des richesaes. * Voy. page 3i, note i. ' n ; a dans ca ibka tm jeu ^ mots que le français ne aawatt rendre. Mm, «exmidatioii du mlx, signifie «uaBi «don, gënérosiléi».

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 21.47% accurate

LIVRE DEUXIÈME. 161 Quoique très-beau , quoique bien rond , le plateau de balance descend (|uan(l rien nesl rais sur rnutre plateau; mais, quoique courbe, quoique percé, le boat da fléau monte quand quelque chose est mis sm* ce plateau. Et ainsi : Tout en ne donnant que de l'eau . le Dun^ devient rami du monde entier; mais le aoleil qui loujoun étend ses rayon*, on ne peut le regarder Sachant cela, ceux même qui sont affligés de pauvreté doivent donner moins que très-peu, en temps et à personne convenables. Car on dit : Line personne dijjiiie. une jurande confiance et un don fait en lieu et temps convenabieii par des gens judicieux , cela suflit pour rëlernité. Et (|uel(^ues-uns ont dit ainsi : Il ne faut pas avoir trop de désir, mais qu'on ne renoDoe pas au désir. A celui qui est dominé par un désir excessif il vient une erète sur la tête. Comment cela "î dit la brâhmaDÎ. Le brâhmane raconta : IV. — LB CHASSEUR, LB SANGLIER ET LE CHACAL. Il y avait dans une contrée de lotèls un barbare. Cet homme se mit en route vers la foret pour cbasser. Or, ciiciiiin iaisanl, il rencontra un gros sanfjlier, pareil au sommet du mont Andjana. Dès qu'il le vit, il le frappa avec une flèche aigué qu'il avait ramenée jusqu'à son oreille. L'animal, furieux, fendit le ventre au barbare avec la pointe de ses défenses, qui brillaient comme la jeune lune, et celui-ci (omba inorl sur le sol. Puis, après avoir tué le chasseur, le saii^hier aussi mourut par la douleur seule de la blessure que la flèche lui avait faite. Ce* Bneora un j«a de mois sur kên, «main» et «rayon», el aar rnitra, «ami» et «wlcil». 1 1 Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 21.15% accurate

162 PANTGHATANTRA. pendant un chacal dont la mort était proche, cl qui errait çk H là souïrant du manqua de nourrilure, vint en ce lieu. Quand ii vit le sanglier et le barbare tnorts tous deux, il pensa avec joie : Oh I le destin m'est favorable; c'est pour cela que je trouve cette nourriture inattendue. 'Et certes on dit ceci avec raison : MANif St'iTis que les hnrinTx'^ l'?i<--fTif iucuu elTorl, le bonliciii- <•(le ninlhvuv leur arriveoL couiue iruil produit par une autre vie et a^ijj^ué par le destİQ. Et ainsi : Ou jouit du fruit d'une bonne on d une mauvaise actiou dans te lieu, dans le lem]^ et à Tâge où elle a été faite. Je mangerai donc de telle façon que j'aurai de la subsistance pour plusieurs jours. Ainsi je vais manger seulement cette corde à boyau qui est au bout de l'arc. Et l'on dit : Il faut jouir peu h peu de la richesse qu'ion a acquise, comme la sages usent de Télixir de vie; jamais foUemeot. Après avoir conçu celte rr^solution en lui-niène, il prit au milieu de sa gueule le bout tendu de l'arc, et se mit à manger la corde. Puis, quand la corde fut coupée, le bout de Tare» déchirant ia région du palais, lui sortit par la tête comme une crête. Par l'effet de la souffrance il mourut à l'instant. Voilà pourquoi je dis : Il ne fniil pas avoir trop de (Usiv, mais t]^înu ne renonce pa^i an di^ir. A cehu qui est dominé par un désir excessil il vient une crête sur la tête. Puis le brâhmaoe oonlînu : Brâbraanî, n'as-tu pas entendu : Dorée de la vie, oeuvres, fortniie, science et mort, ces cinq choses 80Dt créées pour Vêtre animé pendant qu'il est eneofe dans le veatra de sa mère? Après qu'il lui eut fait cette leçon, la brahniani dit : Hé! Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 26.85% accurate

LIVRE DEUXIÈME. 163 mon cher, si c'est ainsi, j'ai à la maison une petite provision de sésame. Alors je vais le monder, et je nourrirai Je brfthmane avec du sésame pilé. Lorsque le brfthmane eut entendu ces paroles de sa femme, il alla dans un antre villaf»e. La brâhmanî frotta avec de IVau rhaude le sc'samo (ju'il y avait à la fnaisnn, le monda, et l'exposa à la (iialeur du soleil. Cependant, tandis qu'elle était distraite par les travaux du ménage , un chien pissa au milieu du sésame. Puis, lorsqu'elle vit cela, elle pensa : Ah! voyez l'adresse du destin quand il est contraire, puisqu'il rend même ce sésame non mangeable. Je vais donc, avec ce sésame, aller chez quelqu'un et demander du non nioii<]> pour du mondé. De cette façon tout le monde en donnera. Elle mit ensuite le sésame dans un van, et, allant de maison en maison, elle dit : Hé ! prenez du sésame mondé en échange de sésame non mondé. Or dans une maison où j'étais entré pour mendier, elle entra aussi avec son sésame pour faire échange, et prononça les paroles que je viens de citer. La maîtresse de cette iuaisoti prit avec plaisir le sésame mondé en échange de sésame non mondé. Après que cela fut fait, son mari arriva. Ma chère, lui dit-il, qu'est-ce f — J'ai, raconta-t-elle, pris du bon sésame mondé en échange de sésame non mondé. Il réfléchit, et dit : A qui appartenait ce sésame? Alors son Gis Kftmandaki répondit : A la femme de bralnuane Sandili. — Ma chère, dit le mari, elle est très-adroite et habile en aiiuircs; par conséquent il l'aut jeter ce sésame. Car f'o ii'osl skiiis iuoIiI (im» la feinmi- «le bràlimaue Sâiidili i^clionge du sésiuie inunde contre de i'uulre, car il doit y avoir h cela une cause. Ainsi, cela est certain, la force qu*a ce rat pour sauter provient du feu d'un trésor. II. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 23.09% accurate

16& RANTCHATANTRA. Après avoir ainsi parlé, \ rihalspliik ajouta : Mais conna{(-ott le chemin par lequel il vient et s'en vat — Vénérable, répondit Tâmratchoùda, on le connaît, car il ne vient pas seul; mais, entouré d*une troupe innombrable, rôdant çà et là devant mes yeux, il vient et s'en va avec tout son monde. — Y a*t-!l ici une behc? dit \ rihabphik. — Oui, répondit Tâmratchoiida , il y a celle pioche lonir en fer. — IJi bien, dit l'hôte, tu i'éveiiiicrafi avec moi au point du jour, aGn que nous allions tous deux suivre ses traces sur le soi que ses pattes ont rencontré. Lorsque j*ens entendu ces paroles de ce méchant pareilles k un coup de foudre, je pensai : Ah ! je suis perdu ! car ses discours dénotent un dessein. Assurément, de même qu'il connaît ie trésor, le juéehant connaîtra aussi ma forteresse. Cela se voit par son intention. Et l'on dit : Htme quand il» oot vu un homme nne seule fois, les sages conDaisseat M force : même sans autre balance qne la main, les experts reeonnaïsBeDt ie poids d*UB pda'. Et ainsi : I^e (h'^\v soui indique lungteiiipt> d avance la destiiKw' fulnro tl*> Ijonitnos, car lo l)(ii)ii« iir ou l'atllirlioii a son origine dans un autre corps. Le jeune paon ({iii n'a pas encore In mnnpie de la queue est reconnu à cela même qu'il s'éloigue de l'étang à reculoas. Puis, le cœur saisi de crainte, j'abandonnai le chemin de la forteresse et je pris une autre route avec ma suite. Pendant que je marchais devant, un gros chat vint à ma rencontre, et quand il vit la troupe de rats, il se précipita au milieu d'elle. Les rats me reprochèrent que j'allais par un mauvais eheroïn, * Poids d'or ou <l'di-) {eiti. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 21.43% accurate

LIVRE DEUXIÈME 165 et ceux d'entre eux qui n'avaient pas été tués, inondant la terre de sang, entrèrent dans la forteresse. Et certes on dit ceci avec raison : Après qu'il a coupé In corde, jclé bas le pi<?ffe» rompu de force le Ulet, qu'il est parti loin de la forêt, autour de laquelle se dresse comme une touïie de cheveux une ceinture de flammes , et (pi'il a sauté lestement bora de la portf^f des flèches des chasseurs, le daim, en courant, tombe danann puils. Quand le destin est contraire, que peut faire ie courage? Et ainsi : Le pauvre cyprio , quoique échappé de la main rode du pêcheur, tombe de nouveau dans le filet « et, relotnhë du filet, il est avalé par la grue : ah ! avec le destin contraire, comment pourrait-il se sauver du malheur? Èt d'un autre côté : Un rat, après avoir fait un Irou, tombe de lui-même pendant la nuit dans la gueule d'un serpent, qui, serré dans un panier, a perdu tout espoir et dont les organes des sens languissent par suite de la faim : rassasié de la chair du rat, le serpent s'en va vile par ce chemin. Demeures fermes, car le destin est la cause de la prospérité et de la ruine des houunes. Ainsi je m'en allai tout seul ailleurs; les autres entrèrent sottement là dans la forteresse. Cependant le méchant religieux mendiant, voyant le sol taché de gouttes de sang, vint par le chemin nnême de la rorlcressc, et y arriva. Il se mit eiiMilic n creuser avec la pioche, et on creusant il trouva le trésor sur lequel j'avais toujours demeuré et [)ar le feu duquel j'allais dans Tendroit même le plus inaccessible. Puis le religieux mendiant, le cœur joyeux, dit i Tâmratchoûda : Hé, vénérable! dors maintenant sans crainte : c*cst par le feu de ce trésor que ce rat te tient éveillé. Après avoir ainsi parlé, il prit le trésor et s'en alla vers le c(»uveïit. Kt uini. lorsf[U(' j'allai là. je ne pus pas même rejjarder ce lieu iici>agréubic et iuKpiranl la trislessc. DigitizcHJ by Google

The text on this page is estimated to be only 25.24% accurate

166 PAMTCHATANTRA. Comment aurais-je la tranquillité du cœur ? Avec cette pensée, le jour se passa pour moi dans une grande affliction. Quand le soleil fut couché, quoique triste et sans courage, j'entrai dans le couvent avec ma suite. Mais lorsque Tâmratchoûda entendit le bruit de mon en(oiira}, il se mit à nouveau à frapper sur le pot à aumônes avec le bambou ieïidu. Alors Vrihalspiuk dit : Ami, pourquoi aujourd'hui encore ne dors-tu pas sans crainte ? Vénérable, répondit Tâmratchoûda, le méchant rat est revenu avec sa suite, assurément. Par crainte de lui, je frappe avec le hamhou fendu sur le pot à aumônes. Puis l'hôte dit en riant : Ami, n'aie pas peur. Son courage pour sauter s'en est allé avec sa richesse. Il en est ainsi de toutes les créatures également. Et l'on dit : Qu'un mortel énergique subjugue toujours les hommes, qu'il parie avec « rrogaoce, tout cela est le fruit de la richesse. Après que j'eus entendu cela, je fus saisi de colère, et je sautai de mon mieux vers le pot à aumônes ; mais je ne pus l'atteindre, et je tombai à terre. Quand mon ennemi vit cela, il dit en riant à Tâmratchoûda : Hé ! vois, vois la chose étonnante ! Et l'on dit : Avec la richesse, tout homme est fort ; celui qui est riche est savant. Vois ce rat qui est pauvre, il est devenu égal à ceux de toute espèce. Dors donc sans plus avoir aucune crainte. Ce qui le faisait sauter est dans nos mains. Et certes on dit ceci avec raison : Comme on serpent qui n'a pas de dents et un éléphant qui n'a pas d'exsudation de lait, ainsi celui qui n'a pas de fortune n'est homme que de nom. Lorsque j'eus culeudu cela, je pensai dans mon cœur : Ce ' La préface. luilié de ce » l'ouvrage se trouve dans le livre I, chapitre 7.

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 23.89% accurate

LIVRE DEUXIÈME. 167 que dit mon ennemi est vrai* Je n'ai plus la force de sauter seulement à la hauteur d'un doigt. Fi de la vie d'un homme qui est pauvre ! Et Ton dit : Toutes les œuvres d'un homme (\\u est pauvre et peu intelligible se perdent comme les petits ruisseaux dans la saison des chaleurs. De même que ce qu'on appelle orge stérile , de même que le sésame de forêt n'ont que le nom , mais ne sont rien en réalité; de même les hommes qui sont pauvres. Mais l'homme de bien meurt, quand il est pauvre, les autres qualités ne brillent pas : la forme met en lumière les qualités, comme le soleil éclaire tout ce qui existe. Un homme privé par condition naturelle n'est pas affligé dans le monde autant que celui qui, après avoir acquis des richesses, les perd alors qu'il est heureux.. De même qu'un arbre sec, creusé par les vers et brûlé de tous côtés par le feu, un être pauvre n'a pas un excellent fruit. Il faut toujours craindre la pauvreté, qui est impuissante. Quand même le pauvre vient pour rendre service, on le regarde comme un chien. A mesure qu'ils naissent, les amis des pauvres fondent lui-même dans leurs cœurs, comme les seins d'une femme veuve. Même lui le dard du jour, celui qui est continuellement enveloppé des ténèbres de la pauvreté a beau se tenir en face; malgré la peine qu'il en donne, il n'est vu de personne ici. Après avoir ainsi lamenté, découragé et voyant mon trésor devenu un oreiller, J'allai dans ma forteresse au point du jour. Puis mes serviteurs, tout en marchant, se dirent les uns aux autres : Ah ! celui-là est incapable de nous remplir le ventre. Si nous le suivons, il ne nous arrivera que malheurs avec les chats et autres animaux. Par conséquent, à quoi bon le révéler? Car on dit : Un maître de qui on n'a pas du profit, mais seulement des malheurs, doit être laissé loin, surtout par ceux qui vivent du métier des armes. Après que j'eus ainsi entendu leurs discours en chemin, j'eus

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 18.01% accurate

168 PANTCHATANTRA. Irai daos ma forteresse, et comme aucun ne s'approchait devant moi, je pensai : Ah! fi de cette pauvreté ! Et certes on dit ceci avec raison : Mort est i homtiH^ poiivic. mort ruccotiplrnif^iit sans cnfaiils, mnri le 8rAH(i!ia ' sans brâbiuaue versé dans l élude des Védas \ mort le sacrilice sans présents. Los oiseaux abandonnent l'orbip <jui a pertlu ses fruits; les grues, I t-laiif^ desscc hé; les abeilles abniidonueiit lu fleur fanée; les daims, la lisi^rr» d»' loivl brùiee; les courtisanes .il)iuil<lonnent rbonimc pauvT*»; serviliMirs. le roi déchu. Tout le monde aime à cbercber son prolit : qui est l'anu <i un autre? Pendant que je réfléchissais ainsi, mes serviteurs entrèrent au service de mes ennemis, et ceux-ci. (lu;iiid ils me virent seul et sans force, mo molestèrent. Lorsque jo fus seul, je tombai dans le sommeil de la méditation, et je pensai encore : Cette nuit j*iraî .seui dans la demeure de ce méchant ascète; i<^, je déchirerai peu & peu la corheille au trésor placée sous l'oreiller, et quand le religieux sera tombé dans le sommeil, j'apporterai ce trésor dans ma forteresse, afin d*avoir de nonvcau, par la puis.sance de la richesse, la souveraineté coninic auparavant. Et Ton dit : Les hommes se touiraentent an plus haut point res[»it avec cent dénrs; quand ib ne peuvent les accomplir, ils sont comme des veuves chastes. La pauvreté est pour les morteb une afiUction qui engendre le plus grand m^ris, car, quoique vivants, ils sont regardés, par les leurs même, comme morts. Demeure des mdheors, edoi qui est perpétuellement souillé de la paiH vreté devient le réeeptade de la misère et le plus grand objet de mépris. ' CSÀ^monie fimUtra en l'onncur des nsânes. Le sràildba consisie le plus soih vent on offrandes consseréss «m dieux cl aux mânes, et en presenls donnés nm bnlhmnes et ntix pnrcnts qui assistent à la o^n'^mome. 11 y S plusÎMirs espèces de srâddhas. (Voy. I."t» de Mnnout IH, 1S3 et suiv.) ' Voy. jiagc I, noio n. DigitizcHJ by Google

The text on this page is estimated to be only 19.76% accurate

LIVRE DEUXIÈME. 169 Les porails de celui qui n'a pas de kapardaitas ' sont honteux et ctcfaenl leur parenté avec lui : ses amis deviennent des ennemis. La pauvreté, chez les mortels, cest h nullité incarnée, c'est la demeure des maux, c'est luie sorte de mort. Gomme Tordure de la corne fies pieds des chèvres et des ânes et In pouaaiëra d'un balai, commo Tombre d'un ht projetée par une Ismpe, l'homme pauvre est rejeté »ar les hommes. On a besoin quelque part de faire usage de Pargile même, quand die est bienpiiro; mais Thomme pauvre ici-bas n'est utile h non. ïiO p.iuvre qui, même avec l'intention do dnnnfr. vînit dniis In inyison des rirhos. est rer^ardé comme un mendiauU Fi de la pauvreté, vraiment, pour 1^ morleb 1 Puis, si en enlevant le trésor je trouve la mort, cela sera encore heureux. Et l'on dit : Quand un homme, apris 8*être vu enlever sa richesse, sauve sa vie, ses ancAtres même n*Bcopteot pas plein le erenx des deux mains d'eau offerte par lui. Et ainsi : Gdoi qui pour une vache, pour un bréhmane, et quand on lui enlève sa femme ou sa rîdiesae, perd la vie dans un combat, gagae les mondes éfemeis*. Après avoir pris cette résolution, j*allai là dans la nuit, et lorsque j*eu8 fait un grand trou dans la corbeille du religieux mendiant, (jni dormait, ce méchant ascète s*^eilla; puis il me frappn 1 1 tetc d'un coup du bambou fendu.» et peu s'en fallut que je ne lusse tué. El Ton dit : Lbomme obtient ce qu*U doit acquérir; on dieu même ne peut outrepasser eela; aussi je ne m*afilige pas, je n'ai pas d'éloignement : ce qui est à nous n'est pas h d*antre8. ' I^t ooquïllaijeempbyé comme monaaieicattri. * Variante d'an ddca cité dans le livre I, fge 69. Digitized by Gopgle

The text on this page is estimated to be only 22.72% accurate

170 PANTCHATANTRA, Comment cela? demandèrent le corbeau et la tortue, tiiraoyaka raconta : V. — AVENTURES DE PRÀPTAVĪAMAATUA. Il y avait dans une ville un marchand norminé Sâgaradatta Son fiU acheta un livre qui se vendait cent roupies, et dans ce livre était écrit : LIKnmne obtient ce qall doit acquérir; un dieu même ne peut outrepasser cela; aoni je ne in*afflige pa», je o*«i pas d*ëlonnenient : ce qui est h nous n'est pas k d'autres. Quand Sâgaradatta vit cela, il demanda à son tils : Fils, à quel prix as-tu acheté ce livre? — Père, répondit-il, cent roupies. Lorsque S&garadatta entendit cela, il dît : Fi de la sottise! tu achètes cent roupies un livre dans lequel il n*y a d'écrit que les vers d'une seule slrophe! Avec cette intelligence-là , comment acquerras-tu du bien ? Aussi à partir d'aujourd'hui tu n'entreras pas dans ma maison. Après avoir été ainsi gourmandé, le fils fut chassé de la maison. A cause de cet aflBront il s'en alla loin en pays étranger, arriva dans une ville, et y resta. Puis au bout de quelques jours, un habitant de cette ville lui demanda : D*oii es-tu venu et comment t*appelles-tu? Il répondit : L'homme obtient ce qu'il doit acquérir. Questionné par un autre, il répondit la même chose. A quiconque le questionnait ainsi, il donnait la même réponse, et de cette façon il devint très-connu dans la ville sous le nom de Prâptavyamartha^ Or la fille du roi, nommée Tchandravati^ jeune et belle, visitait la ville en compagnie d'une * Ikméfmr VOcé» * Ce nom est oompoté des deux premiers mois de la sUnphe qui foriM le «ijet <!ii l i'nl : yrâptavyam orlAam, «rce qnll doit acquérir». ' BeiJkeommtlaUmi, Digrtized by Google

The text on this page is estimated to be only 26.11% accurate

LIVKE DEUXIÈME. 171 amie, un jour de graode fête, et là un prince très-beau et charmant se présenta comme par hasard à sa vue. Au moment même oà elle le vit, elle fut frappée par les flèches de fleurs du dieu qui a un [Joisson sur sa bannière', cl elle dit à son amie : Hé, amie! les jours do la jeunosso (leviomiofil pourlanl pour moi inutiles. Mon père ne me donne en mariage à personne. 11 faut donc que tu fasses en sorte que j'aie aujourd'hui une entrevue avec ce prince. Après avoir entendu cela, Tamie alla vite auprès de lui, et dit : Hé! je suis envoyée vers toi par Tchandravalî, et elle te fait dire : Pour l*avoir vu, je suis réduite par l'Amour au deniior l'Iat. Si donc lu no vu pas promptcment auprès de moi, alors ce sera ma mort. Lorsque le prince eut entendu cela , il répondit : S'il faut nécessairement que j'y aille, dis donc par quel moyen je pourrai entrer. Puis Famie dit : Tu monteras là dans la nuit au moyen d'une forte courroie qui pendra du haut dn palais. — Si telle est ta résoiuhuii, répondit le prince, alors jo f*'rai ainsi. Après que cela fut décidé, l'aniic retourna auprès de Tchandravalî. Mais quand la nuit fut venue, le prince pensa dans son cceur: Ah! c'est un grand crime. Et Ton dit : L*boiDme cpïi, dtns le inoiide, a commerce avec la fille d'un précepteur spirituel, l'épouse d'un «mi, la femme d'ua maître ou d*iin serviteur, est appelé meurtrier de brflmiane. Et en outre : Il ne faut pas commettre une action par laquelle on acquiert le déshonneur, par laquelle on descend dans Tenfer, et par laquelle on est privé du Après avoir ainsi honnêtement réfléchi, il n'alla pas auprès de la princesse. iMais Prâptavyamarlha, en se promenant, ■ Voy. paf{e 57, note j . Digitizeù by Google

The text on this page is estimated to be only 28.61% accurate

172 PANTCHATANTRA. vît dans la nuit sur le côté du palais une courroie qui pendail. La curiosité s'empara de son cœur; il saisit la courroie et grimpa. La princesse, qui avait Tesprit plein de confiance et croyait qu'il était bien le prince, lui donna bain, aliments, boissons, vêtements et autres marques d'honneur, se mit au lit avec lui, et les membres en horripilation purent goûter du plaisir que lui causait le contact de son corps, elle dit : Mon cher, amoureux de toi pour t'avoir seulement vu, je me suis donnée à toi; je n'aurai pas même en pensée d'autre époux que toi. Pourquoi donc ne parles-tu pas avec moi! Alors il dit : L'homme obtient ce qu'il doit acquérir. Lorsqu'il eut dit ces mots, la princesse reconnut que c'était un autre; elle le fit sortir du palais et le renvoya. Mais il alla dans un temple de Dauda et s'y endormit. Or un bourreau s'était donné rendez-vous avec une femme libertine. En arrivant il vit Prâptavyamartha qui dormait déjà, et, pour garder son secret, il lui dit : Qui es-tu? Celui-ci répondit : L'homme obtient ce qu'il doit acquérir. Après que le bourreau eut été ridiculisé, il dit : Ce temple est désert; va dans ma maison et dors dans mon lit. Prâptavyamartha y consentit, et, contre son intention, il se coucha dans un autre lit. Or la fille adulte de ce bourreau, nommée Vinayavatt, jeune et belle, laquelle aimait un homme et lui avait donné rendez-vous, était couchée dans ce lit. Quand elle vit venir Prâpta, trompée dans la nuit par l'obscurité la plus profonde, elle pensa : C'est bien mon amant; elle se leva, lui donna des aliments, des vêtements et autres marques d'honneur, et se fit épouser suivant le mode de mariage Gândbarva'. | Étant avec lui sur le lit, elle lui dit avec un visage épanoui : ' Mom de Yama. * Qui a une bonne conduite », * Voy. page 69, note 9.

Digitized by Google

LIVRÉ DEUXIÈME. 173 comme un lotus : Pourquoi aujourd'hui aussi ne parles-tu pas confidemment avec moi? Il répondit : L'homme obtient ce qu'il doit acquérir. Lorsqu'elle entendit cela, elle pensa : Quand on agit inconsidérément, tel est le fruit qui en mûrit. Après avoir ainsi réfléchi, cette Bile chagrine lui fit des reproches et le chassa. Comme il allait par la grande route, arriva à (grand son d'instruments de musique un liaicé nomnit' Varakîrti \ qui habitait dans un autre)iays. Prâptavyamarlha se mit à marcher avec le cortège. Mais tandis que, le moment fixé par les astrologues étant proche, la fille de marchand, en habits de noce et de fête, se tenait sur l'estrade d'un porche décoré, à la porte de la maison du marchand, laquelle était près de la route royale, un éléphant en rut, après avoir tué celui qui le montait, vint à ce lieu où et effraya le peuple par les cris des gens qui fuyaient. A la vue de cet éléphant, tous ceux qui accompagnaient le fiancé se sauvèrent avec le fiancé épouvanté et se dispersèrent de tous côtés. Mais à ce moment, voyant la jeune fille toute seule, avec des yeux qui roulaient de frayeur, Prâptavyaniarilia lui dit : N'aie pas peur, je te protège. Il la rassura par son courage, la prit de la main droite et mena très-hardiment l'éléphant avec de dures paroles. Lorsque ensuite, d'une manière ou d'autre, par l'effet du destin, l'éléphant se fut éloigné, Varakîrti avec ses parents et amis arriva après que le moment fixé par les astrologues fut passé. Alors la mariée était là à la main d'un autre. Quand Varakîrti vit cela, il dit : Hé, beau-père! tu as voulu faire de donner la jeune fille à un autre après me l'avoir donnée. — Hé ! répondit celui-ci, moi aussi je me suis sauvé par crainte de l'éléphant; j'arrive avec vous et je ne sais pas ce qui s'est passé. Après qu'il eut dit cela, il se ' Qui a l'éclat d'un
Jiance. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 28.53% accurate

t74 PANTCHATANTRA. mit h queslionncT sa lllle : Mon enfant, tu n'as pas fait une belle chose. Dis-moi donc quelle est cette aventure. Kïie répondit : Comme celui-ci m*a sauvée du risque de ia vie, per- < sonne que lui, tant que je vivrai, n'obtiendra ma main. Au mitieu de celte mésaventure la nuit se passa. Nais le matin il se fit un grand rassemblement de gens; la fille du roi apprît celte aventure et vint en ce lieu. La chose allant d uno oreille à une autn>. ta fille du bourreau la sut et vint là également. Puis le roi lui-même, informé de ce grand rassemblement de monde, vint là en personne, et dit à Prâptavyamartba : Hé! raconte avec confiance ce que c'est que cette aventure. Celui-ci dit : L'homme obtient ce qu'il doit acquérir. Alors la princesse se souvint et dit : Un dieu même ne peut outrepasser cela. Puis la fille du bourreau dil : Aussi je ne m'afflige pas, je nai pas d'étonnement. La fille du marchand, quand elle entendit cette histoire de tout le monde, dit : Ce qui est à nous n'est pas à d'autres. Ensuite le roi leur accorda à tous protection, et lorsqu'il eut appris de chacun séparément cette histoire et qu'il connut lavérilé, il donna Irès-respectueusement à Prù|)la\|arnar- , tha sa fille, avec mille villages, des revenus royaux, des scribes et une suite, et, lui disant : Tu es mon fils , il le sacra prince héritier du trône au su de toute la ville. Le bourreau aussi donna sa fille à Prâptavyamartba, et lui offrit suivant ses moyens, pour l'honorer, des vêtements, des présents et autres choses. Pois Prinitnvyamartba fit venir dans cette ville, avei; fous les honneurs, ses père et mère enlourt^s de toute leur famille; il vécut heureux avec sa race , et jouit de toutes sortes de plaisirs. | Voilà pourquoi je dis : LTiommc obtient ce qn il doit acquérir; un dieu iik^mio no peut nuirepnssor cela; aussi je ne lu ;ililige jw», je n'ai pas d ëlonueinent ; w i^ui est à noii8 n est pas h d'auli^. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 21.44% accurate

LIVRE DEUXIÈME. 175 Hiranyaka continua : Lors donc que j'eus éprouvé toutes ces joies et ces peines, je tombai dans la plus grande tristesse* et je fus amené auprès de toi par cet ami. Telle est la cause de mon désespoir. — Mon cher, dit Mantharaka, il est sans aucun doute un ami, lui qui, bien qu'amaigri par la faim, t'a ainsi fait monter sur son dos, t'a apporté ici et ne l'a pas manjé en route, toi son ennemi naturel et fait pour lui servir de pâture. Kl Ton dit : Celui dont le coeur ne change jamais dans la richesse est on ami, et en tout temps il est le meiNeur ami que Ton puisse acquérir. G*est h ces signes, disent les sages, que sar cette terre on distingue sàrement les amis, comme on éprouve le feu du sacrifice. Celui qui est un ami quand le temps de Tadversité est venu est véritablement un ami; mais lorsque le temps de la prospérité est venu, le médiant même est on ami. Aussi j*ai maintenant confiance en son amitié, car c'est une amitié contraire à la poliliqiic, qtii est conlraclée par des animaux aquatiques et de terre ferme avec un corbeau. Et certes on dit ceci avec raison : Personne n^est beaooonp Tami ni Fennemî de quelqu'un; c'est par un acte hostUe envers un ami que rennemî se feît voir et reconnaître. Sois donc le bienvenu! Demeure ici auprès de l'étang comme dans ta maison. Et de ce que tu as perdu ta fortune et que tu habites en pays étranger, il ne faut pas è ce sujet te faire de chagrin. Et Ton dit : L'ombre d'un nuage, l'iiniitié d uii «léchant, les aliments pivjtai»-, les femmes. I<i jeuness»' et les richesses sont des choses dont on ne jieut jouir que quekpic lenij)s. A cause de cela les sages, qui sont maîtres d'eux-mêmes, ne désirent pas la richesse. Et Ton dit : Quand Thomme va h la mort , lies richesses bien entassées , bien couserDigitized by Google

The text on this page is estimated to be only 21.66% accurate

176 PANTCHAÏAMHA. vées comme la vie dans ton corps, nulle part séparées de loi, solides, chéries, ne voot pas ctnq pas avec lui. Et en outre : Comme la viande est mang<ée dans Feau par les poissons, par les bêtes sauvages sur terre, et dans Pair par les oneanx, ainsi le riebe est mmgi partout ^ Et ainsi : Du ricbe même iuiiocciil le rui i<iil tm ri itniriel; le pauvre, quand même il est coupable, est pm tout h Tabri de la tyrannie. Peine pour acquérir les richesses cl pour les conserver (juand l'Illos sont acquise^]H iiii dans le gnia, peine dans la dépense : (il les richesses ne conlienneiil ([u'aflliction *] Avor la f»Milième prtio spuleniont ilp la peine ([u'endure riionne insensé pniuâuil la richesse, celui qui cherche la délivrauce obtiendrait la délivrance. En outre il ne faut pas te désespérer parce ^ue tu habites en pays étranger. Et i on dit : Pour cdoi qui est brave et intelligent, qu'appelle-t-on pays natal on qu'appelle-t-on pays étrangert Le pays oii il entre, il s*en rend maître par la force de son bras. Lorsque, sans autres armes que ses dents, ses griffes e,t sa queue, le lion pénètre dans une fiorft, il y étandie sa soif avec le saqq du roi des éléphants qu*il a tué. Lors même qu'il est pauvre et qu*il va en pays étranger, celui qui est sage ne s'afflige nullement. Et l on dît : Sagesse et royauté ne sont certainement jamais égales : un roi est vénéré dans son pays, le sage est vénéré partout'. > Sblu cité dao» le livre I, pige laS. * B^pétilion d'un sloka qui se trouve dans le Kwe I, page Ai. ' Ce ^oka est déjà dt^ plas banl, page t53. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 23.21% accurate

LIVRE DEUXIÈME. 177 Tu es un trésor de sagesse et tu ne ressembles pas aux hommes vulgaires. Et certes : La Forlurie cherche elle-même, pour (Irnieurcr aiipivs dn lui, le hi^ios qui est courageux, aclil", qui connaît la conduite des ailaires, (lui ne b adonne pas aux vices, qui est reconnaissant et conslaut dans l'amilië. D'ailleurs la richesse, même acquise, se perd par le niäjii|ue «fœuvrcs. Ainsi cette rich<>.ssc a été à loi tant de jours; elle ne t'appartient plus et tu n'en us]ias seulement une heure la jouis^sance; et si elle revenait d'elle-même» die te serait ravie par le destin. Car on dit : Quand on a s des richesses on n'en obtient vraiment pas la jouissance, tout comme le sot Sojuilaka, après qu'il eut été dans la grande forêt. Comment cela? dit Hiranyaka. Mantliaraka raconta : VI. — mSTOIIIIE DU TiSSEAAKD SOUILAKA. Dans un endroit habitait uu tisserand nommé Somilaka. Cet homme fabriquait sans cesse des vêtements de diverses étoffes de couleur ornées de dessins, et dignes d'un roi; mais en sus de la nourriture et de Tiiabiliement il ne gagnait pas la plus petite somme d'argent; tandis que la plupart des autres tisserands de cet endroit, qui étaient habiles dans la fabrication de vêtements grossiers, possédaient une grande fortune. Or, en les ri ;m l(1.1 ni . Somilak.i dit à sa fenimo : Ma chère, vois ces fabricants d'ctoHcs grossières, ils sont riches en biens et en or. Aussi cet endroit m'est insupportable. Allons-nous-^n donc ailleurs pour gagner quelque chose. — Hé! mon très-cher, renditelle, ce que tu dis là est faux, qu'on devient riche quand on Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 22.34% accurate

* 178 PANTCHATANTRA. s'en va ailleurs, et qu'il ne le devient pas dans son pays. Car on dit : Si les oiseaux s'élevaient dans l'air et s'abattaient sur la terre, néanmoins Us n'obtiennent rien qui ne soit donné. Et ainsi : Ce qui ne doit pas arriver n'arrive pas, et ce qui doit arriver arrive, même sans que Ton fasse aucun effort: une chose même qui est dans ta paume de ta main se perd, si elle ne doit pas exister*. De même qu'entre mille vaches le veau trouve sa mère, de même l'action finie dans une vie antérieure retrouve son auteur. Et en outre : L'homme va-t-il par cent mille chemins, son action le suit; il en est de même de l'action de l'homme généreux. Et encore ; De même que la lune et le soleil sont toujours liés ensemble, ainsi l'action et l'auteur sont enchaînés l'un à l'autre. Reste donc ici et sois laborieux. — Ma chère, dit le tissarand, ce que tu dis n'est pas juste. Sans effort l'action ne porte pas de fruit. Et Ton dit : De même (si une seule main on ne finit pas un ouvrage, de même, si-il dit, Si l'un d'eux il n'y a pas de fruit de l'action. Et ainsi : Vois! à l'heure du repas, sans l'effort de la main la nourriture gagnée par le moyen de l'action n'entrerait dans la bouche. Et de plus : C'est par l'effort que les allées et venues ne se font pas, n'est-ce pas les souhaits ; les daims n'ont pas de nourriture du lion endormi. * S'ensuit citée plus haut, page Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 22.29% accurate

LIVRE DiaXIÈME. 179 £t encore : Si, qtMsaà il agit aeloo Ba force, Taetion ne loi denne pas de réussite, dore il ne mérite pas de reproches, f homme an courage daqad le destin fait obslade. Ainsi il faut iiécessaireiutnl (jiio j'aillo m pays étranger. Celte résolution prise, le tisserand alla à la ville de Vardhamàna S et, après qu il y eut resté trois ans et qu*ii eut gagné trois cents souvarnas^ il se remit en route vers sa maison. Or comme à moitié chemin il passait dans une grande forêt, le vénérable soleil se coucha. Par crainte des hêtes féroces, Somîlaka grimpa sur le tronc d'un très-gros figuier, et pendant qu'il dormait, au liiiiou de la nuit, il entendit en songe deux hommes de figure effrayante qui parlaient entre eux. Alors l'un dit : Hé, Kartri'l tu sais bien que ce Somîlaka ne peut posséder rien de plus que la nourriture et le vêtement. £n conséquence tu ne dois jamais rien lui accorder. Pourquoi donc lui as-tu donné trois cents souvarnas? — Hé, Karman ! répondit l*autre, je dois nécessairement donnera ceux qui sont actifs le fruit qui répond à leurs eliorts. Mais il dépend de toi de changer cela; par conséquent enlève-les. Lorsque le tisserand, après avoir entendu cela, s'éveilla et regarda la bourse aux souvarnas, il vit qu'elle était vide. Alors ii se fit des reproches et pensa : Ah! qu'est-ce? Une richesse péniblement gagnée s'en est allée, comme en se jouant, je ne sais où. Ainsi je me suis fatigué en vain, je n'ai rien. Comment montrerai-jc mon visage devant nui lenune et mes * Voy. page 33, note I. * Poids d*or éqpiivalant A 1 1 gramne» 66& milli^mmes, ou, nuivanl eertain caJeub, A 17 grammet 6t6 miU^nnHiies. Le Mumna était à la fois nue monodie et une raesurv de poid?. ' Kartri , /oM«fiir karman, oeuvre, action. Le premier est ta personnification de TactiviU; Je i'tiomine dons la vie présente; le second personnifie lea œuvres accorapiic» dans une vie anlérieure on, en d'aulres ternies, la destinée. 1 a .

The text on this page is estimated to be only 26.76% accurate

m PANTGHATANTRA. amis? Après avoir fait ces rellexions, il retourna dans la luéiue ville, et quand il eut gagné là en une seule année cinq cents souvarnas, il se remit en route vers sa demeure. Lorsqu'il fut arrivé k moitié chemin et qu*ii se trouva de nouveau au milieu de ja forêt, le vénérable soleil se coucha. Mais, par crainte de perdre les souvarnas, quoique très-fatigue^, Somilaka ne se reposa pas; ne (l«'sirurit (jiio maison, il «lartlia vile. Cependant il entendit deux boinmcs à lair dur, tout à fait semblables aux premiers, qui venaient derrière lui et parlaient entre eux. Alors l'un dit : Hé, Kartri! pourquoi as-tu donné cinq cents souvarnas à ce Somilaka? Ne sais-tu donc pas qu*il ne peut gagner rien de plus que la nourriture et le vêtement? — Hé, Karman î répondil lauUc, je dois nc^'ccssaireraent donner aux hommes actifs. Il dépend de toi de clian»jer cela; pourquoi donc me fais-tu des reproches? Lorsque Somilaka, après avoir entendu cela, examina sa bourse, il ny avait plus un soavama. Alors Somilaka éprouva le plus profond chagrin. Ah! je suis perdu ! dit-il. Il tomba dans le plus grand désespoir, et pensa : Ah! que me sert-il de vivre, puisque je n'ai pas d'argent? Je vais donc me pendre ici à uu figuier ol mettre fin à ma vie. Cette résolution prise, il fit une corde de darbba ^ attacha un lacet à son cou, et s'approcha d'une branche. Lorsque, après avoir lié son cou à cette branche, il allait se jeter en bas, un homme qui était dans les airs dit : Hé, hé, Somilaka! ne fais pan ainsi acte de violence. C'est moi qui t'ai enlevé ton argent; je ne per^ mets pas que tu aies même un varâtaka ^ de plus que la nourriture ol le vêtement. Vu donc vers ta maison. Au resie je suis satisfait de ton emportement. En conséquence, demande quelque ' Ou kousa, Poa cynusuroidgê , «spéce tl'herbc doiil on se sert dans les oacritcvs •I lit eérémoMS religieum, * On caari. Voy. pa^ ai, Bolft S. Digiiiiztxi by Google

The text on this page is estimated to be only 22.47% accurate

LIVRE DEUXIÈME. 181 faveur que tu désires. — Si c'est ainsi, dit Somiaka, alors donne-moi beaucoup de richesses. — Hé! répondit l'homme, que feras-tu d'une richesse dont tu ne peux jouir Car au delà de la liourrituic et du vétemoil il n'y a pas pour toi de jouissance. Et l'on dit : Que finit d'une fortune qui, comme une femme mariée, appartient à un seul, qui n'est pas commune à tous, comme une courtisane, et dont ne jouissent pas les païens? l'homme dit Sùiliika, bien que je ne doive pas jouir de cette richesse, puisse-t-elle cependant m'arriver! Car on dit; Quoique avare, quoique de basse origine et toujours (à) par les honnêtes gens, l'homme qui a un amas de richesses est vénéré par le monde. Et ainsi : Lâches et bien attachés, je les ai regardés qu'il y a des ans, ma chère, pour voir s'ils tombaient ou ne tombaient pas. Comment cela? dit l'homme. Somiaka dit : VII. ^ LES DEUX CHACALS POURSUIVANT UN TAUREAU. Dans un endroit habitait un grand taureau nommé Tikchavrichana. Ce taureau, dans l'excès de son ardeur amoureuse, abandonna son troupeau et devint habitant de la forêt, déchirant les bords de la rivière avec ses cornes et mangeant selon son bon plaisir les pointes d'herbes pareilles à des émeraudes. Or dans cette même forêt habitait un chacal nommé Pralobhaka. Un jour ce chacal «Mail assis agréablement avec sa femelle sur un banc de sable de la rivière. Cependant Tikchavrichana descendit sur ce même banc de sable pour boire de l'eau. Qm a le» fwlicnilw ttrdwU, » Avidt. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 19.18% accurate

189 PANTCHATANTRA. l'eau. Alors la chienne du chacal vit ses testicules pendants, et elle dit à son mâle : Maître, vois comme ce taureau a deux morceaux de chair qui pendent. Ainsi ils tomberont dans un instant ou dans trois heures. Sachant cela, tu dois le suivre. — Ma chère, répondit le chacal, on ne sait pas si jamais ils tomberont ou non. Pourquoi donc « l'ordomies-lu de me fnti(;ucr en vain? (iepondnnt, restant ici, \o muigeraï avec toi les rats qui viennent pour boire, car cest leur chemin; mais si je te quitte et que je suive ce taureau, alors un autre viendra et habitera ce lieu. Il n'est donc pas convenable de faire cela. Et Ton dit : Celui qui abandonne » Ir* certain cl recherche riucertain perd le certain, et l'incertain est perdu aussi pour lui. Hé! dit la femelle du chacal, tu es un pauvre misérable; quoi que tu obtiennes, tn en es content. Et Ton dit : l'ne petite rivièr^ est facile à icinplir, im trou » lo souris ost ftrWp à remplir, un misérable est aisément salislat et se coulenlc mêue de peu Aussi an homme de mérite doit toujours être actif. Et Von dit : Là où il y a entreprise d'efforts, là où il y a absonrn de pnres'so. là, par l'ininn de la sn^rv^se et de la force. bonheur est entier, .issui-eruenl. Ou on ne pense pas : C'est le ilestiii, et qu'on no cosse]>as de faire ses elforts; sans eil'orl oo ne lire pas d'huile des grains même de séiame. Et en outre : Si ici-bas rhomnie paresseux est fr^s-salisfait inèuie avec peu de chose, uoe simple raie portée dans ses comptes réjouit sou cœur. Et ce que tu dis : Hs tomberont ou ne tomberont pas, cela n'est pus non [)lus convenable. Et l'on dit : Les hommes résolus sont dignes de louange; celui qui a une hante ' Sloka dtfjà cité dans le li>re i, page 16. Digrtized by Google

The text on this page is estimated to be only 17.21% accurate

LIVRE DEUXIÈME. 183 fierté est vante : qu'est le Icliàtaka ce misérable à qui Indra * apporte de reau? D'aiUeurs je sais maintenant eieessivement dégoûtée de la viande de rat, et ces deux morceaux de chair paraissent près de tomber. Il faut donc absolument in pas faire autrement. Lorsque le chacal eut entendu cela, il quitta Teadroit où il prenait des rats, et suivit Ttkchnavrichana. Et certes on dit ceci avec raison : L lioiiiiiu' psl ici-b;>s maître lui-même dans loiitos sos actions, tant qu'il n'est pas dompté par l aiguillon des discours d une feuiine et u est pas tenu de force. Et ainsi : l l regarde ce qui n'est pas l'aisabb' comino laisablç, il regarde ce qui est inaccessible coimn»' li un accèti facib', il rejjîinl»' ce qui n'est pas mangeable couinie mangeable, l'homme que la ^)aruie d une ieumie fait marcher. Il passa ainsi un long temps à courir çà et là avec sa femelle derrière le taureau, et les deux testicules ne tombèrent pas. Puis de désespoir, à la quinzième année, le chacal dit ù sa femelle : Lâches et bien attachés, je les ai regardés qainse aos, ma diàrs, poor voir s*i]t tombaient on ne tombaient pas. Ainsi plus tard même ils ne tomberont pas. Retournons à la chasse aux rats. Voilà pourquoi je dis : Lâch(et Ijioii attachés, je les ai regardés qwnze ans, ma chère, pour voir s ils tombaient ou ne tombaient pas. l Espèce dt! cuucou, Cuculm melanUrucuê , Cuculm ratUatut. 6«loi) la ci-oyaiiC4 indienne, cet oiseau se nount de la pluie. * Voy. page i,iiote 2.

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 27.97% accurate

m PANTGHATANTRA. Ainsi vraiment tout riche est di {jne d'envie, lin (onsé(jiience donne'moi beaucoup de richesses. — Si c'est aiosi, dit l'homme» retourne à la ville de Vardhamàna. Lh demeurent deux fils de mardiaod : Vun est Dhanagoupta S l'autre Oupabboukladhana'. Puis quand tu connaîtras leur caractère à tous deux» tu cboisîras et tu demanderas à être l'un ou Tautre. Si tu veut une richesse que Ton conserve et qu'on ne mange pas, alors je te ferai [)hanafTnijj»ta ; ou l)i('n si lu veux une richesse que Ton donne et dont on doit jouir, je le ferai Oupal)houktadhana. Après avoir ainsi parlé., il disparut. Somilaka, le cœur saisi d'étonnement, retourna à la ville de Vardbamâna. Puis au moment du crépuscule, accablé de fatigue, il arriva comme il put à cette ville, et, demandant la maison de Dhanagoupfa , il la trouva avec peine et y entra après le coucher du soleil. Mais injurit- par Dhan.'i {joupta, qui /'tait avec sa femiie et ses fils, îî pc^nétra de force dans la cour de la maison, et s'assit. Puis à l'heure de manger on lui donna pour nourriture ce qui restait du repas. Ensuite lorsque, après avoir mangé, il se fut couché là même, et qu'au milieu de la nuit il regardait, les deux mêmes hommes tenaient conseil ensemble. Alors l'an dît : Ré, Kartrî! pnuiifuoi as-lu fait faire à ce Dhanagoupta une d(?pensc excessive ? Car il a donnë à manger à Somilaka. En cela tu as mal fait. — - Hé, Karman! répondit l'autre, ce n'est pas ma faute, car je dois donner gain et profit à celui qui est actif. Mais il dépend de toi de changer cela. Or Dhanagoupta, quand il se leva, souffrit du choléra spasmodique et resta un moment abattu par la maladie; puis, le deuxième jour, il jeôna à cause de cette maladie. Somilaka sortit dès le matiii do la maison de Dhanagoupta, et alla à la maison d'Oupabhoukladhana. (jelui-ci le reçut en se * CebdfnjomliimrMêtm, Digitizeu by Google

The text on this page is estimated to be only 22.69% accurate

LIVRE DEUXIEME. 185 levant de son siège et eo lui témoignant les autres marques de respect; il lui donna, pour Tbonorer, des aliments et des vêtements, et Somilaka, monté sur un bon lit, coucha dans sa maison même. Pais au milieu de la nuit, comme il regardait, les deux munies hommes tenaient conseil ensemble. Alors l'un dit : Ht', Kartri ! aujourd'hui cet Oupabhouktadhana, en traitant Somilaka avec honnonr, a fait beaucoup de dépense. Comment donc se iibérera-t-ill Car tout cela, il l'a tiré de la maison d'un marchand. — Hé, Karman! répondit l'autre , c'est mon devoir; mais il dépend de toi de changer cela. Or, au matin, un homme du roi vint avec une grosse soninie d'ar>jcnt pruvcnant île la faveur du roi, ef la renul tout entière à Oupabhoukladlunia. Lorsque Somilaka vit cela, il pensa : Ah! quoiqu'il n'ait rii ii amassé, cet Oupabhouktadhana vaut mieux que cet avare Dhanagoupta. Car on dit : Les Vēdas' ont pour fruit l'offrande du feu; la science sacrée a pour fruit une conduite morale; l'f'iiouso a pour friiil le plaisir de i oiouoi' et les (ils; lu richesse u pour frittiil le duu et la jouis^unce. Que le vénérable Vidhâtri * me fasse donc possesseur d'une richesse que l'on donne et dont on jouit; je ne veux pas de la condition de Dhanaf;oupl;i. Après avoir entendu cela, Karman et Karlri le iirent tel, et disparurent. Voilà pourquoi je dis : Quand on a acquis des ridiesses on n'en obtîoit vraiment pas la joaitsanœ, tont comme le sot Somilaka après qu'il eut été dans la grande fbrét. Ainsi, mon cher Uiranyaka, sachant cela, tu ne dois pas te faire de chagrin pour des richesses. Car une richesse que l'on ' Voy. pa/j^ 1 , noi*» g. ' Nom de BrahmA. Ce mot s'emploie aiMsi pour dé^gner le destin.

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 22.23% accurate

m PANTGHATANTRA. possède même et dont on ne peut jouir doit être considérée comme non possédée. Et Ton dit : Si nous sommes riches avec Hcs richesses enfouies dans la tnaison, ne sommes-noos pas riches de ces mêmes richesses dans la paQvrelê Et ainsi : La libéralité est la conservntion des richesses acquues, comme le canal conserve les eaux amassées dans le ventre de Tétang. Et en outre : il faut donner, il faut jouir, il ne faut pas faire amas de richesses : voisl ici-bas d'autres praonent la richeaae amassée des abeilles. Et ainsi ; Le don, la jouissance et la perte sont les (i ois voies de la ricbease; pour celui qui ne donne pas et ne jouit pas est la troisième voie. Sachant cela, un sage ne doit p.is acrjuiVir dos richesses pour avoir faim, car cela cause de iailliction. Et ion dit : Les sots qui ici-bas éprouvent du plaisir au mQieu des ridieases el antres choses, ocox-là, pendant la chaleur de Télé, recherchent le feu pour avoir du froid. Pour cette raison Thomme de bien doit toujours être content. Et i on dit : h» serpents boivent Tair, et ils ne sont pas faibles; avec des herbes sèches, Itt â^anta sauvages deviennent forts; avec des radnes, des fruits, les ascètes les plus distingués vivent : le contentement est certes la plus grande ridiesse de Thomme. CoouD^t ceux qui sont avides de ridiesses et qui courent ça et là pournient-ils avoir le bonheur de ceox qui ont Fesprit traaquiUe et qui sont rassasiiSs par Tambroisie du conteoteoMot? Pour ceux qui boivent le contentement comme un nectar, te plus grand bonheur; mais alDictbn eonfinuelle pour les hommes qui ne sont pas satisfaits. Digitizixl by Google

The text on this page is estimated to be only 18.39% accurate

LIVRE DEUXIÈME.. 187 Chez celui dont res {)rit est liouMi', tous les sens aussi sont troublés : quand le soleil est cach«» par Ifs niini;;(s, les rayons sont caducs. Les {grands ricliis' h IVspi-it [iiii<|iill(' ii|))Hlpnf 1p conlenfpmpnt iiii liu (Irsir. Les richesses ne font pas cessa' le désir, de même que dos gouttes de feu ne font pas cesser !n soif. On blâme même (•»• (jui n'est pas Uùinable. on ioue hautement ce qui n'est pas loiiiahle : jioiir la nchesse, que ne font vraimeul pns les uioi lels? Le désir des richesses iiVipporte pas le bonheui' même à cehii (jui les désire pour faire lu hii i) : il vaut mieux dviter le contact d'un borbier et s'en éloigner que d'y laite ses ablutions. Il n'est pas de trésor égal à 1 aumône, cl il n'est pas sur terre de plus grand ennemi que la cupidité; il n'est pas non plus d'onicment pareil h la verto, il n'est pas de richesse égale au contentement. La plus grande forme de la pauvreté est le peu de richesse en connais■ance : Siva*, qui a pour tenl bête un vieux taureau, est cependant le mattra suprême. Pourquoi donc te crois^tu malheureux? Tonjours rbomme respect.ihlc (juaud uième il loml>e. torjibe comme une balle; mais le sot tombe comme tombe une boule d argile. Sachant cela, mon cher, tu dots montrer du contentement. Après avoir entendu le discours de Mantharaka, le coiiiieu (lit : Mon cher, ce que dit Miitiiluiiaka, il faut (jue tu le le graves dans Tesprit. £l certes ou dit ceci avec raison : Roi, on trouve facilement des hommes qui flattent toujours; mais il est difficile de trouver un homme qui dise une chose d&i^gréable et houie, et un homme qui Técoute. Ceux d*entTe les hommes, ici-bas, qui disent des choses désagréables UMiB bonnes, ceux-là s^appellent vraiment des amis; les autres n*en ont que le nom. Or pendant qu'ils causaient ainsi, un daim nommé Tchi' Maharclus , nom (l'uae classo ilc .saints |M'rsnnnf|»»s. ^ Voy. pagi; ^fj , note i. Ce dieu est r^prvsenté monté sur un taureau. Digrtized by Google

The text on this page is estimated to be only 22.50% accurate

188 PANTCHATANTRA. tràïiga^, épouvanté j>ar des rhas^^urs, entra dans i'êtang. EOaré en le voyant venir, Laghoupatanaka monta sur Tarbre; Hiranyaka se cacha dans une touffe de roseaux qui était proche; Mantharaka se réfugia dans t*eau. Mais lorsque Laghoupatanaka eut bien reconnu le daim, il dit à l^fantharaka : Viens, viens, amie Manlh;irak;i ; c'est un daim luuriicnld par la soif qui est venu ici et est entre* dans IV'tanj». C'est lui qui fait ce bruit, non un homme* Quand Mantharaka entendit cela, elle dit ces paroles convenables pour le lieu et le temps : Hé, Laghoupatanaka! ce daim, comme on le voit, souffle fort, il a les yeux hagards et regarde derrière lui. Ainsi il n'est pas tourmenté par la soif. Il est sûrement épouvanté par des chasseurs. Vois donc si des chasseurs le suivent ou non. Et l'on dit : l'homme eUvity- i('S|iirc fort et s.ms discontinuer, il r^rde de tooft côtés et ne trouve de satisfaction nulle part. Lorsque T(liitiànf;a «-ut entendu cela, il dil : Ib', Mailharakal tu as bien reconnu la cause de nia fravour. Je me suis sauvé des coups de flèches des chasseurs, et je suis arrivé ici avec peine. Mais mon troupeau sera tué par ces chasseurs. Je viens chercher un asile; montre-moi donc un endroit inaccessible aux méchants chasseurs. Après avoir entendu cela, Mantharaka dit i Hé, Tcbitrângal écoute une règle de politique. Et Ton dit : Il y a deux moyens ici-bas, diVon , par lesquels on échappe à la vue de l'enneiiii : Ton est dans le mouvement des mains, le second résulte de la vitesse des pieds. Va donc vite dans l'épaisse forêt, tandis que ces méchants chasseurs n'arrivent pas encore. Cependant Laghoupatanaka s'approcha lestement, et dit : Ué, ■ ' Qui m U mrfê nMtek^. biyuizoa by Google

The text on this page is estimated to be only 19.89% accurate

LIVRE DEUXIÈME. 189 Mantharaka! ces chasseurs s'en sont ailés yltz leur maison, portant beaucoup de morceaux de viande de daim. Ainsi, Tcbitrânga, sors de l'eau sans crainte. Ensuite ils devinrent tous quatre amis, et ils passaient agréablement le temps à jouir d'entretiens éloquents dans des réunions à Fétang, à l'heure de midi, sous l'ombre des arbres. Et certes on dit ceci avec raison : l⁹ sages dont le corps est en horripilation quand ils goûtent la saveur de beaux discours trouvent le j^{aisir} même sans commerce avec une femme. Celui qui n'amas^o pas des lr('»sors de hrlles poroles, quel préseot donneFa-L-U dans Les sacriiioeg accomps^{és} de louanges? . Et ainsi : Cohii qui no s.-iisil pas un mot dit une fois on ne le irjinuluif [i.i-- luiniéine, et qui ii u pas un écria coninieot fernit-il de beaux discours ? Mais un jour, à l'heure de la réunion, Tchitrânga ne vint pas. Alors les trois autres furent inquiets et se dirent entre eux : Ah! pourquoi noivo ,\un lù'st-il pas venu aujourd'liui ? \-t-il été tué dans quelque undrail par des lions ou d'autres h^{lcs}, ou par des chasseurs? ou bien est-il tombé dans le fou d'un incendie de forêt, ou au fond d'un trou, par désir d'herbe nouvelle? Et certes on dit ceci avec raison : Lorsqu'un ami va seulement dans lo jardiu de sn inaisrm, on craint par aireclioii qu il ne lui arrive du mal; ù plus forte raison quand il est au milieu d'une forêt, où il y a évidemment à redouter beaucoup de dangers. Puis Mantharaka dit au corbeau : Ué, Laghoupatanaka ! moi et Hiraiiyaka nous sommes tous deux incapables d'aller à sa recherche, À cause de la lenteur de notre marche. Va donc dans la for<ît, et fherrhe si !u le vois quelque part vivaul. La^{lioupatanaka}, après avoir entendu cela, n'était pas encore ailé bien ■ Cart-à^{dire} une eoUeclion de belle» phiasés, de pensée» •fHiitueile», etc.

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 22.76% accurate

190 PAMTCHATANTAA. loin de Tétang, que TchitrAnga était là, sur le bord d'un petit étang, pris clans un pi<^{}j;e. Le corbeau, quand il le vit, eut le cœur ac(al)i(' de f lin<{rin, cl lui flit : Mon rlicr, ([i'rst-ce? Tchitrânga aussi, lorsqu'il aperçut le corbeau, eut iccœur très-triste. Et certes cela devait être. Car on dit : Même quand elle s'est ralentie ou s'est éteinte, à la vue d'un ami la violence de la douleur redevient ordinairement plus grande chez les vivants. Lorsque ensuite il eut fini de pleurer, il dit à Laghoupatanaka : Hé, ami ! c'est ma mort qtii a lieu maintenant; cependant il arrive cela de bon que je t'ai vu. Et l'on dit : Qnand à riuniiv de la luorl ou voil un ami, cela fuit plaisir à deux, au survixanl et au mort. Tu me pardonneras donc tout ce que j'ai pu dire par chérie d'amitié dans nos belles conversations, et tu diras la même chose de ma part à Hinin)raka et à Mantharaka. Et l'on dit : Si par ignorance ou même leêteauiwnt j ai dit une mauvaise parole, vous nie la pardonnerez tonz deux et vous montrerez an cœur adonné à l affection. Lorsque Laghoupatanaka eut entendu cela, il dit : Mon cher, il ne faut j)as avoir de crainte quand il existe des amis comme nous. Ainsi je vais prendre Hiranyaka, et je reviens bien vite. Au reste, ceux qui sont hommes de mérite ne se troublent pas dans le malheur. Après avoir ainsi parlé et encouragé Tchitrânga, Laghoupatanaka alla là oili étaient Hiranyaka et Mantharaka, et raconta tout au long la chute de Tcliitrânga dans les rets. Puis il lit mouler sur son tlos Hiranyaka. qui l'iaif drcidé à délivrer Tchitrânga des rets, et retourna auprès de Tcbitrânga. Celui-ci, quand il vit le rat, fut ulco by Google

The text on this page is estimated to be only 24.50% accurate

LIVRE DEUXIÈME. 191 un peu rattaché à l'espoir de vivre, et dit avec tristesse : Hé, ami! on dit ceci avec raison : Pour se sauver du malheur, les hommes doivent se faire des amis plus; qu'il y a pas d'amis ne sonnoit pas le malheur. Mon cher, -dit Hiranyaka, tu connais pourtant la science de la politique et tu as une habile intelligence : comment donc es-tu tombé dans ce piège? — Hé! répondit Tchitrânga, ce n'est pas le moment de discuter. Pendant que le nu-chant chasseur n'arrive [il]a > < mon', donc donc bien vite ces hommes (lui retiennent mes) pieds. Quand Hiranyaka entendit cela, il rit et dit : Mon cher, bien que je sois arrivé (« crains-tu encore le chasseur? Il m'est venu un grand dégoût pour la science, à cause de ce que même des savants en science politique comme toi tombent dans cette situation. Voilà pourquoi je te questionne. — Mon cher, dis-le moi, par les actes tu as une vie antérieure Intelligence même est détruite. Car on dit : Le Destin écrit sur notre front une ligne composée d'une rangée de lettres : le plus savant même, avec son intelligence, ne peut l'effacer. Pendant (lorsqu'ils parlaient ainsi tous deux, Mantharaka, dont le cœur était affligé d'un malheur de l'année, vint tout lentement vers ce lieu. Lorsque Laghupatanaka la vit venir, il dit : Ab ! voilà une mauvaise chose qui arrive. — Est-ce que le chasseur vient? dit Hiranyaka. Le corbeau répondit : Ne parlons pas maintenant du chasseur. Voici Mantharaka qui vient. Elle fait une imprudence : elle est cause que nous aussi nous courrons sûrement risque d'être tués. Car, si le méchant chasseur vient, quant à moi je m'envolerai dans les nids, tandis que toi tu entreras dans un trou et tu te sauveras; Tchitrânga aussi s'en ira vite dans l'intérieur de la forêt. Mais cette bête aquatique, que fera-t-elle ici sur le sec? Cette pensée m'inquiète. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 22.22% accurate

19S PANTGHATANTRA. Cependant Mantharaka arriva. Ma chère, dil Hiranyaka, lu D*a8 pas bien fait de venir ici. Retourne-t'en donc bien vite tandis que le chasseur n*arnve pas encore. ^ Mon cher, dît Mantharaka, que feraî-je? Je ne puis rester ià et supporter la brûlure du feu du malheur d*un ami. Voilà pourquoi je sais venue ici. El certes on dil ceci avec raison : (}iit supporterait ta séparation davec les personnes qîl lui sont chères, et ia perle de ses richesses, si la soeiété de geos amb, pareille au ploa grand remède, n'eustaU pas? Et aussi : Mieux vaut perdre ia vie que d'être séparé de pareib h vous : on retrouve la vie dans une aatre naisBaoce, on ne retrouve pas des être» ooaune vous. Pendant qu'elle parlait ainsi, arriva le chasseur, l*arc & la liiain. Lors([iii' le r;»l le vil. il roun à riiistiinl les rets de corde a boyau qui retenaient le daim. Aussitôt Tchitràil)j;i se mit vile à fuir; Laghoupatanaka monta sur un arbre; iiranyaia enlra dans un trou qui était proche. Mais le chasseur, dont ie coBur était affligé de la fuite du daim, et qui s*était fatigué en vain, quand il vit Mantharaka marcher très-lentement sur le sol, pensa : Quoique ce daim m'ait été ravi par Dhàtri', ropendant j obtiens K^tte tortue pour nourriture. Ainsi aujourd'hui, avec sa chair, ma famille se nourrira complètement. Car on dil : Qa*on s'envoie dans Tair, qn^mi marche sur te sol, qu'on coure par toute la terre, rien ne vient qui ne soit donné*. Après avoir ainsi réfléchi, il enveloppa la lorluc de darbha*, rattacha à son arc, la mit sur son épaule, et s'en alla vers sa ' Vov. page a5, noie s. * Voy. plus haut, p/]e 178, la même pensée exprimée eo d'aulrci» termes. ' Voy. page t8o, uoie 1. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 22.16% accurate

LIVRÉ DEUXIÈME. 193 maison. Cependant Hiranyaka, lorsqu'il la vit emporter, fut accablé de caba^{rin} et se lamenta : Malheur ! 6 malheur ! Je ne suis pas encore arrivé à la fin d'un malheur, comme au rivage de l'Océan, qu'un Mcond me survient : dans les ebléa fiiïbies les maux se multiplient. Tant qu'on n'a pas trébuché, on va agréablement sur un chemin uni ; mais quand on a trébuché, c'est raboteux à chaque pas. Et : Un arc courbe, un ami honnête et une épouse qui ne se laisse pas abattre dans le malheur sont difficiles à trouver de bonne souche. Ni en une mère, ni en une épouse, ni en un frère, ni en un fils, les hommes n'ont une confiance telle qu'ils aient un ami Gdèle. Si pourtant le destin ici-bas ne m'avait fait perdre que mes richesses ! Pourquoi donc m'a-t-il ravi aussi un ami qui était le repos pour moi, fatigué de la route ? Je pourrai avoir un autre ami ; mais il ne sera pas pareil à Mantharaka. Car on dit : La conversation sans « ysa^{Trumonts}, In communication d'un secret et la délivrance du malheur sont les trois fruits de l'amitié. Ainsi il n'est possible que je n'aie plus d'autre ami. Pourquoi donc Vidhatri a-t-elle pleuré coolinucieusement sur moi ? Les flèches du malheur ? Pourquoi d'abord seulement la perte (!<> mes richesses, puis la défection de ma suite, puis l'abandon de mon pays, puis la séparation d'avec mon ami ? Mais certes cela est conforme à la loi qui régit la vie de toutes les créatures. Car on dit : Le corps est toujours proie de sa destruction, le honneur est fragile et ne dure qu'un instant, les liaisons sont accompagnées des séparations, chez tous les vivants. > Voy. page 165, note 9. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 22.33% accurate

m PANTGUATA.NTUA. Et ainsi : Sur celui qui est blessé les
coiips tombent sans ee«e; quand k noorrilore manque, Tarclear d'estomac se
manifeste; dans le malheur les inimitiés se montrent; dans les c(ktÀ faibles
les maux se multiplient Ah ! quelqu'un a dit avec raison : Qui a créé ce
Joyau, ce couple de syllabes : Ami, protection quand vient le danger, et vase
d'affiadiim et de eMufiaoe ^ ? Cependant Tchitrànga et Laghoupatanaka
arrivèrent là en sanglotant. Mats Hiranyaka dit : Ah ! à quoi hon se lamenter
inutilement t Tant que Mantharaka n'est pas emportée hors de vue, pensons
donc à un moyen de la délivrer. Car on dit : Celui qui , lorsqu'il est tombé
dans un malheur, se contente de se jdaindre follement, ne fait «jif accroître
son malheur et nm trouve pas la fin. Le seul remède contre le malheur,
disent les savants en poUtique, c'est de s'efforcer d'y mettre fin, et d'éviter le
découragement. Et cil outre : Quand on dâibère pour bien conserver nn
profit pas»é et pour acquérir un profit h venir, et pour se dâivrer si Ton est
tombé dans le malbear, c'est la meilieore délibération. Après avoir entendu
cela, le corbeau dit : Hé! si c'est ainsi, faisons donc ce que je \iub dire. Que
Tchitrànga aille sur le cliomm du chasseur, qu il s'approche de quelque petit
étang et tombe sur le bord de cet étang, comme s'il était sans vie. Moi, je
monterai sur sa tête et je la piquerai à petits coups de bec, a6n que le
méchant chasseur, le croyant mort et se fiant à mes coups de bec, jette
Mantharaka à terre et accoure pour le daim. Pendant ce temps lu briseras les
lieux do (iaihha, afin que Mantharaka entre au plus vile dans Tétang. — Hé!
dit Tchitrànga, ^ Variante d'uo sloka cité |^iu haut, |mi^ 1 56. Digitized by
Google

The text on this page is estimated to be only 28.45% accurate

I LIVRE DEUXIÈME. 195 c'est un excellent avis que tu as trouvé. Assurément Mantharaka doit être considérée comme délivrée. Et l'on dit : Un effort doit être fait pour voir si une chose réussira ou ne réussira pas; c'est le sage qui sait cela le premier, et pas un autre. Faisons donc ainsi. Après que cela fut fait, le chasseur vint Tchitrânga avec le corbeau sur le bord d'un petit étang prodige de son chemin, comme il avait été dit. Dès qu'il l'aperçut, il eut le cœur joyeux et pensa : Sûrement ce pauvre daim, avec ce qui lui restait de vie, a coupé les rets, et aussitôt après être entré comme il a pu dans cette forêt, il est mort de la souffrance que lui ont causée les rets. Cette tortue est en mon pouvoir, car elle est ici altérée. Je vais néanmoins prendre ce daim aussi. Lorsqu'il eut fait ces réflexions, il jeta la tortue à terre et courut vers le daim. Cependant Hiranyaka, avec des coups de ses dents pareilles au diamant, mit en morceaux Tenveloppe de darbha. Mantharaka sortit du milieu de l'herbe et entra dans le petit étan qui était proche. Tchitrânga, avant que le chasseur fût arrivé, se leva sur pied et s'enfuit avec le corbeau. Cependant, quand le chasseur, surpris et découragé, revint et regarda, la tortue aussi s'en était allée. Alors il s'assit là et récita ce sloka : Quoique tombé dans les misères, ce grand daim m'a été pourtant ravi par loi, et cette tortue aussi, qui était prise, est certainement perdue par ton ordre. Amaigri par la faim, j'erre dans cette forêt sans mes enfants et sans ma femme, fit toute autre chose que la m'as pas faite, à destin je fais-la : à l'avenir-là anasi je suis préparé. Après 8*être ainsi livré à toutes sortes de lamentations, il s'en alla à sa maison. Puis quand le chasseur fut loin, le corbeau, la tortue, le daim et le rat, au comble de la joie, etc. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 18.64% accurate

m PANTCHATANTRA. s'embrassèrent tous les uns les autres, et, se regardant comme nés une seconde fois, ils revinrent à Tétang, et passèrent trèsagréablement le temps à se livrer au plaisir d*entretiens éloquents. Sachant cela, le sa^^n doit s'acquérir des amis cl ne pas agir avec hypocrisie envers un ami. Car on dit : Celui qui se bit des amis id-bas et n'agit pas avec fourberie ne trouve «vee eux sa perte en aucune foçoo.

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 19.10% accurate

UVRE TROISIÈME LA GUERRE DES CORBEAUX ET DES HIBOUX. Ici commence le (roisi[^]me livre, intitulé : la Guerre des Corbeaux et des Iliboui; en voici le premier sloka' : Qu on ne se fie pas à un eoneini précéJerament combattu, même quand il est devenu ami. Vois la caverne pleine de hiboux consumée par le ièu qn*y mirent les corbeaux. On raconte ce qui suit : I. -- LB8 COBBBAUI ET LES HIBOUX. Il est dans la contrée du Sud iino ville appelée Mahilàipy[^]. 11 y avait près d»' cette ville un figuier garni de beaucoup de branches et couvert d'un feuillage très-épais. Et là habitait un roi des corbeaux, nommé Mëghavama[^] avec une nombreuse suite de coibeaux. Il y avait construit une forteresse et y passait le temps avec ses serviteurs. De même habitait aussi, dans une cuverne de montagne qui lui servait de furterosse, un roi des hiboux, nununé Ariniardana a\('c une suite innombrable de hiboux. Et il vi>na!t la nuit el lùdail toujours tout autour du figuier. Le rot des hiiioux, dominé par une vieille inimitié, ' Voy. psge 7, Qole 1 . • Voy. page a, noie 6 et note 7. ^ Qui ftt de la couleur de» tutageê. * Qui écrase les etmemù. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 23.56% accurate

198 PANTGHATANTRA. tuait tout corbeau qu'il attrapait, et s'en allait. De cette façon, par ses attaques continuelles, il dépeupla peu à peu entièrement de corbeaux la forteresse de ce figuier. Et certes il en arrive ainsi. Car on dit : Celui (qui est indolent et ne fait pas attention à son ennemi et comme une lauladie qui s'élancent h voloile en devient peu à peu la victime. Et ainsi : Celui qui ne reconnaît pas un ennemi et une maladie dès qu'ils se montrent, quelque loup qu'il soit, en devient plus tard la victime'. Mais un jour le roi des corbeaux convoqua tous les ministres corbeaux, et dit : Hé! notre fier et persévérant ennemi vient toujours, à rapproche de la nuit, j'irai au dieu de la mort, et détruit notre royaume. Comment donc lui résister? Nous ne voyons certes pas pendant la nuit, et le jour nous ne découvrons pas sa forteresse pour y aller et l'attaquer. Dans cette situation, lequel de ces moyens convient-il donc d'employer : la paix, la guerre, la marche, la défensive, le recours à une protection, ou la duplicité? Réfléchissez à cela et dites vite. Alors ils dirent : Sa Majesté a bien parlé en faisant cette question. Et l'on dit: Même sans être questionné, un ministre doit dire ici-bas quelque chose; mais quand il est questionné, il doit dire ce qui est vrai et bon, que cela plaise ou ne plaise pas. Celui qui, lorsqu'on le questionne, ne donne pas un bon avis dont le résultat cause de la satisfaction, celui-là, quand même il est bon conseiller et capable de parler, n'est pas utile que en vain on enrunni. En conséquence il faut nous arrêter à délibérer, ô roi! afin de prendre là-dessus une décision et aussitôt d'arrêter. Puis Méghavama se mit à questionner un à un ses cinq ministres.

Variante d'un dlokā dle dam U livra I , page 76. biymzcu by Google

The text on this page is estimated to be only 21.14% accurate

LIVRE TROISIÈME. 199 nj^tres liértMilaires, nommés
Ou(lj(ijivin Sandjîvin -, Anoudjivia^ Pradjîvin^ et Tchiradjivin ^. il
questionna donc d*abord paimi eux Oudjdjîvio : Mon cher, dans cette
situation, que penses-tu? — Roi, dit celui-ci, avec celui qui est fort il ne faut
pas faire la guerre : il est fort et il attaque au moment favorable. Car on dit :
La prospérité ne s'éloigne pas de ceux qui s'inclinent devant le plos fort et
qui ailoquent ao moment favorable, de même que les rivières ne
rétrogradent pas. Et ainsi : 11 faut abandonner celui qui est boonéte et
respedable; celui qui a qaa&lité de frères, qoi est fort et a remporté
beaoconp de victoires, est on ennemi avec qui on doit faire la paix. U faut
fiiire la paii même avec le méchant, si Ton voit risque de la vie, car, lorsque
ta vie est sauvée, tout est saavé. Comme il a été vainqueur dans beaucoup
de batailles, à cause de cela surtout il faut faire la paix avec lui. Et Ton dit ;
Quand celui qui a été vainqueur dans beaucoup de batailles foit alb'anee
«vee en autre, ce dernier, par la force de oelui-là, soumet promptement SCS
ennemis. Il faut désirer la pais même avec no ^ai; la vietoire dans la bataille
est douteuse, et Ton ne doit rien fiiire qui olire des risques, a dit Vribaspati\
La victoire dans la bataille est doolease pour ks bommes qui combattent
ici4ias; par conséquent il ne faut combattre qu'après avoir eu recours an
troisième moyen. ' QuirtvU, ' Oui vit anr. ' Qut mt aprét , c'^-4-dire
mbocdooné. * Qui vit avant. * Qui vit hiijrtetnpt. * Voy. page 'J , noie 9.
Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 16.28% accurate

SOO PANTGHATANTRA. Celnî qui p:\v orjTiK'il ne fait pas In
paix, et qui a «'(f- plus d'une fois bnllu même j)ar snn t'<f.il, est comme un
prvf d*» terre non cuite qui se heurte contre un aulte: il cause la pei lc de
lons deux. Combattre avec le fort cause la mort au faible; comme une pierre
qui a brûd uu pot, le fort reste debout. Et en outre : Terre, fiDii ci or '^nni
jos trois fruits df» la guerre: s'il n'y a pas une seule de ces choses, d no faul
jins f.iiiio la {nierro En fouillant un trou de rat plein de fragmeuls de pierres,
le lion brise ses çriflTes ou a pour profit im rnl. Aushi. là où il n"j a pas di'
prolit, mais seulement une guerre nuisible, il lie iaul pas soi-même
engendrer la ijuerrc ni ia foire en aucune farun. Attaque par ua plus fort, que
Ton fosse commie le roseau, si l'on désire une prospî^ritë qui ne tombe pa^;
mai^ qu'on ne fa^se jamais comme le serpent. Car celui qui fait comme le
roseau parvient à un grand bonheur; celui qui &it comme le serpent ne
mérite que ia mort. Que le sage se resserre eomme la tortae et supporte
même lea coups; mais lora^ le momeot est venu, qu*ii se drene comme uo
aerpent noir*. Qoand on est tombé dans one guerre survenue, qn*on y mette
fin par la coociliation; comme la victoire est inconstante, qu'on ne s'élance
pas avec prt^cipitatioo. Et ainsi : Il n'y a pas d'exemple qui prouve qu'on
doive couibaltre avec celui qui est fort, car le nuage ne vient jamais ctmte
le voil. Oudjdjtvn conseilla ainsi la conciliation et la paix. Mais après avoir
entendu cela, le roi dit h Sandjivin : Mon cher, je désire entendre aussi ton
avis. — Majesté, dit celui-ci, il ne ' Tarisole d*un doka dté daos te line I ,
page 7/1 . * Voy. page 6a, note. DigitizCHJ by Google

The text on this page is estimated to be only 19.54% accurate

LIVRE TROISIÈME, • 201 me semble pas bon que Ton fasse la paix avec un ennemi. Car on dit : * Av6C un ennemi il ne fiiut pas eondore Tallianee même la plus ébnite i feao, mène très-ebande, éân\ le rea\ Et en outre il est cruel, excessivement avide et injuste. Par conséquent vous devez surtout ne pas faire la paix avec lui. Car on dit : M ne fout nullomniit Faire nllinnce av<>r celui qui n'a ni loyautt^ ni juslice : même ëli-oïteraeut uni , il change bientôt de dispositions par TetTet de sa méchanceté. A cause de cela il faut faire la guerre avec lui : c'est mon avis. Car on dit : l II eniieim cruel, avide, indolent, déloyal, négligent, craintif, l^gw, i>ol et dédaignant de combattre « est facile à délniiFe. De plus, nous avons été maltraités par lui. Si donc nous [)nrlr)iis de paix, il n'en montrera encore que plus de fureur. Et 1 on dit : Avec uneimemî cooHn lequel on doit employer le qttatrième moyen , In conciliation est nn tort : quel est le sage qui verse de Tean sur quelqu'un atteint d'une Oèvre accompagnée de transpiration? Les paroles de conciliation enflamment au roiifraire nn ennemi furieux, comme des gouttes d'eau jetées vivement dans du beurre ardent. Kl (lire (juo renncmi est fort, cela n'a pas non plus de raison. Car on dit : Un faible qui a du courage et de fénei^e tue un ennemi qui est fort, de même que le lion obtient l'empire sur l'éléphant. n dut détruire par In rmn los mnoiiis qaon ne peut détruii*e par la force, comme Bhima', sous la tonne d'une femme, tua les Kttcbakas. ' Ht'p' iitioa d'un slok.i rik- tliiis le livre II, page 1/17. * Le second des princes Pàniavas, fiU de Kounli et de Pandou, seloa'ies uns, de Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 20.51% accurate

202 PANTGHATANTRA. Et ainsi : Les emumis se soumettent à un roi inpitoyable même ta dieu de la mort, car les eDoemii estiment pareil à on brin d'herbe un souverain oai|Mitttsant. Gehi qui par sa force ne détroit pas une force poissante i qooi est-il lion , eel être né inotOement, ce ravisseur de la jeunesse de sa oière? La Forlne qui n*a pas les membns bariioailMB do safiun do sang de ennemi, «pielque belle qo*eUe soit, ne donne pas la joie do cœur k ceux qui sont intelligents. Quel âge mérite la vie du souverain dont le territoire n'est pas arrosé du sang des ennemis et des larmes de leurs fenuoes? Sandjivia conseilla ainsi la guerre. Mais, après avoir entendu cela, le roi quesiiionDa Anoudjtvn : Mon clier, toi aussi fais connaître ton avis, — ?iajesty, dit celui-ci, ce méchant est excessivement fort et pervers. Par conséquent avec lui la paix et la guerre ne sont pas bonnes; la marche seule conviendrait. Car on dit : Avec oeloi qui est fier de sa Torce , méchant et pervers, ce n'est ni la paix ni la guerre, mais seulement la marche, que Ton approuve. Il y a deux snrtos de marche : Tune est la défense de celui qui a peur; l'autre esl la inorche deoeiui qui veut vaincre, et s'appelle attaque. Cest en Jtirtika* ou en tchaitra\ et non à une autre époque, que Ton approuve, pour celui qui veut vaincre et qui esl très4)nive, la mardie dans le pays de ennemi. Toutes l)>3 gaif;ons sont hoiiuns pour donner l'attaque, quand l'eiuieaii est dans le mallioiir et a <Jos cù((s faillies. Après avoir mis sa ville en l>oa i-tal de dt^fensio avec des braves fidèles et très^iorts, qu'il aille ensuite dans le pays de l'eunemi, auparavant sondé par des espions. VA)ou, suivant les autres. Ct- pa^aj^ fait allusion a U mamère dont il s'inlrodiiiiMt dans le camp des ktlcbakas, dëguiaé en duriMuse. ^ OelobieHiovemiira. ' llifs-avril. Digitizeu by Google

The text on this page is estimated to be only 19.34% accurate

LIVRE TUUISIÈME. 203 Celui qui, sans connaître d'approvisionnement, d'armée alliée, d'eau, d'herbe» va dans le pays de i'eiiDeiiii* ne revient plus dans ton propiw paya. En conséquence il est convenable pour vous de faire retraite. De plus, ni guerre ni paix avec ce méchanl, qui *,^t lort. D'ailleurs les sages font reiraite en considération d'un motif particulier. Car on dit : Si le bâier lecnle , c'est pour attaquer; le Son mAme ae eontraele de colère pour a^âaoeer. RenfiBVUOit rminûtié dans leur cmir et délibérant en secret, ks sages, cpiand ils méditent quelque chose, supportent tout Et en outre : Celui qui, h la vue d un iinoitii Uni, quitte son pays, celui-là, s'il vit, i*edevient possesseur de !a lori e oomme Youdhichlhira Le faible qui «loul;n; de l'orgueil el combat avec un plus fort accomplit le désir de ceiui<<i et la ruine de sa propre famille. Par conséquent, lorsqu'on est attaqué par un fort, c'est le moment de la retraite, et son de la paix ni de la guerre. Anoudjîvin conseilla ai::si la retraite. Mais ajtrès nvoir entendu ses paroles, le roi dit h Pradjivin : Mon ch<'r, toi aussi dis Ion avis. — Majesté, répliqua celui-ci, la paix, la guerre, la marche, toutes trois, ne me semblent pas à propos, et la défensive principalement me paraît bonne. Car on dit : Le crocodile' , (juand li a aUeuit sa (ItMiKMue, dompte un gros éléphant même; écarté de sa demeure, il est vaincu même par un chien. Et en outre : Celui qni est aftnqiit' par un fort, qu'il ait soin de rester diuis uiie for^ teresse, qu'il y demeure el qu'il appelle sei^ alliés pour qu'ils le délivrent^ ' Youdhichlhira, après avoir vaincu les k.aura\ a». remonta sur le trône et eut un loQg règoe. Voir, aur ce personnage, p({e i ii t , note 3. Digitized by Gopgle

The text on this page is estimated to be only 22.30% accurate

204 PAMCHATAMRA. L'homme qui, en apprenant Tarrivc^e de i'enncnii, n le cwur subi de crainte et abandonne sa demeure, n'y habite plus de rionvenu. Comme un serpent qui n'a pns df^ dents et un élt'[]li;uil (jiii un p;ts d'cx'^udntion de rut, ainsi uu roi qui est sans demeure est facile à atteindre pour tout le monde*. Un seul homme même, s'il rcstf à sa place, peut combattre contre cent; aussi, quand môme l^ eimemis sont forts, qu'il n'abandonne pas sa place. Fais donc uih> cifiñelle forte, f[]^aniie de bons i^uerriei-)* et d'une armée alliée, entourée de murs et de fossés, et munie d'armes et d'autres choses, Ueste toujours au milieu de c^^tte forteressie, résolu h combattre; si tu vis, tu obtioudius i L.vlieualé de Ja terre, ou si tu meurs, tu iras au ciel. Et en outre : Les faibles mdme, réunis en un seul lieu, ne «ont pas tués par odoi qui est fort, de même que les plantes terrées les unes eootre les autres no sont pas renversées par on vent oontraîre. ' Un arbre isolé, qnoiqnc grand , solidement planté de tous les côté8, peut être renversé violemment par le vent. Mais les arbres qui sont rassemblés, solidement plantés de tous les cdtés . ne sont pas abattus par un vent impétueux, parce qu'ils sont réunis en un seul lieu. Ainsi les ennemis regardent un sou! Iiomme, quand niême il a de la bravoure, comme aisé k vaincre, et lui fout du mal eustuilc. L'avis (le Pradjîvin fut ainsi ro qu'on appelle la défensive. Après avoir entendu cela, le roi dit à Tchiradjiviu : Mon cher, toi aussi dis ton avis. — Majesté, dit celui-ci, entre les six moyens le recours à une protection me semble le meilleur. Il faut donc employer ce moyen. Car on dit : Sans aide, qiioicjue puissant, (jue fera celui qui est fort? Quand il n'y a pas de veut, le feu qui brûle s'éteint de lui-même. ' Variaate d'un sloU cité d«i» le livre I, page •]!*. Voy. aussi livre 11, page 1 06. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 22.08% accurate

LIVRE TROISIÈME. 205 L'union est la chose pour le^ hoiiuieë, et surtout avec UQ ami : pnv't's de leur pclUcuie , les grains de riz ne |ous»eul pas. Par conséquent il faut que vous restiez ici, et que vous relierliez la prntorlîon de ([uelque fort apporte remède à votre ruallieur. Mais si vous quittez votre demeure et si vous vous en allez ailleurs, alors personne ne vous prêtera assistance, même seulement avec une parole. Car on dit : Le vent est le compagnon du feu qui brûle les forêts, et il éteint une lampe : qui a de famitié pour le faible t Cependant il n'est pas absolument nécessaire que l'on cherche la protection d'un fort seulement; la protection des faibles même est une sauvegarde. Car on dit : GoDune un bambou réuni avec d'autres, bien serré, entouré de bambous, ne peut être brisé, ainsi en est-il d'un roi même faible. Mais si l'on a la protection du plus grand, alors que dire? Et l'on dit : Pour qui l'union avec un grand homme n'est-elle pas une cause d'élévation? Sur une feuille de lotus, Teau acquiert l'éclat de la perle. Ainsi, excepté le recours à une protection il n'y a aucun remède. Il faut donc chercher une protection : c'est mon avis. Tel fut le conseil de Tchiradjîvin. Mais après ([i'oii ciil ainsi parlé, Méghavarna s'inclina dnvant Tiincien imoi&tre de son père, nommé Sthiradjîvin \ lequel était vieux et avait lu tous les ouvrages de politique, et il lui dit : Père, si j'ai interrogé ceux-ci jusqu'à présent, bien que tu sois ici, c'est pour examiner la question, afin que, ayant tout entendu, tu dises ce qu'il convient de faire. Indique-moi donc ce <|ui et>L convenable. — Mon ' Qh» vit «rte foret f c*etlré-dire dool la vie dure. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 19.98% accurate

906 PANTCHATANTRA. enlanl, dil celui-ci, tous ces ministres ont purié d après les traités de politique. Tout ceia est bon quand c'est approprié à son temps; mais c est le mcneal de la duplicité. Car on dit : Qu ou se tienoe toujours avec u^liauce, en paix «xjiujjc ca guerre , et qu'on ait recours à la dupiiciuS contre un coiiemi OKkbant et très-fort. Ainsi Teonemi e\$st facilement détruit par ceux dont il se défie, s'ils excitent sa cupidité et lui inspirent de la confiance. Et i*on dit : Ijs fortifient quelquefois I i un, nu im tuf* f]ii'iU veulent faire périr : augmente^ par la mélasse, le llegeue c&t iiij»éiueut détruit par œt accroi»seuient. Et ainsi : L honitiic qui et>l franc envers les H miues, uu ennemi, un mauvais ami, et surtout eu vers les proslilu'es, ne vit p«s. Envers les dietix , les bri'duu.ujes. et envei-s sou J)^^iepleur spuutuol aussi, il liaul ii;jir avec rriimliisr: avec le icsle il faut avoir recours à la duplicité. F. a Irancliise est loujoui^ excellente riiez les ascèle» qui se livrent à la nu-diUiliun, mais pas chez les geus qui défirent la fortune, ni surtout ches les ruis. Si donc vous avez recours à la duplicité, cela ira bien pour vous. L*ennemi, adonné à la cupidité, ne vous chassera pas. Au reste, si vous voyez en lui quelque côté faible, vous ires et vous le tuerez. — Père, dit Méjjliavarna, je ne connais pas sa retraite; coniuient donc reconnaitrai-je son côté faible? — Mon enfant, répondit Sthiradjlvin , je découvrirai non-seulement sa demeure, mais aussi son côté faible, au moyen d'espions. Et Ton dit : Les vaches voient par l'odeur: les br/Shmanes voient par les Védas les rois voient par les espions; les autres hommes, par les yeux. ' Voj. page 1, noie a. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 23.69% accurate

LIVRE TROISIÈME. S07 Et i on dit ainsi à ce sujet : Un roi qui, par des espions leers, connaît les familiers de son côté à loi et saioat dn oûlé de reonemi, n'éprouve pas d'inconvenance. * Père, dit Méghavarna, qu'appelle-t-on familiers, et quel en est le nombre ? Et de quelle sorte sont les espions secrets ? Apprends-moi tout cela. Sthiradjivin répondit : A ce sujet le vî'n<'ral)le Nârada ' a dit au roi \ oudluchthira ^ : Du côté de reuncmi il y a dix-huit familiers; de son côté à soi, quinze. Il faut connaître chacun d'eux au moyen de trois espions secrets. Quand on les connaît, on est maître de son côté à soi et du côté de l'ennemi. Et le sage Nârada a dit à ce sujet à Youdbichtbîra : Connais-tu, oui ou non, chacun par (rois espions inconnus, les dix-huit familiers chez les autres et les quinze de ton côté à toi ? Par le mot ftmûUcr on désigne ici celui qui est chargé d'une fonction). Si donc un de ces familiers est méprisable, alors il cause la perte du souverain; et s'il est excellent, alors il sert à l'élévation du roi. C'est à savoir, du côté de l'ennemi : le ministre, le prêtre de la famille, le général, le prince royal, le portier, l'intendant du gynécée, celui qui donne les ordres, celui qui ordonne les réunions, celui qui place, celui (qui indique, celui qui conduit, le compagnon, le surintendant des chevaux, le surintendant des éléphants, le surintendant du trésor, le gouverneur de la forteresse, le serviteur favori et le garde des forêts. Par leur trahison on vient bientôt à bout de l'ennemi. Et de son côté à soi, c'est à savoir : la reine mère, la reine, le serviteur du gynécée, le jardinier, le garde du lit, le surintendant * Voy. page 35, note 3. ■ Voy. page 35, note 3. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 20.42% accurate

SOS PANTGHATANTRA. des espions, ra\$trolo {;iie, le médecin, celui qui porte leau, le porteur de bétel, le pn'i cjjteur, le garde du coqis, le quai^ tiei^ maltre» le porte^ parasol et la courtisane. Par le moyen de leur inimitié, on a la ruine de son côté à soi. Et par conséquent : I,p rnn<lf>n*n, l'astmlnjrii,. d \o pnVoptfnr sotil les nirillfurs r>j))ions df SOI) eût)- il soi . ilf> iiDMiio (|ue les moutreurs de i>erpeut6 el les hommes ivres savent tout chez les cDoemis. Père, dît Méghavarna, pour (juel motif existe-t-il une si inorlrlllo inimitié entre tous les corbeaux et les hiboux? — Mon enfant, répondit Stbiradjivin , un jour jadis tous les oiseaux, cygnes, grues, perroquets, kokilas ^ paons, tchâtakas ^, biboux, pigeons, colombes, perdrix francolines, geais bleus, vautours, alouettes, karâyikâs syAmAs S grimpereaux, pouchkaras^ et autres, s'assemblèrent et se mirent à délibérer avec inquiétude : Ah! le fils de Vinatâ** est pourtant notre roi, et, attaché à Vâsoudéva il n'a aucun souci de nous. Par coiiisu<juenl, à quoi bon ce souverain inutile qui ne nous protège pas, nous (|ui sommes incpiiétés par les filets des chasseurs et par d'autires malheurs? Car on dit : On doit aervir settlement quiconque renouvelé sans trouble tout ce qui périt, comme fait ie soleil è la luna. Mais tout autre souverain ne l'est que de nom. El Ton dit : Même par «ks serviteurs honnêtes ét «ans bassesse, qui ont, comme les ' Oa koil, eoumn noir, ûmiAit fiMlîntt. * Voy.iMge i83, noie i. ' Pflile espère de grues. * Petit oiseau à plumage noir, Tmr dm nnflcrowiiff. * Grue indienne. * Voy. page G3, noie. ' Voy. page 58, note a. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 23.26% accurate

LIVRE TROISIÈME. 209 pOMSQiu, des yenx aussi laniineus que oenx des dieux, un roi stopide est prompfment conduit à m perte. Celui qui ne protège pas les créetores tremblantes de peur et toujours tourmentées par les ennemis est sons aucun doute, sous la forme d'un rot« le dieu de la mort. Que rhmnme sage abandonne, comme un bateau brisé sur Teau, un précepteur spirituel qui n'explique pas, un prêtre de famille qui n'étudie pas, un roi qui ne protdge pas. une épouse qui parle durement, un vacher qui .aime le village et un barbier qui aime la forêt. Rëlléchissons ù cela et faisons roi des oiseaux quelque autre volatile. Ensuite Us dirent tous, en regardant un hibou qui avait de belles fonnes : Que ce bibou soit notre roi. Que Ton apporte donc toutes les cbosees essentielles et convenables pour le sacrer des rois. Puis après que de Teau de différents lieux saints eut tHé apportée; qu'une (jiiiintité de cent huit racines, fchakrAnkità, sahadévi ' et antres, eut été amassée; qu'un trône eut été dressé; qu'un globe de ia terre eut été fait, sur lequel étaient peintes les mers et les montagnes des sept lles^; après qu'une peau de tigre eut été étendue; que des vases d'or eurent été remplis de cinq rameaux, de fleurs et de grains; que les objets d'heurenv présage, miroir et cetera, eurent été apprêtés; tandis que les bràhnianes les pins versés dans la pratique des\ é(las -, les premiers entre tes chanteurs de louanges, récitaient continuellement; que des jeunes filles chantaient les principaux chants de bénédicthin»; après quun plat de grains, composé de ' Arbriasettt qui produit tmegnine «dorante, Priyanuuu. * Oo dwlpft», tioin donné par les Hiniloiu aux 9^1 grandes dinsioos du monde, loi qu'il leur était eonnn. Los sqil dwlpos étaient, selon cox, autant de lones qui s*élendaieiit aatour du mont Ménni; cas dwtpos élaicnt séparés les uns des anifes pnr un océan. ' Voy. page 1, noie «. th Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 23.21% accurate

210 l»A.%TCHATANTRA. moularde blanche, de grain frit, de gorotchanâ S et orné de fleurs, de coijuûUages, et cetera, eut été préalablement préf>aré; lorsque la purification des armes et autres cérémonies furent accomplies; pendant que les instruments qui annoncent le bonheur résonnyionl ; un momenl où le hibou, pour être sacr<5, s'asseyait sur le trône »hessé au milieu il'un portifjno orné de bouse de vacbc et autres choses, un corbeau, anno/iyant son entrëc par un horrible croassement, vint de quelque part dans rassemblée. Ahl pensa-t-il, que signifie cette grande fête dans laquelle sont réunis tous les oiseaux? Les oiseaux, quand lis le virent, se dirent entre eux : Ah ! voilà le plus adroit des oiseaux, le corbeau, qui se fait entendre. Et Ton dit : Plsnni les hommes, le bnrbior csl rusë; parmi les oiseaux, le corbeau; parmi les nnimniix qui ont «les dents, le cbacsl; et paraii les aseèles, le mendiant blanc*. 11 faut donc prendre aussi son avis. Et Ton dit : Les plans de condoîte médités de besoconp de manières, avec beanconp de sages, et bien pesés et examinéB, ne se perdent en aueime (èçon. Le corbeau s approcha et leur dit : Ué ! que signifient cette nombreuse réunion de monde et cette grande fête extraordinaire! — Hét dirent les oiseaux, il n'y n pas de roi des oiseaux. En conséquence tous les oiseaux sont en train de sacrer ce hibou roi de tous les volatiles. Donne donc aussi ton avis. Tu es arrivé à propos. Mais le corbeau (ht en riant ; Ali! cela n'est pas convenable, que, quand il existe des oiseauï éuiinents, le paon, le cygne, le kokila \ le tchakravàka \ le perroquet, le ' Voy. page 93, note 3. ' SmiavâaaM , religieux meodiaQl, véla de blanc. ■" Voy. page ao8, no!<î i. ^ Esp^ de canard n>iig«>àlro, Anan catarca. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 15.75% accurate

LIVRE TROISIÈME. àll canard, le hftrttaka', le sftrara' et aatres, od sacre ce hibou au hideux visage. Aussi ce n'est pas mon avis. Car Nez crochu , yeux de travers . .lir m<^rlinî>t el dc^nfynhhl»', f l'I est mn visage quand il n'est en coh^re: i a, nient est ce visage lorsqu'il est en fureur? Si nous fniMJUs toi If hibou, all'reiix jiar nature, très-cruel, iiiuciiaul el désagn^able, truelle prospérité aurons-nous? D'ailleurs, quand le fils de VinatA^ est notre souverain, pourquoi ce hibou est-il fait roi? EAt^il même des qualités, néanmoins, piiistjn»^ nous avons un souverain, il ne serait pas bon d en faire encore un aulrc. Car on dit : Od flsal et pmsBant mi est une cause de bien poar la terre, de même qa*à la fia d*iin Age beattoop de loleils causent iei«bas du malheur*. Et puis», par le nom seul dc3 cv souverain, vous deviendrez invincibles pour les ennemis. Et Ton dit : « Ed se servant seulement du nom de ceui qui sont ëminent et en se faisant on niattre, ceox qui sont abjects ont le bonheur devant eax à Tiostant même. Et ainsi : Par le nom des grands on arrive an comble de la pros^xirilé : au moyen du nom de la bne, les lièvres vécorent heureux dans leurs demeures. ' Oa hlrltt, pigeon v«rt, CMmnAa handÊ, * Vw.page 109, note 1. ^ Voy. pajre 63 , note. * Selon le Vichnou-Pourânn ^ h 1» fin d'un kalpa, sept soleils roetlent Tunivcrs en fe». Le knipa, ou période do dostnicfinn H de renouvellement du monde, esf , suivant la croyance la pins n'immliao d.itis rindc, I.i durpi* d'un jour el d'une iniit de Brahmà, ou /i,3!!o,ooo,oon d'annéni dei» iiiurlcb, qui se leiminent par i'nnoantissemnl de toute la créalion. La notion du kalpa est eotnmunc au Brahmanisme et an Bouddhisme. Sor lesdiversea «ipècea de kalpo* et sur leur durée , on peut consdter un Uémoire de M* Abel Rémusat {Journal itê Smutli, annfe 1 83i « p. 7 1 6 et tuiv.) et un travail publié pr 11. Sdunidt dans les Hémairm à» VAetMmiÊ 4» SéM/V/snAeuiy, I. Il , p. 58 et soivanics. 1^.

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 21.44% accurate

212 PANTCHATAI^TRA. Comiueiit colat demandèrent les oiseaux. Le corbeau racuuUi : II. ^ LES ÉLÉPHANTS BT LES LiVRES. Dans un endroit d'une fonH habitait un grand élépbani, roi d*une troape, nommé Tchatourdanta ^ Là, m ne fois, eut lieu pendant de nombreuses années une grande sécheresse, par laquelle les étangs, les pièces d'eau, les marécages et les lacs devinrent tous secs. Or tous les éléphants dirent au roi des i'*lcj)liaiits : Maicst(^, les jeunes (^'léphants souïïrent de la soif: (luelqut's-iins s(tiil rommo morts, et d'autres, rnorts. Cherchons donc une pièce d'eau où ils reviennent à la sant/' < n buvant de l'eau. Puis Tchalourdanta envoya dans les huit régions ^ du monde, pour chercher de Teau, des serviteurs pleins de vélocité et d*ardeur. Ceux qui étaient allés du cAté de Test virent un lac, a[)peié Tchandrasara *, orné de cygnes, de canards et antres oiseaux acju.ilitijcs, et embelli d'arbres qui pliaient soils une masse de fleurs et de fruits. Lorsqu'ils l'eurent vu, ils s'en retournèrent joyeux, s'inclinèrent devant leur souverain, et lui dirent : Il y a dans une contrée solitaire, au milieu de la terre ferme, un grand lac toujours plein d'eau du Gange soaterraîn*. AUons-y donc. Gela fait, après avoir marché cinq nuits ils arrivèrent au lac. Là ils se baignèrent tant qu'ils vouluronl dans cette eau, et en sortirent à l'iieure du couclirr du soleil. Autour de ce lac, il y avait dans la terre très-molle d'innombrables trous de lièvres, et tous ces trous furent détruits par * Ont « fMfrv dImC». * Les point! oirdiinai : «si, nid^al, sud, wd>ount, oueat, nord-oiml, Dord, noH-fsi. ^ Siiivtiiit ia croyance tiv» HinHoiis, ii* (ian^^v rouie i\ ia ibis au ciel, sur la (crrv et nm enfer. Digrtized by Google

The text on this page is estimated to be only 19.82% accurate

LIVRE TROISIEME. 213 ie» éléphants* qui couraient de côté et d'autre. Là beaucoup de lièvres eurent les pattes, la tête et le cou brisés; quelques-uns moururent, et d'autres ne conservèrent (ju'iiin reste de vie. Lorsque la troupe d'VdëphanLs fut partie, tous les lièvres doil les demeures avaient élé pilées \mr les pieds des éléphants, quelques-uns avec les pattes cassées, d'autres avec le corps brisé, inondés de sang, d'autres dont les petits avaient été tués, s'assemblèrent avec anxiété, les yeux pleins de larmes, et tinrent conseil ensemble : Ah! nous sommes perdus î Cette troupe d'éléphants viendra toujours, car ii n'y a pas d'eau ailleurs. Par conséquent, nous périrons tous. Car on dit : L*éléphant tne en ne faisant même que tonchor; le serpent, en ne faisant même que flairer; mi roi ttie« même en souriant; le méchant, même en témoignant du respect. Méditons donc un moyen d'cmpedier cela. Alors les uns dirent : Abandonnons le pays et allons-nous-en. Car on dit : Qa*on abandonne Tindividu pour la famille; pour le village, (ja*on abandmme la famille; qu^on abandonna le village pour le pays, et la terre ponr soi-même. (}a*im nM abandonne, dans Tintérêt de sa personne, sans héaier, un pays même prospère, donnant toujours des fruits el produisant quantité de bâail. Ensuite d'aulies dirent: lié! c«* lieu, tjue Jios pères tenaicnl de leurs aïeux, ne |)eut pas être obaidonné avec précipitation. Clierclions donc un moyen d*efrayer les éléphants, atin que, si le destin le veut, ils ne viennent plus du tout. Car on dit : L'u serpent aidinc qui n a pas de venin doit di-pioyi'i' uu {^raiid peron; qu'il y ait du venin ou qu'il n'y en ail pas, lu {rouflenieul du chuperon inspire la teirour'. ' Sloka dtyâ tM dans le livre 1, page 6a. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 22.36% accurate

S1A PANTCHATANTHA. . Puis d'autres dirent : Si c'est ainsi, il y a un grand moyen de leur faire peur, de manière qu'ils ne viennent pas, et ce moyen de terreur dépend d'un messenger adroit: c'est que notre souverain, le lièvre nommé Vidjayadalla ^ habite dans le disque de la lune. Qu'on envoie donc un faux messenger auprès du roi de la troupe. Et il faudra dire : La hmo te fait d<îfendre de venir à ce lac, car mes serviteurs habitent autour de ce lac. Quand on lui aura ainsi parlé en termes auxquels il pourra ajouter toi, peut-^tre cessera-t-il. Ensuite d'autres dirent : Si c'est ainsi, il y a ici un lièvre nommé Lambakarna'; il est habile à composer un discours et sait rv tpi'un messenger a k faire. Qu'on l'envoie ià vers le lac. Car on dit ; Gelai qui a de Textérieor, qui n'est pas enpêde, qui eat éloquent, qui a beaucoup de sdence et qui dédaigne de s'inquiéter de rennemî, est un bon serviteur pour on rai. Et en outre : Si quelqu'un s'adresse à un portier de palais, sot, csipêde et surtout monteur, sou affaire ne réussit pas. Cherchons donc si, sur ce que nous dirons, il ira. Puis d'autres dirent : Ah ! c'est bien parlé. Il n'y a pas d'autre moyen de sauver notre vie. Faisons cela. Que Ton cherche Lambakama et qu'on l'envoie. Après que cela fut fait, Lambakarna s'en alla vers l'éléphant, et, voyant aller à l'étang le roi des éléphants entouré de iniilieis de chefs de troupe, il prnsa : Une ontrpvno di' ceux de notre espèce avec celui-là est impossible, parce que, comme on dit, ' Donné par la viclnire. ' L^^ Hindous pn nneni ies lachcsdc la lune pour des lièvre». ^ (Jui (I de lungric* ornllles. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 22.96% accurate

LIVRE TBOISIÈMB. 215 IY'lépliant tue en ne fai&ant même que toucher. Aussi il faut absolument que je me montre à lai dans un lieu imprenable. Après avoir ainsi réfléchi, il monta sur une butte très-élevée et inaccessible, et dit au roi de la troupe : Hé, hé» méchant éléphant! pourquoi viens-tu ainsi par amusement et sans crainCe ici au lac il'autrui? Retire-toi tlunc. L'eldphanl, iorî»qu'il eut entendu cela, fut étonné et dit : Hé! qui es-tu? Lambakarna répondit : Je suis le lit^vre nommé Vidyadatta, qui habite dans le disque de la lune. Maintenant je suis envoyé auprès de* toi comme messenger par le vénérable Tchandramas^ Tu sais sûrement qu'on ne doit pas faire de mal h un envoyé qui dit ce qu'il convii'it de dire, car les envoyés bont la bouche de tous les roLs. Et l'on dit ; Lors même que les épém sont tirées et qii*un grand nombre d*amis ont Hé taé», des envoyés, disant méoie de duiês paroles, ne doivent pas être mis à mort par on roi. Moi que voici, je te dis par ordre de Tchandra^ : Comment est-il possible que des créatures, sans considérer la différence entre elles-mêmes et les autres, fassent, autant qu'elles peuvent, injure à autrui? Car on dit : Celui qui, sans examioer sa force et sa faiblesse et celles des ennemis, se met foUement à l'œuvre, eelai-là délire le mallêor. Après avoir entendu cela, comme on pouvait njoiiiter foi a ces paroles, l'éléphant dit : Hé, lièvre! dis donc l'ordre du vénérable Tcbandra, afin qu'il soit prumptement exécuté. — Le jour passé, répondit Lambakarna, en venant avec ta troupe, tu as tué (juuiililc <le lièvres. Ne sais-lu doue pas que, comme ce ' Ou Tdiândra, dieu de ia iuiic. ■ Voy. page i , note -2 . Digiiiizcnii by Google

The text on this page is estimated to be only 25.43% accurate

S16 PANTGHATANTRA. sont nies serviteurs, je suis appelé du num de Sasânka ^ avec crainte, dans le monde? Par conséquent, si tu veux vivre, alors il ne faut pas que, même par besoin, tu reviennes h ce lac. Tel est mon ordre : k quoi bon beaucoup parler? Sî tu ne cesses pas cette manière d'agir, tu en éprouveras de mu part un grand mal. SI tu cesses à partir du jour d*aujourd'hui, il y aura pour toi une grande disttiirtiun , car ton vnr\)s oiijrnissera par ma lumière, et tu te promèneras à ton aise avec ta suite dans 'cette forêt, faisant ce que tu voudras. Autrement, jarréterai mes rayons; tu auras le corps brûlé par la chaleur, et tu périras avec ta suite. Lorsque le roi des éléphants eut entendu cela, il réfléchit longtemps, le cœur très-ému, et dit : Mon cher, il est vrai que j'ai offensé le vénérable Tchandranias. Maintenant je ne lui ferai pas de résislaiice. Muilre-moi donc vite le chemin, que j'aille demander pardon au vénérable. — Viens seul, dit le lièvre, que je te le montre. — Mais, dit l'éléphant, oil est maintenant le vénérable souverain Tchandraf — Assurément, répondit le lièvre, il est maintenant ici dans le lac, et il est venu pour consoler reux d'entre les lièvres écrasés par ta troupe qui ont survécu. Quant à moi, je suis envoyé .luprès de toi. — Hé! dit l'éléphant, si c'est ainsi, montre-moi donc le souverain, que je m'incline devant lui et que je m*en aille aillears. — Hël dit le lièvre, viens avec moi, toi tout seul, afin d*avoir une entrevue avec lui. Après que cela fut fait, le lièvre remmena quand vint la nuit, le []laça sur le bord du lac, et lui montra le di.s(jue de la lune au milieu de l'eau. Kl il dit : Voici notre souverain: il est au milieu de l'eau, plonjjé ilans la méditation. Salue-ie sans qu'il te voie, et va-t'en vile; ' Nom de Tcbandra , dieu do la lune. Les iliadous, comme ou i'a vu plus haut, prennent les taches de la luoe pour des h'èvres : voilà pourquoi ils TappcUent Sabiyuiz

LIVRE TROISIÈME. 217 sinon, parce que tu l'auras interrompu dans sa méditation, il se mettra encore dans une grande colère contre toi. Puis Téléphant baréta, et étendit dans Teau sa trompe, pareiUe h un Lùton. Mais, pur suite do ragilation de l'eau, le disque de la lune tournoya rh et \h comme s'il eut été monté sur une roue, et rëlépliant vil mille lunes. Alors Vidjayadaita, faisant au mieux TatHigé, se retourna et dit au roi des éléphants : Majesté, hélas! hélas! tu as doublement irrité Tchandra. — Pour quel motif, dit Téléphant, le vénérable Tchandra est-il en colère contre moi? — Parce que, répondit Vidjayadatta, tu as touché celte eau. Puis le roi des éléphants, lorsqu'il eut entendu cela, rabattit ses oreilles, salua avec la tiête baissée vers la terre', et demanda pardon au vénérable Tchandramas. Et s'adressanl de nouveau à Vidjayadatta, il dit : Mon cher, il faut prier de ma part le vénérable Tchandra de m*être favorable en toutes choses sans exception; et moi, je ne reviendrai plus ici. Ensuite Téléphant s'inclina devant lui le cœur tremblant de crainte, et se mit en route pour s'en ruloumer; et, h partir de ce jour, les lièvres avec leur entourage vécurent heureux dans leurs demeures. Voilà pourquoi je dis : P.'ir le nom (les yniids on arrive au comble de la prosp«'iilé : au itioyea du nom de la lune, les lièvres vécurent licurcuiL dans leurs demeures. En outre, celui qui désire vivre ne doit j)as donner la souveraineté k qui est méchant, fainéant, lâche, vicieux, ingrat, questionneur et babillard par caractère. Et l'un dit : Appliqués à la recherche du droit, jadis un lièvre et Kapindjslo pnreol un médiant pour juge, et périrent tous deux. ■ Ce geste , dit M. Benfcy, [xarait «q>rtmer que celui qui rexécnle est Uiea éloigné de la pensée qu'on lui suppose. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 22.61% accurate

818 PANTCHATANTRA. Comment cclat dircul les oiseaux. Le corbeau dit : m. — iJt CHAT, LE MOINEAU ÈT LE uàVRB. Dans un endroit d'une for«ît, je demeurais moi-même auliciois sur un {jnind iijjtier. Sur cet arbre, au-dessous de moi, habitait dans un creux un moineau nommé Kapindjala'. Or nous arrivions toujours à Theure du coucher du soleil, nous passions tous deux ie temps à nous livrer à une foule d*éloquents entretiens, à réciter les anciennes histoires des dévarchis, des ràdjarchis et des hrahmarchis ^, à raconter les nombreuses mer^ veilles que nous avions vues dans nos voyages, et nous éprouvions le plus {]rand plaisir. Mais un jour Kapindjaia, pour (iicrrher sa subsistance, alla avec d'autres moineaux dans un endroit où il y avait beaucoup de ns mûr. Puis comme, même À l'heure de la nuit, il ne venait pas, le cœur plein d'inquiétude et affligé de son absence, je pensais : Ah! pourquoi Kapindjala n*est'il pas vonu aujourd'hui? L'a-l-on pris dans un fdet, ou bien a-(-ii été tué par quelqu'un? Assurément, s il était en bonne sanlé il ne resterait pas sans moi. Pendant que je faisais ces réflexions, bien des jours se passèrent. Puis un jour un lièvre nommé Sl^far^ vint, à Theure du coucher du soleil, et entra dans le creux de Tarbre, et comme je désespérais de Kapindjala, je ne l'en empêcbai pas. Mais un autre jour kapindjala, devenu bien jjras d'avoir manfjé du ri/, se rappela sa demeure et y revint. Et certes on dit ceci avec raison : U n'est pas pour les mortels, même dans le cid, un bonheur pareil è celai qii*il y a ponr eux, même quand ils sont pauvres» dans leur paya, dans leur ville, dans leur maison. ' Perdrix freuwoUhf. * Voy. piigo loo, noies A, 5 «i 6. ^ Qui vn vile. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 22.76% accurate

LIVUE TUUISIÈME. 219 Mais le moineau, lorsqu'il vit le lièvre dans le creux du figuier, dil d'un ton de reproche : Hé, lièvre 1 tu n'as pas fait une belle chose d'entrer dans ma demeure. Va-t*en donc vite. — Sol! r<" {)ondit le lièvre, cette maison R*est pas à toi, mais bien à moi. Pourquoi donc dis-lu faussement l'uiju rieuses j»aroles? Relire-toi vile; sinon, lu mourras. — Si c'csl ainsi, dit le moineau, alors il faut interroger les voisins. Car on dit : Pour un éUlu^^ uo puiU, une pièce d*eea, one maison et un jardin, c*e8t sur la foi des voisins que Ton juge, a dit Manon Et ainsi : Dans les ooalestationa an sujet d'une maison, d*Qn dump, et quand un procès a lieu pour un puits, un jardin, une terre, c'est le voinn qui fait fi». Sol! dit ie lièvre, est-ce que tu n'as pas appris le texte de loi qui dit : Si quelqu'un a possédé ostensiblement un champ on antre diose pendant dix ans, alors c'est la possession qui est la preuve, et non un témoin ni un écrit? De même, sot que tu es, tu n*as pas appris l'opinion de Nârada ' : Pour les hommes, la preuve esl luie possession de dix années; pour les oiseaux et les quadrupèdes, c'est le temps qu'ib ont demcuni. Ainsi cette maison m'appartient d'après la loi, elle n'est pas i toi. — Hël dit Kapindjala, si tu prends le code pour autorité, viens donc avec moi, ;ilin (jue nous consultations un jurisconsulte, (^('lul auquel il donnera ia maison d'après la loi, que celui-là la prenne. Après que cela fut fait, ils partirent pour poursuivre ' Voy. paye a , note i . * Voy. page 35, mAe 3.

The text on this page is estimated to be only 24.23% accurate

220 PANTCHATANTRA. leur procès. Kt je pensai : Qu'en arrivera-t-il ? Il faut <|ue je voie ce procès. Puis par curiosité je parlai aussi derrière eux. Ils n'étaient pas encore bien loin» quand le lièvre demanda à Kapindjala : Mon cher, qui donc examinera notre affaire ? — Ce sera assurément, il y a j'ondit le moineau, le chat nommé Dadhikii iia ' ; il se (H;ins tine fie du véritable Gan^je, lequel fait entendre un murmure produit par le choc des flots agités de ses eaux soulevées par un vent fort; il se livre ronstatnaient aux austérités, aux observances, aux actes méritoires, à la méditation, et il a de la compassion envers tous les êtres. Mais le lièvre, quand il le vit, eut le cœur tremblant de crainte, et il reprit : Non, pas ce mécbail K1 Ton dit : Il ne faut pas se fier à l'homme méprisable qui fait les austérités ; on voit donc les lieux de pèlerinage des ascètes qui (ont profusion d'élargir. Cependant le chat sauvage nommé Dnrlhikarna, ayant appris la contestation qu'ils avaient, alla, afin de leur inspirer confiance, au bord d'une rivière proche de la route, et, tenant une poignée de kousa^ avec douces marques sur le front, un œil fermé, les bras en Tair, touchant la terre avec la moitié d'un pied, la face tournée vers le soleil, il fit cette instruction morale : Ah ! ce monde est insipide, la vie est frivole, l'union avec ceux que l'on aime est pareille à un songe, l'entourage de la famille est comme une illusion des sens. Ainsi il n'y a pas d'autre voie de salut que la vertu. Car on dit : Les corps sont jH^riss.iliIrs. I.i i i(Ik ^^c nous n'appartiennent pas en propre, la mort est toujours présente : il faut s'attacher à la vertu. Celui pour qui les jours viennent et s'en vont sans vertu est comme un soufflet de forgeron; quoiqu'il respire, il ne vit |Niti. ' ^1 n le» oiiiilc.i Hanche* romma le latt caille, • Voy. jwyi' i*^<>, iilc i. biyiiizca by Google

The text on this page is estimated to be only 22.37% accurate

LIVRE TROISIÈME. 3âl Et ainsi : La queue d'un chien ne couvre pas les parties honteuses et ne chasse pas les taons ni les moustiques; comme elle, le savoir sans la vertu est inutile. Cent qui n'ont pas de vertu pour motif de leurs actions sont comme les insectes parmi les grains, comme les putois parmi les oiseaux, comme les moustiques parmi les mortels. La fleur et le fruit valent mieux que l'arbre; le beurre vaut mieux, dit-on, que le lait; Thuile vaut mieux que le tourteau, et la vertu vaut mieux que l'orame. Créés seulement pour faire de l'urine et des excréments et pour manger, les hommes qui n'ont pas de vertu pour le bien des autres sont comme bêtes. Les savants en politique vantent la fermeté dans toutes les actions : quand la vertu rencontre beaucoup d'obstacles, sa marche est accélérée. L'un s'expose à se vomir; hommes! à quoi bon l'homme propre? Pour celui qui est vertueux, faire du bien aux autres; pour le méchant, faire du mal à autrui. Écoutez maintenant ce conseil de la vertu par lequel vous l'aurez entendu, inclinez-le : Ce qui est contraire à soi-même, qu'on ne le fasse pas aux autres. Lorsque le lièvre eut entendu cette instruction morale du chat, il dit : Hé, hé, Kapindjala! voici au bord de la rivière l'ascète qui enseigne la vertu; interrogeons-le donc. — Assurément, dit Kapindjala, par sa nature il est notre ennemi. Tenons-nous donc à distance et interrogeons-le. Il pourrait quelquefois se faire qu'il y eût un défaut dans ses observances. Puis, se tenant à distance, ils dirent : Hé, hé, ascète qui enseignes la justice! nous avons une contestation; donne-nous donc une décision selon les livres de lois. Celui qui alléguera de mauvaises raisons, tu le mangeras. — Mes chers, dit le chat, ne parlez pas ainsi. J'ai quitté le chemin par lequel on tombe en enfer. Ne faire de mal à personne est le chemin de la vertu. Car on dit : Comme l'innocence est appelée la première vertu par les gens de bien.

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 24.00% accurate

232 PANTGHATANTRA. il faut pour cuttn raison t^pargner même les poux, les puces, les taons et cetera. Celui qui fait da mal h des êtres ménie nuisibles est sans pitié; il va dans Taifreoi enfer : à plus forte raison, celui qui fitit du ma! è des êtres qui maà bons. Ceux même qui tnent des animaux dans ie sacrifice sont stiipides et ne connaissent pas le vt^rilable sens de la sainte Écriture. Là il est dit en vérili^ : Il faill sacrifier avec des adjoi. Là on appelle adjns des riz de trois ans ou de sept ans, et qui ne se reproduisent plus ^ Et Ton dit : Si, après avoir coupé des .hlhts. tué des nniiiiiaux, tail un liourhier de sang, on va dans le ciel, qui va dans Feofer'/ Je ne vous mangerai donc pas; seulement je déciderai qui a (ja^^ic et qui a perdu. Mais je suis vieux, et je n'entends pas bien de loin la teneur de vos discours. Sachant cela , tenei-vous près de moi et expliquez votre aflaître devant moi, afin que je connaisse la vérité do procès et qu*en prononçant ia sentence je ne perde pas le ciel. Car on dit : L'homme qui, soit par orgueil, soit par ctq)idiié, soit par colère on par crainte, prononce un jugement fous, va dans l'enfer. Il tue cinq, celtii rpil ment pour un aninuil; il lue dii, celui qui ment IHHff une vache; il tue ceot, celui qui ment pour une jeune fiUe; mille, celui qui ment pour un homme. Celui qui. assis au milieu de la cour, ne parle pas clairement, doit, h cause de cela, être laissé loin, ou bien il (sut que ialfaire dise delle-^néme la vérité. Par conséquent soyez confiants, et exposez clairement votre affaire près de mes oreilles. * L« leile joue sur le mol nifû , qui Mgnifie «ussi ftMir. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 27.05% accurate

LIVRE TROISIÈME. 3 Bref le méchant leur inspira proiiiptement à tous deux tant de confiance» qu'ils se mirent sous ses flancs. Mais ensuite il saisît en même temps Tan avec le bout de sa patte, et. l'autre avec ses dents pareilles à une scie; puis ils perdirent la vie et furent mangés. Voilà pour(} uoi je dis : Appliquëii à in roclicrche du droit, jadis un lièvre cl Kapiiidjula prircol un méchaot pour jug^e, et përireul tous deux. Vous aussi, en prenant pour roi ro iiK-clianl liihou, coinFiio vous êtes aveugles la nuit, vous irez par le chemin du lièvre et de Kapindjala. Sachant cela, ii faut faire dès à présent ce qui est convenable. Lorsque les oiseaux eurent entendu ce discours du coiHkau, ils dirent : Il a bien parlé, et, ajoutant: Nous nous assemblerons de nouveau et nous délibérerons sur le choix d'un roi, ils s'en allèrent tous comme bon leur sembla. Il ne resta que le hibou, assis sur le trône et prêt pour le sacre, avec la krikâlikâ. ft il dit : Qui, qui est làf Hé, bé! pourquoi ne fait-on pas encore mon sacre aujourd*huif Quand la krikâltkÀ entendît ces mots, elle dit : Mon cher, c*est le corbeau qui a mis cet empêchement à (on sacre, t't tous les oiseaux s'en sont allés chacun du côté où bon lui semblaif. Ce corbeau sculciuent est resté, je ne sais pour quel motif. Lève-toi donc vile, pour que je te conduise à ta demeure. Après avoir entendu cela, le hibou dit avec chagrin au corbeau : Hé, bé, méchant! quel mal t'ai-jc fait, que tu m'as empêché d'être sacré roi! Aussi h partir d'aujourd'hui est née entre nous deux une inimitié qui se transmettra à nos descendants. Et Ton dit : Ce qui est percé de fleclies sm» cicaU'ise. ce qui esl cmipé par le sabre se Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 23.22% accurate

PANTGHATANTRA. cicatrise; un mot injurieux excite la haine, la blessure faite par la parole ne se cicatrise pas. Lorsqu'il eut ninsi parlé, il s'en alla avec la krikâlikà à sa domoiro. Puis le l orlx nu, trouBM par la crainte , pensa : Ah! je me suis attin^ sans raison une inimitié. Pourquoi ai-je ainsi parlé ? Car on dit : Quand <jucl(|u un ici-bas a profiTi^ une parole qui n'a pas déraison, qui ne connaît ni le lieu ni le temps, qui n'a pas la foree de se retenir, qui est dt^agréable et lavilit lui-mèuie, cette parole n'est pas une parole, elle est un poison. Et ainsi : Lors même qu'il est fort, un homme sage ne se fait pas de son plein gré un ennemi d*ttn autre; car ipiel bouune sensé mangerait da poison lans motif, en pensant : J*ai un médecin ? Un homme sage ne doit nullement dire du mal d'un autre dans une réunion; quand même il est vrai, un mot qai cause du dépbbir ne doit pas être dit. Celui qui ne fait une chose qu'après l'avoir dëlibi'rce plus d'une fois avec des amis (idèlcs, et Mon iiidditi^o Itii-m^me dans son esprit, celui-là est 8^ assurément, celui-là est un vase de prospérité et de gloire. Apr^s avoir ainsi réiléchi, le corbeau aussi s'en alla. Depuis lors il existe entre les hiboux et nous une inimitié héréditaire. Père, dit Méghavama, dans cette conjoncture que devonsnous faire? — Mon enfant, répondit' Sthtradjtvin, même dans cette conjoncture il est im i;i jikI projet autre que les six moyens. Adoptant CL' projet, j irni moi-ni^me pour vaincre les hiboux. Je tromperai les ennemis et je les tuerai. Car on dit : Ceux (lui ont beaucoup d'intelligence et de sagesse peuvent tromper ceux qui sont fiers de leur force, comme firent des volenni Ik un brfthmane pour une chèvre. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 22.47% accurate

LIVRE TROISIÈME. 225 Comment cela? dit Mëghavama.
Sthifadjtvin dît : IV. — LB BBÂKMANB ET LES V0LBUB8. Dans un
endroit habitait un brâhmane noiiiiiiL' MiUasarman qui avait fait serment
d'entretenir le feu du sacrifice. Un jour, dans le mois de mâgha^ qu'un vent
doux soufflait ^ que le ciel ^taît couvert de nuages et que Pardjanya '
répandait tout doucement la pluie, il alla à un autre village pour demander
une chèvre. Il demanda à quelqu'un qui faisait faire des sacrifices : Hé,
dispensateur de sacrifices! je crN-brerai un satrifiro à la nouvelle lune qui
vient; donne-moi donc une chèvre. Celui-ci lui donna une chèvre grasse,
telle que la prescrivent les livres sacrés. Le brâhmane, après l'avoir laissée
aller çk et là et l'avoir reconnue Bonne, la prit sur son épaule et se mit vite
en route vers sa ville. Or, pendant qu'il allait son chemin, trois voleurs dont
le gosier iHait amaigri par la faim le rencontrèrent. Voyant sur son <?paule
une chèvre si grasse, ils se dirent entre on\ : Ah! si nous mangeons cette
chèvre, la pluie froide d'aujourd'hui ne sera rien. Trompons-le donc,
prenons la chèvre et faisonsnous-en un moyen de préservation contre le
froid. Puis Pun d'eux changea son vêtement, alla par un chemin détourné à
la rencontre de Tentreleneur de feu sacré, et lui dît : Hé, hé, sot sacrifiralciir
! pourquoi fais-t>i ainsi une chose ridirnlc et odieuse aux hommes, que tu
portes sur l'épaule ce chien impur ? Car on dit : Le chieo, in balayures et le
tchAndêlttS même atloneheineiit, dit-on, «t partieulièremeiit iine et la
chameau : qu*on ne les toache donc pas. ' Qui n le bonheur ét Mitra. *
Janvier-février. * Voy. pa^c Au, iiolc 3. i5 Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 23.89% accurate

2^6 FANTCHATANTHA. Ensuite le brâhrnimc fui saisi de colère, et dit : Ah I es-tu aveugle, que tu fais d'une cbèvre un chien? — Brâhmane, répondit le voleur, il ne faut pas te mettre en colère; va comme il te plait. Pais quand le brfthmane eut parcouru une certaine étendue de chemin, le scrond voleur vint à sa rencontre, el lui dit : Hé, brâbmanc! liélus! héhis! quoique ce veau mort le soit cher, il n'est cependant pas convenable de le mettre sur répaule« Car on dit : Qœ rinseutf qd touefae un animal, ou même on bonune mort, se purifie avec les cinq cbows proveDaDt de la vaebe et par le tcbâadrAyana *. Ensuite le brâbmane dit avec colère ; Hé ! es-tu aveugle, que tu appelles une chèvre un veau mortî — Vénérable, répondit le voleur, ne te mets pas en colère, j'aî dit cela par ignorance; fais donc ce qu'il te platt. Pois quand le brfthmane fut entré un peu dans la for^l, le troisième voleur, portant un autre vèlenient, vint à sa renronlre el lui dit : lié! rcla n'est pas ronvennble, que tu portes un âae sur l'épaule; jette-le donc. Êt Ton dit : A rhomme qui loueba un ftne sciemmeot on méaie k son insu il rat preicrit de se baigner avec son vêlement, poor détruire sa fimle. Laiss(>-le donc là pendant que personne autre ne te voit. Alors le brâhmane crut que la cbèvre était un âne; saisi de crainte, il la jeta à terre et s'enfoit vers sa maison. Puis les trois voleurs se réunirent, prirent la cbèvre et se mirent à manger selon leur bon plaisir. > Pimidtaginffa, liqueurdoot on ae sert pour se purifier. Elle eA eompMée, contine Mm nom Pindique, de cinq subatences qui prooidenl du eoriM de ta vache, c*cfl(4dire le lail, le caillé, le beurre liqtM^ié, la boaae «t Turine de cet amanal, mêlés ens4>inLle. * Voy. |M|ge 97, nolv 9. Digitized by Gopgle

The text on this page is estimated to be only 20.26% accurate

LIVRE TROISIÈME. 227 Voilà pourquoi je dis : Geax qui ont beaucoup d'iolelligeoce et de sagesse peuvent tromper ceux qui soDt fiers de leur force, comme firent des voleon à un brâbmene pour une chèvre. Et certes on dit ceci avec raison : Il n'est id-iiat persoDne qui n ait éié trompé par la soumission de servilenn nouveaux , par le langage d'un hAte, par les pleurs d'une eoQrti* SMM, ptr la foule de paroles des gens fourbes. En outit', il u'osl pas bon dVtn* en inimitié même avec des faibles, s ils sont nombreux. El Ion dit : il ne faut pas loUer avec on grand nombre, car eeni qui sont nombreux sont difficiles à vaincre : des fourmis mangèrent un grand serpent, bien qn*0 se tortîHAte Comment cela? dit Méghavarna, Sthiradjîvin raconta : V. — LB SBRPBNT BT LES FOURMIS. Il y avait dans une fourmilière un grand ser))ent noir^ nommé Atidarpa^. Ce serpent abandonna un jour le chemin ordinaire de son trou et chercha à sortir par un autre passage étroit. En sortant, à cause do sa grosseur et de la petitesse de l'ouverture, il se fil, par la volonté du destin, une blessure au corps. Puis il lut onfouré do tous côtés et tourmeiitt' [)nr les fourmis» qui suivaient l'odeur du sang do la blessure. Il en tua quelques-unes et en blessa quelques autres.. Mais, vu leur grand nombre, Atidarpa fut couvert d*une fouie de laiiges blessures, eut tout le corps déchiré par les fourmis, et mourut. « '\o\ . pagw t»5, note. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 20.90% accurate

ii8 PAiNTCIIATAiNTHA. Voilai pourquoi je dis : li lie Inut \ms
lutter iivec un fjrâiid noinhrr>'. car mw qui sont nombreux sont ()i(lîcilo9 à
vaincre : des fourmis luaogèrcol uu grand serpeul, bien qu'il te torlillât.
Ainsi j'ai ici quelque chose à dire. Considérez cela cl faites comme j'aurai
dit. — Ordonne, dit M^havarnn, on fera r<>»fnnie tu l'ordonneras, et pas
autrement. — Mon enfant, dit Sthiradjivin, écoutez donc quel cinquième
moyen j'ai médité, laissant de ctié la conciliation et les autres. Traitez-moi
comme si j'étais devenu un ennemi, menacez- moi en termes très- dors,
barbouillez-moi avec du sang ramassé, de façon que les espions de l'ennemi
ajoutent foi à cela; jetez-moi en bas de ce fijjuier, allez-vous-en au mont
Richyainouka \ et restez-y avec votre suite jusqu'à ce que j*aic inspiré de la
confiance à tous les ennemis par une manière d'agir très-bienveillante, que
je me sois fait d*eux des amis, et qu'ayant atteint mon but et connaissant le
milieu de la forteresse, je les tue pendant le jour, tandis qu'ils ne voient pas
clair. Je sois très-bien cjin autrement il n\ a pas de succès pour nous, car
cette forteresse, qui n'a pas de sortie, servira seulement à les faire tuer. Car
on dit : Le» honiitips snvanUî en politique appellent forteresse ce qui ii une
sortie; ce qui n'<i pas de sortie est une prison sous Tapporence de ibrleresse.
■Mais il ne faut pas que vous ayoze de pitié pour moi. Et l'on dit : Quand la
guerre n lieu , un prince doit regarder comme du bois sec des serviteurs
même qull aime comme sa vie, qu'il protège et qu'il chérit. ' MoDI^nc située
dam k Dckban. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 19.11% accurate

LIVRE TROISIÈME. 229 Et ainsi : Qo*il oomerve toujours sn servilears oomme sa vie, qu'il les nourmse * comme son corpti, (lour un seul jour où a lien la moonlre de rennenii. Par conséquent, il ne faut pas que vous m*empéchiez dans cette affaire. Après avoir ainsi parlé, il commença h se quereller sans sujet avec Méjliuviuiia. Puis les aulres serviteurs du roi, (juiiiid ils virent Sthiradjîvin parler sans retenue, voulurent le tuer. Mcghavarna leur dit : Ali ! cessez! Je cliAtierai bien moi-même ce m<^ chant partisan de Tennemi. Lorsqu'il eut dit ces mots, il monta sur Sthiradjtvin, lui donna de légers coups de bec, l'arrosa de san^ ramassé, et sVn alla avec sa suite au mont Richyamoâka, que son ministre lui avait nidiqué. Cependant In IrikalikA, (pii était espion de rciuiieini, nipporta au roi des liil)uux tout le malheur du ministre de AlégliA* varna. Votre ennemi, ditHîUe, maintenant épouvanté, s*cn est allé quelque part avec sa suite. Le roi des hiboux, après avoir entendu cela, partit, h Tbenre du coucher du soleil, avec ses iiiiiiistres et ses serviteurs, pour détruire les curlx-auv, cl il dit : Hâtons-nous! bâtons-nous! un ennemi qui a peur et qui cherche a fuir est une chose que l on obtient par ses bonnes actions. El l'on dit : Celui qui, à Tapproclie <lc rniiciiti, iitunUti d'ubord un côté fuibie et cherclie en outi-c uii refuge est, dans son trouble, facile à »uumcltrc pour les serviteon d*uD roi. Parlant ainsi, il entoura de tous côtés le bas du figuier, et demeura là. Gomme on ne voyait pas un corbeau, Arîmardana, monté sur le bout d'une branche, le cœur joyeux, et loué par les bardes, dit à ses s(rvilcurs : Alâl cherchez leur chemin; par quelle route ie:> corbeaux oiilhlIs disparut Avant donc (u'ii8 se Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 23.63% accurate

350 PANTGHATANTRA. n'fiiient dans une forteresse, je vais les pourlsuivre et les tuer. Et i'on dit : (icelui qui veut vaincre doit luer l'ennemi, Inrs m^rac qu'il n'a pour abri qu'une clAtre, et ii plus forte raison ([uand ii s'est rélugië daos une forteresse pourvue de tout le nécessaire. Or en cette occurrence Sthiradjtvin pensa : Si nos ennemis s'en vont comme ils sont venus, sans connattre mon aventure, alors je II ai rien lait. Et Ton dit ; Ne pas commencer les diows est le premier si^ dldtldigenoe, mener il lin ce qui ert commeotf est le eeeond signe d'intelligence. Il vaut doue inionx ne pas commencer que de détruire ce qui est commencé. En consë<|uence, je vais leur faire entendre un cri et me montrer. Après avoir ainsi réfléchi, il poussa de faibles cris k plusieurs reprises. Entendant ces cris, tous les hiboux vinrent pour le tuer. Mais il dit : Ah ! jo suis le ministre de Mëghayama, nommé Sthiradjivia. Ces! Alé^diavarna luimême qui m'a mis dans un pareil état. Faites donc savoir à votre maître que j'ai beaucoup à m'entretenir avec lui. Lorsque les siens lui eurent rapporté cela, le roi des hiboux, saisi d'élonnement, alla à l'instant rn^me auprès de Sthiradjtvin, et dit : Ilf. Ik'! j)oiirquoi es-tu ^\dn^ cet étal? Raconte cela. — Majesté, répondit Slhiradjîvin, écoutez pourquoi je suis dans celte situation. Le jour passé, ce méchant Méghavarna, par affliction À cause des nombreux corbeaux tués par vous, pris de chagrin et saisi de colère contre vous, s'était mis en route pour combattre. Alors je dis : Maître, il n'est pas eonvonable pour vous de marcher à cause de cela. Ils sont forts, et nous sommes faibles. Et l'on dit : Que le faible, 8*il désire la gmispérité, ne soohatte pas, même dans son cœ»r, la guerre avec edui qui est Irès4brt; esr. comme cdui ({ui est excèsDigitizeci by Google

The text on this page is estimated to be only 17.73% accurate

LiVUL iUUISIÈMK. 231 siv<smeiit fort n^est pas tué, celui qui a^t comme la MOteralle pèrit évî> demment. 11 est donc convenable du lui donoer ém présents et de faire la pah avec iui. Èt l'on dit : Le sage, quond il voit un oiincmi fort, doit donner même tout cequ^il IMssède pour con»ervet' lu vie; lorsque la vie est conservée, la richesse revient. Après qu'il eut entendu cela, il fui irrité contre moi par des méchants, et, me soupçonnant d'être de votre ^xirli, il me mil dans cH état. Ainsi vos [di«'rls sont maintonanl mon refujje. A quoi i>on un long récit? Dès que je pourrai marcher, je vous conduirai dans sa demeure et je causerai la perte de tous les corbeaux ^ Quand Arimardana eut entendu cela, il tînt conseil avec ses iiiinisros, (jui lui veiiaiuuut jjur héritage de son père et de son ({nuul-père. Or il avait cinq ministres, savoir : Raklakcha^ kroûrâkcha ^ Dîptâkciia Vakranâsa ^ et Prâkârakarna Alors il questionna d'alwrd RaktÂkcha : Mon cher, voici maintenant que le ministre de l'ennemi est tombé entre mes mains; que faut-il donc faire? — Majesté, répondit RaktÂkcha, qu'y aH-il là à réfléchir? 11 faut le tuer sans délibérer. Car Un ennemi faible doit être tué avant qu'il devienne fort; quand il a acquis toute sa force, il devient ensuite dilBeile k vaincre. En outre, il y a dans le monde un dicton : Si la Fortujie * Ce irait rappelle rbiiloire de Zopjre. * Qui a le» jftux rugm* ^ Qui a le» f»tix tMchanU. * Qiii a In tffUT JJambojfmta. * Qm a le luz n nriut. * Qui a le* omllen ctmnie un intir. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 22.15% accurate

232 PANTCHATAMftA. est venue d'elle-même et qu'on la néglige, elle maudit. Et l'on dit : Oiiatid le temps se prf^'Mil" iino fois à I Itomiix' qui le «l/sire, il est difficile à retrouver pour cet homme lorsqu'il veut faire l'œuvre. Et Ton entend raconter ce qui suit : Vois le bûcher oilunif^ «'t mon rhijjMMon hrisé' ; Taiiitié renouée après avoir été rompue D'augmenté pas en aiTeclion. (Iumrti«'iil <-ela? dit Aniitanlaiia. Kaktàkdia raconta : VI. " LE BRAHHA?iR ET LE SERPENT. Il y avait dans un endroit un bràhniane nommé Haridatta^. Il exerçait l'agriculture, et le temps se passait toujours pour lui sans profit. Or un jour, h la fin des heures chaudes, ce brfthniano, souffrant de la rlialeur, sVruluniiiil an inilicu de son champ, à l'ouibn* d'un arbre. Il aperçut, pas bien loin de là, étendu sur une fourmilière un serpent redoutable, qui avait un chaperon énorme et dilaté, et il pensa : C'est sûrement la divinité du champ, et jamais je ne lui ai rendu hommage. Voilà pourquoi mon travail de culture est sans profit. Aussi je vais lui rendre homnia^je aujourd'hui. Apn^s avoir ainsi rt^fléchi, il demanda du lait quelque part, le versa dans une coupe, alla près de la fourmilière, et dit : ô protecteur du champ l pendant si longtemps je n ai pas su que tu demeures ici. C'est pour cela que je ne t*ai pas rendu hommage; maintenant donc pardonnemoi. Apr^s avoir dît ces mots et offert le lait, il alla vers sa maison. Puis le lendemain matin, quand il vint voir, il aperçut un dinar-* dans la coupe. Il venait ainsi seul tous les jours donner ' Voy. page 19, noie i. ' Dnméptt Hwi. * L*emploi du mol dl\$»ân dam la bogue aamimlie w parall fm ramootw à whp Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 21.67% accurate

LIVRE TAOÏSIËMË. 233 du lait au serpent, et chaque fois il ramassait un dinar. Mais un jour ie brahiititie chargea son fils de porter le lait à la fdiirmilièrf, « t alla flans un villafr. Le fils porla là le lait, le déposa et retourna à la maison. Le jour suivant, il alla à la fourmilière, aperçut un dinar, le prit, et pensa : Assurément cette fourmilière est pleine de dinars d*or ^; aussi je tuerai le serpent et je prendrai tout en une seule fois. Après avoir fait cette réflexion, le ipndciiiaiii , en donnant le lait, le lîls du brahmane frappa ie serpent à la t^te avec un bâton. Alors le serpent, qui, on ne sait comment, par la volonté du destin, n'avait pas perdu la vie, le mordit de colère avec ses dents piquantes et venimeuses, si bien qu'il mourut à l'instant. Puis ses proches élevèrent un bûcher pas bien loin du champ, et firent ses funérailles. Le londcmain son père revint. LurvStju'il eut appris do ses pruchcs la cause de la mort de son fils, il jugea que cela devait être ainsi, et il dit : Si quelqu'un n'accueille pas avec bonté les êtres qui viennent se nietlrc sous sa protection, les richesses qu'il possède sont perdues pour lui, comme les cygnes dans la forêt de lotus. Gomment cela? dirent les gens. Le brâbmane raconta : TU. — LB ROI 8T LBS OISBàUl. 11 y avait dans une ville un roî nommé Tcbitraratba \ Il possédait un lac appelé Padmasaras' et bien gardé par des époque très»«nci6iine.Ce mot est d*origiie ocddenUle, comme Ta démonlfé Priniep. Le dlGMbw , memiMie dTor, rappelle le iliMnw des Români. Chei lee Arabee, la pièce d*or est appelée dinar, 1 L'inrlciiioii d'ao tréflof perla présence d*Qii aerpcat eit une aupenlitipo commune dans rindc. * Qtn a âefi rhar\$ de dtMTMW couleun. ' Iav df lotu: Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 22.94% accurate

23Â PANTGUATANTRA. soldats. Sur ce lac dtoient beaucoup de cy^jnes d'or. Tous les six mois ils laissaient chacun une quono. Mais un jjros oiseau d*or vint h ce lac. et ils lui (lirenl ; Tu iw dois pas demeurer au milieu de nous, parce que nous avons obtenu la possession de ce lac en donnant chacun une queue au houl de six mois. Et ainsi, bref, on se querella mutuellement. L*oiseau se mit sous la protection du roi, et dit : Majesté » ces oiseaux parlent ainsi i Que nous fera le roi? Nous ne permettons à personne d'habiter i(i. J'ai répondu : Ce que vous dites n*esl pas bien; j'irai en iusiruir le roi. Les chnsps étant ainsi, c'est à Sa iViajesté de décider. Puis le roi dit k ses serviteurs : IJé, hé! allez, tuez tous les oiseaux, et apportex-les vite. Dès ipie ie roi eut donné cet ordre, les serviteurs se mirent en route. Mais, voyant les i;<-i)s du roi avec des bfttons dans les mains, un vieil oiseau dit alors : Hé. nmis! voilà qu'un malln'ur nous nrrivo. Rn conséquence il faut nous envoler tous vile d'un commun accord. Et ils firent ainsi. Voilà pourquoi je dis : Si quelqu'un n'nrectioille pas avec bonté ics èlres qui viennent se inelli'e sous sa prod'ctioi) , l. s riciiesi«cs qu*il possède BODt perdues pour loi* comme les cygnes dan» la forél de iolus. Après avoir ainsi parlé, le bràhmane, dès le matin, prit du lait, retourna à la fourmilière et loua le serpent è haute voix. Alors le serpent resta !on{,Memps caché & Tentrée de la fourmilière, et dit au brAhmanc : Tu viens ici par cupidité, laissant de cAlé même le cliaiiriu dr la mort de ton (ils. A |i;irtir d'.^ présent rauilié entre toi et moi n'est pas convenable. Ton fils, par lolic de jeunesse , m'a frappé; je fai mordu. Comment puis-je oublier le coup de bâton, et comment peux4u oublier le chagrin ei la douleur de la perte de ton filst Lorsqu'il eut dit ces mots, il bigiized by Google

The text on this page is estimated to be only 24.54% accurate

LIVRE TROISIÈME. S35 lui donna une perle de collier d'un grand prix, et s'en alla; puis, ajoutant : Tu ne reviendras plus, il se cacha dans son trou. Le brahmane prit la perle, et alla à sa maison en blâmant l'idée de son fils. Voilà pourquoi je dis : Vois le bûcher allumé et mon chapomn brisé : l'amitié recouvrée après avoir été rompue n'augmente pas en action. Ainsi, si il est tué, grâce à cet clerc vous régnerez sans embarras. Après avoir entendu ce discours de Kaktâkcha, Arimardana questionna Kroûrftkcha : Mais toi, mon cher, que penses-tu ? — Majesté, répondit celui-ci, c'est cruel ce qu'il a dit, car on ne tue pas quelqu'un qui vient demander protection. Ce récit est vraiment bien : On raconte qu'un pigeon qui un ennemi vint demander protection comme il convient et l'invita à manger sa chair. Gomment cela dit Arimardana. Kroûrâkcha raconta : VIII. — LB8 DBD1 nCBONS ET L*OISBLEUB. Un affreux oiseleur, cruel et pareil au dieu de la mort pour les vivants, courait çà et là dans une grande forêt. Il n'avait ni ami, ni allié, ni parent; tous l'avaient abandonné, il causait de son horrible métier. Et certes : Cens qui sont malsaisants, médiumni, et qui font périr les vivants, inspirent Tefiroi aux créatures, comme les serpents. Avec une cage, un filet et un bâton, il allait toujours dans la forêt, faisant du mal à tous les animaux. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 25.53% accurate

23C PANTCHATANTRA. Un jour, (oiiiiic il errail dans la ïovùl, miG femelle de pigeon tomba dans ses mains; il la jeta dans la cage. Mais, pendant qu'il était dans la forêt, tous les points de l'espace devinrent noirs de nuages, et il y eut une grande pluie d'orage comme à l'heure de la destruction du monde. Puis, lo ('(l'Mi' rempli de craintff», treuilland sans cesse et cherchant un abri, il alla vers un arbre. Comme il vit pendant une heure le ciel clair étoilé, il s'approcha de l'arbre et il dit : Qui que ce soit qui demeure ici, je viens lui demander protection; qu'il me sauve, car je suis brisé par le froid et mort de faim. Or dans le tronc de cet arbre était un pigeon (Jui habitait là depuis bien longtemps; il était privé de sa compagne, se lamentait, plein d'affliction : Il y a eu une grande pluie d'orage, et ma bien-aimée ne vient pas; sans elle, ma maison est vide aujourd'hui pour moi. Celui qui aime sa femme, ne perd pas sa femme, dit-on; la maîtresse de maison est appelée la maison, car une maison sans maîtresse de maison est estimée pareille à une forêt. Quand la femelle du pigeon, qui était dans la cage, entendit les paroles [de l'homme de tristesse de son époux, elle fut remplie de joie et dit ces mots : Celle-là ne doit pas être regardée comme une épouse, qui ne fait pas la joie de son mari; quand un mari est content des femmes, tous les dieux sont contents. Comme une plante rampante brûlée avec toutes ses fleurs par un incendie de forêt, qu'elle soit réduite en cendres la femme qui ne fait pas la joie de son mari. . ij,..^d by Gono

The text on this page is estimated to be only 27.00% accurate

LIVUE TROISIÈME. 237 Un père donne avec mesure; un frère, avec mesure; un fils, avec mesure; quelle est celle qui ne vénère pas l'époux qui donne sans mesure ? El eic ajouta : Ecoute attentivement, bien-aimé, un bon conseil que je vais te donner : même aux dépens de ta vie tu dois toujours protéger celui qui vient te demander asile. Cet oiseleur est ici étendu, cherchant un refuge dans ta demeure, il souffre du froid et souffre de la faim; rends-lui les honneurs. Et i on entend dire : Quand qodqo'un o^bonore pas autant qu'il le peut IliAle qui vient le soir, celui-ci faii donne ses mauvaises actions et lui ravit ses bonnes cenvres. Et ne montre pas de haine contre lui parce qu'il a pris ta compagne : j'ai été prise par mes propres actions, liens de ma conduite antérieure. Car Pauvrelt', tnaladio, chagrin, c<'i()tivit(' et tiialhcur, tds sont les h*uils que les vivoots recueillent de leurs propres fautes. Laisse donc de côté la haine qu'a fait naître en toi ma captivité: applique ton esprit à la vertu, et honore cet homme suivant le précepte. Après avoir entendu ces paroles vertueuses de sa femme, le pigeon s'approcha humblement et dit à l'oiseleur : Mon cher, sois le bienvenu; dis, que puis-je faire pour toi? Il ne faut pas t'affliger, tu es dans ta maison. Lorsque l'oiseleur eut entendu ces paroles de Toisenti, il lui répondit : Pigeon, vraiment j'ai froid, préserve-moi du froid. Le pigeon alla chercher un charbon, fit tomber du feu et Talluma ensuite promptement dans des feuilles sèches. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 28.90% accurate

288 PANTCHATANTRA. Puis quand il l'eut bien allumé, il dit à ce réfugié : Chauffe ici tes membres avec confiance et sans crainte; mais je n'ai au-* cune chose avec laquelle je puisse apaiser ta faim. Tel en nourrit mille; un autre, cent; un autre, dix; mais moi, n'ii pas fait de bonnes œuvres ai tjui suit.)auvre, j'ai de la peine à me nourrir moi-mOnie. Celui qui ne peut pas donner de la nourriture même à un seul hôte, quel profit a(-il à habiter dans une maison oill il y a beaucoup d'afflictions? Aussi j'arrangerai ce corps qui vit dans la douleur, de telle sorte que, quand viendra un mendiant, je ne dirai jdus : Il ny a rien. Il se blâma en vérité lui-même, mais non Toiseleur, et il dit : Je te rassasierai, attends une heure. Après avoir ainsi parlé» le vertueux pigeon, avec un cœur joyeux, fit le tour du feu et y entra comme dan;* sa maison. Puis (jti;iîid l'oiseleur vil le pi{;eon tombé dans le feu, il fut vivement saisi de compassion, et dit ces mots : L'homme qui fait le mal ne s'aime assur<^mcnt pas lui-niAme, car il recueille lui-même le fruit du mal qu'il a fait luimême. Moi qui suis méchant et qui ai toujours été adonné au mal , je tomberai dans l'horrible enfer; il n\ a pas de doute à cela. Vraiment, à moi, méchant <pie je î>uis, le ^'énéreux pigeon cjui me donne sa chair m'a bien montré Texemple. A partir d'aujourd'hui je dessécherais mon corps privé de toute jouissance, comme un tout petit ruisseau dans la saison des chaleurs. Endurant le froid, le vent, l'ardeur du soleil, le toqis amai};ri. l't couvert de salelé, je pratiquerai le plus grand devoir religieux avec diverses espèces de jeûne. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 28.19% accurate

IIVHE TKOISIÈME. 339 Ensuite l'oiseleur brisa son bâton, son dard, son filet et sa cage, et lâcha la pauvre femelle du pigeon. Puis, mise en liberté par Toiseleur, la femelle du pigeon, lorsqu'elle vit son <^poii\ t(>inl>é daos le feu, se lamenta, désolée et le cœur rempli de chagrin : Maître, Je n'ai que faire aujourd'hui de la vie, sans toi : pour une pauvre femme abandonnée, quel profit y a-t-il à vivre? La litTlr (lu cœur, le sentiment de soi-même, le respect de famille envers des parents, l'«liilonté sur les esclaves et les serviteurs, tout est détruit par le veuvage. Après s'être ainsi beaucoup lamentée pitoyablement et pleine d'affliction, la fidèle épouse entra dans le feu très-ardent. Puis, portant des vêtements célestes et ornée de parures célestes, la femelle du pigeon vit son époux sur un char divin. Et celui-ci, qui avait [iris un corps divin, dit convenablement : Ah! tu as bien fait de me suivre, ô belle! U y a trente-cinq millions de poils sur le corps de l'homme : la femme qui suit son mari habitera pendant autant d'années dans le ciel. Le dieu pigeon jouit tous les jours du plaisir du coucher du soleil, et sa femelle, du ciel solaire du pigeon : cela fut la conséquence de leur mérite antérieur. Transporté de joie, l'oiseleur entra ensuite dans la forêt épaisse; il cessa de faire du mal aux animaux et montra la plus grande indifférence pour ce monde. Voyant là un incendie de forêt, il y entra libre de tout désir, et, ses péchés consumés, il acquit le bonheur du ciel. Voilà pourquoi je dis : On raconte qu'un pi<;eon h qui un eDDcnii vint demander protection l'honora comme il convient et l'invita à manger «a chair. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 17.89% accurate

S&O PANTGHATANTRA. Après avoir entendu cela, Anoiardana demanda à Diptâkcha : Daos cette situation, que penses-tu? — Majesté, répondit celui-ci, il ne faut pas le tuer. Car Celle qui ;i toujouin peur de moi me serre anjoiinl lini contre elle. O toi qui me fais plaisir, bonheur k lot I prends ce qui ni apprleul. Et le voleur dit : Je ne vois rien h te prendre; s'il y • jamais quelque chose k prendre, je revieudroi encore si elle ne te serre pas contre elle. Quelle est, demanda Arimardana, celle qui ne serre pas contre elle, et quel est ce voleur? Je désire entendre cela tout au long. Dtptâlclia raconta : IX. — LB MARCHAND, SA PEHNS' BT LB VOUB. Il y avait dans une ville un vieut marchand nommé KâmÂtoura^ . Gel homme, dont la femme était morte, devint éperdument amoureux il (" {«ousa la fille d'un marchand pauvre, et donna pour cela ix .uK unj) d'argenl. Mais elle, accabk'i' do chagrin, ne pouvait pas même voir le vieux marchand. Et ceci est hien vrai : La place blanche qne forment les cheveux sur la lèle est le plus grand sujet de mépris envers les hommes; les jeunes femmes Févitent comme un puits de tchftndâla \ auquel est attadié un morceau «ros, et dles s'en vont bien loin. Et ainsi : Le curps est courbé, la démarche afiai^itéc, el len deiib mnl iierdues; la ' Maltule d amour. * Voy. pii|;e Aa, note 3. Aux puiU d«s IcbândAhs, dil GabiiM daiis m Iraduction de Bbaririhari, pa^;» 'iS, «st allucfav un ok d*lne ou de cheval , qui icrt A It» disliiii|{ttcr de» «ulres puîls. Digitizad by Google

The text on this page is estimated to be only 25.57% accurate

LiVHË TROISIÈMË. â41 vue tombe, b beauté est détruite et la
lionebe salive; les parente ne font pas ce «pi^on dit, la femme ne veut pas
^oter : fi, hélas! un fils même méjHîse rbomme aeeablë par la neillease. Or
un jour, comme elle était avec lui sur le même lit, le visage tourné d'un
autre côté, un voleur entra dans la maison. Lorsqu'elle aperçut ce voleur,
elle fut troublée par la frayeur et serra fortement son mari dans ses bras, tout
vieux qu'il était. Celui-ci, i[ui (i'ctonnomf Fil avait tous les [)oils du corps
hérissés, pensa : Ah! pourquoi me serre-t-elle aujourd'hui contre elle? En
regardant adroitement il aperçut le voleur dans un coin de la maison, -et il
fit cette réflexion : Assurément, c'est par peur de ce voleur qu'^e me serre
dans ses bras. Voyant cela, il dît au voleur : Celle qui a toujours p*jur de
moi me sput- aiijoiu d liui œulre elle. O toi qui me fais plaisir, bonheur k toi
I pituids ce qui m'appartient Quand le voleur entendit cela, il dit : J<. jify
voi\ 11(11 que je puisse le prendre; s'il y a jamais quelque chose à preudie,
je reviendrai encore si elle ne te serre pas contre elle. Ainsi on pense très-
bien d*un voleur même, s'il rend service; à plus forte raison, de quelqu'un
(jui vient demander prolcclion. En outre, ce corbeau, malliailé par nos
ennemis, servira à nous rendre forts et à nous montrer leur trou. Par ce
motif il ne faut pas le tuer. Après avoir entendu cela, Arimardana demanda è
un autre ministre, VakranAsa : Mon cber, maintenant, dans cette situation,
que fijul-il faire? — Majesté, répondit celui-ci, il ne faut pas le tuer. Car
Des ennemis même font du bien en se disputant entre eux : on votenr sauva
la vie à un bréhmane, et nn râkehasa * sauva une paire de vaebe. ' Voj.
page ly, noie a. 16 Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 28.47% accurate

242 PANTCHATANTRA. Gomment cela? dit Arimardana.

Vakranâsa raoonta : X. — UB brAbuanb, lb volxub et lb bIkcbasa. Il y avait dans un endroit un pauvre brahmane nommé Drona. Il n'avait pour tout bien que les aumônes qu'il recevait; il était toujours privé de la jouissance de beaux vêtements, d'onguents, de parfums, de guirlandes, de parures, de bétel et autres choses; il était couvert de longs cheveux, de barbe, d'onjllés et de poils, et avait le corps desséché par le froid, la chaleur, le vent, la pluie, et cetera. Quelqu'un qui faisait célé> brer un sacrifice lui donna par compassion une paire de petites génisses, et le brâbmane, dès leur jeunesse, les éleva avec du beurre clarifié, de l'huile, de Tberbe et autres choses, qu'il mendiait, et les nourrit bien. Un voleur les vit et pensa aussitôt : J'enlèverai h ce brâhmane cette paire de vaches. Après avoir décidé cela, il prit une corde et partit dans la nuit. Lorsqu'il fut k moitié chemin, il aperçut un être qui avait une rangée de dents séparées et aiguës, la paroi du nex relevée, des yeux saillants et bordés de rouge, des lignes de muscles entassés les uns sur Ips autres, des membres tortus, dos joues sAches, une barbe, des fhevoux et un corps bruns coniine A^jfii K à qui l'un oiïre beaucoup de sacrificcs. Dès qu'il lcut aperçu, le voleur, quoique saisi d'une très-grande crainte, lui dit : Qui es^tu? L'autre répondît : Je suis Satyavatchbana^ un brahmarâlcchasa toi aussi dis qui tu es. Le voleur dit : Je suis Kroûrakarman \ un voleur; je suis pai ii pour volnr une paire de vaches à un pauvre brahmane. Alors le râichasa conçut de la confiance, et ii dit : Mon * Voy. pafTo 1, tiol€ a. * Qu\$ du la wnUi. ' Démon ou génie nMdfiÛMnl de rordre brAhmanique. * Qui €9mmH 4i» cnunUA. Digitizâd by

The text on this page is estimated to be only 25.70% accurate

LIVRE TROISIÈME. m cher, je ne fais jamais que le sîième repas'; par consëqaent jernan^j'crai ce brahmane aujourd'hui. Ainsi cela se trouve bien, nous avons tous deux justement le nî<lme but. Puis ils allèrent là tous deux, et se tiareat daos un endroit retiré, épiant le moment favorable. Lorsque Drona fut endormi, le voleur, voyant le râkchasa s'avancer pour manger le brâbmane, dit : Mon cher, cela n'est pas convenable, car il faut ffue j'enlève la paire de vaches; après vr\;\ . in mang^eras le lu .■ilunane. Le râkchasa répondit : Le brâhmane pourrait bien être réveillé par ic beuglement des vaches; alors mon entreprise échouerait. Le voleur dit : Mais si, pendant que tu t'approcheras pour le manger, il te survient seulement un obstacle, alors moi non plus je ne pourrai pas enlever la paire de vaches. Il faut donc que d*abord j*enîève la pair»' de vaches; après cela, tu mangeras le brâhmane. Tandis qu'ils discutaient ainsi par égoïsme, une querelle s'éleva entre eux, et le brâhmane fut réveillé par leurs cris. Puis le voleur lui dit : Brâhmane, ce rikchasa veut te manger. Le rftkchasa aussi dit : Brâbmane, ce voleur veut t'enlever ta paire de vaches. Lorsque le brâhmane entendit cela, il se leva, prit ses precaudons, et sauva sa persoiHie du rAkchnsa en récitant des prièreh à sa divinité protectrice, et sa paire de vaches du voleur en brandissant un bâton. Voilà pourquoi je dis : Des ennemÎR m<*mp font du bien en m disputant entre eux : un voleur sauva la vie à un brâhmane, et un rukcbasa sauva une paire de vaches. Après avoir réfléchi sur les paroles de VakranAsa, Anmardana demanda aussi à Prâkâarakama : Dis , que penses-tu là-dessus? — Mîijeslé, répondit celui-ci, il ne faut pas tuer ce corbeau, car »i nous lui laissons la vie, peut-être le temps ' C'c«t-à-<lire un seul repas en trois jours. t6. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 22.71% accurate

m PANTGHATANTRA. sr |>:i8scra-t-il agréablement dans une affection réciproque. Èt l'on dit : Les Hres qiii ne gardent pas les secrets Yan de l'autre périssent, comme le serpent de la fourmilière et celui du ventre. Gomment cela? dit Aiimardana, PrâkÂrakarna raconta : XI. — LES DEUX 8BEPERTS. Il y avait (1;ims nno viHo un roi iiuniini Dt'vasakti Son fils (lr|uTissnil chaque jour, oicmitre par meuibrc, à c«iuâe d'un ser|>ont qui demeurait dans son corps comme dans une fourmilière. Quoique le prince fût traité avec beaucoup de soins par de bons médecins et qu'on employât les médicaments prescrits par les meilleurs livres, il n'obtenait pas la santé. Alors il s*en alla de «lé.sespoir en pays rlrancj^er. Apit s s vire livré à rncndii il*dans une ville, il passait son temps dans un grand temple. Or on cette ville était un roi nommé Bali, qui avait deux lilles dans l'âge de la jeunesse. Tous les jours au lever du soleil, celles-ci venaient aui pieds de leur père et le saluaient Là Tune dit : Soyez victorieux, [jrand roi par la grâce de qui on reçoit toute joif»! Mais la sctorul* dit : Joui>bez de ce qui \ (»Uh est destiné, grand roil Lorsque le roi entendit cela, il se mit en colère, et dit ; Hé, ministres! donnez pour femme à un étranger cette fille qui dit de mauvaises paroles, aCn qu'elle jouisse aussi de ce qui lui est destiné. Les ministres répondirent oui, et la jeune fille, avec une petite suite, fut doiuiice par eux au j>rince qui demeurait dans le temple. Elle accepta, le cœur joyeux, cet époux comme sa destinée, et, l'emmenant avec elle, elle alla dans un autre pays. Puis, dans un endroit de la ville assez âoigné, au bord d*un étang, elle chargea le prince de ia garde * Qui a JIb pNttMmfv iTiiii dûv. Digitized by Google

LIVUE TROISIÈME. 2/ia de leur demeure, et partit elle-même avec sa suite pour acheter du beurre clarifié ^ de lliuile, du sel, du riz et autres choses; Mais, quand elle revint après avoir fait ses achats, le prince dormait, la t^lc posée sur une fourmilière, et de sa bouclie sortait un serpent à chaperon \ ^ui se nourrissait d'air. Kt sur cette ni^me fourmilière était aussi un autre serpent, qui était sorti. Ces deux serpents, en se voyant Tun l'autre, avaient les yeux rouges de colère, et celui qui était sur la fourmilière dit : Hé, bé, méchant! pourquoi tourmentes-tu ainsi un prince dont tout le corps est beau ? Le serpent qui était dans la bouche répondit : Hé, hé! toi aussi, méchant, pourquoi as-tu, au milieu de cette fourmilière, souillé ces deux pots pleins dor? ils découvrirent ainsi réciproquement leurs secrets. Le serpent qui était sur la fourmilière reprit : Hé, méchant! personne ne connatt-il ce remède contre toi, è savoir que tu pérís au moyen d'ua breuvage de graine de cumin, de kandjikâ^ en fleur cl de moutarde noire? Puis le serpent (jui (bnieuraiddansle ventre dit: Contre toi aussi personne ne siiit-ii ce remède, à savoir qu'au moyen d'huile chaude ou d'eau bouillante tu pérís? Ët de cette façon la princesse, cachée dans des branchages, entendit la conversation par laquelle ils divulguaient réciproquement leurs secrets; et elle lit cela. Après avoir délivré son inaii (rinlinnitc et de maladie, et trouvé un très-grand trésor, elle r(tonrna dans son pays. Honorée de son père, de sa mère et de ses proches, et ayant obtenu la jouissance qui lui était destinée, elle vécut heureuse. Voilà pourquoi je dis : Les Afi fs qui ne gardent pas los secrets Vim de l'autre péfisseul, couune le serpeul de la fourmilière et celui du ventre. ' Voy. [Higeig, note i. ' Piaule, SiphmtaitAuë kiHea.

The text on this page is estimated to be only 21.52% accurate

i/iG PANTCHATAiNTHA. Après avoir entenda ceia, ArimardaDa lui-même fut aussi de cet avis. Quand Raktâkcha vit que Ton agissait ainsi, ii se moqua intérieurement et reprit : Hélas! héias! vous avez perdu le sou^vtiaiii jjdi un mauvais conseil. Et Ton dit : Là où ceux qm ne sont pas hoooraUes sont hoDorës et où l'on méprise eei qoi sont hooorabks, là luiiflseDt trois eboses : ia famine, te mort, b terreur. Et ainsi : Lors même que lo mal a été &it devant sas yeox, on sot est apaisé par de douces paroles : un charron porta sur sa tête la liemme avec le galant de c^e-ci. Gomment cela? dirent les ministres. RaktÂkcha raconta : lu. — LE GBABRON, SA nMIIB BT LE GALANT. 11 y avait dans un endroit un charron nommé Vfradbara ^ Il avait une femme, Kâmadaminl K Cette fenune était libertine, et les gens disaient du mal d'elle. Le charron voulut IVprouver, et il pensa en lui-même : Comment la mettrai-je à l'épr^veî Car on dit : Si le ièa pouvait tire froid, la hme, chande, et le médiant, bon, alors les femmes aussi poarraNnt être vertoeases. Je sais que, selon le dire du monde, elle n'est pas honnête. Et Ton dit : Ce qai nVst ni vu ni entendu dam les Védas ^ ai dans les (ivres, ce monde s^ii luul cela, ainsi que ce qui est dans rœuf de Brahmà \ ' Qui porte un hom»\$e. * Qui dompte l'amour. * Voy. page t, note t. * Voy. page 56, note 3. Uiyitized by Google

LIVRE THOISIÈME. 347 Après avoir ainsi réfléchi, il dit à sa femme : Ma chère, demain matin j'irai dans un autre village. Là, quelques jours se passeront. Il faut donc que tu me fasses quelques bonnes provisions de voya(ge. Celle-ci, lorsqu'elle eut entendu ces paroles, laissa, le cœur joyeux et pleine d'impalience, tout ce qu'elle avait à iaie, et prépara du riz cuit avec beaucoup de beurre et de sucre. Êt certes on dit ceci avec raison : Dam on joor sombre, dans une épaisse obBCurité, quand le naage répand ta ploie, dans une grande forêt et antres lieni, et quand son mari est en pays étranger, la femme lascive éprouve le pi as grand bonbear*. Puis le charron se leva au point du jour et sortit de sa maison. Sa femme, lorsqu'elle le vit parti, fit sa toilette avec un vbage riant et passa la journée comme elle put. Ensuite elle alla chez son galant, qu'elle coiinaii>sait (r^nricniie date, et elle lui dit : Mon méchant mari est ailé dans un autre viiiage. Tu viendras donc dans notre maison dès que les gens dormiront. Après que cela fut fait, le charron, qui avait passé la journée dans la forêt, rentra le soir dans sa maison par une autre porte, et se cacha sous le Ut. Cependant Dévadatta* vînt et s'assit là sur le lit. Le charron , lorsqu'il le vit, eut le cœur saisi de col(^re et pensa : Vais-je me lever et le tuer, ou bien vais-je leur donner la mort à tous deux quand ils seront endormis par suite de leurs ébats? Mais pourtant je veux voir ce qu'elle fait et entendre sa conver^sation avec lui. Sur ces entrefaites , la femme ferma la porte de la maison et monta sur le lit. Mais pendant qu'elle y montait, son pied toucha le corps du cluirron. l'uis elle pensa ; Assurément ce doit être ce méchant rliurron, qui veut m'éprouver. Aussi je saurai jouer un tour de femme. Pendant qu'elle ré'

Variante (Vune st^ncu du livre I, jwge A6. Digitized by Google

S&8 PANTCHATANTRA. fléchissait ainsi, DêvudatUi devint impatient de la toucher. Mais elle joignit les mains et dit : Ô toi qui as de nobles sentiments, tu ne dois pas toucher mon corps, car je suis fidèle à mon mari et très-vertueuse. Sinon , je le donnerai ma malédiction et je te réduirai en cendres. — Si c'est ainsi, dit le galant, j'ounjuoi donc m'as-lu appelé? — Hé! répondit-elle, écoute avec attention. Aujourd'hui, au malin, je suis allée au temple de Tchandikâ ^ pour voir la déesse. Là tout à coup une voix s'est élevée dans Tair : Ma fille, que vais-je faire t Tu as de la dévotion pour moi ; néanmoins dans Tespace de six mois tu deviendras veuve par ordre du destin. Alors j'ai dit : Vénéral)le. do mt^mc que lu connais le tnallieur, de iiièine lu en sais aussi le remède. Est-il donc un moyen par leipiel mon mari puisse vivre cent ans? Ensuite la déesse a dit : Oui, il y en a un, et ce remède dépend de toi. Lorsque j'ai entendu cela, j'ai dit : Déesse, si c'est aux dépens de ma vie, îndîque-moi ce que j'ai h faire, afin que je le fasse. Pais la déesse a dit : Si aujourd'hui tu moules sur le même lit avec un autre homme et que lu le serres dans tes l>ras, alors la mort subite qui est desiiuée à ton mari atteindra cet homme, et ton mari, au contraire, vivra cent ans. C'est pour cela que je t'ai demandé. Fais donc ce que tu veux, car ce qu'a dit la déesse n'aura pas lieu autrement, j'en suis sûre. Ensuite le galant, avec un visa^ie sur lequel se m.uulcslail un rire intérieur, agit couforin n ni à cela. Et le sot charron, quand il eut entendu ces paroles de sa femme, sortit de dessous le lil, los poils du corps hérissés de joie, et lui dit : Bien, femme fidèle! bien, joie de la famille! Par suite des discours de méchantes gens mon cœur avait conçu des soupçons, et, pour t'éprouver, j'ai prétexté d'aller à un autre village et je me suis caché ici sous

The text on this page is estimated to be only 29.15% accurate

LIVK£ TROISIÈME. 249 le lit Viens donc, embrasse-moi ! Tu es la première des femmes dévouées à leurs maris, puisque même dans les bras d'an antre tu gardes le vœu prescrit par la sainte Ecriture. Tu agis ainsi pour prolonger ma vie et pour déluirru r de moi une mort soudaine. Après lui avoir ainsi parlé, il la serra afTeclucusement ' dans ses bras; il la mit snr son épaule, et dit aussi à Dévadatta : ô toi qui as de nobles sentiments, c'est à cause de mes bonnes actions que tu es venu ici. Par ta grâce j'ai obtenu une vie de la durée de cent ans. Embrasse-moi donc loi aussi et monte sur mon épaule. En disant ces mots, il embrassa Dévadatta, bien que celui-ci ne voulût pas, et il le mit de force sur son épaule. Puis il dansa et dit : ô toi qui portes la plus forte charge entre ceux qui soutiennent le poids des obligations imposées par la sainte Ecriture, toi aussi tu m*as fait du bien, et autres choses pareilles; il lo fit descendre de dessns son épaule, courut de tous côtés aux portes des Tiinisons de ses parents, et cotera, et fit })nrtoil la peinture de la vertu de tous deux. Voilà pourquoi je dis : Lors même que le mal a t^té fait dnvanl ses yeux, un sol est npoise par de douces paroles : un cliaitoii porta sui* sa tête sa femme avec le guiaiil de celle-ci. Ainsi nous sommes tout à fait détruits jusque dans la racine, et perdus. On dit vraiment ceci avec raison : Ia^ sa^es consid^^ent coniinn ennemis som Tapparence d'amis ceux qui rejettcut un bon avis et recherbeut le contraire. Et ainsi : Dcxceiienles choses même, quand on a des conseiliei*» qui vont contre le lien et le temps et ne sont pas sages, se perdent, comme les ténèbres au lever du soleil. Puis, sans avoir égard aux paroles de RaktAkcha, les hiboux

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 28.48% accurate

SSO PANTCHATAATKA. relevèrent tous Stfairadjhfin et entreprendrait de remmener dans leur forteresse. Or« pendant qu'on le conduisait, Sthiradjtvm dit : Majesté, à quoi sert-il de me faire ce bon accueil, k moi qui aujourd'hui no j)uis rien faire et qui suis dans cet (î(at? Comme je désire me jeter dans un feu ardent, veuillez donc me délivrer en me donnant un bûcher. Mais Aaktâkcha, qui avait reconnu son intention secrète, dit : Pourquoi veux-tu te jeter dans le feu — C'est, rdpoedit-ilf seulement à cause de vous que j'ai été mis dans ce malheureux état par Mégbavarna. Aussi je désifp, jjuur me venger des corbeaux, devenir hibou. Et lorsqu'il entendit cela, Raklâkcha, qui était expérimenté dans la politique des rois, dit : Mon cher, tu es artificieux et habile en paroles feintes. Ainsi, quand même tu irais dans une matrice de hibou, tu estimerais beaucoup ta matrice de coibeau. Et l'on raconte cette histoire : Après avoir refusé pour époux le soleil, le nuage, le vent, le mont, une Murift reloonu à son espèce ; il est diilicile de d^Moser son espès. Comment cela? dirent les ministres. Raktakeha raconta : XUi. — LA SOURIS MËTAMORI'UOSÉE EN FILLE. Sur le bord du Gange, qui a de gros flots d'écume blanche produite par les allées et venues des poissons effrayés d'entendre le bruit de Teau se heurtant contre la surface d'âpres rochers, il y a un lieu d'ermitages plein d'ascètes qui se consacrent entièrement à la pratique des œuvres de la prière, des austérités, de la pénitence, de l'étude des Védas^ du jeûne et de la méditation; qui ne veulent prendre qu'un peu d'eau pure, qui mortiiient leur corps en mangeant des raves, des fruits, du saivala -, ' Voy. pge 1, note i. ' Phnle aquatique, YâiUtmna «Ornuk*. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 19.83% accurate

LIVRE TROISIÈME. 251 et n'onl pour vêlement qu'un pagoe fait cTéorce. Là était un chef de famifle, nommé Yâdnavalkya. Il s'était baigné dans la Djâhnavî ^ et conirnençait à se rincer la bouche, lorsqu'une sourib, échappée du bec d'un faucon, lui toiiiha dans la paume de la main. Quand il la vil, il la mit sur une feuille de ûgoier, se baigna de nouveau, se rinça la bouche, accomplit la cérémonie d'expiation et autres actes purificatoires, fit de la souris une fille par la puissance de ses austérités, regagna avec elle son erniita{]e, et dit à sa femme, qui n'avait pas d'enfant : Ma chère, prends cette fille qui t'est née et élève-la avec soin. Puis la fille fut élevée, choyée et soignée par la femme de l'ascète jusqu'à ce qu'elle eût doux ans. Lorsque celle-ci la vit bonne à marier, elle dit à son mari : ô mari I ne vois4u pas que le temps de marier notre fille est passé? — Bien parlé! répondit cdui-ci. Et l'on dit : Les femmes sont d'abord possédées par les dieux S<him*, les Gandharvas' et Agm les lioimnes les possèdent apcès : e*est pour cela qa'dkes aoot sans tadis* Sooia leur a donné l'édat; les Gandbnrvas , une parole douce; Agni , une poreté complèle : c'est pour oda que les liemmes sont exemptas de souillure. Quand elle n'a pas encore ses règles, la jeune fille est gauri*; quand die a ses règles, elle est rohini* ; quand elle n'a pas les signes de puberté et pas de seins t elle est negnikâ \ Mais lorsqiio les signes de puberté sont venus, Soma possède la jeune 611ei les Uaatlbarvas sont dans ses seins, et Agni, dans ses Tè|^ . ' Voy. pa(;o 1 o5, noie i. * Soma ou Tcbandra, dieu d(> ia lune. ^ Musicietu célestes qui font partie de la cour d'Indra. ' Voy. page i, note 9. * €• mot signifie éfandW. * G*cst4^rM^. ^ litténlsment : mié.

The text on this page is estimated to be only 23.05% accurate

âôâ PAi^TCUATANTRA. En ooDséqaenoe, que Ton marie Ui
jeune fiUe dès qu'eHe • ses réglée; et quand la jeune flile a huit ans, le
mariage eat leocMnmandë. Les signes de puberté d'abord, puis les seins et
aussi le phisir de Tamour font perdre les mondes désiré « et la raensiraation
tue le père. Mais dès que la jeune fille a ses rè^es, il lui est pennts de
prendre qui elle veut; en conséquence, qn*on la marie avant qu*dle ait ses
r^les, a dit Manou SwayamUiouva La jeune fiUe qui voit set) règles dans la
maison de son père, sans être mariëc, est une fille nonmariable et abjecte,
qu'on appelle vrichaU*. lia père doit prendre une résolution et donner k des
supérieurs, à des ^aux ou à des inférieurs une fille qui a ses règles, afin de
ne paa être en fonte. Par con.sé(j[uent je la donnerai à un égal et non à un
autre. Et Ton dit : Entre deux personnes dont la richesse est ^le, entre deux
personnes dont la race est %ale, il peut y avoir mariage et amitié, mais pas
entre lbrt et iàible \ El ainsi : Famille, moralité, existence d'un protecteur,
savnir, fortune, beauté et âge, après avoir considéré ces sept qualités les
sages doivent donner lenr fille; il ne fout pas s'inquiéter du rssle. Si donr
c^'la lui plaît, alors j'appclh rai le vénérable soleil et je,Ja lui donnerai. —
Quel mal y a-t-il jj cela? dit la femme; fais-le. Puis Tascète appela le soleil.
Par la puissance de Tinvocation aa moyen des formules mystiques des
Védas ^, le soleil vînt h rinslant même et dit : Vénérable, pourquoi
m*appeUe»-tu? L'ascète répondit : Voici ma fille; si elle te choisit, épouse-
la donc. Après avoir ainsi parlé, il dit à sa fille : Ma iilie, ce ' Voy. page a ,
note i . * G*est, dit Wtbwn , une fille de deme ans. * Sloks d^â dié dam le
livre I, page 88, et dans ie livre II , page i A7. ' Vojr.-psgiB I, note s.
Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 29.57% accurate

LIVRE TROISIÈME. 253 vénérable soleil, qui éclaire les trois mondes, te platt-il? — Mon père, répondit la fille, il est trop brûlant; je n'en veux pas. Appelle donc quelque aatre être plus éminent que lui. Lorsque Tascèle eut cnlendu ces paroles de sa lîlle, il dit au soleil : Vent^rable, y a-t-il quelqu'un de sujéneur a toi? Le soleil répondit : Le nuage est supérieur à moi , car, couvert par lui, je deviens invisible. Puis Tascète appela aussi le nuage, et dît à sa fille : Ma fille, je vais te donner à celui-ci. — 11 est noir et froid , répondit-elle. Donne-moi donc à ({uelque autre être plus grand (jne lui. Puis r.iscèle demanda aussi au nuage ; Hé, hé, nuage l y a-t-il quelqu'un de supérieur à toi ? Li^ nuage répondit : Le vent est supérieur à moi. Battu par le vent , je m'en vais en mille morceauï* Après que l'ascète eut entendu cela , il appela le vent, et dit : Ma fille, le vent que voici paraît être ce qu'il y a de mieux pour être ton mari. — Mon père, répondit-elle, il est trop variable. Tais donc venir (jiir'hju'un de supérieur à lui. L'a.scèle dil : Vent, y a-t-il quelqu'un de supérieur à toi? Le vent répondit : Le mont est supérieur à moi; car, tout fort que je suis, il m'arrête et me retient. Puis l'ascète appela le mont, et dit à sa fille : Ma fille, je vais te donner à celui-ci. — Mon père, répondit-elle, il est dur et roide. Donne-moi donc h un autre. L'ascète demanda au mont : Hé, roi des montagnes! y a-t-il ({ueiqu un de supérieur à toi? Le mont répondit : Les rats sont supérieurs à moi,eQxqui paria force déchirent mon corps. Ensuite l'ascète appela un rat, le montra k sa fille, et dit : Ma fille, je vais te donner à celui-ci. Ce roi des rats te plalt-ilf Mais elle, quand elle le vit, pensa : Celui-lè est de mon espèce, et, les poils du corps hérissés de joie, elle dit : Mon père, fais-moi souris et donne-moi à lui, afin que je remplisse les devoirs de maison prescrits pour mon espèce. Puis Tascète, par la puissance de ses austérités, la fit souris et la donna au rat. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 26.33% accurate

35& PANTGHATANTRA. Voilà pourquoi je dis : Après «TOIT rdbse pour époux le mloU, la naag^, le veut, le mont, une •ooris retouine à soo eopèce : il est difficile de dépasser son espèce. Mais, sans tenir aucun compte des paroles de RaklAkcha, ils emmenèrent Stbiradjtvin k leur forteresse pour la perte de leur race, et, pendant qu'on le conduisait» Stbiradjtvin rit en lui-même et pensa : Gdai qui, conseillant la bien de soumatlra, adit : Qu'on la toet ealni-lk seul entre tous ceux d*îci eomiatt le véritable oljct da la seience la politique. Ainsi, s'ils avaient fait ce qui! a dit, il ne leur arriverait pas le moindre mal. Puis, lorsqu'on îut arrivé k la porte de la forteresse, Arimardana dit : Hé, bé! donnez à ce Stbiradjtvin, qui nous veut du bien, une plare comme il la dësire. Quand Stbiradjtvin entendit cela, il pensa : H faut pourtant que je médii»^ mi niovcii de les faire périr. Ce moyen, je ne puis le trouver si je reste au milieu d'eux, car ils épieront attentivement mes gestes, et cetera. Par conséquent je demeurerai à la porte de la forteresse, et j'accomplirai mon dessein. Après avoir pris cette résolution, il dit au roi des hihouv : Mnjesf»^, ce que le roi a dit est bien; mais moi ansf^i je t onnais la politique, et je vous suis affectionné. Quoique je vous aime et que je sois honnête, il n'est cependant pas convenable que je demeure au milieu de la forteresse. Ainsi je resterai ici k la porte de la forteresse, et, purifiant mon corps avec la poussière de vos pieds pareils au lotus, je vous rendrai chaque jour mes hommages. Il lui fut répondu oui, et tous les jours les serviteurs du roi des hiboux préparèrent des aliments comme ils voulurent, et, par ordre du roi des hiboux, donnèrent pour nourriture à Stbiradjtvin d'excellente viande. Puis Digitized by Google

LIVRE TROISIÈME. 255 en quelques jours il devint fort comme un paon. Mais lorsque RalctAkcha vit que l'on nourrissait Sthir i Ijîvin, il fut surpris et dit aux ministres et au roi : Ah! les ministres sont fous, et vous aussi : c'est ma conviction. Et l'on dit : Fabord moi seaiemeiit f «î été fou, en second lieu roideor, pois le roi «t le miabtre : vraiment, toat on tas de fous. Gomment cela ? dirent ceux-«i. Baktâkcha raconta : XIV. — LB ROI BT L*018BAU. il y avait dans un endroit d'une montagne un ijrand nrbre, et là demeurait un oiseau nommé Simbhoulca. Dans la fiente de cet oiseau naissait de l'or. Un jour un chasseur vint vers loiseau , et celui-ci 6enta devant lui. Or quand il vit la fiente devenir de l'or au moment même où elle tombait, le chasseur fut étonné : Ah ! depuis mon enfance il y a qualre-vingls ans que je fais métier de prendre des oiseaux, et jamais je n'ai vu de l'or dans la fiente d*oiseau. Après avoir ainsi pensé, il tendit là un filet, à Tarbre. Puis ce sot oiseau se percha là comme auparavant, le cœur confiant, et fut à Tiostant même pris dans le filet. Le chasseur le relira du filet, le mit dans une ca^je et le porta à sa maison. Ënsuite il pensa : Que ferai-je de cet oiseau dangereux? Si jamais quelqu'un sait qu'il est de cette espèce et en instruit le roi, alors assurément je counrai risque de la vie. Par conséquent j'offirîrai moi-même Toiseau au roi. Après (lu*il eut fait ces réflexions, il agit ainsi. Le roi, quand il vit cet oiseau, ouvrit lie {jrands yeux dans son visage pareil à un lotus; il éprouva la plus grande satisfaction, et dit : Uoià, gardes! gardei cet oiseau avec soin, et donnes-lui à manger, à boire et le reste tant qu'il voudra. Mais un ministre dit : Pourquoi accepter cet oiseau uniquement par confiance en la parole d'un Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 24.47% accurate

S56 PANTGHATANTRA. chasseur qu'il ne faut pas croire? Est-ce que jamais il naît de VoT dans la fiente d'oiseau ? Qu'on délivre donc cet oiseau des lîeos de la cage. D'après le conseil du minisire, ie roi fit lâcher Toiseau. Celui-ci se percha sur l'arceau de la grande porte, fit une fiente d*or, et, après avoir récité le sloka : litAord moi seulement'ui j ai été fou, il s'en alla licurcuscment par le chemiu de l'air. Voilà pourquoi je dis : D'abord moi seofement j'ai été foo, en second lieii Voiielear, pais le roi et le miiiislre : vraiment, tout un tas de fous. Mais ceux-ci, cette fois encore, par l'effet du destin contraire, ne tinrent pas compte des paroles de Raktākcha, toutes bonnes quelles étaient, et continuèrent de nourrir Sthiradjîvin avec divers aliineils, de la viande en abondance et autres choses. Puis liaktakcha appela sa troupe et lui dit en secret : Ah ! jusqu'ici notre souverain a possédé ie bonheur et une forteresse. J'ai conseillé comme parie un ministre venu par héritage de famille. Réfugions-nous donc maintenant dans une autre forteresse de montagne. Car on dit : Celui qui agit avec ciroiHiqfMctioii est heureux; cchii-là éprouve du chagrin , qui nagit pas avec ciiconspection. J ai vieilli id dans la forêt, jamaia je n'ai entendu parler une caverne. CoQiment cela ? dirent-ils. Kaktākcha raconta : XV. — LE UON BT LE CHàCAL. Dans un endroit d'une foret liahilait un lion nommt^ Kharanakliara^ Ce lion un jour, courant ça et là, le gosier amaigri par la faim, ne rencontra aucun animai. Puis, à Theure du ^ Qui a dê» gr^0» «fwf .

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 24.66% accurate

LIVRE TROISIÈME. S57 coucher du jsoloil, il arriva à nno
fgrande caverne de nionta^yne. y entra, et pensa ; Assurément quelque
animal doit venir la nuit dans cette caverne; je vais 'donc m'y cacher.
Cependant arriva le possesseur de cette caverne» un chacal nommé
Dadhipoutchtchha^ Gomme il regardait» il aperçut une ligne de traces de
pas de lion qui entraît dans la caverne et qui n'en sortait pas. Alors il pcFisa
: Ali! je suis perdu! Il doit sûrcnirnl v avoir un lion dans cette caverne. Que
vais-jo donc iaire? (Comment m'en assurerai-je? Après avoir ainsi réfléchi,
il se tint à l'entrée et se mit à crier : Holà, caverne! holà, caverne! Lorsqu'il
eut dit ces mots, il se tut, et reprit de mime : Hé! ne te souvieos-tu pas que
j'ai fait avec toi la convention (jiie, quand je viens de dehors, je dois te
parler, et que tu dois m'appeler? Si donc tu ne m'appelles pas, j'irai alors
dans une seconde caverne, qui après m'appellera. Lorsque le lion entendit
cela, il pensa : Sûrement cette caverne l'appelle toujours quand il vient;
mais aujourd'hui elle ne dit rien , par peur de moi. Et certes on dit ceci avec
raison : Ceux qui sont saiiîs de frayeur ne peuvent foire agir ni mains ni
pieds , et cetera; ik restent sans parole et ils éprouvent un iremhlemeot
exoessif. Je vais donc l'appeler, afin que par suite de cet appel il entre, et
devienne ma pâture. Après avoir ainsi réfléchi, le lion appela le chacal.
Puis, par l'effet du cri du lion, la caverne, remplie d'écho, épouvanta au.s.si
les an lies animaux de la forêt qui étaient au loin. Le chacal s'enfuit, et
récita ce sloka^ : Celui qui sgit avec circoospeelton est heureux; celni-Ik
^prouve du chagrin, qni n*i^t pas avec cneonqpeetifKi. Tai vieilli ici dans la
fîNrèt, jamais je u ai entendu parler une caverne. * Voy. page 7, note t . »7
Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 22.66% accurate

258 PANTCUATAMTHA. Par conséquent, vous devex penser (le même et partir ave moi. Après avoir ainsi parle , Raktâkcha , accompagné des serviteurs qui f oiïï posaient Mjite, alla dans un autre pays éloigné. Or quand Haktakcha s'en fut allé, Slbiradjivin eut le cœur très-joyeux et pensa : Ah î cela arrive heureusement pour nous que Baktâkcha soit parti» car il a la vue longue et ceux-ci sont des sots. Aussi sonl-ils devenus pour moi faciles à tuer. Car on dit : Quand un souverain ii*a pas des ministres ft longue vue, venus par hé* riCage, se perte arrive sMorément en peu de tempe. Et certes on dit ceci avec raison : Los sflgos considèrcnl eoniriK» dfs ennemis sons raj))poi*ence de ministres ci^iix rpïï ohaiïdonnent la bouue politique cl s'appliquent h og^ir dans le sens» coutiaire Après avoir ainsi réfléchi, il jeta tous les jount un petit morceau de bois de la forêt dans son nid . pour incendier la caverne; et les sols hiboux ne s*appr(;iïront pas (ju'il agrandissait son nid pour les brûler. Ët certes ou dît ceci avec raison : Il lient un ennemi pour son ami, il hait un ami et lui nuit, il rq^arde ie bien comme mal, le vice comme vertu, rhemme fnippë par le destin. Puis quand, sous prétexte de faire un nid, Sthiradjivin eut amassé un tas de bois à la porte de la forteresse, que le soleil fut levé et que les hilio ix ne virent plus, il ;»lla vite vers M(^ghavarna, et lui dit : Maître, la caverne de l'ennemi est rendue facile à incendier. Venez donc avec votre suite; prenez chacun un petit morceau de bois de la forêt allumé, et jetez-le à Ten* Gominrei, plim beat, peg« aAg. . ijui..^ Ly Google

The text on this page is estimated to be only 23.28% accurate

LIVRE TftOISIËMË. iS9 Irée de la cavernt', dans mon nid, afin que tous les ennemis jueuren l dans des souffrances pareilles à relies de l'enfer ILoumbhipâka ^ Lorsque Méghavarna entendit cela, il fui joyeux et dit : Père, raconte ton histoire. 11 y a aujourd'hui longtemps que je ne t'ai vu, — Mon enfant, répondit Sthi* radjivin, ce n'est pas le moment de parler, car si jamais quelque espion aj)j)r(Mul à lYiincnii que je suis venu ici, le hibou, dès qu'il le saura» s'en ira ailleurs. Uâtez-vous dooc. Et Ton dit : Quand on homme temporise dans les affaires qui doivent être ftilles avec promptitude, les dieux, par colère contre loi, mettent obstacle è ce qa*il a à faire, assarémeot. El ainsi : Car si une alTaire quelconque , et patiiculièreuicrit colle qui est fructueuse, n*e8t pas faite prompteroeot, le temps en hume le fruit Par conséquent, lorsque je serai revenu à la maison et que vous aurez tué Tennemi, je vous raconterai tout en détail avec tranquillité. Après avoir entendu ces paroles, Méghavarna et ses serviteurs prirent chacun avec le bout du bec un petit morceau de bois de la iöiël allumé, et, quand ils furent ;iriiv('s à l'entrée de la caverne, ils le jetèrent dans le nid do Stluradjivm. Puis tous le;i hiboux, se souvenant des paroles de Raktâkcha et ne pouvant sortir, vu que la porte était fermée, furent r^tb an mibeu de la caverne comme dans le Koumbhîpâka, et moururent. Lorsque Méghavarna eut ainsi détruit ses ennemis jusqu'au dernier, il retourna i\ la forteresse du figuier. Ensuite il s'assit sur sou trône, et, au milieu de sa cour, le cœur joyeui, il de* Go mol signifia : oi Ton eifil tltuiB àn ptU. C*(vl 1(* nom d*uo dcc enfen. «7Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 25.97% accurate

260 PAWTCHATANTUA. manda à Stbiradjtvin : Père, comment as- tu passé tant de temps au milieu des ennemis? Je suis curieux de savoir cela; nicon-to-Ic. Car Mioux vniil. {lour ceux qui sont vertueux, tomber dans un feu ardent qii de demeurer dans la société des ennemis seulement une heure. Quand Stliiradjivin entendit cela, il dit : Mon elier, lors(|u'ii désire un avantage futur, un serviteur ne connaît pas de peine. Car on dit : Tout chemin qui. h travei*s des dangers imminents, mène ii un avanta||o, doit ^Ire suivi avec odresse, qu'il soit |;rand ou petit : Ardjouna ' attacha comme une femme des bracelets bien travaill<^s autour de ses mains, pareilles h des trompes d'ëlëj)hant, marquées de coups de corde d'arc et habiles en fait d'exploits, Ci»lui m^me qui est fort, à i*oi î s'il est sage, doit toujours, dans Fatlente d"«m autre tem|)K, habiter même chez des gens mc^prisables et m(^chanl8 qui parlent avec dureté : la main embarrassi'e d'une cuiller, noirci do fumée et accablé de fatigue , le très-puissant Bhtma ' n*a-t-il pas demeuré dans le pays des Matsyas ^ comme cuisinier? Quoi qu'il arrive de fâcheux, de bien ou de mal, le sage doit attendre le moment favorable et exécuter l'œuvre qu'il a conçue dans son esprit : Ardjouna, qui avait les mains durcies par les secousses lourdes et fortes que lui donnait le tremblement de Gândtva*, nVt-il pas fbldtré dans des danses lascives, paré d'une ceinture? Quand il désire atteindre an but, l'homme sage doit contenir son ardeur et, quoi([uc énergique par nature, supporter avec courage et avec ' Le UDÎaième des princes PIndavas, fils de Kounll et de Pandon, sdon les uns, d*Indra, suivant les autres. Obligé de se déguiser à h cour du roi VirAla, il avait pris te eoslutne de danseuse. * Voir, sur ce perMonage, page soi , note a. Lorsqu'il ffil oUigé de se cacher à la cour du roi Virftia, il y prit le rdic de cuisinier. > Pays qui cerrespoud aux districts actuels de Dinadjpour el de Bangpour, dans le Bengale. ^ Nom de l'arc d'Ardjouna. Voir, sur le trait auquel il csl fait allusion ici, la note i , ci-dessus. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 21.55% accurate

LIVIIK TilÛiSIÈME. SCI force les arrête du destin : bien (juc
])usiiédmt des frères pareils au roi des dieoi \ au mattre des richesses' et à
Yama\ Tillasre fils de Dhanna* nVtpil pas, adligë très-loDg[lemps, porté
les trou bâtons de rdigieux mendiant I Beaux et bien nés* les deux puissante
6U de KounU^ entrirait au service de VirAta* et firent le métier de vachers.
Celle qui iei-bas, par sa figure incomparable, par les qualités de la jeunesse,
par sa naissance dans une très^mUe famifle, par sa beauté, âait comme
Srt% celle-là même tomba dans une malheureuse situation par la suite du
temps : conunandée avec flerté et d*une manière injurieuse par des jeunes
femmes qui rappelaient servante, Draupadt ' n*a-t-elle pas pilé le sandal
dans la maison du roi des Matoyast Père» dit Mégbavarna, demeurer avec
un ennemi est une chose que je regarde comme pareille à la pénitence du
tranchant d*épée'. — Majesté, répondit Sthiradjivin, cela est vrai; mais je
n'ai va nulle part une telle réunion de sols, et, excepte Ralcliikclui, ([ui est
livs-sarje et qui possède une iitijUigence incomparable de beaucoup
d'écrits, il n'y en avait pas un de sensé ; car celui-là a reconnu la disposition
de mon rœur, tandis que les autres ministres étaient de grands imbéciles, qui
ne * Indra. Vof* page i, note «. ' Koavën. Vof. pige t, nota a. * Voy. page i,
note a. * Yoiidliichfiira. (Voy, page tii, noie 3.) Ce prioce, après ua long
règne, se retira dan» la sulilij«le pour s\ tivrr 4 la p4<uilenco. * Femme de
Pundou et raère dc« (rois premiers princes Pâudavas. 0 C8l sans dotile à
Youdhichlhira et à Bliinia qu'il est fuit allusion ici. ' Roi des MilsyM. ' Voy.
page i, noie s. * Fille de Droupad^, roi de Pfentehâh. Snivanl les poètes, cite
fut rëpoose des dnq princes Pfndaves. G*est sans doute à cause de ramilié
qui existait entre les cinq frères, que Draupadi a clé regardée comme unie à
tou!^ par les Uens du mariage. Elle partagea leur exil et leurs infortunes, et,
lorsqu'ils se retirèrent du monde, elle les accompfpia dans la rffrnir el la
solifurfc. * L'oblipiion que l'ou s'impose de se leoir sur te tranchant ff une
épée. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 17.58% accurate

PANTCHATANTHA. vivaient du nom de ministres et étaient incapables de discerner la vérité, puisqu'ils n'ont pas même vu cela. Car Un mauvais serviteur qui vient de l'enfer ne pense qu'à se joindre à lui; comme il s'est écarté de la voie du bien, il est toujours peureux et méchant. Dans la position (Vêtre assis, dans le sommeil, dans la maîtresse, dans les diables du boire et du manger, les ennemis frappent les ennemis qui n'ont aucun souci des dangers prévus ou imprevus. A cause de cela le sage doit se redresser lentement et avec le plus grand soin comme la demeure des trois objets de la vie; en effet, par l'insoeiance il périclité. Et l'on dit ceci avec raison : Quel est celui qui ne craint rien ? pas les tristes s'il s'agit de Miri-it d'uliments ni d'unins? Qui ne craint rien de lui-même en joignant (joie) (joie) il a de mauvaises ministres? Quel est celui que la fortune ne effraie jamais ? (Quel est celui que ne frappe pas la mort? Quel est celui qui les plaisirs des sens, quand il s'y adonne, ne causent point de tourment? L'Amour cupido perd la réputation; le malheur. l'ennemi; celui dont les œuvres sont détruites, sa caste; celui qui est avide de richesses, la vertu; l'homme vicieux, le fruit de la science; le malheureux, la joie; le prince qui a un ministre insouciant, son royaume. Aussi, ô roi ! C'est ([ue vous avez dit, j'ai accompli la pénitence du trandant d'épée on dit Mneurant avec les ennemis, je m'en suis aperçu par mes yeux. Mais Ton dit : Mettant le mépris avant tout et laissant la considération de soi-même. que le sage fasse réussir ce qu'il désire; car édifier dans ce que l'on désire, c'est folie. Que le sage porte son ennemi même sur l'épaule, quand le temps est venu : un grand serpent noir l'a beaucoup de grenouilles. • CVst-à-dire ; le devoir, l'incroyable chose !>ir. * Voy. page 65 , note. Digitized by LiOogle

The text on this page is estimated to be only 26.67% accurate

LIVIIIL TIIIOISIÊMB. '26^ Connne l cela? dit Mégbavaraa.
Stbiradjtvin raconta : XVI. — LB 8BRPBNT ET LES GEEROUUILES. 11
y avait dans un endroit proche du mont Yarouna un sei^ pont noir d'un âge
mûr, nommé Mandavicfaa'. Il pensa ainsi dans son cœur : Gomment me
procurera i-je ma subsistance par un moyen facile? Puis il alla à un étang où
il y avait beaucoup (le g^c'nolilllc^, cl fit semblant H'^tre calme et satisfait.
Or, pendant qu'il se tenait là ainsi, une grenouille venue au bord de l'eau lui
demanda : Mon oocle, pourquoi ne te promènes-tu lias aujourd'hui comme
autrefois pour cberdier de la nourriture? — Ma chère, répondit-il, comment
pourrais-je désirer de la nourriture, malheureux que je suis? Car celle nuit
dans la soirée, en nie pronifiiait pour clhtclkt de la nourriture, je vis une
grenouille. Je m'avançai pour la prendre. LorsqueUe m aperçut, elle se
sauva, par crainte de la mort, au milieu de brâbmanes appliqués à Tétude
des Védas \ et je ne remarquai pas oik elle était allée. Trompé par quelque
chose qui lui ressemblait, je mordis au pouce le fib d'un brfthmane, nommé
Dradbika ^, qui était près de Teau, au bord de r»Uanp[. Puis il mourut à
Tinstant, et son père, &a\Â de douleur, uje maudit : Méchant, puisque tu as
mordu mon fib sans qu'il t'eût fait aucun mal, à cause de ee crime tu serviras
de monture aux grenouilles, et tu vivras de la nourriture que tu recevras de
leur bonté. Ensuite je suis venu pour vous porter. La grenouille apprit cela à
toutes les [jreiiuilles ; []uis celles-ci, joyeuses, allèrent toutes en instruire
le roi des gre* Voy. page i, noies. * Conakmt. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 23.45% accurate

m PANTGHATANTRA. nouilles, noiunié Djâlapâda ^ Cela est très-étonnant, pensa celuÎHïi, et, entouré de ses ministres, il sortit précipitamment de Tétang, et monta sur le chaperon de Mandavicha. Les autres grenouilles, suivant Tordre de prééminence, montèrent sur le dos du serpent. Bref, celles qui nu trouvèrent pas de place sur lui coururent à sa suite. Mandavicha, pour sa propre saUbfaction, montra plusieurs sortes de manières de marcher, et Djâlapâda, qui éprouvait du plaisir au contact de son corps, lui dit : fñ par uu éiephaiiii, ni pnr un cheval, ni sur un char, ni par des liomiïies, je ne serais porté oussi iïien que par Mandavicha. Mais un jour Mandavicha, par fourberie, marcha très-lentement, et (juand DjâlapAdn vit cela, il dit : Mon (lier Mandavicha, puurcjuoi n'est-on pas aussi bien |)orlc aujouï*d'hui qu'autrefois? — Majesté, répondit Mandavicha, aujourd'hui, par manque de nourriture, je n'ai pas la force de porter. Alors Djâla[]âda dit : Mon cher, mange de petites (grenouilles. Lorsque Mandavicha entendit cela, il «'prouva de la joie dans tout le corps, et s*eni}>rcssa de dire : C'est précisément In m ilédiclion du brahmane contre moi. Aussi je suis content de culte permission que vous me donnez, l^uis, mangeant continuellement des grenouilles, il devint fort en quelques jours, et, joyeux, il rit intérieurement et dit ceci : Ces grenouilles de diverses a\$|)èccs déjà attrapées par la ruse, combien de teinpi poorrai-je en manger sans qu'elles soient détraïles? Djâlapâdu, dont Mandavicha avait séiluit le cœur par ses paroles feintes, ne s'aperçut de rien. Ce|)endant un aïilro (;rand serpent noir vint en ce lieu, et quand il vit Mandavicha monté par les grenouilles, il tomba dans Tétonnement, et dit : Mon Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 22.86% accurate

LIVUE TROISIÈME. 2Câ ami, tu te fais monter par ces grenouilles qui sont notre nour* rîlure; cest absurde. Mandavicba répondit : Je sais bien tout cela, que je suis béle de s^immc pom le;» grenouilles : j'attends un moment fuvorable, comme le brâliuiaie qui devait devenir aveugle au nioyea de gâteaux au beurre. Gomment cela? dit le serpent. Mandavicba raconta : « XVII. — LB BBÂBMANB BT 8A PBHMB. U y avait dans une ville un brâhmane nommé Yadjnadatta K Sa femme était libertine et attachée à un autre; elle faisait continuellement pour son galant des gûleaux au sucre et au beurre, et les lui donnait en cachette de son mari. Mais un jour le mari la vit cl lui Ait : Ma chère, que fais-lu cuire là, et ou portcs-tu cela conlmueliemenl ? Dis la vérité. Celle femme, prenant un air d*assurance, rt^pondit à son mari par un mcnsou {;e : H y a, pas bien loin d*ici, un temple de la vénérable Dévt^. Là je porte, après avoir jeûné, des offrandes et des aliments choisis et excellents. Puis elle prit tout cela sons les yeux de son mari ot s'en alla vers le temple de Dévî. Car, pensa-t-cUe , si j'olFre cela à Dévî, mon mari croira que sa brâhmani porte toujours des aliments choisis pour la vénérable déesse. Pendant que, après être allée au temple de Dévt et être descendue à la rivière pour se baigner, elle accomplissait l'œuvre du bain , son mari, venu par un autre chemin, se mit derrière Dévl, de manière à n'être pas vu. La femni»^ du brâhmane, après s'être baignée, viol dans le lempie de Dévi el accomplit les céré' Donm par U ioerifief. * Nom donné le plus communëmeat i la dée»3 Doui^, épousa de Siva. Oo la connafi encore mus les noms de SaU et d*Onml. Gomme lille d^Himftla ou Himâla^a, elle eit appelée Pârvall, e*csI-i^re fiUe de Ut montagne. On Tadore aussi sons les noms de K4lt el de Tdiandl.

The text on this page is estimated to be only 25.55% accurate

S66 PANTCHATANTRA. ijioaies de Fablutioa» de Tunction, de» lleun», de i'enceus» des offrandes, et celcrn; puis elle se prosternn devant Dévt, et dit : Vénérable, de quelle manière mon mari deviendra-tril aveugle? Quand il entendit cela, le brâhroane, qui était derrière Dévt, dit en délj[uisant sa voix : Si tu donnes continuellement des gâteaux au houné ut ciulrcs friandises à ce mari, alors il deviendra J)r(m{)tenient aveugle. La libertine, trompée par ces paroles feintes, donna toujours au brâhmane cela même. Or un jour le brâhmane dit : Ma chère, je ne vois pas très**bien. Lorsqu'elle entendit cela, elle pensa : C'est la faveur de Dévt que j'ohlicDs, Puis 11* galant rlier à son cœur vint clia(|ue |our sans crainle auprès d'elle, eu >e disant : Que pourra nie laire ce brAhmane devenu aveugle? Mais un jour que le brahmane le vit entrer et s'approcher de lui, il le saisit par les cheveux et le frappa è coups de bâton, k coups de pied, et cetera, juscu'à ce qu'il mourût; et il coupa le nei à cette méchante femme et la fliussa. Voilà pourquoi je dis : Je sais bien tout cela, que je suis béle de somme pour les grcnouillos : j'attends un moment favorable, comme le hrAhmanc qui doit devenir aveugle au moyen de gâteaux au beui-re. Puis Mau(lnvi('!i;i , naul en lui-iuème, (oiiliuua : Les grenouilles ont diverses saveurs. Djûlapàda, quand il entendit cela, fut très-inquiet de savoir ce qu'il avait dit, et lui demanda : Mon cher, qu*as-tu dit? C'est une mauvaise parole. Mais Mandavicha, pour dissimuler, répondît : Rien. De cette façon, Djâlapà la, trompé par les paroles mensongères du serpent, ne comprit pas sa mauvaise intention. Bref, les grenouilles furent toutes mangées par le serpent, de telle sorte qu'il n'en resta pas même seulement une semence. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 17.26% accurate

LIVHE TROISIÈME. 967 Voilà pourquoi je dis : Que le sage poi
le son eïinerjii niénie sur IV'iinulo. (junnd Je leiàips est veou : un grand
ser|»eat noir lua beaucoup) de grenouilles. Or, à roi! de in^me que
Mundavicha tua les grenouilles par la force de rinteliigence, de même moi
aussi j ai fait périr tous les ennemis. Et Ton dit ceci avec raison : Le feu
nlliimë dans iit)e foirt, tout m hnikinl, epwrgne les racines; l inondalioa
douce el iroide tinuche uvec les racines. Père, dit Mëghavarna, cela est bien
vrai; ceux qui ont l'âme élevée, ces (^Ires doués d'une grande force, lors
mt'nio qu'ils tombent dans le malheur, n'abandonnent pus ce qu'ils ont
entrepris. Car on dit : Ce qui fait la grandeur de ceux qui mdI grands, qui
possèdent I omemeot de la science politiqae, c'est qa*its n'abandonent pas
ce qu'ils ont entrepris, même au lever pénible de rinfortone. Et ainsi : Les
hommes inférfiii's irciitre[])renuent aiiôirëujeiit [>as, par crninte des
obstacles; après nvoir ('iilr(')ris, les hommes médiocres cessent (pinnd ils
sont arrêtés par les olislarles; lors» mèuie qu'ils sont heurtés par des
obstacles multipliés pur milliers, les hommes d'un très-haut mérite
n'abauduDucnt pas ce qu'ils ont entrepris. Ainsi tu as délivré mon royaume
de tout embarras, en exterminant li ennemis jusqu'au dernier. Kt certes cela
convient à ceux qui connaissent la politique. Car ou dit : Le sage qui ne
laisse ni ua reste de délie, ni un reste de feu, ni un reste d'ennemi, ni an reste
de maladie, ne tombe pas dans rafliccton. Majesté, dit Sthiradjivin, vous
êtes beureux, car tout ce que vous aveu entrepris réussit. En cela la bravoure
seule mène une Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 20.25% accurate

■ IUS PANTOUATA.NTKA. affaire 'à bonne tin; mais ce qui est fait par la sagesse» voilà ce qui donne la victoire. Et Ton dit : D«^s ennoiiiiis j(,if los iirmos ne sont pas tués, mais des ennemis tues pnr)a sages^* M i l Ifi rt iuéi : l'arme ne tue que le corps de riionnie; la sa^^esse lue faïuilie, lutiue el réputation. Ainsi, vrainionl, (clui qui a de la sagesse el du courage réussit i>aus peine dans ses entreprises. UinldUgenoe va devant au dâ>tit dé reolreprise; le dérir prend de la force; la délibération, apportant d^cUe^ménie les réiololôns, ne tombe pas dans le trouble; la rëfleuon brille accompagnée de Mt; le cœur s*élève et le plaisir a lieu cbes Tbomme qui va se livrer è une action louable. Et ainsi la souveraineté est dans Thomme qui possède talent politique, libérab'të et bravoure. Et Ton dit : L'homme qui aime la socief*^ de celui qui est iibëral, brave el sage, devient vprfiieux; h l'homme vertueux la richesse, et par suite do h richesse le l)f)iihcur; à l'homme heureux le commandement, et en conséquence la souveraineté. Assurt iinMit . (lit Mi' {;liavarna , les préceptes de la [>()lili(|in' portent a l'instant leur Iruil, car en les suivant et en allant auprès d'Arimardana, tu l'as exterminé avec toute sa suite. Slhiradjtvn dit : Une chose méni*' «Innl on doit se rentire maître par des moyens Iranchants, il est nt^anniniris In-s-lx^n (1<* s en liiire (rnboni une protccclion : le rot lies arbres, à la cime élevée, le plus beau des forêts, fier et vénérable, est coupé. Et cerles, ù maître! à <[uoi sert-il de dire une parole qui n'est pas iiiiniéilialeuR'nl .suivit' de l'action ou qui est dillicile à exécuter? Et l'on dit ceci avec raison : Les paroles de ceux qui sont irrésolus, qui crai«nienl d<>» faiaaB.uui effort. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 21.52% accurate

LIVUE TROISIÈME. 269 (I montrent cenl fautes ii chaque pas. sont cootradiUs par leurs résaltato oi deviennent dans le monde un objet de risée. El ui^me dans les enlrepiises faciles, les sages ne doivent pas montrer de l'insouciance. Car Je pourrai ie faire, c'est peu de chose, et cda peot être achevé atm effort : quelle attention faut-il ici? N<^igeant ainsi ce qu*ib ont à faire, quelques hommes d*un esprit insouciant tombent dans rallliction de bi douleur, où fcii arrive aisAnent par un enchaînement dWortunes. Ainsi maintenant mon maître, vainqueur de ses ennemis, trouvera Je sommeil comme autrefois. Et Ton dit ceci : Duns une maison où il n 'y a pas de serpents ou dans laquelle les serpente ont été pris, on dort anëment; mais où Ton voit toujours des serpents, on trouve le sommeil avec peine. Et ainsi : Tant qae ceux qui s'effi>rcent avec oijgueil, fierté et courage, ne sont pas arrivés h la fin des grandes entreprises dont vient à bout une longue persévérance, qni sont Tobjet des bénédictions des amis, qui montrent Télévation de la sagesse politique, et de Faudace et atteignent le but des désirs, comment la tranquillité trouverait-eBe une place dans leur cœur impatient? Aussi, comme j'ai nciievc iiiioii entreprise, mon cœur s<* repose pour ainsi dire. Mninlrnant donc jouissez longtemps de cette souveraineté, délivrée de tout embarras, apportez vos soins à ia protection do vos sujets, et que Téclat de votre parasol et de votre trône soit immuable dans la succession de vos fils, petits-fils et autres descendants. El aussi : l'n roi qui ne se concilie pas l'alTeclion de ses snjels par la proleclion el aulrcs qualit(f>s est comme les faux mamelous au cou de la chèvre' : sa souveraineté est inutile. * Il y a daoï le Bengale une espèce de chèvres qui odI« sous le cou, de petites ncnrissaïKcs de chair psreilles é des maineUes. Digitizeci by GoOgle

The text on this page is estimated to be only 19.07% accurate

270 PANTCHATANTBA. lin roi »jui .t tl»' l aiiioiu pour les verluui, <iii mépris pour les vices, el quiaini' l<'s bons stM vilciii-s , jouil longtemps du bonheur des souverains, bonheur iR'coiiij);i(;nt' rlu chasse-mouche qui s'ogile, de la robe, du |Mrat»ol blanc et des porures. Et il ne faut pas vous laisser abuser par Tivresse du bonheur, en pensant : Je possède la souveraineté; car la puissance des rois ii'ol pas stable. Le bonheur de la rouuilr est iitn' chose à laquelle il est aussi malaisé de s'élever (juc de monter à un bambou; il est sujet à tomber en un instant; difficile à conserver, quoique tenu avec cent efforts; trompeur à la fin, bien que loué et vénéré; fugitif et capricieux, comme la race des singes; altachi' faiblement, comme l'eau sur une feuille de lotus; très-variable, comme le cours du vent; aussi peu sur que la liaison avec le méchant, intraitable comme le serpent; il ne conserve sa couleur qu'une heure, comme la ligne des nuages du crépuscule; il est, par sa nature, fragile comme une fiie de bulles d'eau, ingrat comme le naturel du boa constrictor; il se montre et disparaît en un instant, comme un monceau de richesses acquis en songe. Et en outre : Le jour même où Ton est sacré roi, l'esprit doit être préparé aux ïnfbrtones, car les vases, au moment du sacre des rais, versent le mallieur avec Feau. Et il n'y a certainement personne que les malheurs ne puissent atteindre. Et l'on dit : En considérant la course vagabondo de Hàin;i la répression de îîali *. ia fui'ët dea lils de Paiidun la desli ucLion des Vricliitis \ la déchéance du * Allusion i Teiût de Râioa. Voir, sur ce peraoiinai|{c , page 1 96 , noie 9. * Daitya et roi dcpoMédé de àm Étau par Vidinou et réégoé eux «ifent. * Youdhichtliini et aes quelretrèm. D^pooillés de leavs birmel exilés, ib forent oUigés d*errer dens le forèl. * Famille qui fut délinite par de* dinensiom înteeliioH Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 19.89% accurate

LIVRE TROISIÈME. 271 roi NalaS la service d*Ardjoiina ' comme danseuse, la cliule du souverain de LankA\ l'homme ici-bas supporte tout de la volonté du desUn : quel est celui qui pr^rve Tautre? Où est alid Dasaratba\ qui dans le rie! ékùl nmi du grand Indrn ^? Où est aussi le roi Sagara*, qui arrêtéUi le Hot de i Océan? Où esl le fils de Vtfna^ nd de In [laume de la main? Où est Manou, flis du Soleil *1 Le puissant dieu de la mort ne les a t-il pas enebatnés et ne leur a-l-tl pas fermé les yeux? Où est allé Mândhâtri*, le voinqiiriir des trois mondes? Où est le roi Safyavrata '*? Où est allé Nahoucha le t-oi des dieux? Où est Késava* qui possédait In sainte Écriture? On croit qu'avec leurs chnrs, avec leurs eioellMils éléphants, ils sont assis sur le trûnc de Sakra mais, imilât par le magnanime dieu de la mort, ils ont été chassés par loi. Et aussi : Ce roi, ces ministres, ces femmes, ces bosquets, tout cela, vu par le dieu de la mort, a péri. Après avoir ainsi obtenu le bonheur de la souveraineté, qui branle comme roreillo (run éléphant en rut, goûtez-*le, en ne V0U5 attachant qu'au bien. ■ Roi célèbre par ses înfartaocs et héros de planeurs * Voy. page 960, noie 1. '* Bâvana. Voy. plus loin, p[»e .139, BOle t. * Roi fl'A>o<ll)y;i et père de IUisa. * Voy. page 1, nolo a. * Souverain d*Ayodhyà, qui donna son nom à la nier, Sdfînra. ' Véna, Tao des |dus anciens rois de Tlnde, père du Pritliou. * Ou VaivMwita , fib da Soled et père de la dynastie «ohire. * Rai de la dyaaslie solaire d^Ayodhyi. '* Prince de la dynastie solsire d*Ayodhyâ , qi» le mnottai Viswimiira fil OHHiler au dei malgré les dieux. '* Prince de la dynastie lonaire. Deveno roi dcadiaui, il perdit aa sanvenincié par suite de son orgueil. '* Voy. page 5, note. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 18.51% accurate

LIVRE QUATRIÈME. LA PERTE DU BIEN ACQUIS. Ici commence le quatrième livre, intitulé la Perte du bien acquis; en voici le premier sioka ' : Le sot qui a la folie de se laisser enlever, au moyen de douces paroles, ' on bien qu'il possède, est dupé comme le crocodile par le singe. On raconte ce qui suit 1. — LE SIRGB BT LE CROCODILE. Dans un endroit proche de la mer était un ^nmd arbre djamboù % qui avait toujours des fruits; et là demeurait un singe nommé Raktamoukba ^ . Un jour, un crocodile nommé Vikarèlamoukba* sortit de l'eau de la mer, et se mit sous cet arbre, au bord du rivage garni de sable très-mou. Puis Ralctamoukli.i lui dit : lié! tu es un liète (lui vient; mange donc les fruits de djamboù pareils à l'ambrosie, que je te donne. Et Ton dit : Cher on odieux, igoMant ou instruit, ThAle qui vient h la fin du sacrifice à tous les dieux * est un chemin qui mène au ciel. * Voy. page 7, note 1. * Arhi o rnilier, pommier roK, Bngtnm janAùtima, ' Qui a la gueule rouge. * Qui n une gueuh' rffrayante. '■' Sarritice donl l'atTomplissementl lienl lieu ilf tnu le> devoirs t^lifjieu c|uo l'on <ioil rompiir chaque jour. On le célèbre dans la raatince ou méiic le itoir. Il conl8 Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 21.86% accurate

PANTCHATANKA. (Jn'on ne questionne pas un hAte sur sa
raco, sa caste, son savoir ni sur sa famille , à la fin da sacrifice à tous les
dieux et dans le sacrifice funèbre, a dit Manou Celui qui honore l'hôte
fatigud d*une longue route <pii vient à ta fin dn sacriOce à tous les dieux,
arrive à la fêlicité ëtemelle. Los âmix asoc los mfmcs s'<^loignent, en
détournant la face, de celui de la maison duquel un hôte non honoré s'en va
en sonpiranL Après avoïr ainsi parlé, le singe lui donna des fruits de
djamboô. Le crocodile, lorsqu'il les eut mangés et (|u'il eut joui longtemps
du plaisir de la conversation avec lui, retourna & sa demeure. Le singe et le
crocodile, retirés k Tombre du djamboû et passant le temps en toutes sortes
de beaux entretiens, vécurent ainsi toujours heureux; et le citModilo, (juand
il allait à sa maison, donnait à sa ferariic les fruits de djamboû qui restaient
de son repas. Mais un jour celle-ci lui demanda : Maître, où trouves-tu
toujours des fruits de cette espèce, pareils à l'ambrosie t — > Ma cbère,
répondit-il, j'ai un ami chéri, un singe nommé Raktamoukba; il me donne
ces fruits par affection. Alors elle (lit : (lelui qui mange toujours de tels
fruits pareils à fambroisie doit avoir un cœur d'ambrosie. Si donc lu veux
me conserver pour femme, donne-moi son cœur, afin que je le mange et
que, exempte de vieillesse et de mort, je goûte les plaisirs avec toi. — Ma
chère, dit le crocodile, ne parle pas ainsi, car il est devenu notre frère. En
outre il donne des fruits, et à cause de cela on ne peut pas le tuer. Uenonce
doue à ce dessein pertjde. £l Tod dit : En premier lieu une mère enfante, en
second lieu la parole m««le en ofirsndfls Adtes aui dieux, aux mAiiss et aux
nprils, avec h nourrifurs préparée pour le rtpsB du jour, at dam le don d*niie
portioa de cette noarriinre aux h«l«a, * Voy. page a , noie i . Digitized by
Google

The text on this page is estimated to be only 21.94% accurate

LIVRE QUATRIÈME. 375 fiinte le frère nē de le parole est, dît-on, ennleienf dn frère niérîn même. Puis la femplle du crocodilf» dit : Jamais tu n'as fait auti-emenl que je n'ai dit; aussi ce doit sûrement élrc une guenon, car par attachement pour elle tu passes là tout le jour. Ainsi je te conoais bien. Car on dit : Tu ne me donnes pas une parole (jui rejouisse, ni ce que je désire quand je le le deuidude; le plus souvent tu respirees précipitamment, comme la flamme du feu, pendant les niils; tu j)rends et serres mon cou dans te« hras avec mollesse, car tu me baises avec indiiiëreucti. Ainsi, méchant, ujïe autre (lue moi est dans ton cœur et est ta bien-aimée. Le crocodile prit les pieds de sa femme et dit avec tristesse : Quand je suis tombd à les pieds et rAluil h l'état de serviteur, feuuue chère il ma vie, toi qui es fâchée, te mettras-tu eu colère sous motif? Lorsque eellenii eut entendu ces paroles, elle lui dit avec un visage inondé de larmes : Méchant, la maîtresse, charmante par l expression lie sealiineuls simulés, est dans ton cœur avec cent d<^irs : pour moi i) n'y reste aucune place; cesse donc de faire semblant de tomber à mes pieds. D*ailleurs» si elle n*est pas ta maîtresse, pourquoi ne la tues-tu pas, bien que je te le dise? Mais si c'est un singe, quel atf.H licineiiL exlste(-il donc entre toi et lui? Bref, si je ne mange pas son cœur, alors je jeûnerai en ton intention jusqu'à ce que mort s'ensuive, et je renoncerai à la vie. Quand le crocodile connut cette résolution de sa femelle, il eut le cœur troublé de pensées, et dit : Ah ! on dit ceci avec raison : T/enduit dur, le fou. les femmes et Tècrevisse ont la même téjiacité, ainsi 4lue les poissons, Tindigo et l'ivrogne*. ■

G*«il4<4ire: citrori|{iiMdeBlMi»d« pareoté. * Sloka déjà cité dnw le livre I, page 83. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 19.48% accurate

S76 PANTGHATANTRA. Que tloî»-je donc faire? Ooinment
pourrai-jo le luer? Après avoir ainsi réfléchi, il alla auprès du singe. Le
sin^jc, le voyant arriver tard et avec un air inquiet, dit : Hé, ami! pourquoi
aujourd'hui viens-tu si tard? Pourquoi ne me parles-tu pas avec i;at<aé et ne
récites-tii pas des choses bien dites? — Ami, r^poiidil-il. aujounriiui ta
belle-sœur ma dit de» paroles trèsdures : Ô inj;rat! ne me montre pas (a
face! lar tous les jours tu vis chez ton ami, et en retour lu ue lui montres pas
même In poite. de ta maison. Aussi il n y a pas pour toi de pénitence. Et ron
«t : l*our le iiieui lricr d iiti liralimnnc, poor celui (jm lntiS des liqucui^
spiriliicuses. pr)ur \ol<'ur, p<iurct'liii <pii n rouqui ua \uu, pour le fripon,
les snges onl pi-esci il luie eipintioii; ^K)ur l ingrol, il n ^ a pas dexpialiuii.
Prends donc mon beau-frère et amène-le aujourd'hui à la maison^ fiour lui
rendre la pareille; sinon, nous ne nous reverroiKs ipie dans Pailrc monde.
Après tpelle m'a eu parlé ainsi, je suis venu auprès <le toi. (i est pour m
être querellé avec elle à cause de toi que j'ai lardé si longtemps aujourd'hui.
Viens donc dans ma maison : ta belle-sœur a préparé quatre excellents
vêtements, de jolies parures de perles, de rubis, et cetera; elle a attaché
autour de la porte des guirlandes d*bonheur, et elle te désire. — ô ami! dit
le singe, ma lielle-sœur a bien parlé. Car on dit : Que rhomme sage fuie r«ni
pareil au tinenind, qui tire toujours k lui avec avidité. Donner, recevoir,
raconter un secret, qaestionner, manger et faire man* ger, voiUi six sortes
de marques d'affection'. Mais je suis habitant des forêts, et votre maison est
près de i'^au; par conséquent, comment puis-je y aller? Amène donc ' SloLa
ctlé tlaus le livre II, po^p i5*. Digitized by C'oogle

The text on this page is estimated to be only 26.98% accurate

MVRK (JILATHIÈME. 277 la belle^sœur ici, que je la salue et que je reçoive sa bénédiction. — Ami, dit le crocodile, notre maison est dans une tle très-;igréable , au milieu de la mer. Monte donc sur mon dos, cl viens avec plaisir cl sans crainte. LorMjuc Ir sinjp' crili-ndil cela, il dit avec joie : Mon cher, si c'est ainsi, liuluns-nous donc. A quoi bon tarrlor? Mo voilà monté sur ton dos. Après que cela fut fait, le singe» voyant le crocodile nager dans la mer sans fond, eut le cœur saisi de crainte, et dit : Frère, va doucement, doucement; mon corps est inondé par les va[jues. Quand le rrocodilo cnlcrudit cela, il pensa : Arrivé dans la tner sans tond, il e.st nuiiiitonant en mon pouvoir: nîont(^ sur mon dos, il ne peut s'éloigner même à la dislaucc d'un grain de sésame. Aussi je vais lui raconter mon dessein, afin qu'il se rappelle sa divinité protectrice. Et il dit : ô ami I après t'avoir inspiré de la confiance, je t*emmène pour te faire mourir par ordre de ma femme; rappelle-loi donc la divinilé protectrice. — Frère, dit le sinfje, quel mal ai-je fait à ta femme ou à toi, pour iluc tu aies médité un moyen de me faire mourir? — Ué! répondit le crocodile, une envie lui est venue de manger ton cœur, qui est arrosé du jus des fruits d*ambroisie que tu as goûtés. Voilà pourquoi j'ai fait cela. Ensuite le singe, qui avait l'esprit vif, dit : Mon cher, si c'est ainsi, pourquoi donc ne m'as-tu pas dit cela là-has? Car je tiens toujours mon cœur bien caché dans un creux du djamboù. Je le livrerai à ma belle-sœur. Pourquoi m'as-tu amené ici sans mon cœur? Lorsque le crocodile entendit cela, il dit avec j^oie : Mon cber, si c'est ainsi, donne-moi donc ton cœur, afin que cette méchante femme le mange et cesse de jeûner. Je vais te conduire è Tarbre djamboù. Après qu'il eut ainsi parlé, il retourna et alla au pied de l'arbre djamboù. Le sm)|[«». après avoir dit cent prières diverses, atteignit comme il put le bord de la mer; puis, s'éiançant le Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 21.47% accurate

S78 PANTCHATANTRA. plus loin |)()ssible, il monta à l'arbre djamboA, et pensa : Ah! j'ai pourtant trouvé la vie ! Et certes on dit ceci avec raison : D ne faut pas se fier à celui qui se défie; il ne faut pas non plus se fier à celui qui « Mmfiance. Le danger qui mit de la confiance délaissait jusqu'à l'écueil racuMS*. Ainsi c'est aujourd'hui pour moi, en quelque sorte, le jour d'une seconde naissance. Pendant qu'il réfléchissait ainsi » Je crocodile lui dit : Hé, ami! donne-moi ce cœur » afin que ta belle-sœur le mange et cesse de jeûner. Mais le singe se mit à rire et lui dit en se moquant : Fi ! fi ! sot traître ! est-ce que personne a deux cœurs ? Va-t'en donc vite de dessous l'arbre djamboA, et ne reviens plus ici. Car on dit : Celui qui veut se réconcilier avec un ami, lorsque celui-ci l'a trahi une fois » méchant, reçoit la mort, comme la mouche qui conçoit un fiasco*. Quand le crocodile entendit cela, il fut honteux, et pensa : Ah ! sot (pie je suis ! pourquoi lui ai-je fait connaître l'intention de mon cœur ? Si pourtant, d'une façon ou d'autre, il reprenait confiance. Je vais donc chercher à lui inspirer de nouveau confiance. Et il dit : Ami, elle n'a aucun dessein d'avoir ton cœur, le t'ai dit cela par plaisanterie, pour éprouver le sentiment de ton cœur. Viens donc dans notre maison comme il convient à un hôte. Ta belle-sœur te désire. — Hé, méchant ! dit le singe, va-t'en maintenant ! je n'irai pas. Et l'on dit : Quel crime ne commet pas celui qui a failli ? Les hommes amaigris par le besoin sont sans pitié. Ma chère, dit le Phyadana : Gangadatta ne retourne pas au puits. ' Sloka cité dans le livre H, par [;]> i .iu. * Sloka ciU5 dans le livre II, page i '18. Le dit le rinfri^ partit* de cetU.' ciCailon se i-e(rouve dans un sloka du livre I , avec une vanank ^uc nous avons cru devoir coaservcr. (Voy. page 1 19, le texte et la note 2.) Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 20.82% accurate

LiVUE gUATHIKME. 279 Gommenl cela? dit le crocodile. Le singe dit : II. — U GRBNOQILLB BT LB 8BBPB1IT. Dans un puits habitait un roi des grenouilles, nommé Gangadatta'* Un jour, tourmenté par ses héritiers, il monta au seau de la roue et sortit peu à peu du puits. Ensuite il pensa : Comment pourrai-je faire du mal à ces héritiers? Et l'on dit : LlumuiM qui a récompensé edui qui Ta assiité dans rinfortona et cslm qui 8*est moqué de lui dans les situatioos diffidlls, est né pour la seconde Âiis, je erob*. Pendant qu'il faisait ainsi beaucoup de réflexions, il vit un serpent noir \ nommé Priyadarsana \ entrer dans son trou. Lorsqu'il Tout aperçu, il pensa de nouveau : En menant ce serpent noir dans le puits, je détruirai tous mes héritiers. Car on (lit : Contre un enneoiï hd que Ton se serve d'un eonenii plus lbrt, car on n a pios akn aucun toormcot poar sa propre affaire, s'il pAit ft ainsi: Que le sage détroke on enneaiï piquant, au naoyen d*ttn raoemi piquant; une épine «pii fiiit sooffnr, an moyen d*nne épine, pour son bonheur. Après avoir ainsi réfléchi, Gangadatta alla h l'entrée du trou et appela le serpent : Viens, viens, Priyadarsana, viens! Quand le serpent entendit cela, il pensa : Celui-là qui m^appelle n*est pas de uioii espèce, car ce n'est pas une voix de serpent. ' Donné pm- le Gan^e. ' SlaDcc déjà cilée dans le livru I, page 107. * Voy. page 65» noie.

The text on this page is estimated to be only 22.00% accurate

S60 PANTGHATANTRA. Je n'ai de liaison avec aucun autre èlra dans le monde. Je vaù> donc rester ici dans la forteresse, et voir qui ce peut être. Car on dit : Il no fniit [ta<^ fréqiiont^i- ci^liii iIdiU (in ne connaît ni le caractère, ni la famille, ni la demeure, a dit Vrihaspati Peut-être est-ce quelqu'un d'habile en fait de formules d*enchnntenienl et d'iiurbes iiK'dirinales, (jiii m*appelle pour me uiellre en captivité, ou bien csl-ce un homme qui a une inimitié, et qui m'appelle à cause d'un ennemi. Et il dit : Hè I qui es-tu? La grenouille répondit : Je suis le roi des grenouilles, nommé Gangadatta, et je viens près de toi pour contracter amitié. Lorsque le serpent entendit cela, il dit : Hé! cela est incroyable! Où l'herbe lie-t-elle amitié avec le feu? là El Ton dit. : Geini qu'an autre peut faire mourir ne va point auprès de lai, même poidant son sommeil; pourquoi donc bdnlles-ta ainsi? Hèl dit Gangadatta, c*est vrai. Tu es notre ennemi naturel; mais je viens près de toi à cause d'un outrage. Et Ton dit : Quand tout est perdu et qu'il y a risque de la vie même, que Ton s'incline profondément devant Tennemi même, et que l'on sauve sa vie ci ses biens. Parle, dit le serpont; qui t'a outragé? — Mes héritiers, répondit la grenouille. Le serpent dit : Et où est ta demeure? Dans une pièce d'eau, un puits, un étang, ou un lac? Dismoi donc ta demeure. La grenouille répondit : Dans ud puits qui a un revêtement de pierres. — Je suis reptile, dit le serpent; par conséquent je ne puis pas y entrer, et si j'y entre, ' Vflrianle d*aH sIbW cité dan» te livre 11 , page 1 1)5. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 26.28% accurate

LIVUE gUATIUEME. S8i il n*y a pas de place où je puisse me tenir pouf tuer tes héri* tiers. Va-t'en donc. ƒt Ton dit : La nourriture que Ton peut avaler, qtii se digère une fois afolée, et qui esl salulaire quand elle est digérée, voilà ce que doit manger odni qui désire le bienhêtre. Hè! dit Gangadalta, viens avec moi; je te ferai entrer dans le puits par un moyen facile. Au milieu de ce puits il y a près de Teau un trou très-agréable. Tu te tiendras là et lu t amuseras à tuer mes héritiers. Lorsque le serpent entendit cela, il pensa ; Je suis déjà sur le déclin de l'âge; quelcpiefois, d'une façon ou d'une autre, je prends un rat, ou je n'en prends pas. Aussi ce moyen de subsister que me montre ce charbon de sa famille me donne de la joie. J'irai donc et je mangerai ces grenouilles. Et certes on dit ceci avec raison : Quand ses forées diiDinoent et qu il n a pas d*amis, le sage doit feeberclier toot moyen fitcile de se procurer sa subsistance. Après qu'il eut ainsi réfléchi, il dit à la grenouille : Hé, Gangadatta! si c'est ainsi, marche donc devant, que nous allions là, — Hé, Priyadarsana ! dit Gangadatta, je t*y conduirai par un moyen facile, et je te montrerai l'endroit. Mais lu épargneras mes serviteurs; tu mangeras seulement ceux que je t'indiquerai. ^ Mon cher, dit le serpent, maintenant tu es mon ami. Par conséquent tu n'as rien à craindre; je mangerai tes héritiers suivant tes ordres. Après avoir ainsi parié, il sortit de Kon trou, embrassa Gangadatta et partit avec lui. Quand îb furent arrivés près du puits, Gangadatta conduisit lui-m^me le serpent dans sa demeure par le chemin du seau de H roue. Puis il montra ses héritiers au serpent noir, qui était daiis un trou; et Priyadarsana les mangea tous peu h peu. Mais lorsqu'il n'y eut plus de grenouilles, le serpent dit : Mon cher, il ne reste Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 22.18% accurate

282 PAMCHATANTBA, plus aucun de tes ennemis; donne- moi donc quelque aulre nourriture, puisque tu m'as amené ici. Gangadatta répondit : Tu as fait acte d*ami; va-t'en donc maintenant par ce même chemin de la machine du seau. — Hé, Gangadatta! dit le serpent, ce que lu dis n'est pas hien. (>ornuiehl puis-je m'en aller la-bus? trou qui dlail ma forteresse aura été assiégé par un autre. Èa conséquence je reste ici, et donne-moi une èk une les grenouilles de ta classe; sinon, je les mangerai toutes. Quand Gangadatta entendit cela, il eut !e cœur troublé et pensa : Ah! qu'ai-je fait là de l'avoir amené! Si je refuse cela, il les iiii[i]jora toutes. Et certes on dit avec raison : Celui qui s,e fait un ami d'un enoeoii plot fort qoe loii edot^è, sans aucua doute, s'empoiaonae lui-même. Je lui en donnerai donc une chaque jour, fùl-ce même un ami. Èt l'on dit : Ije» homaiea sages apaisent avec un petit présent reonerai estes fort jtour prendre tout ce qu'ils poesèdent, comme fait TOcéan avec le feu aous* mario*. Le feibie qui, lonqne celui qui est très-lbrt loi demande quelque chose, ne loi oOre pas même des grains de millet avec douceur et ne lui préBente pas ee qu'il indique, donne plus lard trois bràfleaox de foriaae. Èl ainsi : Quand il s'agit de tout perdre, le sage abandonne la moitié et lait son affaire avec Tautre moitié, car la perte do tout est difficile è surmonter. Que lliomme usmé ne sacrifie pas beaucoup à cause de peu; car la sagesse, c'est de conserver beaucoup au moyen de peu Cette résolution prise, il lui donna toujours une grenouille, et le serpent, quand il l'avait mangée, en mangeait encore * Feu qui , suivant la tradition , se Ifoote MMu la nwr, dan» le monde «ouleiTata. " Shdta d^ji dlé dio» le livre 1, pegf ta. Digitized by GoOgle

The text on this page is estimated to be only 24.10% accurate

LIVUK QUATHIÈME. S88 une autre en raiwence de Gangadatta. Et certes on dit ceci avec raison : De même qu'avec des vêtements sales on s'assied n'importe où, ainsi celui (fi) a perdu sa richesse ne conserve pas le reste de sa richesse. Mais un jour le serpent, après avoir mangé les autres frères, mangea aussi le (ils) do (in)rifjada Un . iioiinié \aiioauùduUa Lorsque Gangadatta vit celui-ci mangé, il s'écria avec faccent de la passion : Fi ! fi 2 et ne cessa nullement de se lamenter. Puis sa femme lui dit : Pourquoi pleures-tu et te lamentes-tu tristement, destructeur de ta race? Notre race étant détruite, qui sera notre protecteur? Pense donc aujourd'hui même à ta sortie d'ici ou à un moyen de faire mourir le serpent. Or avec le temps toute la vacv dos grenouilles fut mangée; il ne resta que Gangadatta seul. Puis Priyadarsana lui dit : Mon cher Gangadatta, j'ai faim. Toutes les grenouilles sont détruites jusqu'à la dernière; tu restes. Donne-moi donc quelque chose à manger, puisque tu m'as amené ici. — Hé, ami! dit Gangadatta, tant que j'existe, tu n'as nullement à t'occuper de ce sujet. Si donc tu m'envoies, je rendrai confiantes les grenouilles qui sont dans d'autres puits, et je les amènerai ici. — Jusqu'à ce moment, répondit le serpent, je ne dois pas te manger, parce que tu es comme un frère; si tu fais cela, tu deviens présent comme un père. Fais donc ainsi. Gangadatta, après avoir entendu cela, entra dans le seau de la roue, offrit des hommages (rituels) diou et des sacrifices à différentes divinités, et sortit de ce puits. Priyadarsana, avec le désir de son retour, resta là à l'attendre. Mais comme, bien qu'un long [kntné fâr la Ymmmâ, Uiyitized by Google

The text on this page is estimated to be only 25.50% accurate

En PANTCHATANTRA. temps se fût écoulé, Gangadatta ue
reveDail pas, PriyadarsaDa dit à une iguane qui demeurait dans un autre
trou : Ma chère, rends-moi un petit service. Puisque tu connais depuis
longtemps Gan|ailatta, va près de lui, cherche-le dans quelque étang; et dis-
lui de ma part : Viens bien vite, mhm seul, si les autres ijronouille.s ne
viennoïU pas. Je ne jjuir, tlernouror ici sans loi, cl si je commets une
méchanceté envers loi, que les bonnes œuvres de ma vîc t'appartiennent. En
conséquence de ces paroles, l'iguane chercha bien vite Gangadatta, et lui dit
: Mon cher Gangadatta, ton ami Priyadarsana regarde continuellement ton
chemin'; viens donc promptement. De plus, contre toute vilaine action qu'il
rduimcUrail envers toi il te duniic. loihuic gage de sûreté , les bonnes
œuvres de sa vie. Reviens donc sans crainte ^ans le cœur. Lorsque
Gangadatta eut entendu cela, il dit : Quel crime ne commet pas celui qui a
faim? Les hommes amaigris par le besoin sont sans pitié. Ma chère, dis h
Priyadarsana : Gangadulta ue retourne pas au puits. En disant ces mots, il
congédia l'iguane. Ainsi, à méchant animal aquatique! moi non plus, comme
Gangadatta, je n*irai point dans ta maison. Quand le crocodile eut entendu
cela, il dit : Hé, ami! il n'est pas convenable à loi de faire cela. Eloigne
absolument de moi le péché d'ingratitude, en venant dans ma maison ;
autrement je jeûnerai en ton intention jusqu'à ce que mort s'ensuive. —
Imbécile l dit le singe, dois-je, comme un sot Lambakama, bien que j'aie vu
le danger, aller là et me tuer moi-même? Car Cdni qui, venu ri p.nrti ;iprès
avoir vu la force du Uon, revint encore, était un sot qui u'avait oi oreille» ni
cœur. ' C'e»t-à-dire : l'aUcad avec itD|>alieiioe.

The text on this page is estimated to be only 26.28% accurate

MV«E QUATRIÈME. 285 Mon cher, dit le crocodile, qui est ce Lambakarna? Gomment moiinit-il quoiqu'il eût vu le danger! Raconte-moi cela. Le singe dit : lit. — LB LION , hfi CHACAL BT L*ÂHB. Dans un endroit d'une forêt habitait un lion nommé Karâlakésara ^ et il avait pour serviteur inséparable un chacal nomnif^ Dhoâsaraka^. Or un jour ce lion, en se battant avec un «'lépliant, rorul sur le corps de très-fortes blessures, par suite desquelles il ne pouvait plus même remuer une patte. Comme îî ne bougeait plus, DhoAsaraka eut le gosier amaigri par la faim et devint faible. Un jour il dit au lion : Mettre, je suis tourmenté par la faim. Je ne puis même avancer une patte après Tautre; comment donc vous servirai-je? — Hé! dit le Ikmi, va, clnTihe qucUpie anuii.ii, que je le lue, (|u<)iijU(' je SOIS dans cet état. Après avoir entendu cela, le chacal chercha, et arriva à un village voisin. Là il vit un Ane nommé Lambakama^ qui mangeait difficilement de très-rares brins de doûrbà^, auprès d'un étang. Puis il s*approcha» et lui dit : Mon oncle, laisse-moi te saluer. Il y a longtemps (|ue je ne t*ai vu. Raconte-moi donc poun|uui tu es devenu si maigre. — Hé, mon ncvpv ! iv|)(in(iil Lambakarna, (pic rarontrai-je? Lin blanchisseur très- impitoyable m accable de fardeaux excessifs. Il ne me donne pas même une poignée d*berbe; je ne mange ici que des brins de doûrbà mêlés de poussière. Comment donc aurois-je de Tembonpoint? — Mon oncle, dit le chacal, si c^est ^ Qkti « UHÊ «rmirrr effrayant»* * Griê. ' Qm*dê bmguiê «rtUtet, * Eftp<yce d*berbe, Âgrulû Uneamt Putietm iloftybii» niivtnt le Dielionnaînt deWilMii. Digitized by GoOgle

The text on this page is estimated to be only 28.69% accurate

286 PANTGHATANTRA. aÎDsi, il y a un endroit très-agréable, avep quantité d'herbe pareille à i'ëmeraude et une rivière. Vîeiu-y, et jouis du plaisir de belles conversations avec moi. — Hé, mon neveu 1 dit Lambakama, ce que tu dis est juste; mais nous, animaux de village, nous sommes tués par les animaux de forêt. A quoi donc peut me servir ce bon endroit? — Mon oncle, dit le chacal, ne parle pas ainsi. Cet endroit est protégé de tous les côtés par mon bras comme par une cage; aussi nul autre ne peut y entrer. De plus il y a là trois ftnesses sans mari, qui étaient tour-* montées absolument de la même manière que toi par un blanchisseur. Elles ont pris de Tenibonpoint, et, rendues folles par leur jeunesse, elles m'ont dit ceci : Si tu es notre vrai oncle, alors va dans quelque village et amène uu époux convenable pour nous. Pour ce motif je te mènerai iè. Lorsque Lambakarna eut entendu les paroles du chacal, il eut le corps tourmenté d'amour, et lui dit : Mon cher, si c'est ainsi, va donc devant, allons-y promptement. Et certes on dit ceci avec raison : Il n'est pas d'ambroisie, pas de poitoa, hormis one fîHe ani bettes hanches : on vit par sa sodélé et Ton meort par suite de son absence. Et ainsi ; Celles dont le oom seul lait nallre ramoor sans qa*oa s'en approche et sans qa*on les voie; quand on les a vues et qo*on s'en est approché, c'est merveille qa*on ne finide pas. Après que cela fut fait, ii alla avec le chacal auprès du lion. Comme le lion souffrant se leva quand il vit l'âne, Tâne se mit à fuir. Mais pendant qu'il se sauvait, le lion lui donna un coup de patte, et ce coup de patte, comme Feffort de quelqu'un dont la destinée est malheureuse, devint inutile. Cependant le chacal, saisi de colère, dit au lion : Hé! est-ce ainsi que vous Digitized by Google

LIVRE QUATRIÈME. S87 frappez? Si un âne même s'échappe de forco (lovant vous, comment donc combattre-vous avec un éléphant? Ainsi j'ai vu votre force. Le lion dit en souriant avec un air honteux : Hé! que puis-je faire? Je n'avais pas) apprêté ma patte; autrement un éléphant même, lorsqu'il est atteint par ma patte, n'échappe pas. Le chacal dit : J'amènerai l'âne aujourd'hui encore une fois auprès de vous; mais il faut que vous apprêtiez votre patte. — Mon cher, dit le lion, comment celui qui s'en est allé après m'avoir vu manifestement reviendra-t-il ici ? Cherche donc quelque autre animal. Le chacal répondit : Qu'avez-vous besoin de vous occuper de cela? Restes seulement là, la palle prête. Après que cela fut fait, le chacal suivit le chemin que l'âne avait pris, et il le vit paître dans le même endroit. Or l'âne, quand il vit le chacal, dit : Ué, mon neveu! tu m'as conduit à un bel endroit! Un peu plus j'étais mort. Dis-moi donc quel est cet animal si effrayant dont j'ai évité le coup de patte pareil & la foudre. Lorsque le chacal entendit cela, il dit en riant : Mon neveu, c'est une anesse que le plaisir de la forêt a rendue trèsgrasse; dès qu'elle t'a vu venir, elle accourue avec passion et désir de t'embrasser, et toi tu t'es sauvé par poltronnerie. Mais elle ne peut rester sans toi. Comme tu te sauvais, elle a tendu la main pour te retenir, et non pour un autre motif. Viens donc. Elle a pris la résolution de jeûner à cause de toi jusqu'à ce que mort s'ensuive, et elle dit : Si Laiolia Larna ne devient pas mon époux, je me jetterai dans le feu ou dans l'eau, ou je mangerai du poison. Je ne puis plus supporter son absence. Montre donc de la bonté, et viens là; sinon, tu seras coupable du meurtre d'une femme, et le dieu de l'amour sera furieux contre toi. Car on dit : Les fous qui méprisent le sceau de ta femme, ce sceau victorieux de

The text on this page is estimated to be only 25.09% accurate

m PANTCHATANTRA. KAmn rame d*- bonheur en Um\o<
choses, ot <|iii v(tnt cherchant <\o taux avajilfijj-i's. s(inl iiajijit's snns [>ar
ro dieu : ils sont nus. ras»*^ . quol(|n<:>s-u(is sont vèlus de rouge, d autres
ont ies cheveux Iressé» ei portent un crâne*. Or l'Ane se fia à ces paroles, et
partit encore une fois avec le chacal. Et certes on dit ceci avec raison : Tout
en le sachant, Tbomme, par la volonté da desUa, ftille mal : oomneni
qudqa'uD dans le monde prendrail-il plaisir h une BMQvaise action T
Cependant lane, trompé par le:> cent discours du fourbe, revint auprès du
lion. Alors le lion, qui avait d'avance apprêté sa patte, tua Lambakarna;
puis, après favoir tuë, il en confia la garde au chacal et alla lui-même à la
rivière pour se baigner Mais le chacal, tourmenté par une excessive avidité,
mangea le cœur et les oreilles de l'Ane. Cependant, tandis que le lion, «près
s*<^tre baigné, rendait hommage aux dieux et satisfaisait la multitude des
mânes, l'âne était lâ sans oreilles ni cœur. Lorsque le lion le vit, il fut saisi
de colère et dit au chacal : Méchant, quelle est cette action inconvenante
que tu as commise? Car en mangeant les oreilles et le cœur tu as fait de cet
âne un reste. Le L'ia^al répondit re.sportueusemenl : Maître, ne parier pas
ainsi, car cet àne n'avait ni oreilles ni cœur. C'est pour cela que, après être
venu ici et s être sauvé de frayeur en vous voyant, il est néanmoins revenu.
Le lion crut ces paroles dignes de foi; après avoir partagé l'âne avec le
chacal, il le mangea sans se défier de rien. Voilà pourquoi je dis ; Qdaî qui,
veau et parti «près avmr vu la force du lioo, revint encore, tétait un sot «pli
n'avait nî oreilles ni eœw. ' Dieu de ramoor. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 27.21% accurate

LIVRE QUATRIÈME. 289 Ainsi, imbécile! tu as usé de tromperie; mais, comme You(Ihichtliira, tu as (l(^lruil Vv\]et do ta fourberie en disant la vérité. Et certes on dit ceci avec rai^^on : Un fourbe qui l'aine là ce qu'il désire, et commet la sottise de dire la vérité manque son bot assurément, comme un autre Youdhididiini. Comment cela ? dit le crocodile. Le singe raconta : IV. — LB POTIBR IT LB ROI. Dans une ville habitait un potier nommé Youdhichthira Un jour qu'il était ivre, cet homme, en courant très-vite, tomba sur le bord tranchant d'un tesson d'un pot brisé en deux. Alors, le front fendo par le tranchant du tesson et le corps inondé de sang, il se releva avec peine et alla à sa demeure. Puis, par suite du manque de soins convenables, sa blessure devint hideuse et guérit difficilement. Or un jour, comme le pays souffrait de la famine, ce potier, dont le gosier était amaigri par la faim, alla avec quelques serviteurs du roi en pays étranger, et entra au service d'un roi. Ce roi, lorsqu'il vit sur le front de Youdhichthira une affreuse blessure, pensa : C'est quelque homme brave: c'est sûrement pour cela qu'il a une blessure par devant sur le front. En conséquence, le roi le combla de marques d'honneur, de présents, et cetera, et le regarda avec une faveur particulière devant tous les guerriers. Ceinsî, quand ils virent la faveur excessive dont il était l'objet, bien qu'ils en eussent la plus grande jalousie. ne dirent rien, par crainte du roi. Mais un jour qu'avait lieu une revue des soldats de ce prince, qu'une guerre était imminente, que les éléphants étaient apprêtés, les chevaux harnachés, et les guerriers rassemblés, le roi interrogea ' trriHi: duni le combat, •9 Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 25.51% accurate

^0 PANTCHATANTRA. le poliur en secret, cooformi^racnt à la circonstniicc ; Hc, guerrier ! quel est ton nom et quelle est ta race ? Dans quelle bataille as-tu reçu cette blessure au front? — Majesté^ répondit le potier, ce n'est pas un coup «Tune arme. Je me nomme Youdliichthira, et je suis potier de naissance. Dans ma maison ii y avait beaucoup do tessons. Or un jour je sortis après avoir bu ddb liqueurs spiritueuses, et en courant je tombai sur un tesson; puis je fus défiguré par cette blessure au front, qui est devenue si affreuse. Lorsque le roi eut entendu cela, il fbt honteux, et dit : Ah! fai été trompé par ce potier* qui imite le f[uerrier. Qu'on l'empoijjne donc sur-le-champ! Après (lue cela se fut passé, le potier dit : Majesté, ne faites pas ainsi! Voyez la légèreté de ma main dans le combat ! — Ué ! dit le roi, tu possèdes toutes les qualités; néanmoins va-t'en. Et Von dit : Tu CH brave, tu es haviiiil, lu es l)eau,mon iisi; dans la race dont tu es né on ne lue pas un éléphant Comment cela ? demanda le potier. Le roi raconta : V. — LA LIO>K£, LES LIONCEAUX ET LE PETIT CUACAL. Dans un endroit d'une forêt habitait un couple de lions. Une fois la lionne mit bas ul donna le jotn à deux petits. Le lion tuait continuellement des animaux et les donnait à la lionne. Mais un jour il ne trouva rien. Pendant qu'il courait ça et là dans la forêt, le soleil se coucha. Or, comme il revenait à sa demeure, il attrapa un petit chacal. Considérant qu'il était jeune, il le prit avec soin entre ses dents et le livra tout vivant à la lionne. Puis la lionne dit : Hé, chéri! nnus as-tu apporté quelque cliose iï manjjcr? — Ma chère, dit le lion, excepté ce petit chacal je n'ai trouvé aujourd'hui aucun animal; et, réfléchissant qu'il est Digitizeci by Google

The text on this page is estimated to be only 24.02% accurate

LIVRE QUATRIÈME. 391 jeune, je ne l'ai pas lue, d'autant plus qu'il est de notre espèce. Car on dit : Lon même qu'il y a risque de perdre la vie, il ne fiiut jamais luer de violenoe envers des femmes, des brâhmaDes, des asoèCes^ des enfimfs, et flortoal envers ceux qnî sont confiants. Maintenant mange-le et faia-toi du bien ; demain matin j'attraperai quelque autre chose. — Hd, chéri! dit la lionne, tu as réfléchi qu'il est jeune, et tu ne Tas pas tué : comment donc le ferais-je mourir pour mon ventre? Et l*on dit : Il ne faut pas faire le mai, quand ro^e on est en dangor de pecdre la vie, et il ne faut pas renoncer an bien; c'est la loi étemelle. En conséquence, il sera mon Iroisi^mo fils. Après avoir ainsi parlé, elle le nourrit aussi très-bien avec le lait de ses mamelles. De cette façon les trois petits, ignorant mutuellement la difllsfence de leur espèce, passèrent le temps de leur enfanfe dans le même genre de vie et les mêmes jeux. Mais un jour wnl un ('lt'|»hant sauvage, qui courait ça et là dans cette forél. Comme les ileux lionceaux, dès qu'ils le virent, s'avançaient contre lui avec un visage en colère, le petit chacal dit : Ah! c'est un éléphant, un ennemi de votre race; il ne faut donc pas aller en face de lui. Après qu'il eut ainsi parlé, il s'enfuit au logis, et les deux lionceaux furent découra^jës par la peur de leur frère aîné. lOt certes on dil ceci avec raison : Avec on seal homme très-eourageiix, brave pour le combat, one armée devient brave; s'il Mt vainra, elle est défaite. Ët ainsi : C'est pour cela que les rois désirent des guerriers très-forts, des héros, des bommes courageux, <^t qu^ils (nient les fâches. Or les deux lionceaux, quand ils furent arrivés au iogis, raM»' Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 27.61% accurate

29i PAi\TCHATAi\TKA. contèrent en riant, devant leurs parents, la conduite de leur frère atné, comment, après avoir aperçu de loin Téléphant, il s'était sauvé. Le petit cbaral , lorsqu'il entendit cela, fut pris de colère; sa l<*vro infĩ^Ticurc. pai» illt* à uu bourgeon, trembla: ses yeux devinrent rouges; il ironça les sourcils en trident, et, menaçant les lionceaux, il dit les paroles les plus injurieuses. Puis la lionne remmena k i*écart et lui fit cette remontrance : Mon enfant, ne parle jamais ainsi. Ce sont tes petits frères. Mais il fut saisi d'une grande colère, et lui dît : Leur snîs-je inférieur en bravoure , en braiitf^, en appliialion à la scirncc ou en rapacité, qu'ils se moquent de moi? Il faut nécessairement que je les tue. Après avoir entendu cela, la lionne, qui désirait qu'il vécât, rit en elle-même et dit : Tu es brave, (ii os savant, tu es beau, uioa fils; daos la race dont lu es ne on ne tue pas un étépoul. Écoute donc bien, mon enfant. Tu es le fils d'une femelle de cbacal; je l'ai nourri par compassion avec le lait de mes mamelles. Ainsi, pendant que mes deux (ils, à cause de leur jeu* nesse, ne savent pas encore que tu es cbacal, va-t'en bien vite et reste au milieu de ceux de ton espèce; sinon, ils te tueront tous deux, et tu prendras le chemin de la mort. Le cbacal , après qu il vut entendu ces paroles, eut l'esprit troublé par la crainte; il se relira tout doiiiremenl et se réunit avec ceux de son espère. Par conséquent toi aussi, pendant que (es (;uerriers ne savent pas encore que tu es un potier, éloigne-toi bien vite; sinon, tu seras persécuté par eux, et tu mourras. Le potier, lorsqu'il eut entendu cela, se sauva promptement. Voilà pourquoi je dis : Un fourbe qoi laisse là ce qu'il dé»îce, et commet la sottise de dire la vérilé, manque son but aasuréinent, comme un autre Youdhichthira,

The text on this page is estimated to be only 29.33% accurate

LIVKË QUATRI£M£. , m Fi , imbécile que tu es d'avoir entrepris de faire cette action pour une femme! Car il ne laul eu aucune façon se fier aux femmes. Et Ton dit : Celle poar qnî j'ai quitté inii finDille et sacrifié la moitié de ma vie oi*abaiidoiiiiief TinsaiBible : quel homme pourrait se fier aux femmes? Gomment cela? demanda le crocodile. Le singe dit : Vf. — LE BRAHMANE, SA FEMME ET LUNPIBME. II V avait dans un endroit un brâhmane. Il avait une femme qui lui était plus chère que la vie. Cette femme ne cessait de se quereller tous les jours avec la famille de son mari. Le brÂhmane, qui ne pouvait supporter une querelle, quitta sa famille par tendresse pour sa femme, et alla nvec la brâhmanî dans un autre pays c^loifiné. Au milieu d'une grande foriU, la brahmanî lui dit : Filsd'uD vénérable, la soif me tourmente; cherche donc de l'eau quelque part. Dès qu'elle eut dit ces mots, il alla chercher de feau, et quand il revînt il la vit morte. Pendant que, par excessive affection, il s'alHigeait et se lamentait, il entendit une voix dans l'air : Kli bien, brAliniane, si lu donner la moi^V de ta vie, ta brabniani vivra. Après avoir entendu cela, le brâbmanc se purifia et donna avec trois mots la moitié de sa vie; et au moment où il prononçait ces mots, la brâhmant redevint vivante. Alors ils burent de l'eau, mangèrent des fruits de la forêt, et se mirent m marche. Puis, en poursuivant leur route, ils arrivèrent à l'entrée d'uno ville, dans un janlin de lleurs, cl le brahmane dit à sa femme : Ma chère, tu resteras ici jusqu'à ce que je revienne avec de quoi manger. Après qu'il eut dit cela, il partit. Or dans ce jardin de fleurs un infirme tournait la roue d'un puits, et chantait une chanson avec une voix divine. Quand la brâbmani culendil ce chaul, elle fui liappée par le dieu aux flèches de Digitized by Google

-m . l'AMCUATANTRA. fleurs * ; elle s'approcha de l'infirmes, et lui dit : Mon cher, si lu ne m'aimes pas, tu seras coupable envers moi du meurtre d'une femme. L'infirmes répondit : Que feras-tu de moi, dévoré par ia maladie? — A quoi bon ces paroles? dit-elle. Il faut nécessairement que j'aie commerce avec toi. I^orsqu'il eut entendu ct'la, il fit ainsi. Aussitôt après avoir fait Tamour, elle dit : A parlor de maintenant je me suis donnt^o à toi pour la vie; sachant cela, viens aussi avec nous. — Soit, dit-il. Puis le brfthmane revint avec de la nourriture et se mit à manger avec sa femme. Cet infirmes a faim, dit-elle: donne-lui donc aussi une petite bouchée. Apros (jue cela fut lakl. ia hrahmani dit ; Bràliinanu, quand tu vas sans compaignon dans un autre village , alors moi non plus je n*ai pas de compaignon pour converser. Prenons donc cet infirmes et allons-nous-en. — Je n'ai pas, répondit le brâhmane, la force de me porter moi-même, ni à plus forte raison cet infirmes. — Je le porterai dans ma corbeille, dit-elle. Or le brahmane, !roiri|><^ par res feintes paroles, y consentit. Afirès que cela fut fait, un jour que le brâhmane se reposait auprès d'un puits, sa femme, attacht^e à l'homme infirmes, le poussa et le fit tomber dans le puits. Elle prit l'infirmes et entra dans une ville. Là, les gens du roi qui couraient de tous c6t& pour empêcher la fraude des droits de péage virent la corbeille qu'elle avait sur sa tèle Ils la lui arrachèrent do force et la portèrent «hîvanl le roi. Lons(jUL' le roi l'ouvrit, il vit l'infirmes. Puis la brâhmanî arriva là derrière les gens du roi, en se lamentant. Le roi lui demanda ce que cela signifiait. C'est, dit-elle, mon mari, afilligë de maladie et persécuté par ses nombreux héritiers; le cœur tourmenté d'affection, je l'ai mis sur ma tête et l'ai apporté près de vous. Quand le roi eut entendu cela, il dit : Brâli' Le di«ii de l'amour, Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 21.34% accurate

LIVRE QUATUORIÈME. 295 mani, ta es ma sœur. Prends deux villages, jouis des plaisirs avec ton mari, et vis heureuse. Mais le brâhmane, par Teffet de la volonté du destin, fut retiré du puits |iar ua brave hoiiiiuf, cf, courant de cMé et d'autre, il vinl dans celte inême ville. Sa loéchaate fcumic Faperçut et le dénonça au roi : Roi , voici un ennemi de mon mari, f{ui est venu. Le roi ordonna de le mettre à mort. Majesté, dit le br&bmane, elle a reçu quelque chose qui m'appartient Si vous aimez la justice, faites-le-moi rendre. — Mb chère, dit le roi, repris tout co que tu as reçu et qui lui appartient. — Majesté, it'pundit-elle, je n'ai rien reçu. Le brâhmane dit : Rends la moitié de ma vie que je t'ai donnée avec trois mots. Alors, par crainte du roi* elle dit : Je rends la vie qui m'a été donnée avec trois mots; et à Tinstant même elle mourut. Ensuite le roi dit avec étonnement : Qu'est-ce? Le brâhmane lui laconla toute l'histoire jirécédente. Voilà pourquoi je dis : Celle pour qui j'ai quitté ma famille et sacrifié la moitié de ma vie m^abandonae, riouseiisible : quel homme pourrait se fier aux femmes t Le singe ajouta : C'est avec raison aussi que l'on raconte cette histoire : Que ne doontarait pas, que ne ferait pas un homme sollicité par les femmest Là où oenx^i ne sont pas des dievaux hemûssent, on se rase la lAle sans que oe soit le joar \ ' LiU» tali uii'iil : (|uarid eu u'osl }>a.s /voirait. Un appelle pnrvm rerlains jours du mois lunaire, tels «|ue lu jour Ue ia pleine luœ, celui de lu nouvelle lune, et le haîtîènM at le qualornèina jour de cluM|oe dearirinab. Le au»! jMitMN a diver» antres aena; an t^eii aert pour désigner : i* le marnant da Teotrée du aoleil dans on nonveau ligne du lodiaque; a* ecriainea époquaa de Tannée, telles que Pëqiinose, te aobtice. Il ngnilê anisi, par extension, jenr 4ê ffu. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 20.84% accurate

29G PANTi.lIAĪAMUA. Gommenl cela î dit le crocodile. Le singe raconta : vil. — LB ROI, LB MINISTRE ET LEURS PEMMES. 11 l'tait un maître de h ferre qui ;i pour limite la mer, un roi nommé IVanda fameux par sa puissance et sa Jiravoure, dont le marchepied était natté avec la multitude des rayons des diadèmes d'une foule de nombreux rois, et dont la voie était pure comme les rayons de la lune d'automne. Il avait un ministre nommé Vararoiitchi ^, qui avait étudié toutes les Ecritures et ronnaissait l'essm* r de lou(«s clioscs. La femme de ce ministre était en colère contre sou mari à cause d'une querelle d'amour, et» quoique celui-ci chercliât de bien Hes façons à contenter cette femme très-chérie» elle ne s'apaisait pas. Or le mari dit : Ma chère, dis la manière dont je pourrai te rendre contente; je le ferai assurément. Puis elle répondît avec assez de peine : Si tu fe rases la tête et ((uo (u tombes à mes pieds, alors je te regarderai d'un œil favorable Après que cela lut fait, elle fut apaisée. La femme de Nanda, également en colère, nes'apaisait pas non plus, bien que celui-ci cherchât à la contenter. Ma chère, dit-il, sans toi je ne puis vivre même une heure; je tombe 4 tes pieds et j'implore ta bonté. Elle dit : Si tu te laisses mettre «n mors dans la bouche, (jue je moule sur ton <los ci te fasse courir, et si , pendant que je te ferai courir, tu iiennis comme un cheval, alors je serai apaisée. Cela fut fait. Puis, au • C'est ie nom j;lmi<'t:il d'uiio i .kv th princes qui rt^j^naîl (Jans le Mapadlia. Un grand chan/jwn-tit s'npî'ra dnns la «iynaslie des Nandas vtrs Tépoque d'Alexandre le GraïKi. Le dernier de ces princi'» eut deux femmes. La première lui donna neuf fib; rautre, qui ^Int une ioàdri, nVat qu^nn lib, nommé Tdiuidffagoopla. Ce fib, •idë du brâbmane Viehnougoupta , plus comia wom le nom de Tdiâmkia, fit périr tom ke membres de h Aimtllle royale, monta aar lé trAiie et fonde une nonrdle dynastie. ' Càibre eemme grammairien.

The text on this page is estimated to be only 21.12% accurate

LIVHK QUATHIÈMK. 297 matin, comme le roi siégeait dans rassemblée, Vararoutchi arriva, et le roi, quand il le vit, lui demanda : Hé, Vararoutchi ! pounjiioi ta t<île est-elle rasée sans que ce soit le jour ? Le ministre dit : Qoe ne donnemit pas, que ne ferait pas un homme sollicité par les femmes? Là où ceux qui ne sont pas des chevaux hemusient, on se rase la lèle sons que ce soit le jour. Ainsi, iîêchanl rrocoHilo, toi aussi, comme Aaiid.) et Vararoutchi, tu es resciave d'une femme. C'est pour cela que, conduit par cette excellente femme, tu as entrepris la poursuite d'un moyen de me faire mourir; mais par ia faute de tes paroles cette entreprise a été dévoilée. Et certes on dît ceci avec raison : L(^]i rroquets et les sArikAs' w foui [iicndre \^c^r la faule de leur l>ec; les grues ae syj fout pas prendre : le sUcncc est le moyeu d'accouiplir toutes choses. Et ainsi t Quoique g-anlé avec le p!us grand secret et monli iuit un corps eilruiyail, un une vèlu d une peau de ligie iul tud pour avoir poussé un cri. Gomment cela? dit le crocodile. Le singe raconta : VIII. ^ vkw ykrv db la peau d*uii tigrb. Dans un endroit habitait un teinturier nommé Souddhapata'. Il avait un âne, qui, par manque d*berbe, était devenu très-maigre. Or le teinturier, en se promenant dans la forêt, vit un tigre mort, et il pensa : Ah! c'est une bonne cbose qui arrive. Avec cette peau de tigre je couvrirai mon âne, et je le * On appelle atrikl le Turdm Mlies; mais ce nom •'emptoie ausn pour désigner la maina, GractJa f«%iflM. ' Qui « rfw étafi» proprat, c*c8t4-dîre neUoyenr d*étouflèa.

The text on this page is estimated to be only 27.98% accurate

208 PANTCIIATANTHA. lâcherai la nuit dans les champs d'orge, afin que les gardes des champs qui demeurent dans le voisinage le prennent pour un tigre et ne le chassent pas. Après que cela fut fait, l'âne mangon de l'onze comme il voulut. Le matin, ic teinturier le ramenait à sa (ieiicurc De cette façon, avec le temps, l'âne devint jjras, et on avait de la peine à le conduire à Tendroit où on l'attachait. Mais un jour qu*ii était en rut, il entendit de loin le cri d'une ânesse. Pour avoir seulement entendu ce cri, il se mit lui-même k crier; [Duis les gardes des champs reconnurent que c't5tail liii ine vetii d'une peau de tigre, et lo tuèrent à coups de bâluns, de flèclies et de pierres. Voilà pourquoi je dis : Qaoi([uc gnrđ^ avec le plus grand secret et montrant an corps effrayant, un âne vêlu d*tuie peau de tigre fut tué ponr avoir poussé un cri. Or, pendant que le crocodile parlait ainsi avec le singe, un animal aquatique vint et lui dit : Hé, crocodile! comme tu tardais à revenir, ta femme, qui s'était mise â jeûner, est morte accablée d'amour. Après avoir entendu ces paroles semblables à un coup de foudre, le crocodile eut le cœur trèstroublé et so lamenta ainsi : Ab! que m'esl-ii arrivé là, malheureux que je suis ! Êt Ton dit : Gelai qui n'a pas dans sa maison une mère et une femme aimable doit aller dans ia fî>r6t; sa roaûon est comme une fm^t. Ainsi donc» ami, pardonne la faute que j'ai commise envers toi. Maintenant, puisque je suis séparé de ma femme, je vais entrer dans le feu. Lorsque le singe entendit cela, il dit en riant : Hé ! je te connaissais déjà , je savais que tu étais l'esclave d'une fenirne et <|ue lu étais maîtrisé par um.- femme; ù présent j'en ai la certitude. Ainsi, imbécdel alors même qu'un bonheur t'arrivc, tu tombes dans l'affliction. Quand une

paDigitized by Google

The text on this page is estimated to be only 20.89% accurate

LIVUE QUATILIKMË. m ■reille femme est morte, il convient de faire une fête. Car on dit: Unn fenirno d'iin carntèrc méchant et toujours querelleuse doit t ire rrv ronni(< par les sages pour une horrible râkchasi ' sous la forme d'une ieumio. Par cousequeiil . q i^' celui (qui désire son |iropre hniheur inelle tous ses soins h fuir jusqu au nom uiAtti»! de loules les ifriirties ici-l)iis. Ce quelles ont on dcdaii- u est pas sur leur langue; ce qui est sur leur langue ne vient pas nu deiioi-s; ce qui est au dehors, elles ne le font pas : les femmes ont une manière d'ajrir vari(5e. Quels sont a-ux qui ne jx'rissent pas, quand par î<fnoranc« ils s'approchent d'une belle aux fortes hanches, comme les sauterelles, de la lumière d'une lampe ? Va\ L- lfet, elles sont tout poison ù riulérioitr, et à l'extérieur elles sont cluiiuhiiiles : les femmes, par leur nuture , ressembleul au Ihiil du gouudjîV. On a beau les frapper avec le bâton, les couper eu ruorceaux avec les cépées, on ne soumet les femmes ni par les préseuls ni par 1 aaiilié. Arrélons-uous cependant; qu'esl-il besoin de citer ici une autre m<5chanceté des femmes? Elles tuent par colère le lils même qu'elles ont porté dans leur seio. Un fot tramit la bonté de réflexion dans une petite fille méchante, une {p!«Dde doaoeor dans edk qui est cruelle, et le sentiment dus celle qui n*a pas de tentiment. Hé, ami! dit le crocodile, c'est vrai. Mais que dois-je faire? Voilà deux maux qui m*arrivent : Tun est la ruine de ma maison, l'autre la s('[]anilion de cœur d'avec un ami comme loi. Et certes cela est nuîti par la velouté du ddstiu. Car on dit : Quel que soit mon savoir, tu en possèdes deux fois autant. Tu n as plus oi gdant ni mari; pourquoi regardes-tu fixemeot, femme nue? ' RAKcban f«mefle. * SIOLi d«^à cité dans le livre I, page Ss. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 29.82% accurate

m} PANTCHATANTRA. (Comment cela ? demanda le singe. Le crocodile dit : IX. — LA PEMMB ET LE CHACAL. Dans un endroit habitait un couple de laboureurs, et la femme du laboureur, à cause de la vieillesse de son mari, pensait toujours à d'autres et ne prenait nullement de stabilité à la maison; elle ne faisait que courir et là cherchant d'autres hommes. Or un fripon, voleur de la richesse d'autrui, aperçut et lui dit dans un lieu solitaire : Fortunée, ma femme est morte, et pour t'avoir vue je suis tourmenté par Kama. Donne-moi donc le présent d'amour. Puis elle répondit : ô fortuné! si c'est ainsi, mon mari a beaucoup d'argent, et par suite de vieillesse il ne peut pas m'en faire un pas. En conséquence, je prendrai son argent et je viendrai pour aller ailleurs avec toi et jouir comme je voudrai du plaisir de Tamour. — Cela me plaît aussi, dit le fripon. Ainsi au point du jour tu viendras vite en ce lieu, afin que nous allions dans une très-belle ville, et qu'avec toi le monde des vivants devienne profitable pour moi. Elle promit (dit oui, et alla à sa maison avec un visage riant. Dans la nuit, pendant que son mari dormait, elle prit tout l'argent, et au point du jour elle courut vers l'endroit désigné par le fripon. Celui-ci la fit aller devant et se mit promptement en route vers le sud. Pendant qu'ils marchaient ainsi, ils rencontrèrent, à une distance de deux yodjanas une rivière devant eux. Quand le fripon la vit, il pensa : Que ferai-je de cette femme, (qui a atteint la limite de la jeunesse? Et peut-être quelqu'un viendra-t-il à sa poursuite; alors il y aurait pour moi grand préjudice. Je prendrai donc seulement son argent, et je m'en irai. ' Voy. pap «88, note i. * Voy. Mige 198, note s.

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 29.76% accurate

LIVRE QUATRIÈME. 301 Après avoir pris cette résolution, il lui dit : Ma chère, cette grande rivière est très-difficile à traverser. En conséquence, je vais porter le bagage sur l'autre rive, et je reviens. Ensuite je te ferai monter seule sur mon dos et je le passerai sans inconvénient. Elle répondit : Fortuné, fais ainsi. Lorsqu'elle eut dit ces mots, elle lui remit tout l'argent. Puis il dit : Ma chère, donne-moi aussi ton vêtement de dessous et ton manteau, afin que tu ailles sans crainte dans Teau. Après que cela fut fait, le fripon prit l'argent et les deux vêtements, et s'en alla dans la contrée où il voulait aller. Tandis (que la femme, les deux mains posées autour du cou et pleine d'anxiété, était assise dans un endroit d'une lie de la rivière, pendant ce temps vint là un chacal femelle, tenant un morceau de viande dans sa gueule, et comme après être arrivé il regardait, un gros poisson qui était sorti de l'eau était dehors sur le bord de la rivière. Quand le chacal le vit, il lui prit le morceau de viande et courut vers le poisson. (Et pendant un vautour descendit des airs, prit le morceau de viande et revola dans l'espace. Le poisson, lorsqu'il aperçut le chacal, rentra dans la rivière. Puis comme le chacal, qui s'était donné une peine inutile, regardait le vautour, cette femme nue lui dit en souriant : La viande a été emportée par le vautour, et le poisson est allé vers Teau; chacal, qui as perdu poisson et viande, pourquoi regardes-tu en vain? Quand le chacal entendit cela et qu'il (qu'il) aussi avait perdu mari, argent et galant, il lui dit avec moquerie ; Quel que soit mon savoir, ta en possèdes deux fois autant. Tu n'as pins ni galant ni mari; pourquoi regardes-tu en vain? Pendant que le crocodile racontait ainsi, un autre animal aquatique vint encore et lui dit : Ah! ta maison aussi a été

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 20.53% accurate

302 PANTCHATANTRA. prise par un autre grand crocodile. Lorsqu'il eut entendu cela, il eut le cœur très-olHi^ét et, pensant à un moyen de faire sortir ce crocodile de sa maison, il dit : Ah! voyez comme je suis ; frappt^ par le destin ! Mon ami est devenu onnonii; de plus, mn femmf osl nu i t^- cl rua maison est eitvaliie par un autre : qu'arrivera-t-il encore aujourd'hui? Et certes on dit cela avec raison : Sur celui qui est bless4^ les coups tombent sans e^m; quand la nourriture manque, Pardeur d estomac augmente; dans le malheur les inimitiés naissent : tout cela vient aux hommes lorsque le destin est contraire ^ Que dois-je donc faire? it[.s-jc t omh.ittre avec ce crocodile, ou le faire sortir de la mai^ou en lui adressant des remontrances avec douceur, ou avoir recours à la discorde on nux présenta? Mais je vais demander conseil à cet ami singe. Et l'on dit : A celui ([ui util après hmhv demandd conseil à des maîtres bons pour hii nt diopies d'être consultés, il ne survient aucun obstacle dans rien de ce i|u il fait. Après avoir ainsi réfléchi, il demanda de nouveau au singe (jui cl;iit monl<^ sur Tarbrc djamboA : Hi^, anii ! vois ma malheureuse (le>liiiee. Maintenant ma maison uènie m'est fermée par un crocodile plus fort que moi. Aussi je viens te consulter. Dis-moi ce que je dois faire; entre la conciliation et les autres moyens, lequel trouve ici sa place? — Hé, ingrat méchant! répondit le singe, pourquoi me suis-tu encore, bien que je te l'aie (léendu? A un sot comme toi je ne donnerai pas même un conseil. Lorsque le crocodile fut entendu cela, il dit : Hë, ami! tout coupable que je suis» rappelle-toi notre amitié d'autrefois et donne-moi un bon conseil. — Je ne te dirai rien, ' Voriant^ cfuev «tance cit^ dans le livre If , page 19A. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 29.26% accurate

LIVUE QLATRIÈME. 303 répondit le singe. Sur Tordre de ta femme, tu m'a8 emmené pour me jeter dans la mer; ce n'était pas bien. Quoiqu'une femme soit plus chère que le monde entier, cependant on ne jette pas des amis et les j)areMts dans la mer sur Tordre de sa femme. Aussi » imbécile! j'ai déjà prédit que Ui i^oUisc causerait ta perte. Car Céai qui |ar orgueil ne suit pas le conseil donné par des gens de bien trouve promptement sa perte, comme le chameau à la cloche. Comment cela? dit le crocodile. Le singe dit : X. — LB CHAMEAU DI^TOBi PAR UN LION. Dans un endroit habitait un charron nommé Oudadjalaka ^ Il était très-affligé de pauvreté, et il pensa : Ah! fi de cette pauvreté dans notre maison ! Chacun est content de son travail; mais notre métier ne vaut rien dans cet endroit, car tout le monde a d'aucicueuses maisons à quatre étages, et moi je n'en ai pas. Par conséquent, à quoi sert mon étal de charron? Après avoir ainsi réfléchi, il partit du pays. En passant dans une forêt, il aperçut, au milieu d'un fourré pareil à une caverne, à l'heure du coucher du soleil, une chamelle «égagée de sa troupe et tuiluee par les douleurs de la j)aitution. Il prit la chamelle avec son petit et retourna vers sa demeure. Arrivé à la maison, il prit une corde et attachait la chamelle. Puis, prenant une hache tranchante, il alla dans un endroit de la montagne, chercher des branches pour elle. Là il coupa beaucoup de jeunes et tendres rejetons, les mit sur sa tête et les jeta devant la chamelle, (lui les mangeant peu à peu. Après cela, la force de manger des rejetons jour et nuit, la chamelle devint grasse. Le jeune ■ * Qm « la Jrahkeur tU Verni. 9 Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 29.76% accurate

30& PANTGHATANTRA. chameau aussi devint ^and chameau. Puis le charron tira toujours du lait de ia chamelle et nourrit sa famille. Le charron attacha, par affection, une grosse clochette au cou du jeune chameau. Ensuite il pensa : Ah ! à quoi bon d'autres travaui pénibles? Puisque cet «'ulretien d'une cliamelle est devenu pour moi un bon moyen de nourrir ma famille, qu'ai-je donc besoin d'un autre métier s* Après avoir ainsi réfléchi, il alla à la maison et dit à sa femme : Ma chère, si tu es de mon avis, voici une bonne affaire. Je prendrai un peu d'argent de quelque préteur, et j'irai dans le pays de Gourdjara ' pour acheter de jeunes chameaux. Tu garderas ces deux-ri avec soin jusqu'à ce que je revienne avec une autre rbamelie. Ensuite il alla à un villaf^o du Gourdjara, acheta une chamelle, et revint à sa maison, lirei , il lit si bien qu'il réunit un grand nombre de chameaux et de jeunes chameaux. Puis quand il eut formé un grand troupeau de chameaux, il eut un gardien. 11 lui donna par an, comme moyen de subsister, un jeune chameau; en outre, il lui fit boire du lait jour et nuit. De cette faron le charron, faisant continuellement le commerce des chamelles et des jeunes chameaux, vécut heureux. Mais les chameaux allaient, pour patlre, dans un bocage de l'endroit. Après avoir mangé de tendra plantes rampantes tant qu'ils voulaient, et bu de l'eau dans un grand étang, ils revenaient le «oir h la maison tout doucement en jouant, l't le premier (li.uiicau. par excès d*or|jueil, venait derrière les rejoindre. Alors les jeunes chameaux dirent ; .4b ! ce sot chameau reste derrière comme s'il était éj;aré du troupeau, et vient en faisant sonner sa cloche. S'il tombe dans la contrée de quelque méchant animal, il trouvera assurément la mort. Or, tandis qu'ils pénétraient dans la forél, un lion en* Le (iuiarale. . y 1. ^ . y Google

The text on this page is estimated to be only 22.40% accurate

LIVRE QUATRIÈME. 305 lendit le son de la cloche et vint. Comme il regardait, il vit le troupeau de chamelles et de chameaux qui marchait. .Mais perii!; ifil (JU*un restiit (Icrière, jouant vi inangoant des planlos ram|iaûles, les autres chameaux, après avoir bu do Toau ^aiièrenl à leur maison. Lorsque le chameau sortit de la forêt et re(|arda les points de Tespace, il ne vît et ne connut aucun chemin. Égaré du troupeau, il parcourut tout doucement une petite distance, en faisant beaucoup de bruit. Pendant ee temps le lion, qui suivait II' bruit qu'il faisait, ^'avama, sortit de la forêt et s'arrêta devant. Quand le chameau arriva près de lui, le lion tira la langue, le saisit à la gorge et le tua. Voilà pourquoi je dis : Celui qui par orgueil ne suit pas le oomeil donné par des gcus de bien troove promptement sa porto , comme le dbuiroean à la cloche. Mais, après avoir entendu cela, le crocodile dit : Mon cher! Les bumuiies savanta dau» rÉcriture appellent Tainitié sept pas faite ensemble; et touchant ramîtië je vais dire quelque chose, éeonte-le '. Aux hommes qui donnent des conseils et sont bienveiUante il n*amve de malheur ni dans Tanlre monde ni dans oelai-d. Ainsi, quoique j'aie été ingrat, fais-moi absolument la grâce de me donner un conseil. Et l'on dit : Celui qui est bon envers cent qui lui font du bien, quel inc^ritc a-l-il dans sa bonté? Celui qui est l)on «^nvers ceux qui lui font du mal, cdni-là .est appelé bon par les gem »le bien *. Après que le singe eut entendu cela, il dit : Mon cher, si c*est ainsi, va donc là et combats avec lui. El Ton dît : TiK-, tu obtiendras io * !* !; vivnni, iitio maison et lu gloire : si tu combats, il y aura pour loi deux lœ^-grunds avaulu^eë. * ComiMrei livra II, pa^ t5i. * Sloka dié dans le livre I, page 78.

90 Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 23.10% accurate

306 PA.NTCHATANThA. Devant celui qui est très-puissant .
qu'il .s<> prosterne; avec le brave, qu'il ait recours k la discorde; au faible,
qu'il Tasse oo petit présent; contre celui qui est aussi fort qae lui, fpCû
emploie la force. Comment cela? dit ie crocodile. Le singe dit : XI. — U
CHACAI. ST véiàtWMf NOIIT. 11 y avait dans un endroit d'une fon-t un
chacal nommé Maliâtchatouraka K II trouva un jour dans la for^t un
éléphant mort de lui-même. 11 tourna tout autour de lui, mats il ne put
fendre sa peau dure. Pendant ce temps, un lion courant çà et là vint en ce
lieu même. Quand le chacal le vît venir, il mit à terre le cercle de sa toufle
de clieveux^ joignit les deux mains, et dit humblement : Sei^jneir, je suis
ici votre porte-massue, et je garde cet éléphant pour vous. Que Sa
Seigneurie ie mange donc. Le lion, lorsqu'il le vit incliné, dit : Hé! je ne
mange jamais une bête tuée par un autre. ft Ton dit : Dans ia forêt iiii^nio,
les linn»; qui se nnnrissent de !?» diaii- des nnimaux, ne mangent pas
d'herbe quand ils ont failli : runsi les ^ens l»ien néi, accablé par l'infortune,
ne s'écartent pas du chemin de la morale. Par conséquent je te gratifie de cet
éléphant. Lorsque le chacal entendit cela, il dit avec joie : Cela est
convenable à un maître envers ses serviteurs. Car on dit : Même dans la
dernière condition, celui qui grand n'abandonne pas les qualités de maître;
grâce à sa pureté, le coquillage ne perd pas sa Uandieur, quand même il
tombe du bec du paon. Mais après que le lion fiit parti, vint un tigre*
Lorsque le * CV'st-à-din, le praslenia la télé contre terre. AUnsioii à la
toufle de rhrem que les Hindous conservent sur le lieu de la «le. Digitized by
GoOgle

LIVRE QUATBIÈHE. 307 chacal le vit, il pensa : Ah! j'ai pourtant éloigné un raéchait en me proskuant. Comment donc maintenant ('•loigneraï-je celui-ci? C'est sûrement un brave; je n'en viendrai certainement pas à bout sans la discorde. Car on dit : Lk où U D*e8t pas possible de (lire uuge de la eoncîKatîoii ni des présente, il faot employer ta discorde, car die produit la «oamimon. De pins, celui même qui possède toutes les qualités est enchaîné au moyen de la désunion. Et l'on dit : Renfermée, r;u'h6\ bien ronde et très-belle, la perle uiénie, quand elle est percée, peut être attachée. Après avoir ainsi réfléchi, il s'avança vers le tigre, le eou relevé fièrement, et dit avec empressement : Mon oncle, comment viens-tu ici le jeter dans la {juciile de la mort? Carnet él<*pbant a été tué par un lion, et celui-ci, après m eu avoir établi gardien , est ailé à la rivière pour se baigner. El en partant il m'a donné cet ordre : Si un tigre vient ici, tu m'en informeras avec le plus grand secret, car il faut que je purge cette forêt de tigres, parce que jadis un tigre a mangé dans un lieu désert un éléphant tué par moi, et en a fait un reste. Depuis 00 jour je suis on colore contre les tigres. Lorsque le tigre entendit cela, il fui oUVayé et dit au chacal : Hé, mon neveu! fais-moi présent de la vie. Ainsi, quand même il reviendrait ici dans longtemps, ne lui donne aucune nouvelle de moi* Après avoir ainsi parlé, il s'enfuit promptement. Hais quand le tigre fut parti, arriva \h un léopard. Lorsque le chacal le vit, il pensa ; (>o léopard a dei» dents solides; je vais donr faire en sorte que re soit lui qui fende la peau de cet éléphant. Après qu'il eut pris cette résolution, il lui dit aussi : lié, mon neveu! pourquoi ne t'ai-je pas vu depuis très-longtemps? Et comment? tu parais aflamé? Ainsi tu es mon hôte. Voici un Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 21.11% accurate

a08 PAKTCHATAMHA. éléphant tué par un lion, qui m'en a établi gardien. Mais cependant, tandis que le lion ne vient pas, mnn^^o de la chair de cet d<5phant, rab.snsie-toi et va-tVn bien vite. — Mon oncle, répondit le I<?opard, si c*<'st niii>i, je ii ai tjue faire de manger de la cliair, car l'homme qui vit voit des centaines de bonheurs. Èt 1 on dit : La nourriture que Ton peut avaler, qui ie d%ère une fo» avalée, et qni c>l salulaire quand elle est digérée ^ voilà ce que doit manger cehii qui désire le bieo-Mre On ne mange donc absolument que ce qui se digère; par conséquent je m'en irai d'ici. — Hé, poltron ! dit le chacal, aie confiance et mange. Je t'annoncerai)a venue du lion alors même qu'il seracnrorc loin. ApnVque cela fut fait, quand if rliacal vit la peau fendue par le léopard, il dit : H<î, mon neveu! va-tVn, va-t'en! Voici le lion qui vient. Lorsque ie léopard entendit cela, il se sauva au loin. Mais pendant que ie chacal, au moyen de l'ouverture faite par le léopard, mangeait un peu de viande, vînt un antre chacal, tn-N-lurieux. Quand le chacal vit cet animal de in»'me espèce que lui et d'une force égaie à la sienne, il récita ce sloka^ : Devant cdui qui est très-puissant, qu^ii se {Htwteme; avec le brave, qu'il ait recours h la diBcnde; au fiiibie, qu'il fasse un p4^t présent; contre cefaii qui est aussi fort que loi, qu'il emploie la force. Il marcha à sa rencontre, le déchira avec ses dents, le mit en fuite, et lui-même mangea longtemps avec plaisir la chair de l'éléphant. AiuM lui aussi, au moyen d'une balaille, sois vainqueur de * Sloka déjà dté plus haut, page a8i. * Voy. png 7, note 1.

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 24.81% accurate

LiViiE gUATHlÈME. 309 cet ennemi, qui est de ton espèce» et meU^le en fuite. Sinon, plus tard, toi-même lu périras par lui dès qu*ii aura pris racine. Car on dit : Il faut attendre du produit chez les vaches; il faut allendre des austériliSB religieuses chez le brâhniane; il faut attendre de la légèreté ches les femmes; de son espèce il &iit attendre du danger. Et en outre : De bons aliments variés, les femmes de la ville nonchalantes : le pays étranger n*a qn*un défaut, c'est qu*on y est hostile h son espèce. Comment cela? dit le crocodile. Le singe raconta : XII. — LB CHIEN QUI ALLA BN PAYS iTBANQEB. 11 y avait dans un endroit un chien nommé TchitrAnga Là survint une longue famine. Par suite du manque de nourritro, les chiens et autres animaux commencèrent à perdre leurs familles. Or Tchitrânga, dont le gosier était amaigri par la faim, s'en alla, par crainte de la famine, en pays étranger, et là, dans une ville, il entra chaque jour dans In maison d'un chef de famille, (jrâce à In nt'jlilgence de la maîtresse du logis, lu.nigeail divers mets et se rassasiait au mieux. Mais, dès quii était sorti de cette maison , d'autres chiens insolents Tentouraient de tous côté8 et lui déchiraient tout le corps avec leurs dents. Ensuite il réfléchit : Ah! mieux vaut le pays natal» où, même pendant la famine, on vit heureux, et où personne ne vous fait la guerre. Aussi je m'en vais dans ma ville. Après avoir ainsi réfléchi, il retourna vers sa demeure. Mais lorsqu'il fut revenu du pays étranger, tous ses parents hû demandèrent : Hé, Tchitrânga I raconte-nous des nouvelles du pays étranger. Com' Qui a U vwpê moudtHé. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 19.40% accurate

310 FAiNTCilATAiNTHA. ment est le pays? Gomment le monde
s'y conduitrilf Quelle est la nourritore, et quelle profession eierce-t-on Ui?
11 répondit : Comment d(îcrirc la nature du pays (étranger? De bons
aliments variés, les femmes de la ville noncbalaiiitee : le pays ébmaget n a
qu'on défont, c'sit qu'on y est hostile k son etpèee. Lo i rocodilc, uprùs avoir
entendu le conseil du singe, fut décidé à mourir. 11 prit congé du singe et
alla à sa demeure. Et là il Bt la guerre avec le voleur qui était entré dans sa
maison, le tua avec l'appui de sa grande force, rejirit sa demeure et Virent
longtemps heureux. On dit ceci avec raison ; I.n |>rospâité que Toii a
acquise sans avoir fait acte de oonrage, à quoi 8ert>ellc, quand même on en
peut bien jouir? Le vieni taureau mteie mange i'heii»e qui hù vient du
destin. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 17.88% accurate

LIVRE CINQUIÈME. LA CONDUITE INCONSIDÉRÉE. ici commence le cinquième livre, intitulé la Conduite inconsidérée; en voici le premier nloka * : Ud homme ne doit pas faire une chose qu'il a lual vue, mal comprise, mal emleulue, mal examinée, comme ût ici le barbier. On raconte ce qui suit : 1. — LE B\HBI£K ET LES MENDIANTS. Il y a dans la contrée du Sud une ville appelée Mahilâropya^ . Là habitait un lu-gociant nommé Maiibhadra Tout en accomplissant les actes cpio commandent le devoir, l'int^r^t, le plaisir et la délivrance linaie^, il perdit sa fortune par la volonté du destin. Puis, à cause du mépris qui fut la suite de la perte de sa richesse, il tond>a dans un profond chagrin. Or une fois, pendant la nuit, il pensa : Ah ! fi de cette pauvreté ! Car on dit : Moralité, pureté, patience, droiture, doaoeur, iaute oaisanee, tout oda ne brille pas cbei Thomme qui a perdu sa fortune. ' Voy. [>%' ' 7, "«I" 1 • • Au li«iu de Pâl(il>iwulra , que lioiitn.' le levlf publia p.ii Kosegarleri , j\uluptL- la leçon Mahildropya des manuscrits de* liatiiWurg, leçon qui s'accorde mieux avec la situation géographique indiquée id. ^ Qui a quantité à» pitrrv yrécmuM. * Voy. page 4, note 1. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 17.75% accurate

313 PANTGHATANTRA. Honneur et Jieiië, connnissance. beauté et fpautle ioteiligeuce , tout diiiporatt h la fois quand riiuiniiii-^ .i pcnlu su iot lune. Comme la Iwiauto tle 1 hiver liapjn-e par le vent du prinlemps, l'intelligence (leâ sages même est détruite chaque jour par \ea soucis des charges (Je in famille. Si inleliig-cnt que soit i'iiioiiuue qui possède f>eu. son intelligence périt pur le souri couUnuel pour le beurre, le sel, i huiie, le riz, le vêtement el le combuible. Comme un ciel sans étoiles, comme un étang desséché, comme un cimetière affreux, la maison du pauvre, même belle, devient hideuse. On ne remarque pas les chélifs pauvres, quand même ils demeurent devant soi; ils sont comme les bulles d'eau, qui dans l'eau continuellement disparaissent h peine nées. La foule des hommes délaisse celui qui est de bonne famille, habile et boiméte, et die s*attadie toujours au riche oomrae k Farbre kalpa quand mèoie ie ridie n*a 01 &nitBe, m htbUelé, ni moralité. Les bonnes onivret «Tune vie antérieure portent (nài ici-bas : eooz même qui eont savante et nés de haute famOle deviennent auaiUyt les serviteurs de eelui qui a de la fortune. Le inonde loue volontiers h vois basse le mettre des eaux', lors même qu il luu^nt : tout cc que font les riches n^a rim de honteux iei<-ba8. Après avoir ainsi réfléchi, il pensa eacore : Aussi je ne prendrai plus de nourriture et je quitterai la vie demain matin. A quoi bon cette existence inutile et malheureuse? Lorsqu'il (jut pris celle résolution, il .s'ciidorinil. Mais le lré.sor lotus* lui apparut en son^e sous la forme d uii laciidianl djaina \ et dil : Uét uégociaotl ne Le désespère pas. Je suis ie trésor lotus, • Voy. page a , noie y. • Voy. page 88, noie. * Padmanidbi, un dci œuf b^éton de Konvé», dieu des riduetes. * Lei DjaïnaSi eu disciples de l>iiiiB, offrent pins d*aB Irsil de ressemblance avec les Bouddhistes. Us rejettent rautorilé des Védas et n*admetleiii d'opinion que odie qui est fondée sur la pereception eu sur une preuve liréc ilu u>inoif;nagf.>. Le» Djainas, Lien qu'ils ne reconnaissent pas nn crjilear, croient néanmoins à un dieu. Us «ont partagés en divene» classes.

LIVUE GIMQUIÈME. 313 gagné par tes ancêtres. En conséquence je viendrai sous cette même forme demain matin dans ta maison. Alors tu me frapperas d'un coup de bâton sur la tête, afin que je devienne d'or et impérissable. Puis le matin, quand il s'ouvrit, le niarriKind se rappela ce son^e et resta monté sur la loue de la réflexion : Ah! je ne sais si ce songe sera véridique ou mensonger; mais il devra sûrement être mensonger, parce que jour et nuit je ne pense qu'à la richesse. Car on dit : Le sonjfi qui nppamit à l'homme malade, chagrin, rODgé de SOUCIS, tourmenté par l'amour, ivre, fait voir d'heureux fruits. Cependant un barbier vint pour nettoyer les ongles de la femme du marchand. Tandis qu'il était occupé à les nettoyer, un mendiant sous la forme décrite parut soudain. Dès que Manibhadra Taperçut, il eut le cœur joyeux, et le frappa à la tête avec un bâton qui se trouvait à proximité. Le mendiant fut changé en or et tomba à terre à l'instant même. Mais comme le marchand, apri^s l'avoir déposé au milieu de la maison, l'examinait, il aperçut le barbier. Lorsqu'il le vit, il pensa : Ah! peut-être ce qui vient de se passer a-t-il été vu; alors je suis perdu. Après avoir ainsi réfléchi, il gratifia le barbier et lui dit : Prends cet argent et ces vêtements que je te donne; mais, mfn cher, ne raconte à personne ce qui vient de m'arriver. Le barbier lit cette promesse, alla à sa maison, et pensa : Sûrement tous ces mendiants nus se changent en or, quand on les frappe sur la tête avec un bâton. En conséquence, moi aussi, demain matin, j'en inviterai un grand nombre et je les frapperai à coups de gourdin, afin d'avoir beaucoup d'or. Pendant qu'il réfléchissait ainsi, la journée et la nuit se passèrent tant bien (jue mal. Puis au jualin il se leva, alla à un couvent de mendiants djainas, prit un vêtement de dessus, lit trois sa

The text on this page is estimated to be only 18.35% accurate

su PANTGHATANTRA. iutatioiu» respectueuses au Djina \ se traîna à terre sur les genoux , posa sur sa bouche le bout de son vêtement de dessus, joignit les mains et récita à haute voix ce sloka : Gloire à ce»
Djinnas. (jinn j><i-.'*l»nl hi >t'nt<' vniio connaissance, et tiout Tesprit est illuminé par la raie-on tienne la >ie (jui i^appelle exi>lf^nc. Ijfl lanf^ie (juj I itî \f Djina est un I ui nu- le cœur qui sVsl livré à lui cdt un cœur, ic^ luaiiâ qui lui rend un hommage oul Meules dignes de louange. Après avoir ainsi et de bien d'autres manières glorifié le Ujiaa. il s'approcha du premier des mendiants», nul les genoux et les pieds à terre, et dit : Respect à toi, je te salue! Puis il reçut la bénédiction accompagnée des souhaits d'accroissement de vertu, et les instructions sur les actes religieux, avec la faveur d'un rosaire de bonheur, fit un nœud à son vêtement de dessus, et dit avec respect : Vénérable, il faut qu'aujourd'hui tu (o récrées avec tous les ascètes dans Hi.i iiaai.son. Le lueiHliaul répondit : Hé, srāvaka^! pourquoi parles-tu ainsi quoinue tu connais la loi? Sommes-nous des brāhinanes, pour que tu nous invites à Errant toujours pour le service du temps présent, quand nous voyons un srāvaka qui a de la dévotion, nous allons dans sa maison; nous cétons difficilement aux sollicitations, et ne nangeons^ que ce qui est nécessaire pour nous soutenir. Va-t'en donc e! ne dis plu> j)ar<'ille chose. Lorsque li- l*arljier eut entendu cela, il dit : Vénérable, je sais cela, je le ferai, (jependant beaucoup de srāvakas vous témoignent de la vénération; mais moi j'ai arrangé des morceaux d'étoffes et d'autres ' Ce mol agniiM mfMMr, dans un cena moral cl rdigiei. La Ojiiu eil on penonnage dīviniié, qw les DjaiDos vénérât et regardent comme supérieur «m dieux des aulnes sock»>8. * Le mot trdvaka .si^jnifiu auHtmri c'est le nom que l'on doDue aux dévots ou laïques tliau la «ccle des Djainn». . y 1.
^ . y Google

The text on this page is estimated to be only 28.80% accurate

LIVRE CINQUIÈME. 315 choses d'an grand prix et convenables pour couvrir des livres, et je donne de Tai^nt à des copistes pour copier des livres. Il faut donc absolument que vous fassiez ce qui convient à la circonstance. Après cl voir ainsi parlé, il s*en alla vers sa maison. Arrivé au logis, il apprêta un bâton de khadura\ ic mit dans un coin de la porte, et, au bout de quatre heures et demie, il retourna au couvent et resta k la porte. Puis comme les mendiants sortaient à la file, il les conduisit tous & sa maison, à la demande du supérieur. Tous les mendiants, par convoitise des morceaux d'étoffes et de l'argeiU, abandonnèrent iiciue les srâvakas dévots qu'ils connaissaient, et le suivirent avec joie. Et certes on dit ceci avec raison : Le solitaire qui a abandonné hq iiiiai>oa, qui u'a d'autre vase que sn main, d'autre vêtement que l'atmosphère, est lui-même tourmenté dans le monde par le désir : voyez la chose curieuse ! A edai qui vieittit les cheveux vieillissent, les dents vieiUnseiit à celai qui vieillit, les yeux et les oreilles vieflissent, le désir seul reste jeune. Ensuite le barbier les fit entrer dans la maison, ferma la porte et les frappa k coups de bâton sur la tête. Parmi ces mendiants frappés, les uns moTiriirr iit ; l< s aiiiros. la lèlc fendue, se mirent à pousser des saii|iots. Cependant les {jens du gouverneur de la forteresse de la villo ontondirent leurs cris lamentables et vinrent. Us dirent : Hé! qu'est-ce que ce grand bruit au milieu de la ville? Et comme en criant : Allons ! allons ! ik accouraient tous vers la maison et regardaient, ils virent des mendiants dont le corps était inondé de sang se sauver de la maison du barbier, ot ils leur demandèrent : Hé! qu'est-ce? Ceux-ci racontèrent, telle qu'elle s'était passf^r. leur aventure avec le barbier. Les gardes attachèrent le barbier avec dea ' Vi»y. page i3, note i. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 22.74% accurate

316 PANTCHATANTRA. corrir solides, et remmenèrent à la cour de justice avec les mendiants qui restaient du massacre. Les juges lui deman-> dèrent : Hé! poui(|uoi as-tu commis cette mauvaise action T Il répondit : Hé! que dois-je faire? Pai été témoin d'une action semblable dans la maison du îêgo(iant Manil li i li i. Apr^s avoir dit cela, il leur raconta laveoturc de iMaaibiiadra comme il l'avait vue. Les juges envoyèrent quelqu'un appeler Manibhadra. L*envoyé alla, et amena Manibhadra. Les juges demandèrent à celui-ci : Hé, négociant! est-ce que tu as tué un mendiant? Puis Manibhadra raconta toute l'histoire du mendiant. Ensuido les juges dirent : Ali ! (Jii'oii (MMj)fd(> n» iin-chant hurbicr, qui agit sans bien examiner. Après que cela fut fait, ils dirent : Il ne faut pas agir sans examiner, il faut agir après mûr eiamen; «îiiod» le repentir vient après, comme à la femme d'un brâhmaoe h cause d'un ichneumon *. Comment cela? dit Manibhadra. Les juges dirent : II. *^ LB Bn&HMANR, SA FBIIIB BT LUCHIIBUVOR. Il y avait dans un endroit un brâhmaoe nomme Dévasarman^. Sa femme accoucha et mit au monde un fils. Le même jour, un ichneumon femelle mit bas un ichneumon. Pleine de tendresse pour son enfant, la femme du brâhmane nourrissait l'ichneumon aussi comme un fils, lui donnait son lait, le frottait avec de l'huile, et c'était ainsi. Mais [(Misail (ju'il pourrai! poutêlre, à cause de la méchanceté de son espèce, faire du mal à l'enfant, elle ne se fiait pas à lui. Et certes on dit ceci avec raison : Un mauvais fils, mal élevé, laid, sot, vicieux et méchant, peut causer la joie du cœur aux hommes. ' i3i, WÀ6 1. ' Qui « I » est un dieu. Uigitized by Google

The text on this page is estimated to be only 29.04% accurate

LIVRE CINQ. 317 Assun^{nic} le monde dît : Le sandal est frais, en vérité; le contact du corps d'un fils surpasse de beaucoup le »sandal. Généralement les hommes ne désirent point le lien de familiarité avec un bon père, ni avec personne, comme avec son fils. Or un jour, après avoir bien posé l'enfant sur le lit, elle prit le pot à Teau et dit à son mari : Hé, mettre! je vais aller à l'étang chercher de l'eau; tu veilleras à la garde de ce fils contre l'ennemi. Mais lorsqu'elle lut par (ic', le brahmane laissa la maison vide et s'en alla aussi quelque part pour recueillir des aumônes. Cependant un serpent noir sortit d'un trou et vint, par la volonté du destin, auprès du lit de l'enfant. L'ichneumon s'avança contre cet ennemi naturel, l'attaqua en chemin de crainte qu'il ne tuât son frère, combattit avec le méchant serpent, le mit en morceaux et le jeta loin. Puis, content de sa bravoure, la gueule inondée de sang, il alla au-devant de la mère pour montrer son ouvrage. Mais la mère, quand elle le vit venir la gueule baignée de sang et très-animé, pensa avec crainte : Ce méchant a sans doute mangé mon enfant; et de colère, sans réfléchir, elle lui jeta le pot plein d'eau. Par l'effet seul de la chute du jird riclinrunioii perdit la vie, et lorsque, le laissant là sans s'inquiéter de lui, la mère entra dans sa maison, l'enfant dormait tout comme auparavant, et auprès de son lit elle vit un grand serpent noir coupé en morceaux. Puis son cœur fut affligé de chagrin d'avoir tué inconsidérément un fils qui avait rendu service, et elle se frappa la tête, la poitrine, et cetera. Quand en cette occurrence le brahmane aussi, après avoir couru çà et là, revint de quelque part avec les présents qu'il avait reçus et vit cela, la brahmanî, accablée de chagrin à cause de son fils, se lamenta : Hé, hé, homme avide! puisque, ^ Voy. p^o 65, note. Uiyitized by Google

The text on this page is estimated to be only 19.45% accurate

;il8 PANTCFIATANTKA. dominé par Tavidilé, tu n'as pas fait ce que je disais, recueille maintenant le fruit de ta faute, le chagrin de la mort de ton fils. Et certes voilà ce qui arrive à ceux qui sont aveuglés par la cupidité. Car on dit : Il ne faut pas avoir l'impudence ; mais qu'on ne renonce pas au désir. A celui qui est dominé par Tavidilé une roue tourne sur la tête *. Comment cela ? dit le brâhman. La brâhmani raconta : III. — LES QUATRE BRAHMANES QUI CHERCHENT LA FORTUNE. Ici dans un endroit habitaient quatre brâhmanes, unis les uns aux autres par une constante amitié. Affligés d'une excessive pauvreté, ils se consultèrent : Ah ! fi de cette misérable condition ! fit l'un d'eux : Mieux vaut habiter une forêt pleine de tigres que d'être dans une déserte, couverte d'une grande quantité de ronces, avoir l'herbe pour lit et l'écorce pour vêtement, que de vivre pauvre au milieu de la multitude. Les hommes qui n'ont pas d'argent ont beau joindre la bravoure à la vertu, leur maître, (même quand il est bien servi, les hait ; leurs plus proches parents les méprisent. Leurs qualités ne brillent pas, leurs richesses les abandonnent, les malheureux s'accumulent sur eux ; leur femme, fût-elle d'excellente famille, ne les aime pas, et les amis ne vont pas vers eux. Qu'il soit brave, beau, agréable, éloquent ; (personne ne connaît) les écritures : sans fortune, tout mortel n'obtient pas l'ornement des arts ici-bas dans le monde des hommes. Par conséquent mieux vaut la mort que la pauvreté. Et l'un d'eux dit : Lève-toi, mon ami, porte un instant le fardeau de ma pauvreté, pendant que, fatigué, je jouis après longtemps de ton bonheur né de la mort. Comparai livre II, 101. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 22.09% accurate

LiVRÈ UIMQUIÈMÈ. m mort Ainsi interpellé par le panvre qni
allait vite an cimetièrè, le cadavre reconnat que la mort est un plos grand
bonheur que la pauvreté, et resta silencieux. 11 faut doDc de toute façon
s'efforcer d'acquérir de la richesse. Après qu'ils eurent ainsi réfléchi et |)ris
la résolution d'aller en pays «étranger, ils iiljaridonnèrenl maison et aiiH>,
et partirent tous quatre. El certes on dit ceci avec raison : 11 dâaisae son
ami, se sépare de Cous ses parents, abandonne promptement sa mère même,
quitte le pays natal et va en pays étranger au milieu de gens désagréables,
lliomme dont Tesprit est troublé par la richesse; à plos forte raison, celui qui
est pauvre. Us arrivèrènt ainsi, en marchant, dans le pays d'Âvanlt ^
Comme, après s'être baignés là dans l'eau de la Siprà^ et s'être prosternés
devant le dieu Sri Mahftkâla', ils poursuivaient leur roule, ils reuconlroront
un éminenl yogui*, nommé Bbairavânanda^. ils lui adressèrènt la parole de
la manière qui convient à des brAhnianes, et allèrènt tous avec lui dans son
couvent. Or le yogui leur demanda : D'où venes-vous? Où alles^vous? Quel
est votre but? Puis ils répondirent : Nous sommes des pèlerins qui cherchent
un pouvoir magique ; nous irons là où nous trou' Nom aucicn de itt vilie
d'Oudjayau, aujourd' hui Oudjein, uoe des scpi viilc») Mcrécs dus Hindous.
* AppeMe aujourd'hui Sipparth, rivière près de la ville d^OndjeÎD. * Nom
de Siva repréaealé sous m linrme de dieu dertradcnr. * Awète qui m livre à
la pratique de dévotion appelée ifoga, ou union intime avec le grand Être.
Poor arriver à ce geore de perfection, il faut être iuueniible & tontes les
impressions extérieures, el se montrer indifTèrcnt pour la peine conuno
pour tf plîiisir. Lorsque le ddvol, absoilu! dnns um méditation profonde, est
uni à Hrahmù, il est (înnié, dit-on, de rril.iins dons surnaturels, tels que la
faculté d'alteiodre les ohjeb les plus éloignés, le pouvoir do salisfaiit; tous
ses dé»irs, etc. * (^hii a la félicilé de Siva, Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 16.16% accurate

320 PAMCHATANTRA. verons la salisfaction de la richesse ou la mort. C'est notre résolution. Et Ton dit : Qui I j Mi I tis t l'iiu tombe du rtfl <He vient aussi des régiouë soulormiuos dons le puits ; le destin est incouiprêlicosible et ibrt, mai» Tadioii de l'homme u'osl-elle |)ns forte aussi ? L'h^inm^'. irrivr à rentier nrrnîn[>liNs»'iiiriit do sts désirs en faisant acte viril; nièiue œ t[ue tu appelles destin est imc qualit<:^ de rhomme, qui porte le nom ân (l<^finA?. Si I ou ae livre pas sou corps à la rali|Mie, on n'obtient ici-bas que peine et pas de plaisirn : le destructeur de Madhou ' serre Lakcbml dans ses bras faligut'î» {wr le liai.iticfuent *. Ln r'iiiM rioi ilé o>l dillicile à nc(jti(Vir tant quo riinrmik' ne fail pas acte tle c<iiira<je : tjuuid il s'est éh'\v au-dcssu» delà Balance, le soleU est vainqueur des multitudes de nuages même Dis-nous donc un moyen d'acqui^rir de la fortune, soit l'entrée dans une cavoie, le séjour dans un cimetière, le meurtre d'une sàkiiH^ la vente de chair humaine, une houle magique^ ou autre chose. On rapporte que tu as un pouvoir magique merveilleux, et nous sommes très-courageux. Et Ton dit : î^s ornnds sont setils capableH d"a(Tr)m|)lii' les tlesseins des graads ; excepté l'Océan, quel autre peut supporter le feu sous-marin*? Bhaîravàmandn , lorsqu'il eut reroniiu l.i cqiaiiilû de ces dis(jj)k'î., lit (jualre boules magiques, leur en donna une à chacun, et dit : Allez dans la région du nord du mont Uimâlaya ^ . Là ' Ennemi des dieux, qui fut tué par Viclinou. - Sur Lnkcbmi, voy. page 58 , noie 3. Ce paas^ge fait aUuaâon au baraUemeul de la iiier d'uii naquit cette d<^esse. * Slance citée dans le livre I, pa^je io.'>. * Espèce de démon femelle. ^ Voy. page s8a , note t. * Chaine de montagnes qui borne Tlnde au nord et h sépare de la Tarlarfo ; c*eaK rimaos et TEmodus des anciens.

Digitized by Google

LIVKE CINQUIÈMË. 331 où sa boule tombera, l'un de vous trouvera certainement un trésor. Après que eela fut fait, pendant qa*il8 cheminaient, la boulf (le l'un d'eux, celui qui marcliuit en t^to. Inmba de sa main à terre. Quand il creusa à cet endroit, il trouva la terre pleine de cuivre. Puis il dit : Ah ! prenez de ce cuivre tant que vous voudrez. Mais les autres dirent : ô sot! à quoi bon celui car, même en abondance, le cuivre ne détruit pas la pauvreté. Lèvetoi donc, nous allons plus loin. Il répondit : Allez vous autres, je ne vous accompagnerai pas plus loin. Après avoir ainsi parlé, il |)ril du cuivre tant qu'il voulut, et s'en retourna le premier. Les trois autres allèrent plus loin. Lorsque celui qui marchait en t4te eut parcouru une petite distance, sa boule tomba. Quand lui aussi creusa, il trouva la terre pleine d'argent. Alors, transporté de joie, il dit : Hé I prenez de l'urgent tant que vous voudrez; il ne faut pas aller plus loin. Les deux autres dirent : Ô sot! derrière no(i> la terre était pleine de cuivre; ici la terre est pleine d'argent; assurément donc plus loin elle sera pleine d'or. Cet argent, même en abondance, ne mettra pas lin à notre pauvreté. Par conséquent nous irons tous deux plus loin. Puis il répondit : Allez vous deux, je n'irai pas avec vous. Après avoir ainsi parlé, il prit de l'argent tant qu'il put, et retourna à la maison. Pendant (jue les deux autres elieinin.ient , la houle de l'un loniha. Quand lui aussi creusa , la terre était pleiite (Tur. A cette vue il fut joyeux et dit à l'autre : Hé! prends de l'or tant (pie tu voudras; plus loin il n'y a rien au-dessus de cela. Celui-ci dit : Sot ! ne sais-tu pas? Nous avons trouvé d'abord du cuivre, puis de l'argent et ensuite de l'or; par conséquent , plus loin il y aura sûrement des pierres précieuses, dont uiènie um^ seule mettra lin i notre pauvreté. Lève-toi donc, allons plus loin. A quoi bon cet or, mc^me en grande quantité, puisqu'il est un fardeau? 11 répondit : Va, je reste ici et je t'attendrai. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 24.85% accurate

322 PANTCHATANTRA. Après que cela fut fait, le brhmane s'eo alla seul, et, ie corps brAlé par les rayons du soleil de la saison chaude et le cœur troublé par la soif, il s'ëearta du chemin de la terre des siddias rt erra rh et là. Peudanf qu'il errait, il aperçut sur une éniinence mi iionnio sur la tête duquel lournail une roue, et dont le corps était baigné de sang. Puis il alla au plus vite, et lui dit : Hé ! qui es-tu ? Pourquoi es-tu là ainsi avec une roue tournant sur ta l4te? Dis-moi donc s'il y a de l'eau quelque part, car je suis tourmenté do la soif. Tandis que le brâhmane parlait ainsi, in roue monta à l'instant m^nie de la lête de cet homme sur la sienne, il dit : Mon cher, qu est-cet L'homoïc répondit : A moi aussi elle ni*est montée de cette manière sur la tête. Le brâhmane reprit : Dis^nioi donc, quand descendra-t-ellet J'éprouve une grande souffrance. L'homme répondit : Quand quelqu'un viendra comme toi avec une boule magique dans la main et t'adressera la parole, alors ri'ttc roue montera sur sa tête. Le brahmane dit : Combien de temps es-tu resté dans cette position? L'homme demanda : Qui est maintenant roi sur la terre? Le brâhmane à la roue répondit : Le roi VlnAvatsa^ L'homme dit : Quand Râma^ était roi, afl9igé de pauvreté, je vins comme loi avec cette boule mujji(jue. Alors je vis un autre homme qui |inrtait une roue sur la l^te, et je i lâlciojjeni. Puis, pendant que je le questionnais, la roue monta de sa tête sur la mienne , > G*e«| aîitfi qu*oa appelle un être ditin dont te rAle et les atlribute ne sont pas bien déûnis, une «epècc d« demi-*1i(>ii ou d'esprit habitant les aire ou la région qui s'étend entre U terre et ie soleil. On donne ce même nom à un écrivain inupiré, â un perKonnaf»»»» niiquel on attribue la ronnaissance du pa«<.<' , <\u pn'spnt de l'avonir. Ici, par !<• mot *uhîha , i! faut entendre un inafjni. n . un personnage qui, en se livrant » rcri'un -. praiMpies de malpe, a acquis un piu\i>ir surnaturel. * Suivnui Wil^on, ce prince ne serait autre que Uudayana ou Vataa, roi de Kainambb!, célèbre par son habileté à jouif de la vtné. * Vuv. pa};e ie6, noic a. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 28.77% accurate

UVRE CINQUIÈME. 333 coiiiiic (lie est montée sur la tienne. Mais je ne puis calculer le temps. — Mon cher, dit le brahmane à la roue, comment donc, pendant que tu étais dans cette position , avais-tu des aliments et de Feu? — Mon cher, répondit Thoname, Dliaoda ^, par crainte que ses trésors ne soient dérobés, montre cet objet de terreur aux magiciens, dfin (lu aucun ne vienne ici. Mais si d'une façon ou d'autre quelqu'un y vient, il n*a ni faim, ni soif, ni sommeil, il est exempt de vieillesse et de mort, et il n'éprouve qae la douleur que cause la roue. Maintenant donc laisse-moi aller à ma maison. J'ai été délivré par toi de cette longue souffrance; au^bl jiKunlnant je vais aller à ma demeure. Lorsqu'il eut ainsi parlé, il s en alla. Après qu'il fut parti, le magicien à l'or pensa : Que mon compagnon tarde ! Il se livra à sa recherche et se mit en route en suivant ta ligne de ses traces. Quand il arriva k quelque distance, il vit son compagnon le corps baigné de sang et souffrant d'une roue acérée qui tournait sur sa télo. Puis, lorsqu'il fut près de lui, il lui demanda, les larmes aux yeux : Mon cher, qu'est-ce? Celui-ci répondit : L'ordre du destin. Le magicien à l'or reprit : Parle donc , ({u'est-ce? Le brftbmane, questionné par lui, raconta toute l'histoire de la roue. Quand le magicien à l'or eut entendu cela, il lui dit en lui faisant des reproches : Hé! j'ai voulu l'empêcher de toutes les manières, et lu n'as pas écouté mes paroles. Quoi donc faire? Il ne faut pas montrer trop d'avidité. Un savant même, de bonne famille, manque d'intelligence. Et certes on dit ceci avec raison : Mieux vaut riotelligence que le savoir; rinell^enoe est au-dessus de la sdenee : ceux qui manquent dlnfelNgaice périssent comme ceux-là qui firent on lion. ' LV/mi qui dome Um r^heun. Noiu de Kouvéra. 9f.

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 24.80% accurate

PANTGHATANTRA. Coiiiiient cela? demuniJa le braliniune à la roue. Le magicien à i or raconta : IV. — LES BRAHMANES ET LE LION. Dans un endroit habitaient quatre lils de brfthmanes 4|uî éprouvaient les uns pour les autres la plus grande amitié. Trots dVnIro eux av.in^nl appris loulcs les sciences, mnif! ils manquaient d'intelligence; l'autre, au contraire, s'était éloigne' des sciences et n*avait que de rinteilîgence. Or un jour ils se réunirent et délibérèrent : Quelle valeur a la science, si Ton n*acquiert pas de fortune en allant en pays étranger et en gagnant la faveur des rois? Allons donc tous absolument en pays étranger. Après qu'jl> ciirent fait ainsi et tprils « urcent parcouru un»certaine étendue de chemin, le plus vieux il entre eux dit : Ah ! un de nous, le quatrième, est ignorant et n'a que de Tioteilgence. Mais sans science on ne reçoit pas de présents des rois avec de Tintelligence seulement. Par conséquent, nous ne lui donnerons aucune part de ce que nous gagnerons. Qu'il s'en retourne donc et qu'il aille à sa maison. Puis le second dit : Hé, homme intellî;;<'iit ! tu n'as pas (]<• savoir, va donc à ta mai.son. Ensuite le troisième dit : Ah! il n'est pas convenable d'agir ainsi, car dès l'enfance nous avons joué ensemble* Qu'il vienne donc; il est très-digne d'avoir part â la richesse que nous aurons gagnée. Après que cela fut fait, pendant qu'ils poursuivaient leur roule, ils aperçurent dans une forêt lus os^cmeols d'un lion mort. Alors l'un d'eux dit : Ah ! faisons preuve de la science que nous avons apprise autrefois. Voici un animal mort; nous lui rendrons la vie par le pouvoir de la science bien étudiée. Puis l'un d'eux dît : Je sais assembler les os. Le deuxième dît : Je donne la peau, la chair et le sang. Le troisième dit : Je donne Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 22.20% accurate

LiVRÈ CINQUIÈME. 325 la vie. Ensuite le premier assembla les os, le deuxième les attacha au moven <le In peau, de la chnir et du sang. Comme le troisième était occu[)]é à leur donner la vie, celui qui était inl(? IUgent Tarréta et lui dit : C'est un lion; si tu le rends vivant, il nous tuera tous. Alors le savant répondit : Fi, ignorant! je ne rendrai pas la science stérile. Puis Faotre dît : Attends donc un instant, ([ue je iiiiilo sur cet arbre qui est près de nous. Après que cela fut fait, quiiixl le lion fut rendu vivant, il se leva el tua les trois savants. Mais celui qui était intoliifn nt , dès que le lion fut allé dans un autre endroit, descendit de Tarbre el retourna à sa maison. Voilà pourquoi je dis : Mieux vaut riotelligeDoe que le savoir; rînteiligenee est au-dessus de la seience : ceux qui manquent d*intellig6Dce périssent comme ceux-là qui firent un lion. Outre cela on dit aussi : Ceux même qot sont versés dans les livres, quand ils ne connaissent pas les usMgcs du monde, tombent tous dans le ridicule comme ces sots savants. Gomment cela? demanda le brâhmane à la roue. Le magicien k l'or dit : V. — L£S QUATRE SAVANTS. Dans un endroit habitaient quatre brahmanes qui avaient de l'amitié les uns pour les autres. Dans leur enfance il leur vint cette pensée : Hé! quand .on va en pays étranger, on acquiert de la science. Puis un jour ces brâhmanes prirent résolution ensemble, et allèrent à Kânyakoubdja pour acquérir de la ■ KâajakoDbdja, ou Gano||«, était située dans la partie eenlnile de minrlousian, sur la rive oeeideBlale da Gange, au nord dn eonflneot de ce fleuve et de

3i6 PAIiTCUATAMTAA. science. L& ils allèrent dans un couvent où Ton enseignait la science, et ils étudièrent. Lors(juo, après avoir ainsi passé douze ans, ils furent tous devenus, par leur application, habileiï dans la science, ils se réunirent tous quatre, et dirent : Nous sommes tous arrivés au bout de la science; prions donc notre précepteur de nous congédier, et retournons dans notre pays. — Faisons ainsi, dirent les brâhmanes; puis ils prièrent leur précepteur de les con^j'édier, et, lorsqu'ils eurent obtenu la permission de s*en aller, ils prirent leurs livres et partirent. Quand ils eurent fait un peu de chemin, deux routes se joignaient. Alors ils s'assirent tous. Là un d'entre eux dit : Par quel chemin irons-nous t Or comme ces savants cheminaient avec un voyageur qui allait à une réunion de marchands, un âne était là dans un cimefière. Ils dirent : Qu*est-ce! Alors le second ouvrit son livre et dit : Celui qui reste là est un ami. Ah! c'est donc notre ami. Ensuite un d'eux se pendit au cou de l*&ne, un autre lui lava les pieds. Pendant que ces savants regardaient dans l'espace, ils aperçurent un chameau. Ils dirent : OiiVst-ce? Alors \c troisième ouvrit son . livre et dit ; La marche de Dliarma ' est prompte. C'est donc Dharma. Le quatrième dit : On doit joindre ce qu'on aime è Dharma. Puis ils attachèrent l'Ane au cou du chameau. Quelqu'un alla rapporter cela au teinturier. Quand le teinturier vînt pour battre ces sots savants, ils se sauvèrent. Lorsqu'ils eurent fait un peu de chemin en avant , ils rencontrèrent une rivière. Un des savants vit au milieu de Teau de cette rivière une feuille de palâsa* qui s'était approchée, et il dit : La feuille qui vient nous passera. Après qu'il eut dit cela', il sauta sur la fem'Ile; et la Yaniouiiâ. Cette ville, dont tl ne. resU> que des ruines, esl comprise, avec «on terriroirc, dans la province moderne d'Agra. * Voy. page 30, note S. * Voy. page lai, note l. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 26.31% accurate

LIVRE CINQUIÈME. 37 comme la rivière feûlrafaiait, un autre savant» le voyant entraîné, le saisit par le bout des cheveux, et dit : Qu'oid il s'agit de (mit perdre« te sage abandonne la moitié et fait son aflbire avec Tautre moitié, car la perfa dn tout est diffidte h rapporter *. En disant ces mots, il lui coupa la tête. Et comme ensuite ces savants poursuivaient leur chemin, ils ;»rrivf*rent à un village. Ils furent invites par les villageois et (011(1 li ils chacun dans une maison. Puis on donna à Tun pour nourriture du verœiceUe accommodé avec du beurre et du sucre. Alors le savant réfléchit, regarda dans son livre, et dit : Celui qui est long périt. Après avoir dit cela, il laissa le manger et s'en alla. Au deuxième on donna des mandakas^, et il dit : Ce (jui est trop étendu ne vil pas longtemps. Et il laissa le inariP'or et s'en alla. A l'autre on tlonna pour nourriture tics lé(jumes hachés et frits dans du beurre. Alors ce savant aussi dit : Où il y a des côtés faibles' les maux se multiplient. Ces trois savants s'en allèrent ainsi de cet endroit dans leur pays, le gosier amaigri par la faim et moqués des gens. Voilà pourquoi je dis : Ceux même qui sont versés dans les livres; quand ib ne oonnaisMnt pas les usages dn monde, tombent tous dans le ridêule comme ees sots savants. Après avoir entendu cela, le brâhmane è la roue dit : Ah! cela n'a pas de raison, ({uc des gens de beaucoup d'intelligence périssent frappés par le sort, tandis que des gens de très-peu ' Slokd cit»" «îans le iiviL' l\, |)a|{f a8a. * EIspèce (iti gdleaux iutuce«, lails avec de la laniie du Iruituut du aucii'. ' Le texte joue ici sur le mol tchhidra, i|ui signifie à la luis truu, cavUe et cùte fmhU. Uiyitized by Google

The text on this page is estimated to be only 24.34% accurate

328 PANTCHATANTRA. d'intelligence, protégés par le destin, sont dans la joie. Et on dit : Salabouddhi mis mu- |;i tiH»- «lu pèdifiir SjiliasnihoïKidlu pciiti à une corde; moi Kkabouddhi , ma chère, je joue dans l'eau claire. Comment cela? dit le magicien à l'or. Le brâhmane i la roue raconta : VJ. -> LES DEIX i'UiSSO.Ni) ET U GRE^NOUILLE. Dans un étang habitaient deux poissons nomm^ Salabouddhi ' cl Sahasrabouddlii ^ . Une grenouille nommée Ékabouddhi ^ devint leur aniif». Ils joui>s;ii('iil ;iinsi lons trois un pou de temps, sur le bord de l'cmu, du plaisir de belles conversations, et rentraient ensuite dans Teau. Or un jour qu'ils s'étaient réunis pour converser, des pêcheurs, avec des filets à la main et portant sur la tête beaucoup) de poissons morts, vinrent au moment du coucher du soleil. Lorsqu'ils virent cet étang, ils se dirent les uns ;iu\ autres: Ali ! rot élang paraît tn's-pill^^.^)ilneux,ct il a très-peu d'eau. Aussi demain matin nous viendrons ici. Après avoir ainsi)arlé, ils s'en allèrent à leur maison. Les trois amis, quand ils eurent entendu ces paroles semblables h un coup de foudre, tinrent conseil ensemble. Alors In grenouille dit : lié, chers Satabouddhi et Sahasrabouddhi ! (jue coiiviciil-il ici de faire? Faut-il fuir ou rester? En entendant cela, Sahasrabouddhi rit et dit ; lié, umiel ne l'effraye pas pour avoir seulement entendu des paroles, il n'est pas probable qu'ils viennent; mais s'ils viennent, alors, par la force de mon intelligence, je te préserverai et moi aussi, car je connais beaucoup ^ Qm » ^mttUigenee 4» rml. * Qtti 0 fmflitfiffiKW tTtm «wl. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 24.20% accurate

LIVRE CINQUIÈME. 3⁹ de chemins de Teau. Lorsque Satabouddhi eut entendu cela, il dit : Hé ! ce que dit Sahasrabouddhi est vrai. Et certes on dît ceci avec raison : Là où il n'y a pas de chemin pour le vent ni pour les rayons du soleil, même l'insouciance de ceux qui sont indolents pénètre toujours vile. . Et ainsi : Il n'est nulle part dans le monde rien à quoi ne puisse parvenir l'intelligence de ceux qui sont intelligents : par Bon inleUigenoe TebAnakya tua les Nandas \ qui avaient le glaive en main. Ainsi on ne peut pas , pour avoir seulement entendu une parole , abandonner le lieu de naissance transmis successivement par les aïeux. Il ne faut donc pas s'en aller autre part. Je te protégerai par la force de mon intelligence. — Mes chers, dit la grenouille, je nui qu'une inlellif; [once, et elle me conseille de fuir, \u^>si j'irai aujourd'hui UK^nc avec ma feiiiiuo dans un autre (Uang. Après avoir ainsi parlé, In f^renonille, dès qu'il fut nuit» alla dans un autre étang. Or, le jour suivant, les pêcheurs, pareils aux serviteurs de Yama \ vinrent au matin et couvrirent l'étang de filets. Tous les animaux aquatiques, poissons, tortues, grenouilles, écrivains et autres, furent pris au filet. Satabouddhi et Sabasrabouddhi s'enfuirent avec leurs femmes et se préservèrent longtemps, par la connaissance qu'ils avaient de différents chemins, en tournant çà et là; néanmoins ils tombèrent dans le filet et furent tués. Puis dans l'après-midi les pêcheurs, joyeux, se mirent en route vers la maison. L'un porta Satajuuuiidiii sur sa tête, parce qu'il était lourd; un autre emporta ' Trhânakya (uij. paie -t, note [») fi(périr les princes de U famille de Nandn, ot mit Mir lu trùtiu t'àlali»uiilra Tchandragoupla, le SaudraotKus duiit parlcut les auteurs classiques et notamment Plutarque. » Voy. page i, note S. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 23.86% accurate

330 P.IMCHATANTRA. Sabasrabouddhi attaché à une corde.
Alofs Ja grenouille Ėkabouddhî , qui était venue sur le bord de l'étang, dit & sa femme : Vois, vois, ma chère : Safaboaddhi est mis lur la 1[^] du pêcheur et Sahagrabeaddhi pend à une oorde; mai Ėfcabonddbi, nm dière, je joœ dans Teaa daire. Ausat je dis : L'intelligence même n'est pas une autorité absolue. Quoique cela soit vrai, dit le magicien à Ter, cependant on ne doit pas iiu'jiriser les paroles d'un ami. Mais que faire? Bien que j aie voulu tempt[^]cher, tu ne t'es pas arrêté « par excès de cupidité et par orgueil de ta science. Et certes on dit ceci avec raison : Bien, mon oncle! quoique je t'nie averti, tu n'as pas coss*' de ciianter : c« joyatt de notivdle espèce que l'on la attaché, c'est le salaire du chaut, que lu as reçu. Coniueat cela! dit le brâhmane à la roue. Le magicien à Tor dit : VII. — L'Ane et lk chacal. Il y avait dans un endroit un âne nommé Ouddhata Le jour, il portait des fardeaux dans la maison d'un teinturier; la nuit, il rôdait selon sa fantaisie. Or comme une lois, pendant la nuit, il rôdait dans les champs, il contracta amitié avec un chacal. Les deux amis brisaient les clôtures, entraient dans les champs de concombres, en mangeaient les fruits tant qu'ils vou* laient; et, le matin, ils retournaient à leur demeure. Mais un jour Tâne présomptueux, étant au milieu d'un champ, dit au chacal : Hé, mon neveu ! vois, la nuit est très-claire; aussi je biyiiized by Google 4

The text on this page is estimated to be only 20.65% accurate

LIVRE GINQLilÈMiL 331 vais chanter. Dis-moi donc suivant quel mode je dots chanter. — Mon oncle, répondit le chacal, à quoi bon cette démonstration inutile? Car nous faisons le ni«'tier de voleur. Les voleurs Cl les galants doivent se tenir cachés. Ei l'on dit : Celiu ijui il la louv doit fuir le vol, celui qui eM paresseux doit éviter de voler dcâ peaux , celui qui est muiude doit fuir la guuriu audibe , t>i ici-bas ils désirent vivre. El ton chant imite le son d'une conque et n'est pas agréable. Dès qu'ils l'entendront, même âf* loin, les /jardes des champs se lèveront, te réduiront en captivité et te tueront. Mange donc seulement ces concombres, qui ont la saveur de Tambroisie; ne t'occupe pas ici de chant» Lorsque l'âne eut entendu cela, il dit : Hé! comme tu hahâtes la forêt, tu ne connais pas le goât du chant; voilà pourquoi tu dis cela. Et Ton dit : Quand le daîr de Ituie d'aufooiDe diaaïpe au loin robacnrilé, auprès d*on oljet aimé, Fambroisie que prodoit le murmure du chant pénètre dans Toreille des heureux. Mon oncle, dit le chacal, c'est vrai; mais tu as un cri rude. Par conséquent, k quoi hon ce cri, qui renverserait nos projets? L'âne répondit : Fi! fi! ignorant î Est-ce (lue je ne connais pas le chant? Écoute donc comment il se divise; voici : Il y a, dit-on, sept sous, trois octaves, vingt et on dâni-tons, qnanmle-neaf mesures, trois quantités, trois temps, trois intervalles, six sortes de pauses, neuf sentiments, vingt-six modes, puis quwante états de rime. Ce Vfstème dè chaut, composé, dibon, de tenA quatre-vingt-cinq âé* ments, Itût dV et sans défaut, comprend tontes les parties du chant ' Je traduis de mon mieux -, mais rc passage est fort ufaticur, vu notre iguorauce en ce cjui coacerue la musique indienne. Uiyitized by Google

The text on this page is estimated to be only 21.15% accurate

PANTCUATANTRA. On ne voit rien nu monde de ^as agréable que k chant, mémo |>oiii- les dieux : par le charme du son de tendons desséché», Aàvana ' prit Siva *, Poiirijuni donc, mon neveu, m'appelles-tu ignorant et m'einpêches-tu? — Mon oncie, dit le chacal, si c'est ainsi, je resterai h la porte de la clôtüre et je guetterai le garde des champs; quant à toi, chante tant que tu voudras. Après que cela fut fait, l'âne tendit son cou et se mit à crier. Puis le garde des champs, quand il entendit le cri de l'âne, grin»;a les dents de colère, prit un bâton et accourut. Lorsqu'il aperçut Tâne, il lui donna tant de coups de bâton, que Ouddhata, accabid de coups, tomba à terre. Ensuite le garde des champs lui attacha au cou un mortier de bois trou^, et se coucha. Mais Tâne, par reflet de la nature de son espèce, se releva à riislanl sans plus sentir de douleur. Et l'on dit : Ghes te chien, Tâne et le cheval, et principalement chez TAoe, la souffwicee produite par les coups n'existe plus un moment afwès. Puis il brisa la clôtüre et se mit à fuir avec le mortier. Cependant le chacal faperçut de loin et dit en riant : Bien, iikhi nudc! (pi(M(|iic j»^ ('aio nvorfî. lu nns pas rpsst- do cliaiiler : ce joyau de nouvelle espèce que l'un t'a ullaché, c'est le salaire du chant, que lu as reçu. Ainsi, toi non plus, bien que j aie voulu l'empêcher, tu no t'es pas arrêté. ' SouYorain de Lankd on Ci'jlan. Il ;nait oii!ov(^ SM, ffmmp de RAma. prince, è la léUî (l'une norabreuî»»' armée, alla rliàlicr le ravisseur, le vain(jiit i-l le ttia, malgré la puissance surnaturelle duiil ii était doué, iiàvana était issu de Brabinft par Pookstya, pèra de la nos des rikchaMS ou génies malfaMants. Il était fils du moont Visiavas et Irire de Kouvéra, dieu dss rkheassa. Gooune deseandanl de Poiilsitf a , OD lui donae fa qualité de likdiasa. U est rqwésenté avec dix t4tes* > Va)* p^ge ftst note i. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 26.08% accurate

LIVRE CINQUIÈME. 333 Après avoir entendu cela, le brâbmane à la roue dît : Hé, ami ! c'est vrai. Et certes on dit ceci avec raison : Geloi qui n*a pas par loi-métoe de sagesse, et qui ne suit pas le conseil d'un ami, va à sa perte, comme le Usserend Mantbara. Comment cela? dit le magicien à Tor. Le brâbmane à la roue raconta : VIU. ~ LES SOUHAITS. Il y iwiul dans un ondroit un tisscranfl riomnic^ Manlharaku Comme un jour il lissait des étoffes, tous ses bois de tisserand se brisèrent. Alors il prit une hacho. courut de tous côtés pour chercher du bois, et arriva au bord de la mer. Là il vit un grand arbre sînsapà^ et pensa : Voici un grand arbre; si je le coupe, j'aurai beaucoup d'instruments de tissa^je. Apri's avoir ainsi réfléchi, il leva la haclic sur le siîisapâ. Mais dans cet arbre résidait un esprit, qui dit: Ué! cet arbre est ma demeure; il faut donc absolument repai^ner, car ici le vent, rafraîchi par le contact des flots de la mer, touche mon corps, et je suis très-heureux. — II/*! dit le tisserand, que dois-je donc faire? Si je n'ai pas d'oulils du bois, ma lamille souiirira de la faim. Va-t'en donc vite ailleurs, afin que je coupe cet arbre. — Wél répondit l'esprit, je suis content de toi; demande quelque chose que tu désires, mais épargne cet arbre. — Si c'est ainsi, dit le tisserand, je vais à la maison, consulter mon ami et ma femme, et je reviens; ensuite tu me donneras cr ([ue je dcniaiiiderai. L'esprit répondit oui, et le tisserand retourna très-joyeux à sa maison. Gomme il entra dans l'endroit, ii vit son ami le barbier, et dit : Ah! ami, j'ai gagné la faveur d'un esprit; dis-moi donc ce que je dois demander. ■ Niai», > Da&rrgia Sk». biyiiized by Google

The text on this page is estimated to be only 23.51% accurate

334 PANTCHATAISTRA. — Mon cher« dit le baifaier, si c'est ainsi» demande la royauté, afin que toi roi et moi ton ministre, après avoir joui tous deux du bonheur dans ce monde, nous jouissions du bonheur de l'autre monde. Et Ton dit : Un roi qui est géiâreux acquiert toojourB de h ^ire Mi4Nis, et devieot ensoite, dans le ciel, VégA des dieux par k vertu de sa gSaémité. Hé, ami! dit le tisserand, soit! mais je vais demander avis aussi à ma femme. Le barbier répondit : Il n'est pas convenable de tenir conseil avec les femmes. Et l'on dit : On l' sage donne aux femmes h nourrilare, le vêlement, et surfont i accomUuice conjugale, la parure et autres choses, mais qu'il ne tiemie pas conseil avec elles. Va ainsi : Là oà une ^Mume commande , là où un joueur, là où un enfuit est nudlre, la maison se mine, a dit le ûls de Bbrigou \ En outre : Un homme est éminent et sa plaît avec les gens respectables tant qn**!! n*éooote pas en seerat les paroles des femmes. femmes ne pensent qn*à leur intérêt et ne songent qu'^à leur plaisir, car leur 6b même ne leur est plus cher s'il ne leur donne pas de satslaction. Quoique cela soit vrai, dit le tisserand, il faut néanmoins que je consulte cette femme dévouée. Après avoir ainsi parié à son ami, il alla vite vers sa femme et lui dit : lifa chère, aujourd'hui j'ai gagné la faveur d'un esprit , il me donnera ce que je désirerai. En conM ijuencc viens to t uiisuller; dis-moi donc ce que je dois demander. Mon ami le barbier me dit pourtant de demander la royauté. Elle répondit : Fils d'un vénérable, quelle ' Soukra. Voy. page i , note 3. biyilizûu by GoOglc

The text on this page is estimated to be only 27.24% accurate

LIVRE CINQUIÈME. 335 intelligence ont les barbiers? Il ne faat pas faire ce qu'ils disent. El l'on dit : Que ks sage ne tienne pas conseil avec des danseurs « des chanleors, des gens de basse oondition, des bsibiera, des jardinien, ni avec des mendiants. Outre cela, ia condition de roi est une suite continuelle de peines, parce qu'il faut penser â ia paix, à la guerre, à l'attaque , à la défense, à falliance offensive et défensive. Il la duplicité, et cetera. Jamais elle ne donne de satisfaction à l'iiumme. Car Quand on désire la royauté, Tesprit doit être préparé aux infortnnes, car les vases, an moment du saere des rois, versent le malheur avec fean*. Gomme les frères et même les propres fils des rois désirent altenler à leur vie pour ta royauté, qu*on laisse loin la royauté. Tu dis vrai, reprit le tisserand; que dois-je donc demander? — Jusqu'ici, répondît-elle, tu ne fais jamais qu'une pièce d'étoffe. Avec cela noub j^avois toutes nos dt^penses. Mais maintenant demande pour toi une autre)airc de bras et une seconde tête, afin de fabriquer une pièce d'étoffe par devant et une par derrière. Alors avec le prix de l'une nous payerons les dépenses de la maison ; avec le prix de ia seconde tu feras ce qu'il restera h faire : lu seras un objet d'éloges au milieu de ta caste pendant ta vie, et tu gagneras les deux mondes. Lorsque le tisserand eut entendu cela, il dit avec joie : Bravo, femme fidèle l tu as bien parlé; je ferai ainsi, c'est ma résolution. Ensuite le tisserand alla vers l'esprit et fit sa demande : Hé! si tu veux me donner ce que je désire, donne-moi donc une seconde paire de brus et une seconde tête. A peine eut- il dit, qu'à l'instant même il eut deux têtes et quatre bras. Puis, ' Variante d*uii^ slance citée dam le livre III, page «70. Digitized by Gopgle

The text on this page is estimated to be only 25.94% accurate

336 PANTCHATANTRA. comme il retournait à la maison le cœur joyeux, les gens crurent qu'il était un râkchasa ik le frappèrent à coups de bâtons, de pierres, et cetera, et il mourut. \ oilù pourquoi je tlit» ; Celui qui n^a pas par loi-iDème de sagesse, et qai ne soit pas le eonsdl d*an ami, va k sa perte, comme le tisseiuid ManlliaFa, Le brâbmane à la roue continua : Tout bomme qui a en lui le démon d*un espoir auquel il ne faut pas ajouter foi tombe dans le ridicule. Et certes on dit ceci avec raison : Celui qui forme un projet irréalisable, impossible, reste blanc dans son lit comme le père de Somasarman. Comment cela l dit ie magicien à l'or. Le brâlimane à la roue dit: IX. — LE BHÀHMANE ET LE POT DE FARINE. Dans un endroit habitait un brfthmane nommé Swabhftvakiiij) uiiii Il avait rempli un pot de farine de riz (ju'il avait re<^nie en aumône, et qui lui restait do .son repas. Il pendit ce pot 'i line cheville, plaça sou lit dessous, et, l'œil constamment fixé sur le pot pendant la nuit, il pensa : Ce pot est pourtant plein de farine de riz. Si donc il arrive une famine, j'en retirerai alors cent pièces d'argent, et avec cela j'achèterai une paio de chèvres. Puis comme celles-ii iiiiotlcnt bas lous les bii niuiî>, j'aurai un troupeau de chèvres. Ensuite, avec les chèvres, j'aurai des vaches. Lorsque les vaclies auront v(M(^. je vendrai leurs veaux. Puis, avec les vaches, j'aurai des buffles femelles, et avec les buffles, des juments. Quand les juments auront mis ' Yoy. pa^ 19, noie t. Uiyitized by Google

The text on this page is estimated to be only 24.00% accurate

UVBË CINQUIÈME. 337 bas, j'aurai beaucoup de chevaux. De la vente de ceux-ci je tirerai beaucoup d'or. Avec l'or j'auiai une iiiiiisoii ù (juatre salles ^ Puis un hrâhmane viendra à ma maison cl iiio donnera en mariage une très-beile fille avec une dot. De celle-ci naîtra un fils. Je donnerai à ce fils le nom de Somasannan Puis quand il pourra venir sur les genoux, je prendrai un livre, je m'asseyerai derrière l*écurîe et j*étudierai. Cependant Somasarman ine verra, et, dt'sirenx dp monter sur mes genoux, il s'échappera du giron de sa mère cl viendra auprès de moi, en \$*approchant des sabols des chevaux. Alors, saisi de colère, je dirai à la brâhmant : Prends, prends Tenfant! Mais, occupée des travaux du ménage, elle n'entendra pas mes paroles. Alors je me lèverai et je lui donnerai un coup de pied. Ainsi plongé dans ces réflexions, il lança un tel coup du pied, (|u'il lirisa le pot, et qu'il tut blanchi par la farine de riz qui était dans le pot. Voilà pourquoi je dis : Celui qui forme un projet irréalisable, impossible, reste blanc dans son Nt comme le père de Somararman. Cela est bien vrai, dit le magicien à Tor. Car Celui qui agit par cupidité, i>im> coubidérer le préjudice, tombe dans laCOiction comaie le roi Tchaudra. 4Comment cela? dit le brâfamane a la roue. Le magicien k l'or dit : %, — 1M 81N6E ET LB ROI. Dans une ville éfait un roi iiuiuiiié Trhandra. Il y avait pour l'amusement de ses iiis une troupe de siiâges. Ceux-ci étaient ' r""5l-à-dire une maifloo «yaol une salle à chacun des quatre côtés, et une cour éu iiijtieu. ' Qui a le boniteur de Soma. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 22.69% accurate

3.18 PAiNTCHATANTIiA. conttnnellemeDt engraisés avec beaucoup d'aliments, de mets, et cetera. Gelai d'entre ces singes qui était le clief de la troupe connnissnît les (Jnririnos (POusanas de Vriha.sjtaii ^ et de Tcbàokya^; il les pratiquait, et il instruisait tous les singes. Dans le palais il y avait un troupeau de béliers qui servaient à porter les petits princes. Un d'entre eux, par gourmandise, entraît jour et nuit sans crainte dans la cuisine et mangeait tout ce qu'il a[)]ercevait: et les cuisiniers le liall-iiient aver tout re quiU voyaient devant tux, bois ou pierre. Quand le chef de la troupe de singes vit cela, il pensa : Âhl cette guerre du béliet et des cuisiniers causera la perte des singes. Car ce béliet est un libertin pour tftter les mets, et les cuisiniers, très-colères, le fra[jj>enl avec tout ce qui se trouve près d'eux. Si donc, faute d autre chose, ils ic frappent un jour avec un tison, ce béliet, qui a beaucoup de laine, s*enflammerra même avec très-peu de feu. Puis en brûlant il entrera dans l'écurie qui est proche, et celle-ci prendra feu è cause de la grande quantité de paille. Alors les chevaux seront brAlés. Mais Sâlibotra * a dit que le mal causé aux chevaux par une brûlure se guérit avec In graisse de singe. Ainsi assurc^nient la mort nous menace. Après avoir fait ces réflexions, il appela tous les singes et leur dit en secret : Dès qu'il y n quoi elle des cuisiniers avecua béliet, celle qaârelle «mèoera saiiH aucun doute la perle des singes. Par consdtjuent, si dans une niaison ii exi:^te toujours une querelle ftans motif, que celui tjui désire vivre fuie loio de cette maisou. ' Voy. pn^i' 5o, iioU» 3. ' Voy. jjagc a , iioUc a. • Voy. page a , note 5. * Auteur d*tiii ouvra({tt de méMoe vétérinaire. Snivant M. Rûhler, des fivgiiiente du traité de SAliliolra ont été comervéi dent le SiiwmioukklelA9ya de Kalhana , ouvrage moderne mit le même nijel. biyiiizea by GoOgle

The text on this page is estimated to be only 24.46% accurate

LiVBE GiNQUiÈMË. 339 Et ainsi : Les maisms tombent par les querelles, Tiinitié est détruite par In médisanoe, les royanmcd përisseot par les mauvais rois, k réputation des hommes se perd par les mauvaises actions. Ainsi , avant que nous î>(>yonfi tous détruits, abandonnons ce palais et allons dans la forêt. Mais lorsqu'ib eurent entendu ces paroles incroyables de leur chef, les singes, enffës d'orgueil, lui dirent en raillant : Hé! ton intelligence 8*est affaiblie par la vieillesse; voilà pourquoi tu dis cela. Nous ne laisserons pas les aliments exquis et pareils à lambroisie que les fds du roi nous donnent de leurs propres mains, pour manger là dans la forêt des fruits sauvages, dont le jus est astringent, piquant, amer ou acide. Quand le cbef de la troupe eut entendu cela, il les regarda avec des yeux troublés de larmes, et dit r Hé, hd, sots que vous êtes! vous ne savez |)i»,s ijoolle lin aura rf bonheur, car ce bonheur, qui n'est doux qu'à Tinstant où l'on en jouit, deviendra à la fin comme du poison. Aussi je ne verrai pas de mes yeux la destruction de ma race; maintenant je vais aller dans cette forêt. Et Ton dit : Ifeïii'ciix ceux (|in no voioiil pas la nimo dr leur pavs, lo doslruclion dit leur rare, teur femme dans tes maïos d'un ennemi et leur ami dans rinibrune. î>e chef de la troupe, lors(|u'il eut ainsi parlé, les quitta tous <'l alla dans In fort'!. Or, apr^s qu'il fut parti, lo béliet entra un jour dans la cuisine. Le cuisinier, ne trouvant rien autre chose pour le battre, le frappa avec un morceau de bois à demi flambant. Le béliet, frappé avec cela, entra, le corps h moitié en feu et en poussant des cris, dans Técnrie qui était proche, (iomme il se rouluil là sur le sol couvert d'une grande Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 19.68% accurate

UÙ l»AìTCIIATANTRA. quant lté de paille, les flammes s'élevèrent de tous cAtés, et des chevaux attarliés dans Técurie quoiques-uns eurent les yeux (Tt'vt's el imuinii i jît . fl'fintres brisrrent leurs iïrous, coururent ça el là, le corp à moitié briilé, en hennissant, et mirent tout le monde en alarme. Cependant le roi» afl9igé, appela des médecins qui connaîssaient le SÂlihotra, et leur dît : Hé, hé! indiquez un moyen de |;uérir les brûlures de ces chevaux. Ceti\~ri. ;i|r<\s avoir nié<lit('; les pr(^cepfps fie la science, répondirent ; Majesté, là-dessus le vénérable bâlihutra a dit : la {;^ia^^o dos siiir^cs, lo mal causé aux ciievauX par une brûlure disparaît comuie Fobijcui iio au lever du soleil. Que Ton eiii|tlfne donc si Tinst^int ce remède, avant qu'ils périssent de la maladie. Le roi, lorsqu'il eut entendu cela, or> donna de tuer les singes. Bref, ils furent tous tués. Mais le chef de la troupe de singes» quand il sut cet outrage envers sn rare, tomba dans le plus profond chagrin. Par suite de ce chajjrin il renonça à la nourriture el à i'aiinisenienl, et erra de forêt en forêt. Et il pensa : Comment ierai-je du mal à ce méchant roi pour lui payer ma dette? £t ion dît : (loliii ici-bas. par crainte ou pai- cii|iili(i^ . supporlf im (mirage fait par un homme do hntite (amille ou par un autre, doit être reconnu pour te plus vil des koiuotes. Or comme ce vieux singe, tourmenté par la soif, courait ça et là quelque part, il arriva à un étang orné d'une quantité de lotus, et, regardant là avec adresse, il aperçut des traces d'animaux sauvages et d*hommes, lesquelles entraient dans Tétang maïs n'en sortaient pas. Puis il pensa : Assurément il doit y avoir un rnecliaril iulin dans cette eau. Aussi je prendrai une tige de lotus el je boirai de Teau à distance. Lorsqu'il eut ainsi fait» un biyilizûu by GoOgle

The text on this page is estimated to be only 26.53% accurate

LIVHE CI^QUI^•ME. 3At râkcbasa ^ avec le cou orné d'un coUier de pierres précieuses sortit du milieu de Teau, et lui dit : Si quoiqu'un entre dans cette eau, je le man^^e. Il n'y a personne de plus fin que toi , qui bois de cetto nuimùn'. Aussi je suis satisfait, demande ce que ton «Mpur df&ue. — liél dit le singe, combien peux-tii maijljer? Le râkchasa répondit : Je mange jusqu'à cent mille milliards de créatures, quand elles entrent dans l'eau; hors de l'eau, un chacal même est vainqueur de moi. — J'ai, dit le singe, une inimitié sans homes contre un roi. Si tu me donnes ce coflier de [Menés précieuses, j(» séduirai ce roi par de trompeuses paroles, et je le ferai entrer dans cet étang avec sa suite. Lorscpie le râkchasa eut entendu ces paroles croyables du singe, il lui remit le collier de pierres précieuses. Le singe, le cou orné du collier de pierres précieuses, alla k la ville, et pendant qu'il courait çA et \k sur les arbres et sur les palais , les gens Fapcr^ çurent et lui demandèrent : Hé. cliel de (rotrpe! où es-tu allé demeurer si longtemps? Oîi as-tu eu un pareil collier de pierres précieuses, qui par son éclat obscurcit le soleil même? Le sin|;c répondit : Il y a quelque part dans la forêt un étang très-caché, fait par Dhanada*. Quiconqii<> y entre au moment où le soleil est h moitié levé, et s'y plon^je, en sort le cou orné d'un pareil ccdier de pierres [)ré(ieus<'s, par la grâce de Dhanada. Quand le roi apprit cela des ^jens, il tit appeler le singe et lui demanda : Ué, chef de troupe! cela es(-il vrai? Y a-tr-il quelque part un étang qui renferme des colliers de pierres précieuses! — Maître, répondit le singe, tu en as la preuve par ce collier de pierres précieuses que lu vois à mon cou. Si tu veux aussi des colliers de pierres prci itMises , envoie qiiebpj'un avec moi, que je lui montre cette merveille. Lorsque le roi cul entendu ' Vo}f. page 19, note 1. ' V«y. |)t0«3a3, note. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 22.07% accurate

m FANTCHATANTHA. cela, il dit : Si c'est ainsi, j'irai moi-méaie avec ma suite, afio d'avoir beaucoup de colliers de pierres précieuses. — Mattre, dit le sinf»e, cVsl (n^s-him. Puis le» roi [lartil avec sa suite, par d<?sir d'avoir des colliers de pierres jirécicuses. Le singe, que le roi monté dans un palanquin avait mis sur son giron, vovagea avec contentement et avec confiance. Et certes on dit ceci avec raison : Kfl^nns par la cupidité, le^ lioiuni-"- iiumuo (jiii possèHont richf*s«ic H "bavoir se livrpnl h des choses qu OD ne doit pas faire, et errent dans (kn seutim impraticables. Kl ainsi : i'.cUù qui a cent désire mille, celui qui a mille veut cent mille, celui qui possède cent mille veut ensuite la royauté, et après la royauté le ciel. Le malin, lorsqu'ils furent arrivés à Tétang, le singe dit au roi : Majesté, en entrant dans cet étang quand le soleil est à moitié levé, on atteint son but. Il faut donc dire à toute ta suite d'entrer d'un seul et mc^me élan. Mais toi, tu entreras avec moi, afin que nous nilioiis à l'eudroil déjà vu et que je te monln* beaucoup de colliers de pierres précieuses. Puis tous ces gens entrèrent dans Teau, et furent dévorés par le râkcliasa. Or comme ils tardaient à revenir, le roi dit au singe : Hé, chef de troupe ! pourquoi ma suite tarde-t-elle si longtemps? Lorsque le singe enleiiiflil r»>Ia, il monfa vile sur un arbre, et dit au roi : H»^, mécbant roi ! ta s(iit<' a été dévorée par un rakcliasa, qui demeure dans leau. J'ai satisfait l'inimitié que j'ai conçue contre toi il cause de la destruction de ma race. Va-t'en donc. J'ai réftéclii que tu étais mon maître, et je ne t'ai pas fait entrer dans cet étang, (^ar on dit : Que Ton exerce des représailles, que l'on rende injure pour injure et mal pour mal. en cela je ne vois pas de faute. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 25.99% accurate

LiVHE CliNQUIEME. Ainsi tu as détruit ma race; moi, h mon tour, j'ai détruit la tienne. A }ie.s .ivoir entendu cela, le roi. saisi de cha^nn, s'en retourna vile comme il était venu. Puis, quand le roi fut parti, le râkchasa, bien repu, sortit de l'eau et dit avec joie : Tu as abattu un ennemi, fait un ami et conservé un collier de pierres précieux, en buvant de Teau avec une tige de iolo8; bravo, singe 1 Voilà pourquoi je difi : Celui qui agit par cupidité, sans considérer le préjudice, tombe dans lafflictiiMi comme le roi Tchandra. Le magicien à Tor continua : Hé, hé! congédie -moi, que j'aille à ma maison. Le bràhmane à la roue répondit : On tiiuasse (le l'argent et des amis pour l'infortune; comment donc peux -tu m'abandoiiuer dans cette situation et t'en aller? Et l'on dit : Uingi iil qui abandonne un aiiii Uaiis le malheur^ et s'en va avec dureté, va dans Tealer à cause de cette iaule, assurément. Hé! dit le magicien à l'or, cela est vrai si, dans une situation où le secours est possible, quelqu'un qui peut secourir abandonne. Mais à cette situation les hommes ne peuvent apporter remède. Personne n'a le pouvoir de te délivrer. En outre, toutes les fois que je vois l'altération produite sur ton visage par la souffrance que tu éprouves en portant cette roue, je reconnais que je dois m'en aller vite de ce lieu, afin que ce malheur ne m'arrive pas à moi aussi. Et certes on dit ceci avec raison : Telte que l'on voit Tombre de ton visage, 6 singe I Crépuscule la saisi; celui qui Aiit conserve la vie.

The text on this page is estimated to be only 24.49% accurate

Zhà PANTGHATANTRA. (iOmmment celaîf dit le brâhmane à la roue. Le magicien à l'or raconta : II. — LE RÀliCUASA, LE VULKLA £T LE SINGE. Il était dans une ville un roi nomme? Bhadraséna ^ Il avait une fille remplie de (oiit(s les marques ilr «lisliiu tion, nommée Ratnavatî^ et un ràkchasa^ voulait l'enlever. Celui-ci venait ia nuit, et toujours il jouissait d'elle; mais comme elle était entourée d*une garde du corps, il ne pouvait pas l'enlever. Au moment où elle avait commerce avec lai, elle éprouvait un état de tremblement, de fièvre, et cetera, produit pnr le voisinage du r;*ik(liasn. Comme le It miis se passait aiiL^i, le ràkchasa se tint un jour dans un coin de ia maison, et se montra à la fille du roi. Alors celle-ci dit à son amie ; Amie, regarde! à Theure du crépuscule ce ràlcchasa vient toujours et me tourmente. Y a-t-il quelque moyen d'empêcher ce méchant t Quand le r&kchasa entendit cela, il pensa : Sreimcnl, un autre individu, noiiinn Crépuscule, vient toujours comme moi pour Tenlever; mais lui non plus ne peut pas l'enlever. En const^quence, je vais me mettre dans un cheval, et j'observerai quelle figure a cet individu et quelle est sa force. Après que cela fut fait, un voleur de chevaux s'introduisît, au milieu de la nuit, dans la maison du roi. Il regarda tous les chevaux, et comme il vit que le cheval ràkchasa était le plus beau, il lui mit un bridon dans la bouche et le monta. Cependant le ràkchasa pensa : C'est sûrement l'individu nommé Crépuscule; il me regarde comme un méchant, et de colère il est venu pour me tuer. Que dois-je donc faire? Pendant qu'il réfléchissait ainsi, le voleur de chevaux ' Qui • vm9 êsedUnI» mwée, * Qm m d\$\$ jtyaur, ^ Vojf. page 19, note ». Uigitized by Google

The text on this page is estimated to be only 27.26% accurate

LIVRË GINQUIÈMË. 3â5 lut doDoa un coup de fouet. Puis le rākchasa se mit à courir, le cœur tremblant de crainte. Quand il eut couru loin, le voleur chercha à l'arrêter en tirant le britlon; car si c'est un cheval, alors il tient compte du frein. Mais le rākchasa ne fit qu'aller de plus en plus vite. Or quand le voleur vit qu'il ne tenait ainsi aucun compte de la traction du frein, il pensa : Ah! il n'y a point de chevaux de cette sorte; ce doit sflrement être un rôlcchasa sous la forme d'un clieval. Pur consiMjUpnl, si je vois quelque terre poudreuse, je m'y jetterai à bas. Je ne puis pas autrement conserver la vie. Pendant que le voleur de chevaux réfléchissait ainsi et se rappelait sa divinité protectrice, le rftk.chasa à forme de cheval alla sous un figuier. Le voleur atteignit une branche du figuier et s'y attacha. Puis tous les deux , lorsqu'ils furent séparés, ils conçurent l'espoir de vivre et éprouvèrent la plus grande joie. Mais sur ce figuier était un singe, ami du rldcchasa. Quand il vit le rākchasa s'enfuir, il dît : Hé! j)ourquoi te sauves-tu ainsi par fausse crainte? (Test un homme, tu peux le manfier. Dévore-le donc. Lors(|ue le rākchasa entendit les paruici» du singe, il prit sa propre forme et s'en retourna à pas chancelants, la crainte dans le cœur. Mais le voleur» quand il vit le singe appeler le rākchasa, prit de colère dans sa bouche la queue du singe, qui pendait au-dessus de lui, et se mit à la mordre très- fort. Le singe le crut plus fort que le rākchasa même, et ne dit rien, de peur; seulement, comme i! souffrait, il ferma les yeux et serra les dents. Le rākchasa, quand il le vit dans cet état, récita ce sloka ^ : Telle que Poil voit forabre de ton visage, â singe I Grépincule Vê. saisi; eeloi qui fait cunserve la vie. ' Voy. |nge7, note t. biyilizûQ by GoOgle

The text on this page is estimated to be only 17.80% accurate

340 PANTGHATANTRA. Le magicien à ior cootioua : Congédie-moi, je vais à ma maison; mais toi, reste ici et jouis du fruit de l'arbre de ta foile conduite. — Hé! dit le bràhmane à la roue, conduite ou absence de conduite, cela nu pas de raison, car le bien et le mnl arrivent aui hommes suivant ia vuiuaté du destin. Et ion dit : RAvana qui avait pour forterme ooe monb^gne à troia pics, la mer pour foasë, des rAkchasas pour guerriers, qui tenait la ridiesw de IHianada\ et k qui Ooaanas' avait donné la seianoe, RAvana périt par la volonté da deslin. Et ainsi : llii aveuli**, lin bossu et une tĩWo rlr» roi à trois maiiiellos furent tons ti ois |;uéri8, coulrutreineut à Tordre naturel des choses, par la faveur du Comment cela t demanda le magicien à for. Le bràhmane à ia roue dit : XIL — i*AVEU6LB, LB BOSSU ET LA PBINCE8SB À TBOIS MAMELLES. Il y a dans le Nord une ville appelée Madhoupoura^. Là était un roi nommé Madbouséna ^. 11 lui naquît un jour une fdle k trois mamelles. Quand le roi apprit qu'elle était née avec trois mamelles, il appela un serviteur du gynécée et lui dit: \\é\ qu'on abaĩuloaiie celte enfant d ii^ la forêt, pour que personne ne sache cela. Lorsque le serviteur eut entendu ces mots, il dit : Grand roi, on sait qu'une tille à trois ma* Voy. page 339, note i. . * Voy. page 3fi3, note. ^ Voy. pa/jc 5o , noie 3» ^ Qui « «M arMM comiMe Ui mttl. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 25.97% accurate

LIVRE CLISQUIÈMË. Zhl melle porte malheur; cependant il faut que vous appeliez des brâhmanes, el (} iie vous les consultiez, afin qu'il ne vous arrive riuii (le fâcheux dans les deux mondes. Car on dit : Gdai queslionoe sans cesse, qui écoule et réfléchit toujours, voit croître m pureté comme uki maBÛf de lotus par tes rayons Un soleil. Et aiu^i : Un homme sage doit toujours questionnier : quoique pris par un rAkchasa', un brAbmane dut autrefois sa délivrance à une question. Gomment cela? dit le roi. Le serviteur raconta : Illl. — LB BHÀHMANB ET LE BÂKCHASA. Il y avait dans une forêt un ràkchasa nommé Tchandakarman ^ . Un jour qu'il courait ça ot là, il rencontra un brâhmane. Puis il monta sur son épaule, et dit : Hé! avance! Le brâhmane, le cœur tremblant de crainte, se mît en route et remporta. Mais quand il vit ses pieds qui étaient aussi beaux que Tintérieur d'un lotus, il lui demanda : Hé] romnionl a»-tu des pieds si doux ? Le ràkchasa rc^pondit : Jamais je ne lève les pieds et ne touche avec eux la terre. C'est un vœu que j'ai fait. Après avoir entendu cela, le brâhmane, pensant à un moyen de se délivrer, arriva à un grand étang. Alors le ràkchasa dit : Ilcl jusqu'à ce que je me sois baifjnd, que j'aie adoré les dieux et que je sorte de r»'taiij;, lu ne t'éloigneras pas de ce lieu et tu n'iras nulle part. Quand cela fut fait, le brâhmane pensa : Sûrement, dès qu'il aura rendu hommage aux dieux, il me dévorera. Aussi je m'en vais bien vite, car, comme il ne lève pas les pieds, il ne pourra pas me ' Vo). pa^je 19, noie * Qm ammtl dn munttét. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 24.53% accurate

m PANTCHATANTIU. poursuivre. Le brâhmane fit ainsi. Le râkchasa, dans la crainte de rompre son vœu, ne le poursuivit pas. Voilà ^touK^uoi je dis : Un homme sage doit foujonn qaestioimer : quoique pris par uo rékcbasa, un brâbmane dut aulrefoia sa délivrance à une question. Lorsque le roi eut entendu les paroles du serviteur, il fit appeler des brâhmanes, et dit : Hé, brâh mânes ! il m'est né une fille avec trois mamelles. Y a-t-il qu» Kjiie chose à faire à son t^gard, ou non? — Majeslë, dirent ceux-ci, écoutez : Une Ctle qui a un membre de moins ou un membre de trop, ici-Uas, cause la perte de son mari et la perdition de son propre caractèie. Mais une fille avec trois mamdles qui se montre aux yeux cause promptement la perte de son père; il n'y a pas de doute à cela. Que Sa Majesté évite doue de la voir. Si quelqu'un veut répouser, il faut la lui donuer et lui ordonner de quitter le pays. Si Ton fait ainsi, il u arrivera rien de fâcheux dans les deux mondes. Quand le roi eut entendu ces paroles des brâbmanes, il ordonna de proclamer partout à son de tambour : Holà ! si quelqn iiri vent (•poui.cr une princesse à trois mnmelles, le roi lui donnera cent mille souvarnas^ et lui fera quitter le pays. Après que cette proclamation fut faite, beaucoup de temps se passa, et personne n épousait la princesse. Celle-ci, placée dans un endroit caché, aticif^nit l âge de la jeunesse. Or dans cette ville même il y avait un .>veii|jde, et un bossu nomm(^ .Miintljar.ik.t tenait le bâton qui servait à le conduire. Lorsqu'ils entendirent le son du tambour, ils se consultèrent Tun iautre : Si nous ' Voy, pago 179,00(09. * Outrée f croeku. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 26.46% accurate

LIVUK CiiNiillÈME. 349 louchons le tamboar, et si par hasard nous obtenons la fille et For, avec For que nous aurons reçu le temps se passera heureusement; mais si nous mourons par la faute de la fille, alors ce sera la iin tlu louriiitJiit t|ue nous cause la pauvrelé. (îar on (lit : Modestie, offectton, douceur de la voix, intelligenoë, éclat de la jeunesse, onioD avec une femme ehërie, perfection da saeriGoe, exemption de diagrin, plaisir, vertu, sdence, Tesprit du précqitear des dieux S pureté, méditation des règles de conduite, tout vient en partage aux vivants qoand le pot appelé ventre est |Jein. Après qu'ib se furent ainsi consultés, Taveugle alla toucher le tambour, et dît : J*épouserai cette fille si le roi me la donne. Pots les gens du roi allèrent dire au roi : Majesté, un avengle a touch(^ le tamhoiir; dans celle aflairc, c'est à Sa Maje.slé d'ordunoer. — Hë 1 dît le roi , Qu*Hn aveugle, ou un sourd, on un lëpreux, ou un homme de la plus hasse classe , prenne cette fille avec les cent mille souvamas, et qu'il s'en aille dans un autre pays. Or dès que le roi eut ordonné, ses gens conduisirent Taveugle au bord de la rivière , lui donnèrent les cent mille souvamas et marièrent la lille ;mx trois mamelles avec lui. Ensuite ils ia mirent dans une banjin' el dirent aux bateliers : Hé! conduisez en pays étranger cet aveugle, avec sa femme et le bossu, et leisses-le en liberté dans quelque endroit. Après que cela fut fait, Faveugle, sa femme et le bossu arrivèrent en pays étranger, achetèrent une maison dans un endroit, et passèrent tous trois le temps agrëabiemenL L'avLiijjlc ne faisait autre chose que de rester toujours au lit el de dormir; le bossu s'occupait des *■ Vrihaspotî. Digitized by Google

350 ^A^TCIIATAI^^aA. affaires de la maison. Pendant que le temps s'écoalaît ainsi, la femme aux trois mamelles s*éprit dû bossu, et dit : ô bienaimé! si nous faisons mourir cet aveugle d'une lu n quelconque, alors nous passerons (ous deui le temps agréuiiiement. Cherche donc quelque part du poison, afin que je le lui donne, et qu'après l'avoir fait mourir, je sois heureuse. Or un jour le bossu, en se promenant, trouva quelque []art un serpent noir' mort. Il le prit, alla à sa maison le cœur joyeux, et dit à la femme : Bieo-aimée, j'ai trouvé ce serpent noir; coupe-le en morceaux, accommode-le avec beaucoup de (gingembre sec et autres épices, et donne-le à cet aveugle, en disant que c'est de la chair de poisson, afin qu'il périsse promptement, car il a toujours ainn5 la chair de poisson. Après avoir ainsi parlii, Mantharaka se remit en route vers le marché. Quand le feu fui allumé, la femme coupa le serpent noir en morceaux, le mit dans un chaudron de lait de beurre et le plaça sur le foyer; et comme elle-même avait k s'occnj)er des travaux de la maison, elle dit ailerlueusenienl à l'aveugle : Fils d'un vt^nérable, j'ai apporté aujourd'hui des poissons que tu aimes beaucoup, et je suis en train de les faire cuire. Pendant que je vais faire un autre travail domestique, prends la cuiller et remue-les. Lorsque Taveugle entendit cela, il se leva vite, le cœur joyeux, et en se léchant les coins de la bouche, il prit la cuiller et se mil a remuer les poissons. Mais, pendant qu'il les remuait, la pciicuie noire, humectée par la vapeur imprégnée de poison, tomba peu à peu de ses yeux. Trouvant que cette vapeur avait beaucoup de vertu, il en prit d'une façon toute particulière par les yeux. Puis quand il eut la vue claire et qu'il regarda, il n'y avait dans le lait de beurre ' Voy- pa}je , not<». Digitized by

The text on this page is estimated to be only 22.48% accurate

LIVRE CINQUIÈME. 351 que des morceaux de serpent noir. Alors il pensa : Ah ! qu'est-ce ? On m'a dit (que c'était du poisson; mais ce sont des morceaux de serpent noir. Il faut pourtant que je sache au juste si c'est l'œuvre de la femme aux trois mamelles, ou si cette tentative de me donner la mort est de Mantharaka, ou bien d'un autre. Réfléchissant ainsi et dissimulant, il fit sa besogne en aveugle comme auparavant. Cependant Mantharaka revint et se mit sans crainte à caresser la femme aux trois mamelles, avec embrassement, baisers, et cetera. L'aveugle, qui voyait tout, n'apercevant aucune arme, s'avança vers eux aveuglé par la colère comme il était aveugle précédemment, saisit Mantharaka par les pieds, et, comme il était d'une grande force corporelle, le fit tourner au-dessus de sa tête et le fit passer par la poitrine de la femme aux trois mamelles. Or, par l'effet du coup que lui donna le corps du bossu, le troisième sein de cette femme entra dans sa poitrine, et par cela même que son dos toucha le sein, le bossu devint droit. Voilà pourquoi je dis : Un aveugle, un bossu et une fille de roi à trois mamelles firent tous trois guéris « contrairement à l'ordre naturel des choses, par la faveur du destin. Hé ! reprit le magicien à l'or, ce que tu dis est vrai. Avec la faveur du destin, le bonheur arrive toujours. Mais cependant il faut suivre le conseil des gens de bien. Celui qui se conduit d'une façon contraire se perd comme toi. Et ainsi : Ceux qui ne sont pas unis se perdent comme les oiseaux Bhârîni. Les uns qui avaient un seul ventre, deux gosiers distincts, et mangeaient des fruits l'un pour l'autre. ' Bhârîni est le nom d'un oiseau fabuleux.

The text on this page is estimated to be only 24.02% accurate

352 PANTGHATANTRA. (iommeot cela? dit le brâhmaae à ia roue. Le magicien à Tor dit : m. ~ L'OibEALI À DEUX BËCS. Dans un endroit prAs dr ia uwr liaLilail un oi^«^^Il nouimé Bhàranda, qui avait un seul ventre et deux .bec s, (lammc il errait au bord de la mer, il trouva un fruit jiareil è l'ambroiflie que les vagues avaient jeté sur le rivage. Ëo le mangeant il dit : Ah! j*ai mangé beaucoup de fruits pareils à l'ambroisie, que les flots de la mer avat* ni ti|>j>ortés; mais le f^oAt de relui-ci est cxcellent. Scrait-ii donc produit par l'arbre de sandal jaune du paradis, ou bien serai tr-ee quelque autre fruit d'ambroisie tombé par un hasard? J'éprouve un plaisir à la langue. Pendant (lu'il parlait ainsi, le second bee dit : Hé! si c'est ainsi, (liinm'-iirni aussi un peu, aliii (juc moi aussi jVprouve un plaisir ù la langue, i^uis le premier bec rit cl dit ; Nous n'avons à nous deux qu'un seul ventre, et nous serons rassasiés en commun. Par conséquent, à quoi bon manger s^arément? Il vaut mieux avec ce reste faire plaisir k notre bien-aimée. Après avoir ainsi parle, il donna le reste du manger à la Bhàraodi. Celie-ci, quand elle Tcul goûté, fut très-réjouie et se livra aux eml>rasseraents, aux baisers, aux adorations et à une foule de cajoleries. Le second bec, à partir de ce jour, fut dans le chagrin et dans l'affliction. Or un jour le second bec trouva un fruit d un arl)re vénéneux. Lors(pnl l'aperçut, il dit : Hé, cruelle et vde créature! j*ai trouvé sans le vouloir un fruit vénéneux; je le mangerai à cause de ton mépris. Le premier bec répondit : Sot! ne fais pas cela; ai tu le fais, nous périrons tous deux. Pardonne-moi donc ma faute; je ne te ferai plus jamais de mal. iMais quoiqu'il parlât ainsi, l'autre mangea le fruit vénéneux. Bref, ils périrent tous deux. Digiii^uo L^y Google

The text on this page is estimated to be only 19.69% accurate

LIVRE CINQUIÈME. 3&3 Voilà pourquoi je dis : Ceux qui ne sont pas nois se perdent comme les oiseaux Rhândas, qui avaient un ventre, deux gosiers distincts, et mangeaient des fruits pour Tautre. Il dit le brhmadé à la roue, cela est ainsi; tu as dit vrai. Va donc à ta maison. Mais il ne faut pas aller seul. Car on dit : Qui ne s'isole pas par ses paroles, ne s'isole pas par ses actions. Car on ne voyage pas seul, qu'on ne veuille pas seul au milieu de donneurs, qu'on ne voyage pas seul, qu'on ne pense pas seul à ses propres intérêts. Et au lieu de : Même un éhétif qui roule est une cause de bonheur : un voyageur fut sauvé d'un serpent par une écrevisse qu'il avait avec lui. Comment cela? dit le rogieien à Tor. Le brhmane à la roue dit : XV. — LK

BRAÛMANE SALVE PAR UNE ECREVISSE. Dans un endroit habitait un brhmane nommé Brahma. Il partit un jour pour un autre village par nécessité d'affaires. Sa mère lui dit : Enfant, pourquoi t'en vas-tu seul? Cherche donc un second qui t'accompagne en route. — Mère, répondit-il, n'aie pas de crainte. Ce chemin n'est pas dangereux. Aussi, à cause d'une affaire importante, j'irai aujourd'hui même, quoique seul. Quand la mère vit sa résolution, elle prit une écrevisse d'un trou d'un puits voisin, et dit à son fils : Enfant, s'il faut absolument que tu partes, cette écrevisse sera pour toi un compagnon. Prends-la donc soigneusement, * Amhn' par Brhitha. j6

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 24.85% accurate

354 PANTGHATANTHA. et va. Le brâhmane, par respect pour sa mère, prit Técrévisse avec les deux mains, ia mît dans un cornet de camphre, la jeta au milieu de son ai^nt, et partît vite. Mais en marchant il soullrit de la chaleur; il s'approcha d'iiit arhre qui était sur la roiito ol sVnHormit dessous avec plaisir. Cependant un serpent noir' sortit d'un trou de Tarbre et courut sur lui. Mais le serpent noir eut les sens vaincus par Todeur du camphre; il laissa le brâhmane, déchira la bourse et mangea avec très^ande avidité le cornet de camphre qui était dedans. L*écrevisse, mangée aussi par le serpent, lui louiba dans la gorge et le fit mourir. Quand le brâhmane eut fini de dormir et regarda, il y avait auprès de lui un serpent noir mort, qui avait déchiré la bourse et mangé le cornet de camphre, et auprès du serpent, Técrévisse. Lorsqu'il vit cela, il pensa : Hé! ma mère a dit vrai, qu'il faut prendre un second pour compagnon, mais qu'on ne doit pas voyager seul. Comme j'ai suivi son conseil avec un esprit plein de foi, y* suis sauvé, même par une écrevisse , de la mort que m'aurait donnée le serpent. Êt certes on dit ceci avec raison : Quand le soleil grandit, îa lune coule consumf^n et fail grossir ui.ÿitre des cnux ' : les uns sont des compagnons dans 1 iiturtuue, d autres jouissent de lii))l()>^|)(•rilé des riches. En fiil «le délibération , de lieu de pèlerinage, de l>i iiliuiaocs, de dieux, d'astrologues , de remèdes, de précepteur spiiluel , comme on se gouverne, ainsi 1 ou réussit. Après qu'il eut parlé ainsi, il alla oh il avait dessein. ' Vo]f. page 65 , nutc. ' U même idéi s» trouve •iprimée en «Tautret temea dans le livre II, puj^e ti6. Ceit âimi, non» raveiw à^k dit i Pendroit auqud nous renvoyons I« lecteur, que les Hindons eiplîqueni le phéneaiène de le marée au moment de la pleine lune. Uiyitized by Google

The text on this page is estimated to be only 17.33% accurate

LIVRE CINQUIÈME. m Vuilù puuii^uoi je dis : Mémo on cbétif
compagnon de mmte est une ttam d« bonheor : un voyageur fut Mnvë d'un
serpent par une toevisse qa il avait avec lui. Après avoir entendu cela, le
magicien h Vor prit congé de son compagnon et retourna vers sa maison. Sri
Vichnouflarman a fait ce livre de la politique des rois, Uvre compo9<f de
récits et accompagné de sentences de bons poê^t, au moyen duquel, ict-bas,
celui qui fait du bien aux autres, oeloi qui révère le del, et les sages,
discourent Que bonheur soit!

The text on this page is estimated to be only 13.64% accurate

SOURCES ET IMITATIONS. ■■■■■ Page?, LE TAUREAU)
LES DEUX CHACALS ET LE LION. Cette fable se retrouve dans les
ouvrages suivants : KaAéfarittâgara , X, cl[n]). l\, p. m. — Hitopadésa , liv.
II, p. 67. — Pantchdiantra de Dubois, lania 1, p. Ao. Elle a passé li ms je
Livre de Kalila et Dimna et dans les différentes versions de cet ouvrage.
Kalila and Dimna, chap. v, p. 89. — Am>âr~i Souhaili, chap. 1, p. 8Â. —
Lion du Lmihrei^ chap. 1 , p. Sg. — Contes et fables mdkmietf chap. i, 1.
1, p. aSo. — ^edmm seg^ieiUÛB Indonm, sect. 1, p. 9. — Del gooemo
de* regm, esempio i, fol, 9 recto. — Qdâa é Dymm, chap. m, p. 19. ^ Liber
de Dina ei KeUla, chap. iv. — Direelmim humane vite, chap. u. — Da\$
Buek der WMeitt chap. 11. — Exen^darh confra 2m engaUoi, chap. it. —
Dueoni degU ammaM, fol. 6 recto. — Fihsojin morale, liv. I, fol. ih recto.
H en existe une iuuilion altérée dans la fable ix de X AUer jUsupus de
Baido et dans El Coude Lucanor ^ (exemple ixii de la traduction
française^). Cf. Benfey, PantechaUmtra, Introduction» SS as et suivantes» p.
91 et suivantes. ' £1 Ûmdê iâtemar, compuetto par l). Juan Manuel, hijo del
infante D. M<muêt, ron adverUnÔÊÊ y nota* de Gonzalo Argole de
Motîiuu Sevilla, 1576» petit in-&". — M. de Gayangos n donii>' une
«^ition du m^me oitvrige dans le tome LI de la Collection fours csjKiunols
publiée par Bivadenovra. * Ije C^'inif l.iiraiinr, apologue» et fablintu- du
'tv' siècle , Iroiluits pour laprttHtèrr Jot9 lie i'esj/agnul jior M. Adolphe de
Puibiui^ue. Paris, ibà6, in-8°> Digitized by Gopgle

The text on this page is estimated to be only 11.53% accurate

SOUHGES KT IMITATIONS. Page is. LE HIMGK KT LE
PILIKR. KatkêMonUâgara , iw, X, chap. li, p. 119. — HUopaiiii»t liv. II, p.
7Û. — Pantchatantra de Dubois, tantra i, p. 33. KaliUi and Dimruiy cliap. v,
p. 88. — Anwnr-i Souhmlt, chap. i, p. 8G. — Livre des Lumières, chap. i, p.
(m. — toutes et fnfdcs indiennes, chap. i, t. 1, p. 2 38. — Spécimen
sajnenùœ Indorum, secl. i, p. i3. — Dd govemo de* itgm, esempio i, fol. 1
0 recto. CaUla i Dymna, chap. m, p. fko, — - lÂber de Dina et Kaliâa, chap.
1?. — DirtOorium lumanê mte, chap. 11. — Dae Buek dtr Weùhtit, chap. it.
— Bxen^^lam centra ht engaHoêf cbap. 11. — Dmom «wmÎi, fol. 7 veno.
FUouffia nurah, liv. I, foL t6 recto. Cette faUe se retrouve claiu
¥Àker^99pm de Baido (fab. tui) et dans le recueil de Camerarius ^ (fab.
cgclxxtii). Candidus, dans ses fables laluiés* (fab. xxviii), a versifi(^ cp
sujet. L'apologue ésopi(iM' rr Le Siuge et les Pécheurs (Esope, édit. de
Furia', fab. culu) n i'.sl pas sans analogie avec le nùlre. Cf. Beofey,
PmUêluaantrat iotroducUoo, \$ 3o, p. 105-107. Pttge 16. LE CUAGAL ET
LE TAMBOUB. Kathdianitégarat liv. X, chap. lx, p. 11 3. — PatttckaUmira
de Dubois, tanira 1, p. h'j. Kalila uful Uimna, rhap. v, p. 100. — Anwar-i
Souhaili^ chap. 1, ' Fabulœ .€sojn, jam deniin tntlttn mnpfuindiis qu4tm
antea tdUa. Autort Josch. Cain(>r3no Pal>ergen8i. Norirnl><>rjT;f> ,
iô/i0,in-8'. ' Centwn et quinqmginin fahuioe caiimmOu* expUcaUe a
Paitlaleono l.aQ<lido AiLslriaco. Francufurli, iGo^, * MaAwo fMot, PtâtJaê
>4mpww f iwltn mit SHmmiem JmnètmtWt es wfHtt» tei, 4èè«liw
Fhrmlmae ttmt primim ermlm Uoma Mrmm «otîayiM tramatef emra ac
ffiMiib Frandsci de Fom. FkmntÎM, 1809, « virf. in-8*. Digitized by
Google

The text on this page is estimated to be only 15.96% accurate

SOURCES ET IMITATIONS. ' 359 p. 98. — ĪĀm dtt Lmièrêš, chap. i, p. 79. — Conlet tt /ablM wrdiaum, chap. 1, 1. 1« p. 391. — S^eeunrn a^pinuia Inàmm, Mct. i, p. 37. — M gootrm de' regm, easempio i, fol. i3 verso. — CaUk é Dymna, chap. 111, p. 99. — Liber de Diiia et KdUa, chap. it. — DiteOmitm hummiê vite, chap. 11. — Da» Butk der Weûheit, chap. 11. — Exetnplario contra hs enganos, chap. 11. — Ducorsi degU animalif fol. 1 A verso. — FUosoJia morale, liv. I, fol. ao recto. B;ildo, daiib son Alter Msopns ffah. ix), donne celle faMr, iii;iiis d'une manière très-abr^fée. Un en trouve deux autres unilatiuni* dans le Livre de* Merveilles (foi. 9Ô recto), et dans le recueil de Canierarius (fab. ccclxxviii). Cf. Benfey, PantechaUuUra, IntroducUoD, \$ Ai, p. i39'iaà. AVRNTUftBSDBDéVASARMA?!, CONI>RE!«IANT : T LES DKUX bÎĪLIKRS KTLICHâCAL; 2" LE TiSâRRAND, LE BARBIER ET LBUHS FBMMBi». La première partie de ce conte, c'est-à-dira f histoire du Religieux (lui, par soie de sa trop grande confiance, perd son argent, se retrouve dans les ouvrages suivants : Pantchatautrn de Dubois, lantra 1, p. 68. Kalila and Dunnu, ('liap. v, j). \ oh. — Anwâr-i Souluidî , i li ip. 1, p. io3. — Ltvrc (les Lumières, cliap. 1, p. 'yO. — ('nnffs rt jabics indiennes y c\\A^ . 1, t. 1, p. ^10. — Spécimen sajrn tiUœ liuloi-uiHy secf. 1 , p. 5i. — Calda é Dymmi, chap. 111, p. a 3. — Liber de Dina et KaHla, chap. iy. — Directarium humane vile, cliap. 11. — Da\$ Buch der Wekhmt, chap. 11. — Exen^krio eonira los engaAosy chap. 11. — IHeeerei d^ omsui/t, fol. 1 7 recto. — Filou^ monde, liv. 1, fol. 39 recto. Le Kaihéêariudgara (traduction de M. Broekbaus, p. t35) con> tient un récit qui se rapproche du nôtre. La fable «Les deux Béliers et le Chacal n figure également dans le PatUduttantra de Dubois, dans le KalUo et IHnma et dans les versions de cet ouvrage mentionnées plus haut. Elle était connue en Uiyitized by Google

The text on this page is estimated to be only 15.09% accurate

360 * SOURCES ET IMITATIONS. Espagne au commencement du xii^e siècle, comme Tallesle le passage de riiislorien ihii-IJa-'Siîiii cih' |>;ir M. Duzy. On la relrouve dans le Livre (f PS ^frr miles (loi. loi rrcla). Cariu'r.iriîiii" (fnl». cccL\.\ix) a trait»*' le même sujet. La table wLe Loup et les deux Moutons"^, dans le liotmn du Remrt et dans le recueil d'apolu {j[ues intitulé Fabulœ /Esopi exlravaIjanUs (îii tif . jteut iUre considérée comme une imitation de la nôtre. (Voy. Kobert, Essai sur les fabulistes qui ont précédé La Fontaine p. ICTill et GIXVI.) Les ouvrages suivants reproduisent Thistoire de la Femme au nez coupé. HU^tadétaf liv. Il, p. 98. ITofiJb and IHmna, chap. v, p. 10&. — Amodr-i SaukmU, chap. 1 , p. 106. ~- iÂtre de\$ Lunt^ret, chap. i, p. 78. — ConUê et fabki indiennes, cliap. I, t«l, p. 3iO. — Specimeii saplentice Indorum, sect. 1 , p. 53. — Calila é Dymna, rhnp. m , ji. 12 3. — Liber de Dinn et knlUn , chap. IV. — Dirertnniim humom' rito . chai». 11. — Das liuch der UeUheit , ch.'i|>. if. — - Exrmpint'K) cnntrn vnt-uitis , ciiaii. 11. — Discorsi degU unimaliy loi. 19 recto. — Filosujia morale , liv. I, fol. ti3 recto. La même histoire se retrouve dans Touvrage sanscrit intitulé IVidlapantchavituaU (Les vingt-cinq Contes d'un Vampire), dans la rédaction de ce recueil qui fait partie du Kathdsaritêâgara (liv. XII, chap. LXXTU, p. 3oi, conte m), et dans le livre persan qui a pour titre BahoTH DanUekK L*hîstotre de Béchir et de Tchandar» dans le Toûlt-Namdi^, est encore une imitation de ce sujet ' Dans Fnble» inédilet de» xii'. Mil' et xn' tiède*, et Fable* de La Fontaine rappnrycK dr c4l«>» de tout Uê aulêurs fut avùient, atant lui, Uvité Im mémet tujeU. Pnris, ilSaTi, -j vol. in-8°. * Bahar-Uamuh f or Garden uj kmaledgr . an oriental mmanef . iranxluli d J'rom ikt persic by Jonathan ScotU Sbrewsbur)', 1799, 3 vol. in-S". (T. H, chap. xii, coote Ttii, p. 80.) > Th\$ ToêU'Nâm^t or Tdm ^ a JWnof , m ih» permet Umgiuig», wilk m tm^iA tnmdtOkm, London, 1801» iii«8*. (G«inle &viit, p. 98.) Voyet «uni Itt imOÊ-cmq Contet «Twi Verroiput , conteM itenam, iTMlittf» «w la MriMMi tm^U», par M** Marie d^Heuras. P«rii, i8s6, ia->8*. (Gonie siit p. 9&.) Digitized by LiOOgle

The text on this page is estimated to be only 14.02% accurate

SOURCES ET IMITATIONS. 361 Trois versions de
Vétalapanthiomiati : le Bitâl-Patchtê (version hindie), le VédAla^Cadm^
(version lamoule) et le Stddkt-Kér (version kalmouke) , en présentent des
formes différentes. Ce conte est un de ceux que les conteurs français et
italiens ont le plus souvent imités. Il a été plus ou moins modifié par le
fablier Guériu Antoine de Clâteauik'ul *, fJuccue^, IMalespiui ^ el
Annil>ale Campejyfp L'auteur ûl'm Dclices^ a reproduit la version de La
Hivey. Eulin Massin^^er^, dans sa pièce intitulée The Guardian, et La
Fontaine, dans la Gageure des trois Commères, ont imité le conte de
Boccace, Cf. Benfey, Pantiekataniro, Introduction, S 50, p. 139-167. '
Uytal-Puchtii , or The twenty-five Tnlf» oj Jli/lnl, irannalced from the
Rrurbhakha into ettglUh by Rajali Kalee-Krishen Bciadur. Calcutta, 183^j,
in-8°. (Conte IT, p. U").) Voyez aussi mes Extraits d'altélal-
Patdiin, du Journal Miofiftie, quatrième série, t. XVIII. iR^i, p. Hs.i. '
Traduit jnr iiiilâugion, dans ^uceilamouê tnin\$latwn\$ From oriental
language»» Luuduti , 18 J I , in-S". ' Lî faMiauz des Tkvcés. Voyei :
Bari»nail, FaiUaux H tanlêa ét» poètei Jrmfoi*, «te., noiiMlle^ifwii
augmenté» if rmw far Méop. Paris, 1808, à vol. in-S*, I. IV, p. 898. —
Héoo, Nmvtan mtiati dt/t^MùmXt etc. Paris, 1813 , à vol. iii>8*, 1. 1, p.
3&3. — Legrand d'Aiisa}, FMùntx w /Mm «f nnum», etc. Paris, 1809, 5
vol. in-8*, L II, p. Bào, et p. 18 des Choix et extraits des fabliaux, à la fin
du même volume. — On trouve une imitation de ce fabliau dans les
Afosetts amoro\$e degli incogniti, nouv. xxiii, citée par Legrand d'Aussy. ^
Dans II ^ O'nt nnuvelUt mm^k», noQV. znru, «Une Verge pour Tantres. *
Journal-f V II, nouv. tiii. * Diiceito nuvi'Ue. Veietia» 1609, in-û", prl. II,
nouv. xi. OAU' mm'i'U' i« Irouve dans le rociK^il de Sansovino, Cenlo
mvelie scelle da più luduU satlion Ut lla Ungua volgure, mile qualt piacewli
et àapri cati d* amore, et allri notabili acvenitHêititiêi eonleNfwio. In
Venetia, 1656, in-'i° journée IV, noav. ut. ^ Noav. I, dans le tome IV du
iVessitfifro AdKano. In Venetia, 175 A , A vol. in-8*. * Lm IMicw ev
Dùtoun joyeux H nertat^, etc., par Verboqnet le Généreux. Paris, 1800, in-
iB, p. 19. * M«miiger*s London, 1806, A vol. in-8*.

The text on this page is estimated to be only 12.65% accurate

36â SOURCES ET IMITATIONS. Page â5. LB TISSBKAI fD
QUI SB FIT PA8SBR POUB VIGHNOV. L'histoire de la Fondalioa de ia
ville de Pâtali poutra, dans* le Kttthâitritiégûra (liv. I, chap. iii)^ le Cheval
enchanté des MiBe tt une NuÛÊ, et mistoire de Malek et de Schirine dans
les MiUe H un /ours, ont beaucoup de ra{>[]orls avec cette fiction et en
sont évidemment dérivât. Cf. Benfey, PmU^aUmlrtty Introduction, p. iBg-
iGd;^ Loiseleur Deslougchamps, Ettai sur les fables indiennes y p. 35. Page
65. LB GO fBBAU, SA PBIIBU.B, Li GBACAL BT LB SBBni lT.
Hàopadétaf iiv. il, p. i oh, — PantekatatUra de Dubois, Umtra i, p. 75.
KfUila and Dimna^ chap. \ \ [> . 11 3. — Ànwâr-i Souhailîj chap. 1, p. 116.
JÀmdtt Ltmièrt*, chap. i, p. 91. — Comiïetetfabkê m«finuMS y chap. i, t.
1, p. 35&. Spnimm sefimtia Indorum^ sect 1, p. 6t. — Jkl gavemo njfnt,
esempio i, fol. i& verso. — Cai^ é Dfmnay chap. iti, p. 9&. — IMer ds
Btina H KtttSûf chap. iv. — Direetomm humane vite, chap. u. — Dm Budt
dtr TFeûAetf, chap. 11. — Exemphrio contra to\$ «ngaHo\$, chap. 11. —
Diseorri anmaUf fol. a A reclo. — Filosojia morale, liv. I, foi. q5 recto.
Cette fa ij le a passé dans VAlter jEuopui de lâido (lai). x\) et dans ie Livre
des Mervi-illrs (toi. 9^ verso). M> iîcnicy m signale rc'xislence dans les
Mille et une Nuits (Iraducliou aiieuiiaiide de \Vei|2, t. IU, p. 916). Cf.
Benfey, PanfwAofanftv, Introduction, S ô8, p. 167-1 76. ' Voy. auiti
QrikitàtÊÊg iir Slaâl JWsfipittni mà GmekidUê der (Ipétoêm. Samkrit und
Dmitek vm Hennuin BnKkliain. Leipzig, iS3&, ' SluUgart, i8a7-i8Ai, &
vol. iD-8\ Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 11.07% accurate

SOUaCES ET IMITATIONS. Pi[^] 66. Kalhharitsàgarn . liv, X, cliap. lx, p. i lû. — IJilopadétaf liv. IV, p. 180. — Pantchatantra de Dubois, tantra 1, p. 76. KaiUa atkl Dimna, chap. v, p. 11 3. — Anœâr-i Souhaili, chap. 1, p. 117. — Umre des Lumières, chap. i, p. 92- — Contes et fablet mdkimeiy chap. 1, 1. 1, p. 357. — SpteimeH êopimUiœ Indmm, sect. 1, p. 63. — Ûtl gavemo re[^]t, esempio t, fol. 1 5 verso. — CaitZ» é DymM, chap. m, p. 96. — Uher de Dina et K[^]Ha, chap. it. — Directorùm Immam vite, chap. u. — Dat Bueh der Wekheit, chap. 11. — EsuM[^]phorh contra toe engAoe, chap. 11. — IHteoni degli amnuUi, fol. ûh recto. — FSiiotofia wonde, liv. I, fol. 9 5 veno. Celte fable m retrouve, comme la précédente, dans XAIUrMeofUi de Buldo (lab. xv) ul dans le Livre des Merveilles (fol. lecLo). M. Benfey Ta également renconfn'r» dans les]fiJlr rt une jVuiT* (iraduction nllomande de Weil, f. HF, p. 91")) et dans \ püuiiu ^ Sacred and JmUmad hnnks qf Ceylon ' (1. 111. p. '.) (|-)). J. Walchius, dans t»a Decas fabularuii- (fab. viii), a traité ce sujet et y a ajouté de longues dissertations. C'est du Livre des Lumâres que La Fontaine a tiré sa fobie intitulée rLes Poissons et le Cormoran k. Cf. Benfey, PanteehataiUraf Introduction, S 60, p. t'jU'i'j[^] P[^]ge 71. Li LtOK n LB Liivai. KatkâsariUiâgard , liv. X, chap. l\, p. 1 15. — Hitopadéeay liv. II, p. 10&. — Paittehatanira de Dubois, tantra 1, p. 89. ' The Mahavatut, thf nnjn-Pntnnrari and th\$ Raja- Vali , /ormHg tht sacred aud huUtncln liouk» nf CtnfloH ; aino a collection oj tracU iUiiêtralitf "f ihe iluctrinr nnd litimtnir nf UudAhnm, irtmsUUêd Jrom (Ae âtngekoiêaef ediled bif £dw. Upliaïu. Loiidoii, i833, .H ^ol. in-8*. ^ Der.at Jalmlarum , otr. , jm- Joaniiem W airhiura SchorodorflTQasein. Ai;gealoraU » 1609, in- A*. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 11.77% accurate

SOURCES ET IMITATIONS. KalUa and Dimna, cliap. v, p. 117. — Amoàr'i inntkaUi , cliap. 1, p. laû. — Livre des Lumières, chap. 1, p. 99. — Contes et fûdfie» mSemut, chap. 1, 1 1, p. 383. ^Speemen «iptnififf Indorum, sect. 1, p. 71. — Dd gwemo de* tegwi, esempio i* fol. 17 recto. — CaUla 4 Dtfmna, chap. 111, p. 95. Uber de Dim et KaUla, chap. it. — DtreeUmum humant vite, chap. 11. — Da» Bu^ derWeîMi, chap. 11. — Exenyphuia contra Iûê tngoAot^ chap. 11. — IXteoni degU anmaU^ fol. 96 verso. — F3o»ofa monde^ liv. I, fol. 97 recto. C«Ue fable se Irouve dans le Soukasaptati (traduction ifrccquc de Gainnos nuit x\^xi, j>. 40), dans Wilter Msopu» de Baldo (fab. xiv) vX dans le /vitre dt's Merveilles (fol. ve?'sr»). Cf. Bcofey, PantscImlaiUra , lulroduction, S Gi, p. 179-18/1. Page 80. LB POO BT LA FUCB. KathéiorUiâgara, liv. X, chap. lx, p. 116. KaKIa and Dimnat chap. v, p. 1 a6. — ^tedmen eofMim Indmun , aect. I, p. 91. — Dd govemo de* regm^ esempio 1, fol. 90 recto. Calila é Dynma, chap. 111, p. 97. — Idher de Bma H KidUa^ chap. IV. IHneternm humane vite^ chap. it. — Dat Buek der Weiiheit, chap. ii. — Exemplario contra lot ettgonos, chap. 11. — Discorsi degli aniiimli, fol. 3o verso. — Filosojia morale, liv. II, fol. 3i recto. Cf. Beufey, PanUchatantra , lulroductuu, S 73 , p. a33-t2a3. LB CHACAL DBVBNV BLBU. Cette fahle, qui rappelle Tapologue irLe Geai paré des plumes du Paoni» (Ésope, édit. de Furia, fab. ccliii), se retrouve dans YUi' A la amiti ilf s Iraginenls rlu PatiU halatUra cl tle [thtopadêsa publics à Atllêac» , en i95i, par H. GaoiigM Typiidos.

The text on this page is estimated to be only 16.65% accurate

SOUaCES ET IMITATIO^fS. 365 UfatUta (liv. III, p. t&a) et dans le TM-Nam[^] (conte xvii, p. 96 de la traduction anglaise, et conte xxii, p. i5t de la traduction française de Marie d*Heiire8). (A'. Beiirey, PanUcluitanlra, iitroductioni, S 73, p. i a 3-2 2 5. Page 89. LB LIOlf, LB CoaiKAO, LB TIOIB, UC CBACAt BT LB CBAMBAU. KalkâânUâgQra, liv. X, chap. ui, p* 1 17. — Bitopadi9a, liv. IV, p. 193. — PtnUâatmOra de Dubois, Centra 1, p. 106. KaUla and Dumut, chap. v, p. i38. — AmoA/H SotAmU[^] chap. i, p. i53. — Lkre du Lmaèru, chap. t, p. 118. — Cbntet sf JMt mànmê, chap. i, t. II, p. 87. — Spmmmm tofkwdm Indorum, secl. i, p. io3. — Del ffovemo de rc[^]mi, esempio i, fol. htlo. — - Calila é ihjiina, chap. III. p. î!f). — fÀher dr Dina et kaiila, cliap. iv. — Dtrectoriuiin hummie vite, rli.jj). ii, — Dos Ihich der Wmhril, rlinp. ii. — Exempîario contra los enganojt, cliap. 11. — Dùcorsi degU animaU, fol. 35 verso. — Filoêùjia morale, liv. II, fol. 35 recto. Cette fable se retrouve dans le Lmt des Merveilles (fol. 1 09 recto). Cest à cet apologue qu'il faut rattacher la Confession de l'Ane, sujet si souvent traité pendant les xit% xv* et xvi* siècles, et auquel La Fontaine a emprunté les principaux traila de son chef-d'œuvre : irLes Animaux malade» de ta pester. Cf. Benfey, PaitUc/Mitofiira, Introduction, S 78, p. s3o-q3i. Page 98. LB TITTIBBA BT LA MBR. Kttihâêoinuâgara t liv. X, chap. lx, p. 1 18. — Hitopadûaf liv. II, p. 1 1 1 . — Pantchatantra de Dubois, tantra 1, p. 1 08. Kaiila and Dmmy chap. v, p. 1&6. — Ânmèr-i SoukaiU, chap. 1, p. i58. Lhre du lAumim, cliap. i, p. i93. CmUei el fablei mdftluu», chap. 1, t. H, p. 109. — Speeimm Mpmaioe Indonm, sect. 1, p. 1 15. — > CalUa é Dymnuy chap. iii, p. >o. — ■ Uber de Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 14.25% accurate

366 SOURCES ET IMITATIONS. Dina et KaUla, chap. iv. —
Direetorium humane vite y chap. u. — Daa Buch der WeishcU^ chap. u. —
Exemplario contra los enffaûas, chap. II. — Discorn degli aumaii, toi. 39
recto. — FHotoJia morale, liv. II, fol. 38 reclo. Cf. Beofciy, Pw^hatanUra,
latroductioD, S Ôa, p. aSa-aSg. P^ge 100. LA TOKTIIK n LIS MUX
CTONIS. KutkâtantÊâgœra^ iiv. X, chap, u, p. 1 18. — IKttigMkMM, liv.
IV, p. 179. ~ PamtdMtoHitn de Dubois, liintra 1, p. 109. KfMa and Dimnat
chap. ?, p. 166. — AwwAh SwAmU» chap. 1, p. t59. Uofê des Lionâr w,
chap. 1, p. taft. — Cùtitn H faUeê tiii&iinM, chap. I, t. II, p. f ta. —
Speemmii^m^ Inémm, wct 1, p. 1 1 7. — Deî gowmo de regni, csi»etnpio
1 , fol. a 6 recto. — CaMla é Dymnn, chap. m, p. 3i. — Liber de Dina et
Kalila, rhap. iv. — Direcioriuiii inmiauc vite, chap. ii. — Dos Bueh der
Weisheit, chap. ii. — Exemplarw amtru los mijnnosy chap. 11. — Discnrsi
degU onimali , loi. 3f) verso. — Fiiosojia morale y liv. II, fol. .iS vpi-go.
Cette table se retrouve dans les Avadânas (t. I, p. 71). Ktte a passé dans le
recueil de Cainprarins (fah. ccclxxxi) et dans la Decaê fabularum de J.
Walchius (lab. 11). Kiifiii La Fontaine a tiré du lÂim des ijtmières sa fable
iatilulée r La Tortue et les deu& Canards». L'apologue ësopique (rL^Aigle
et ta Tortues (Esope, édit. de Furia , fab. Gxcui) a aussi quelque analogie
avec le nôtre. Cf. Benfey, PanUekatmtm, Introduction, \$ 84, p. a39*9&i.
Pnpe io«. LSS TROIS POISSONS. katliasuntsàgaray liv. X, chap. tx, p.
119. — litUiptidesa , liv. IV, p. 173. AWtia and Dimtm, chap. v, p. lai. —
Attwdr~i Souhaili, chap. 1, p. i3o, « Livre des Lumiènêf chap. 1, p. to5. —
Qmte* et fable» Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 14.73% accurate

SOLUCES ET IMITATIONS. 367 mdiemtei, chap. i, I. II, p. i &. — Spedmen iopienUœ Ituiorum, seet i, p. 83. — Dd govemo die' regm, essenipio i, fol. 19 recto. — CaUla é Dynma, cbap. m» p. 96. — IMter dê Dma et KaUhf chap. it. — Directomm Ammw vite, efaap. 11. — Dot Bwh âtr W^iMt, cfaap. 11. — ExemfUMW contra hs engaûê, cbap. 11. — Dmorn âegU ammoKj fol. 99 recto. — > FUosofia morale, liv. II, fol. 30 recto. Celle fable se trouve dans le Mahâbhârala XII, Sânlî pana, t. III, |). r>38, V. 4889 cl suivanls. Cf. Benfey, PanUchatanUra, lotroductioii , ^ p. 'iUi-ùUU. Pag« 106. LB «OINBAU, LB OBIIPBRBiO, LA HOVCBB, LA GRBNOUILLB BT L^ILiPHAHT. Pantekatanita de Dnbois, taotra i, p. 85. Ka^ and Dinma, chap. i (préface d*Ali), p. 9. Celte fable se retrouve daiu» le TM-Nam^ (conte xxxn, p. t5i de la traduction anglaise, et conte xxv, p. 171 de la traduction française de Marie d'Heures). Elle rappelle rapolo[,Mie ésopi^iue «rLe Lion et le Mouchérons (Ésope, édit. de Furia, fab. ceux). Cf. Beiifey, PanUchatantra y Inltroductlon, S 86, p. a/i/i-a/i6. Page 1 1 5. LB LIOlf » LB CPACAL» LB LODP BT LB CBAMBAU. Celte fable a beaucoup d'analogie avec la xii' du livre I de notre recueil. Cf. Benfey, AmdcAatenfra, Introduction, S 89, p. 9&o-95i. ' Tk\$ MaUèMnita, m epic p<>em, «n'Uni iy là* Mtoted Veda V|Ém Rïahi. Cakulla , 1 8SA- 1 83\$, A vol. in-A*. Digitizeci by Google

The text on this page is estimated to be only 14.47% accurate

SOURCES ET IMITATIONS. Page >a3. LU StlfQBS BT L^OUBAV. kaihâëttritsdirara , liv. X, chap. LX, p. i9o. KaUlo and DinuMt chap. t, p. i5o. » Amoér-i StmhmUt cbap. i, p. 170. — ConUë et JMi wimimny chap. 1, t. II, p. 1&7. — Sp^ cmm »apieniioe Indorum^ sect. 1, p. 199. — M gmoam ife* regnit esempio 1, Toi. aS recto. — (ÀMa 4 Dymna, chap. m, p. 39. — Liber de Dina et Kalila, chap. iv. — Dtreciùrium hmume tite, chap. 11. — iitu h lier \\ cislil'it , ciiaji. ii. — Exemplario contra los enffafws , cliap. II. — Discorsi dcgli animali^ fol. 63 verso. — FiUnoJia morale ^ liv. H, fol. ho verso. Cette fabi*' a passé dans le Livre des Merveilles (fol. 1 lâ verso) et dans le recueil de Camerariis (fab. cgclxxxui). J. Walchius (Dtcoê fibukrumf fab. ix) a traité le même sujet et y a ajouté do longues dissertations. Cf. Benfey, PmUBehaiaUraf Introduction, S 93, p. 969-970. Pag« I s5. LE PASSEREAU ET LE SINGE. HitopadétOy Hv. III, p. i93. Cflfp fable nVsl qu'une seconde forme de la prt^cédente. Cil. Beufey^ l'anliichuUmtya , Introduction, S 9^» P* 370-271. Page 1 37. L^aONRÉTB HOMMB BT LB PIIPOR. Kathdsariisngara , liv. X. chap. I\, p. l'jo. Kalila and Dimm, chap. v, p. i5i. — Anwâr-i Houhaili, chap. i, p. 179. — Livre des Lumières, chap. i, p. 129. — Contée et /eUdee indiennes, chap. i, t.11, p. i53. — Spécimen sapientioe Indorum,BecU i, p. 1 3i. — Del govemo de* n^i, esempio 1, fol. 26 verso. — CaUU é Dtfmm, chap. m, p. Sa. — Uber de Dina et KalUa^ chap. iv. « Digiiizixi by Google

The text on this page is estimated to be only 13.27% accurate

SOURCES ET IMITATIONS. m Direclorium humane vile, chap. ii. — Dm Bueh der WeUkeitt cbap. ii. — Exemplano eoûira lo» engaiios, chap. ii. — DUcorti de^rJi animali, fol. AS verso. — FUtuofa morale, liv. II, fol. A3 recto. Celte fable se trouve dans le Souhasaplnti (iracluction [jreccjuc dr Galanos, nuit xlix, p. 03), dans V Aller j^sojju.s de Raido (fah. xrx), dans le roruoil de Sebast. .M*y ' (p. C5) et dans les Drlkes de Verboquet (p. 38, extrait de lu traduction de La Hivey). Ou la retrouve, maÎH défigurée, dans les Lettres édifiantes'^ (t. XI, p. ti/i). Cf. Beofey, Pani\$€hoUai!tra, latroduction, S 96, p. 976-979. ,Page i3i. L4 GRLE, LE SERPKM, l/ÉCRKVJSSE ET L'ICIINEUUOX. Katluharitsf^ara y liv. X, cbap. p. isii. — Hitopadésaf Itv. iV, p. 17G. Àntvdr-i Souhatli^ chap. 1, p. — Livre des Lumières, ciiap. i, p. i39. — Contes et fables indiennes^ chap. 1, t. II, p. 169. — Spécimen tapientie Indorum, secl. i, p. » 37. — CaliUi é Dijmna, cbap. m, p. 33. — LAer de Dma el KcMa^ chap. vt, — Directoriim hwmne vite, chap. ti. Dti» Bueh der Weisheit, chap. 11. — Exen^pMo contra lot engaHos, chap. ti. — Diseern degii einmaU, fol. &7 verso. — Fihsùfia morale, liv. II, fol. kh verso. Cf. Benfey, Panschalanbv , Introduction, SS 9G-(j7, {>. 'J7G-!i\$0. Page i33. LB DiPOSITAIBB IlfPIDiLB. kalluisaritsâgara, liv. X, chap. lx, p. I9t. KalUa and Dimna, chap. v, p. i56. — Amcdr'i Soulu^i, chap. 1, ' Fabulario en m wntieitm Jahulat y citentus dlferenln , alguno» nuevo» , y parle aaradoê de otro» (iM(or« . * fior Sébastian Mey. En Valendo, Le privilège porte ta dnle ilc iCi3. ' Ijettre» étUfimlê» tt eurietue», écrite» dt\$ MisMonë étrangère». Pam, 1 7(^0* 1 788 , 'iO vol. in-19. biyilizûQ by GoOgle

The text on this page is estimated to be only 13.77% accurate

370 ■ SOI HCKS KT I[^]JITATIO[^]S. |>. 186. —~ Uwre ih'g
Lumières, cliap. i, p. 137. — ConUt et /ahteê imUeuntif chap. 1 , t. II , p. 1
86. — Hpeeimm tapimioe Inàontm, sect. 1 , p. i& 1. — Dei gmtfrno ék*
ngm, esempio 1, fol. 96 verso. — OUUa é Djfmna, chap. m, p. 33. « Uber
de IHna H KaUla, chap. iv, — Direetoiium humane vite, chap* 11. ^ Dae
Bneh der Weukeii, chap. 11. — Exempbrio eofUra lût engaAoê, chap. it. —
Ditem degU ammaU, fol. 5i reclo. — Filosojia morale, liv. H, fol. &6 verso.
Ollc Table se trouve dans le Soukagaptati (traduction f[^]recque de fJnlanos,
nuit \xxviii, p. 5i), dans les Mélange» de hlUratuir oneittdlr (Iv Cardonne '
(t. II, p. G3), dans le n (iicil de Camerarius (lab. crciAwv) el dans celui de
Seba«t. Mcy (p. \ i'>). (i'esl du Livre deâ Lutnières que La Fonlaiuc a tiré le
sujet de sa fable dont nou< empruntons le titre. (X Benfey, Panitehalantrttt
iDlroduction, ^ 101, p. 983-986. Fsge 139. LK COHBKAL , LE RAT, LA
TORTIE ET LE DAIM. KathétaiitiÂgara , liv. X, chap. Lii, p. 196. —
Hitopodka[^]Wy. p. I I. — PauUhataiitra de Dubois, tanlra 11, p. i38. kdiilti
(ind Diiunu, cliap. vu, p. 19[^]. — Anwàr-i Souhaill , rliap. III, I». nSo. —
IJvre des Lunicres , chap. m. p. if)3. — Contes et fables indiennes, chap.
m, t. II, p. 5>r><î. — iSpecimen sapientitv hthrum, sect. m, p. iSf). — Del
governo de' regni, esempio n, foi. 33 verso. — • (Àdda é Dymna[^] chap. v,
p. Ai. Ubfr de Dina et Kalila, chap. vi. DineUniuM humanc vite, chap. iv.
Dos Budi der WeUlmtf chap. iv. — Exem][^]ario emUra loi enga[^]os. chap.
iT. — Fihu[^] morofe» traita to t, fol. 69 reclo. Celte fahle a passé dans V
Aller iſtoptts de Baldo (fab. x). C[^]est au Lim dee Lumâre» que La Fontaine
a emprunté le sujet de sa fable intitulée trLe Corbeau, la Gazelle, la Tortue
et le RaU. ' Mélim;[^]fM (le Ull[^]rnhirf urimlnle , trati tic ihff[^]ttê mmusenU
tiim, wn[^]et et vrrsanM, par ilc Carduiux'. l'aris, 1770, a vol. in-ia. Digitized
by

The text on this page is estimated to be only 12.12% accurate

SOURCES ET IMITATIONS. 371 Cl. Beur<;> , Puulscltatantra ,
Introduction , SS 1 1 3 iM suivanLs, p. 3o/i et suivantes. Kig*' i5(i.
BISTOUI D*BIR*NYAKA. Kaihàsariuàgara , liv. X, cbaj». lm, p. 127. —
HUujtadém, liv. I, p. ;J8. KaUla and Dimna , cliap. vu , p. tioi . — -
Ana>àr-i bouhaiU, rhap. m , p. 973. — U(m du LumArUt cbap. m, p. 911.
— Contes et fable» wàìBKMtÊt cbap. m, t. II, p. 987. — Spécimen
sapienM Indorum, sect. tu, p. 90 5. — Dd gftmno de* regm, esempio 11,
fol. 36 verso. ~ CaUla i Di/mnat cbap. v, p. &3. — UberdeDim et KaUla,
riiap. vi. — - IHreeUmim humane wto, cbap. iv. — Da* Bueh der Weisheit,
cbap. iv. — Exemplario contra los enganoSy chap. iv. — FHosoJia morale,
tvnllalo i, fol. 65 verso. Le sujet de celle fable est iìidic^ué dans ì Aller
/Esopus de Ualdo (fab. x). Cf. Benfey» PanUchatantra, Introduction , SS 1
99- 1 93 , p. 3 1 6-3 1 8. 159. LA PBimB QUI éCHAIIRB DI' 9RSAIIB
MOND^ CONTIR DIT siSAMR TfON MONDR. KaAâeanteâgara, liv. X,
cbap. lxi, p. 196. KaSla and IHmnat cbap. vu , p. 909. — Anwdt-i SoukaiHf
chap. 111, p. 975. — Umre dt» JLwnârM, chap. m, p. 9i/i. — Coniet et
fabhe indienne» f chap. m, t. II, p. 991. — Speeimen «apinifûp Indonmy
secl. m, p. 307. — lÂber de Dina et KàUkit cbap. vi. — Directorium
humane vite^ cliap. iv. Cf. Benfey, Vant*chatantra ^ introduction» S la/i, p.
3 18-319. LR fîRASRRUR, LR 8AN0L1RR RT LR CHACAL.
Kathdearîtêdgara f liv. X, chap. tu, p. 198. — Hitopadêta, liv. L p. 5o.
Digitized by Gopple

The text on this page is estimated to be only 11.38% accurate

372 SOLUCES KT IMITATIONS. KaUia and IHmia, chap. vu, p. 903. — AwDâr-i SomkaiU, chap. m, p. 975. tÂon éei iMmâr^^ chap. 111, p. 916. — Ctmtm ei fahie» mdiemieêt chap. m, t. U, p. 999. — Speeimtn gapkntim Indonim^ sect. III, p. 907. — Co/tZn i Dymnaf chap. v, p. &3. — lÂbêr «le Dim et KalUa^ chap. vi. — THreeUmum htmm mte, chap. iv. — IktM Bveh der Wmheit, chap. iv. — Exmptmio eontm lo\$ engaHo»^ chaj), IV. — Filosofia morale, (rattalo 1, fol. 60 recto. (^anicniriiis, qui a donne? r<>»ltc fabU' dans son recupil d'apoïognes ésopiques (iab. rccLxxxvii) , s'est montri^ imilaleur moins ImIMp que La F(»nlaine. C'est au Livre des Lumières que ce dernier doit le sujet de sa fable intitulée tLc Loup et le Chasseurs». Cf. Benfey, PanUchatanIra, InlroductUon, \$ 196, p. 3 19-390. P>gei77. HISTOIRE DL TISSERAND SOIIILAkA. Use autre forme de ce récil se trouve dans le Toûti-Namek (conte XV, p. 89 de la traduction an^Maise, et conte xvii, p. i93 de la traduction française de Marie d'Heures). CI", lieuley, PantschaUmrtri , Introduction, 8 1^8, p. 3iii-3a3. I*age iHi. LU DEUX CHACALS POraSUIVAJIT UK TAriBAI'. Sur cotte fable, voyex Benf^y, PantsekalmUrat Introduction , S 199, p. 3a3-39ft. hES r.ORBKAI)k KT LKS lllltOI X. KttUlâtmiliâgara , liv. \ , chap. lxii , p. 1 Ao. — Hitopaâéia, liv. III , p. iQ<}. PttntehaUnUra de Dubois, (antra m, p. t&5. KaliUi ami Dhnuu, chap. viii, j>». > 1 0. — Aim-âr-i Souhiili , chap, iv, p. îîf)^. — Livre des Lumicre.'i, riiap. iv, p. tilUi. — ConUs rt fahlrs indiennes, cliap. iv, t. II, p. 3 1 6. — Spécimen iaptentup Indorum^ bigiiized by Google

The text on this page is estimated to be only 14.16% accurate

SOLUCES I[^]T IMITATIONS. 373 sccl. IV, |>. 339. — Dd gwemo de regiùt esseœpio m, fol. di verso. — CaUia é Dtfmna, chap. vi, p. 67. — Uber de Dma et KalUa, chap. vu. — DireeUmum humane rtte, chap. v. — Das Buch der Weisiwit, chap. v. — Exemplariu contra loa en[^]uòs, tliap. v. — FUosnjid morale, liallal» 11, fol. 70 rcclo. Celte fable se retrouve dans les Avadàn^m (l. I, p. Klle a {Misse dans V Aller .Esopm de Baido (lab. xi) et dans El Conde Lucmor (iradiiclion française, exemple \ix). Cf. Beofey, PanteekatatUra, lotroductioD, SS 1 35 et suivants, p. 33& et suivantes. Page «tft. LES fiLBPHANTS ET LBS LIÈVSES. kalluUarilsàffara, liv. X, chap. LXii» p. tUi.- — iilujfiuh'sa , liv. 111, p. l'îv. kalUa and Dimna , cliup. vin, p. y 33. — - Anwâr-i SouJtaUi, chap. i\ , p. 3i5. — Livre des Lumihes, chap. iv, p. — Contes cl fahlee in[^]emei, cbap. iv, t. Il, p. 33â. — Speemen êapicntùv Imlorwn, sect. IV, p. 9&5. — CaHk é Ihfwma[^] chap. vi, p. — lAber de Dina et ICo/ila, chap. vu. — Directmim Aunume «tVe, chap. v. — Doi Buch der Weîêheit, chap. v. — Exempîano contra ht engaàœ, chap. v. — FUotofia moraip, trattalo 11, fol. 7 1 verso. Cf. Beufey, PatUtehaUaUrey lutroductiou, S i/i3, p. ZhS-Zlit). Page a 18. LB CUAT, LE MOIMEAU ET LE LIEVRE. Kaihdêariiêâgara, liv. X, chap. 1.XII, p. 1A9. — PmtejalaHlra de Dubois; lantra 111, p. 163. KidUa and Dimna, chap. viii , p. 996. " Ànwâr4 SouKaUi, chap. iv, p. 399. — Livre de* Lumièreë, chap. iv, p. — Contes fahlee indiennes, chap. iv, 1. II, p. 3&9. — Spécimen tapientia Indorum, secl. IV, p. s63. — Calila é Dymna, chap. vi, p. 69. — lÀber de Dina cl Kalila, chap. vu. — Direclorium humane vile, cluip. v. — Dos

The text on this page is estimated to be only 12.36% accurate

SOURCES ET IMITATIONS. Ihuh dtr W cishfit, chap. v. — ExetnpUirto contra io* engamê^ ciiap. v. — Filosojin »tora/e, tnitUito ii, fol. 7Q recto. (^•tl•' fable se rolrotive dans VAUer jEtoptu de Baido (fab. u). La Fonlaioe a tiré du Lwn àn iMmUreÊ leaujel de sa fable intitniée •rLe Chat, la Belette et te petit Lapin v. Ūapologue crLa Carpe, rOmbre, la Truite et le Dauphin*, dans le Dyahgm Creatmarum de Nicolaus P(M<ja minus* (diat. xlvi), n beaucoup d'analogie avec le iùtre. (^f. Deiilt'), PtiHtaciuiuintm y liitrodcticlion, ^ tUh^ p. 350-354. Hage LK BlliniAIIB BT LIS VOLIUS». KoduMniliâffara, liv. X, chap. Lxii, p. i&3. — HUopadim, liv. IV, |K 199. Kalila and Dimna^ chap. viii, p. 93S. — Anadr-i SoiduttU, chap. iv, p. 33 1. — Uvr« dei Lwnihrs, chap. iv, p. ^56. — ConUm et fehfhf iWic»me«, cil a p. iv, t. Il, |). .' {67. — Sfntmen mpimtÛB Imionim, sitl. IV, p. 271. — Caiiifi V Dymna . vi. p. oo. — Liber de Dina et Kalila, chap. vu. — Dtrectorium hutmm vite, chap. v. — Dos liuch êer Weistmt, clin p. v. — Eremplaria emUra lûê engaHûÊ, chap. v. — Filoiofia morale, traltato 11, fot. 73 verso. On trouve des imitations de ce conte dans les ouvrages suivants : Difologui Creatwarum de Nicolaus Pergaminus (dial. lxxx). FaeéHeuêei Nuits de Straparola^ (nuit Y, nouv. m). Facécieux devis et plaisans contes, par le sitnir Du Moulinet, comédien (Paris, tOiQ, in- 18) : RConuiienl l'espiègle gaigua par gageure le drap d'un paysan v. * Dyahtj^us CmUurifvum. (lOiula". 1 /8 1 , {Mîtil in-folio, * Le piacevoU notti di .M. (jiuvdu Fi-anceoco Slraparula «la CiU'a>ag({iu. In Vincgia , I 9 vol. Voycx aussi Lté Jaemmu^ NukU du scifjiicur Joan-Frauçois .Slraptirololo (trad. par lean Louveaui et Pierre de LaRivcy). Rouen, t6ot, a toI. itt-t 6. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 11.64% accurate

SOUHCBiS ET IMITATIOiSS. 375 Nomemue ûtmteê à rire ' :
«rUne fourbe payée par une nnter. Gueulelli' a liié «le ia nouvolk* de
Slraparola les - Aventures du jeun»' Guleudei -? , (ju'oii iil dan» le tome 111
de ses Contea iarlares (quart d'heure cvi, p. 2o*i). Voir, pour dautres
indications, Beaiey* PanUchatantra, iulroduction, S tUù, p. 300-357* Pige
s8s. LE BRÀHMAKK ET LE SBAPËNT. Cette fable se ratrouve, plus ou
moins modiû^, dans les ouvn^ suivants : Mannidi, Le» Prairies d'or
(Iraducliou de M. Barbier de iVleyuard, t V, p. 980). Fable* d'Ksope (édit.
de Furia, lab. xi.n d glv. — Voyez aussi : Babrias^ fal). xi; — Phèdre,
appendiee de l{urmann\ fab. xxxiii; — Galfred ^, fab. m; — Nicoliaus
Pergaminus» dia|i cviii; — Camerarius, fab. gxl; — Gandidus» fab. xxi).
Poitki de Marie de France^ (t. II, fab. liui : «Dou Vilain è dou Serpent 1».
— Voyez. aussi Tanalyse de la fable de Marie de France par Legrand
d'^Aussy, F^NùmXf édttU de 1899, t. IV, p. 889). G esta Romanormi'^
(chap. gxli). ' iVou vm II r contes à nre et avcnlui'e» pUûêmttM , ou
HecrëaUoM /rtmfoiuê. Cologne . J^aa , î! v(»l. in-8'. ' Le\$ Mtlif et lin
Quartâ d'Iietire, ennle» tartarf». Paris, J7a3, '6 vol. in-8°. * Dans
Myduilitffia ^ûopieat etc., optra tt iludio Isaaci Nicolai Nevdeli. Francoferti,
1610. ifi-8*. * ^airifaMmiim Msopmm fiéri V, «le., eunmtê Petiv
Bnnniuio. Vm^^ Comitam, 1718, ia^ . ' Dans M^iMogim Sêtpiea Neveleli. "
Poéaie» de Mario de France, poèu? anglo-normand du Xmii' «Mi», jnMUoi
par De Hoqueforl. Paris, tSao, a vol. in-8*. ^ Ex ge\$tu Homannnim hittorie
notabdf t d» ùHio «nifld'itMyfw braekmtM, raw oppiieaiiottibÊU
monUi:ati\$ H murf «rw. 1517. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 12.00% accurate

SOURCES ET IMITATIONS. (JHwrti ehoinei de Sēnecé' (p. 1 19 : «La Confiance perdae^). Il €xÎ8tf une autre forme de cel apoliigue dans les oofrages «uivante : iNrceformiiii kummt vil», ehap. iv; — Dat BurA der Weitkeit, chap. IV ; — Ejjetmpkm emOra h» engaiUu, chap. iv; — FSoêofa moralf, trattalo 1, fol. 03 verso. Cf. H<nfe>, VantschataiUra y lulruducUuu , S i5o, p. 3â9-36à. Pa|fe 935. Celle fable, ou plutôt cette légende, est tirée du AfoAtSftAârota, XII, Sâni parva, l. 111, p. 658, v. 5&69 et suivants. Cf. Benfey, Panfie^loilra, Introduction, S iS9« p* 365-366. Page 3&0. LB HARCIIAilD, SA rBUHK BT LB VOLBUR. katlumtritêàgara y Itv. X, cliap. Lxii» p. 166. kahla mut Dimna, chap. vin, p. — s\ nwâr-i SouhmU, cliap. iv, p. 336. ~ Livre des /Mtère», chap. iv, p. aSg. — CknUm ef JMe» tWiVtiiw», chap. IV, l. II, p. 355, ^ Sfm m êopieiUÛB Indonm, sect. iT, p. 979. — CaHla i Z^mna, chap. vi, p. 5o. — Liber de Dma et Kalilaf chap. vu. — Direelmum hmnaM mte, chap. v. — Uas Buek der Weisheit, <-iiap. v. — Ejtemphrw eùwira lu engatm, chap. y. b'ilosoij'iu uioralc , tratlalo 11, fol. "jU verso. Celle lable a |jass('* d.iui» le recueil de Camenirius (lab. ccclxxwiii) et dans les Délices de Verboquef (p. 3, exlrait de la traduction de La Hivey). C'est du Livre tics Lumière* (|ue dérive la fable de La Fontaine intitulée rLe iMari, la Femme et le Voleur». Cf. tienfey, Panleekataniraj Introduction, S i53, p. 366«368. * Œuvru c&wwi de Sēnccé, ttouedk éOUm fwMMe i/av MM. Émiic Chaslcs cl l*.A. Cap. Ptoii» i855,iii^i6. ,

The text on this page is estimated to be only 12.90% accurate

SOURCES ET IMITATIONS. 377 LB VBâËIIAIB, LB
TOLBUB BT LB BÂ£CBASA. Kathâmrîtsâgaraf liv. X, chap. lui, p. i^hk,
KaHla and Dimna, chap. tiii, p. 938. 'Anaâr-i SouhaiH, chap. iv, p. 338.
— Lkrê âêê Imnàm[^] chap. n, p. sSi» — Cbnl» ec JM» imàiamfi chap. it, t
II, p. 558. — ^fMCÎmai m[^]mnImp /miimim, sect IV, p. 983. — CeîUia é
Dfmui, chap. vi, p. 5f. — - Uber ék Dina et A'a/i/fl, chaj). vu.- —
Dirctorivm Inmiane cdc, chap. v. — Dns Buch der Wc'tëlu-it. cliap. v. —
Exniipiarîo contra lo» enganoSy chap. v. — Filomjîa mm'nlr, triilhito ii, fol.
y 5 recto. Cette fable se retrouve dans les D[^]iceê de Verboquet (p. Ô3,
extrait de !a Iraduction de La Rivey). Cf. BeDfey, PunUchatanira,
Introduction, S tbk, p. 368-369. Pkge tftS. LE CllARaON, SA FEMME ET
LB GALANT. Kaihâêarilsâgam y iiv. X, chap. lxii, p. 1 6ti. — Hiiopadêsa
, liv. III, p. i[^]h. htdiia and Dimna, rhnp. viit, p. ^Jio. — Anwâr-i SouimiL
chap. rv, p. 3&0. — Livre des Lumières, rha|t. iv, p. — Contes et J'abkê
tndkmiu, chap. iv, t. II, p. 3G3. — Spedmm M[^]pîmtMV hdorum, sect IT, p.
987. — Cakla é Dymm, chap. vi, p. 61. — Uber de Dim et KaBkf chap. th.
— Directmum Aamane «îtr, chap. v. — Da\$ Bueh der Weîiheit, chap. v. — '
Exeii^^lariù emUra loe engaâoif chap. v. — FQoeefa morale, trattato 11,
fol. 7\$ verso. La version deDoni a passé dans les DiHeet de Verbofjuel (p.
56, extrait de la tradurhon tle La Ilivey). Le même conte se retrouve, som
une aiitic ionins dans le ^oukasa^lail (Iraductiou grecque de CialaiKKS,
miil vviv, p. .'11). Cf. Beufey, Panlgchatanray lulroduction, S t56, p. 370-
^73. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 12.86% accurate

378 hUljaCES ET IMITATIONS. Page «5o. LA SOLnia
MKTAMOBPIIOSÉE E!*1 FILLIC. Kathdumisdffara , liv. X, chap. lui, p.
i&6. A'oKfaaml / ^Nttiui, cbap. VIII, p. — Amoât-i Sovhaili , chap. iv. p.
355. — Livre des Lumières, chap. iv, p. 279. — Contes cl fables indiennes,
chap. iv, t. II, p. 38."). — Spécimen sajnenùœ hulorum . sccl. IV, p. 397. —
Calila é Dymna, chap. vi, p. 62. — Liber de Ditui et halila, chap. vu. —
Direeiorium humane vite, cliap. v. — Dos liuch der Weisheit, chap. v. —
Exempkrio contra iot engaÂot, chap. v. — Filosofia morale, Iratlato 11, fol.
77 reclo. Celte fabiese trouve, plus ou moins modifiée, dans iBitOfadésa
(liv. iV, p. 178), daDS le Mahâbhérala (Xii, Sâoti parva, t Ui, p. 5iS, V.
&95& el suivaDlg), et flaos Polier, MyAokg^ dm hémx ^ (t. II» p. &71).
Elle a passè dans le Ltvre à» MmaUsÊ (fol. 91 recto). La fable de Marie de
France inlitolée «Dou Moset ki quist Famei» (t. II, fab. lxit) est une
Imitation de la ndtre. Cest an Uen dtÊ Lumières que La Fontaine a pubé le
sujet de «rLa Souris mélauioi^ pliosée cil Fille 71, La donni^p principale fh'
cet apologue se retrouve dans le liarimnsa^ (I. II, p. 180) cl dans une
fraditioii judaïque rapporl*^* ' [Jar Basnage dans sun Histoire du peuple juif
(voy. Robert» Essai sur les fabulistes qui ont précédé La Fontaine, p.
cc.wii). Cf. Benfey, PmftichaUmlra, Introduction, S p. 373*378. '
MythulooiiÛ! iU'\$ Inioux, travailUt par madame la cbanoïnoss de Polier,
tur de* tnanuêcrila authfiiliqueê apportés ds VMe pnr /su M. lecobmd ds
PùUstr, Ruddaladl c4 Pari», 1809, ;î vol. in-S". • Haririitma on llisloic de la
famille ilf Hari , ourrage jnnnaiil un nppaulice du Mahabkatnla , el Irmiuit
tur Vorigmai santerit pa>- M. A. Laiij{lois. Paris, t83&> i835, a vol. în-A\
Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 11.96% accurate

SOURCES ET IMITATIONS. 371» Page 5. LB BOI BT
L*OISBâU. Sur cetle l'able, voyez Beul'cy, PanUckatautra, inlroilucliou, S i
p. 378-381. Pa(j) s56. ht LION RT LB CIUCAL. Cette fable rappelle
lapologue ésopique «Le Lion ol le Benardi* (Esopé, édit de Puria, fab. xci).
Cf. Benfey, Pantschatantra, Introduction, S 160, p. 381-382. Page s63. LB
SBBPBI t BT LES OBBBODILLBS. KalkâimiÊégara, liv. X, chap. lui, p.
1&7. — HUopadéia, Hv. iV, p. 196. KalSa andlHuma, cbap. viii, p. aSor —
ilmo^r-i 5biiAaijl,cbap. iv, p. 36i . — Lhrê det Lumière, cbap. ir, p. 383. —
Conlet et fabbi mâimimf chnp. 1?, t. II, p. 890. — Spenmm tapimtice
Indomm, sect w, p. 307. — Drf gmterm rf«' regni, esempio m, fol. 47
recto. — CaliUi é Dijmna, chap. vi, p. 53. — Liber de Dîna et Kalila, clia[].
— Direclonitm hnmane vite, chap. v. — Da\$ Buch der Weisficity cliap. v.
— Exemylano contra Im engaûos^ chap. v. Cf. Beofey, Panuckalantra,
Introduction, S 16Â, p. 3 8^-38 5. Pa(fe «65. LB BRAUMA>K KT SA
ri:-MMK. Sur ce conte, voyez Benfey, Panttehatanirn ^ Introduction, S tCri,
p. 385-386. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 11.77% accurate

m .SOURCES El lAIIATIOISS. 1Hig« «73. LK hl.XGB ET Lÿ.
(.HO<:0UILK. KathâeanHâfram y liv. X, cbap. lîliii, |i. 1&6. —
PantcKaionira de Dubois, laiiti'.i i\ , |i. 186. KaliUi ami iHmna, cliap. i\, p.
— .Ina'âr-» Souluili, chap. v, j). 371. — Contes cl fahhs indiciaita, tlia[] v,
l. III, p. 3. — Spécimen sapienlice Imlorum, secl. v, p. 3i5. — Del guerno
(/f reffm, essenipio n, fol. 68 rcclo. — Calila ê Dymnay chap. vu, p. 5/i. —
Liber de Dina et Kalila , cliap. viii. ~ Dk^torium humane vite, diap. f 1. —
Dos Buch (h r Weishcit, cliap. VI. — ExeH^ifarh eetitra loi mgoàoi^ cliap.
VI. — FUmùJm morakt traltato 111, fol. 79 verso. Cette fable a passé daos
ĬAUgr ififopw de Baido (fab. xii). M. Bcofey en sifpialc Texistence dans le
Sondeoioptad (nuils lxv et Lxvi). Voyiez aussi mes Awil^ el Extraitê du
RéUf-NiU, dans le Jwnud asiatique , <[uatrièroe série» I. XIII, i86<), p. 78.
Cf. Benfey, PanUdiatantra , Introduciou , S.S 1 7 1 et suivanb , p. Aao l'I
suivantes. Page S179. LA CBSII0II1LL8 IT LB SBIPBIIT. Cutle faille se
relrouve dans le Toùli-iSameh (coule xiii, p. 80 de la Iraduelioii an{>laise,
et conle vi, p. de la traduction française de Marie li'IIt iiK s). Voyez aussi
mes Extrmtê du Itàdj-Mliy p. 86. Cf. Benfev, PatUÊehakmtra, Introduction,
S lëo, p. k^^UZo, Page «85. LE LION, LE CUACAL ET L'ÀNB.
Kathâsaritiâgara y liv. X, chap. lxih, p. 157. — Pankkafanira de Dubois,
lanlra iv, p. 198. Ktilila and Dtvnui , (lia|i. i\, |i. 'CA. — Anwâr-i Souhaili,
cliap. v, p. 3<j3. — Contes et Jabks indimnes^ cliap. v, t. VWy p. 33. —
Spe^ Digitizeo Uy k^c)0<^Ic

The text on this page is estimated to be only 13.27% accurate

bOUaCES ET IMITATIOiNS. 'M cimen sapkmim Indonm, scct. t, p. U^.^CalUa é Dymna, cljaji. vu, p. 56. — lAber de DhM H KalUa, chap. tiu. — DireetoriMm humane «tte, cbap. VI. — Dos Bueh der Wadieit^ chap. vi. — Eremphrio cotUra los cngaims, vi. — Filosojîa morale ^ tratlalo m, loi. 8t recto. Celte faljlt' n beaucoup d'analogie avec Tapolo/pn' f> <opifjiie rLe LîoD, le Henard et le Cerfr» (Ésope, édit. do Furia, lab. ccclvi) el avec la fable de xMarie de France intitulée irDou Lyon, don Cher» et du Gouq)iii» (I. II, fab. lu). On la retrouve dans YÀlter /Esopiu de Baido (fab. xiii), dans le recueil de Vartan' (fab. xxxvi) et dans celui de Gumerarius (fab. cgci,xuix). Voyex aussi mes Extraits du Bâ^Ntti, p. 97. Cr.Beofey, AMùdbKmfra, Introduetkin, S 181, p. A3u-&33. Page a^j^. IB POTIIB n LB BOI. Ce conte se trouve dans le Toâti'Namek (conte \\m\\, p. i3/i de la traduction anglaise, et conte xxxi, p. 907 de la traduction fran* çaise de Marie d^Heures). Voyex aussi mes Extrmtê du Bâ^'-Nitit p. io3. Cf. Benfey, PûntiehelatUro, Introduction, S 189, p. 633'&3A. l'Age itijo. hk LIOIfRB, LBS LIORCBAOX ÉT LB FRTIT CBAGAL. De m<^mo que le conte précédent, crWv fable se retrouve dans le Toûti-Nameh (conte xxvm, p. 187 de la traduction an^^laise, cl eonte xxxii, p. 3i3 de la traduction française de Marie d'Heures). Voyex aussi mes Exiraiu du Ra^'-NtH, p. 1 oh. Cf. Benfey, PanUehalanlra, Introduction, S i83, p. A3&. ' Oioû de Jahlen «/«- VaHnii nrinénen et en J'vnuçm». l^aiis, i8u5, io-S". Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 13.28% accurate

383 SOURCES ET IMITATIONS. Page tga. LI BHAnHAHB, SA PBIIIB BT LMilPIBIB. Les principaux (rails de ce rdcit se retrouvent dans l'hisloire de DhoAmini du DatdMumârMtkaritA (édit. deWilson*, p. t5o). Le Kaûmriuâgttm (liv. X, cfaap. lxt, p. 169) en contient une autre forme. Le recueil mongol intitulé Ar^Bortji Kfum renferme un conte qui offre une assec grande analc^ie avec le nôtre. Vo|ei aussi mes Extraitidu Bâdj-I^ttt, p. 107. Cf. Benfcy, PanUchatantra , Iiilroduction , S 186, p. 636-66 1. Page 296. ut ROI, LB HmiSTBB BT LBI'BS rBHHBS. Ce conte a él<- plus d'une fois imilr; on le retrouve, sous diverses formes, dans différents ouvrages : Cardonne, Mélanges de littérature mienide, t. !, p. t6 : «Le Vixir sellé et bridé». — Henri d'Andeli ; irLe lat d*Aristote« {FahHmue de Legrand d'Anssy, édit. de 1899, 1. 1, p. ù'ja'aSt)^^ Bibliothèque anaumaeet inttmeUi», t II, p. t&. — Lg Tribunal dometliqm, comédie, 1777. — Ariitole amoureux, ou U PhUoiophe bridé, opdra-eomique. — Marmontel, ùmiei moraux : «Le IMiilosoplio-. V oyez aussi mes Extraits du Ilâdj-.Mtiy p. 1 lïi. Cf. Benrey, PantschatanUa , lutroduction, S 187, p. 661-663. ' Thr Dtuu kiiiniirn Chanta, ur AdvenUirt» of (en prmce». A ierieM nj taies, lu tUe orifpnal satuait , inj Sri Daiyi. Editetl by II. H. WiUon. Lotulou, j;r. in-8°. * MrneM Silviu» Kcooloiîiinî, dans «Les amours d'Eurialc et de Lucrèce», cile le sujet de ce conte. Vey. Mnm Silvii Piccolominet Oftei-a qvtr «rfenf mmti, Basilme , i55i, in-lolio. Digitize

The text on this page is estimated to be only 13.84% accurate

SOURCES ET IMITATIONS. 97 L'ÂNE VETU DE LA
PEAL D'UN TIGBE. Kathétaritiâgara, liv. X , chap. lxii , p. i à i .
HUopadita, liv. III , p. 1 qS. Cettf f;il)lo so relrouve dan- les, A vailânas (t.
îf, p. fxj). KHp rappelle i'apolo[[ue osopique ^ L'Ane vêlu de lu poau du
Lion (Ésope, édit. de Furia, fab. gili), qui a passé dans le recueil de La
PonUiine. Cf. Benfey, PmUiehataHirat Introduction, \$ 188, p. 66s-/i6A.
Psgie 3oo> LA V&M»ilc. ET LE CUACAL. Celle fable se retrouve dans
les Avaddnas (l. II. p. 11), dans le TôûU ^^nmr h (conle \ y p. Gf) de la
tradiirlioan^jlaise, et eunlr \iv. p, 107 de la IraducUon française de Marie
d'Heures). Elle a beaucoup d analogie avec Tapologue ésopique «La Proie
et TOmbren (Ésope, édit. de Funa, fab. ceux et cccxxxu). Voyez aussi mes
ExfraUi du Ré^-NiH, p. 1 1 6. Cf. Benfey, PanUchatantrat Inlroduction, S
191, p* h%S^k6^, Page 3o6. L8 CHACAL KT L^BLiPRANT HOST. Celle
fable est lin'e du Mnh/ihhârata , I. Adiparva, I. I. p. ao3. V. 506^ et suivanLs
(el dans Lassen, AntluUogia sanscritica, p. /i5). Voyez aussi mes Extraits du
liâdj-Nîti, p. 117. On lil dans Vllistoire de k Uuératitre kmdom et
IMouHionie de M. Garcin de Tassy (t. H, p. 696) un récit dont Vidce
principale paraît avoir été empruntée ili noire apologue. Cf. Benfey,
PanUekaUtntrat Introduction, 5 19(1, p. 67 2-6 78.

The text on this page is estimated to be only 12.19% accurate

38/k SOURCES ET IMITATIONS. 309. LB CHUS QDI ALLA
BR PATS éNARGII. Voyez mes ExIrmI» du Hâdj-Nilif p. 1 18, Page 811.
LE BABBtU ET LtA MtM^U.NT». Uiiioimlttsa, liv. 111, p. 187. »
Pantchatantra de Dubois^ laulra j). 217. Co conte se retrouve dai»6 ic*
Toùl't-.\umth (conle vwi, ji. i 48 de la Iraduclioii aiiijlailso, cl conte \x\iii, p.
217 de la tradurtion française de Marie d'Heures). L histoire du derviche
Abounadar (De CayluH, Contes orientaux^, première partie) en est une
imitation. Cf. Beofey, PanUduiUmlra^ Introduction, S 300, p. h'jb-U'j^.
VÎtifi dt6. LË DRÀUMAXB, S\ KKMNE ET L'ICU^IEUMOK.
Kaihétaritsâffara , liv. X , chap. lxit, p. 1 C 1 . — HiUfodita , liv. IV, p. ño3.
— Pantchatantra de Dubois, tantra v, p. 206. Katila and Dimna, (linp. x, p.
2G8. — Anwâr-i Souhaili, chap. \ K p. hoU. — Coules (t fnhlcs indiennes,
chap. vi, t. lil, p. /i3. — Sj/crimen sapientirr huidruin, secl. vi , p. 3.^.'. —
Del (javemo de* rc^ni, essemplio v, loi. 5o reclo. — 6Vi/i7a v Dijnna, t
fiap. vin, p. Gy. — Liber de Dina et Kniila, cliap. ix. — Directorium
humanevitê^ chap. vu, — Dat Buek der W eutheity chap. vit. —
Exetnplario contra ht enganwj chap. VII. — Filoiojia mmik, trattalo iv, fol.
89 verso. Ce conte, devenu si populaire en Europe pendant le moyen Age.
se retrouve dans VEifar4 Damteh (traduit dans AmHe Mmdlmmn hjf
Ghambers and Jones, Calcutta, 1787, p. (mj), dans le ^néSbad* Œuvre»
badine». Amslerdam, 17H7, io-8% t. VII, p. i3o. biyiiized by Google

The text on this page is estimated to be only 10.43% accurate

SOURCES ET IMITATIONS. 385 à aim'lt { .{ .Hialir Journal. 1861. t. X. WV1, p. i3), dans Irs Paraltos (h Scndtibai^ (p. t)h) el dans le ntiian grec de Stjnùpas^ (p. Ho), d'où il a pass»' dans VUistoria sejUem Sapientum liomœ^ . <\m i'a fourni successivement au Dohpaiim^t au Bornait IU* êept bage*'^ ei il In version italienne de cet ouvrage intitulée CompnssimewiK aovenimenti d Eroito^ On te trouTe encore dans les Gesta Bommmum (chap. xxxii de la traduction anglaise et dans YÀlter Maopui de Baido (Fab. xti). Cest du Rmum de* upl Sagei que dérive la nouvelle 1 de fa neuvième journée du recueil de Sansovino, laquelle a éé traduite en français dans les Faeétîmseê Journées'^. Cainenirins (fai). oncxn) a liaiié ce sujet. M. ilciifev en signale une iniilatioi mongole dans Benjamin Bergniann, \omadische Streifereien, t. 1 , p. 1 oî». Le conte du (ihevalier el de son Lévrier était, en France, au xm' sièrle, le sujet d'une légende religieuse. Étienne Bourbon, ' Pnrabnlf» ih Sendabar, traiiiatrs fie Vhêbrtu par E. (itM'fiJoly. Paris^ iHât). in-8". * "S-yv-fh^u. De Stfulipa el CyixJiUo Aiiilreopiili narraho e codd. Pari*», édita a Jo. Fr. Boinonade. Psrisia, i8s8, ia-i«. *** IiH^t MM date ni \wa d^iropression. * lÂ HomoM èt DohpalkoêtfiMii pour U fnmiêrê faû m mlwr pwr MM. GharleR Brunei et Anatole de Montaiglon. Parw, 1 856 , in-16, p. 168. Vojei auen Tanalyse de DtkftAho» , p. 1 9 1 de rëdilion du Homm âea sfpt Sojfet piiUî^ par M.- Le Baux de Lincy, H Fahîinn.i d*- L>^;;tvitiit irAussy. édil. do iHeg, 1. 1, p. el p. 3o des l'.lloix el cxhiits il< ^ f; I li hi\ . a la fin du vdiime. * Voyi'z l'ediliori de M. Le Koux de Lincy, p. 1 7. * Li compnuionevnli arvmimmi d* Eratlo, opéra dulio r mornlf di ^-ern trtidoUa in tvj/^flre. Vinegia, iS'j'J. iii-S'. Il i-xisle une lni<liirlion IranraiM' <Ip « e livre inliInléo : HtJitoire piioffable du jirinn' \ni.stiii , fth de DirtHetien, empereur dr limnir , rnnlenanl exemple* H noiabUf ducoura, trad. d'itedten en Jrançoi», Paris, «"jy . in-16. Voy. cliap. VIII, fol. 3o recio. * (Siffla Romimonm} trmdaled from lAe latm, mth pr^imnary obmwUiùiu tmd MpiMw notn (y ibe Rev. G. Swan» homàom, 1 Sa4 « 9 vot. in-t t. * Lu FaeetkiUH itÊtmm, nwtemvM mi «trfaôiet ef agrtdiUt mwtUêt : la |»f«« fMtri advmm de no\$trt iemp»,leÊ mutru tmuXm H ekoiaiea de tau» Inj^tw erteUenU mikntr* ettnmgera fin m «nf mrif. Per 6. C. D. T. (Gabriet Chappiijp, de Tonn). Pons, iSSAJa-B*.

The text on this page is estimated to be only 11.32% accurate

386 SOURCES ET IMITATIONS. (l(;miuu'.iin . iiiioil eu i3(>9, rapportfl <|ii<' dans io Lyonnais il rirnîl.'iil iiiic Ir.idilion sur Ip (it-Vdiicineul de cerliicn, *jiie lrs liabilaiiis du [)a\> >('iit"iaieil sons le nom de sainl (îuineforl C'est aussi dans cete lii.stoire qu il faut rliercher l'orijTine de la Iradilion galloise de Llewellya le Grand et de son lévrier Geilert, laquelle remonte jusquiVi Tan i'io5. Voir, pour d'autres indications, Benfey, PantâchaUmim , Introduclion, \$ sot, p. hj^-hSb, Pago 3it{. LKS QtATIIE tIBÀUllANRii Qll GBEHClii-.>T L\ FURTLKC. La donnée principale de ce n»cil se relroiivc dans le Toiitî-\amek ((oîlr w!. 1». ().)» de la lindui lioi» anglaise, et conlc \m, p. 117 de la IradiiclîiMi li.uit aisc de Maiie d'Heures). (A. Wvuiv), Vantschalmtra y Introduction , S\$ 9o3 et suivants, p. !i8(i et suivantes. P»g« 3*4. I.K9 ailAIIIIAXBS ET LB LI05I. Ce conte se retrouve dans le YHâkftmithaiomaA (voy. BytalPuehin, conte xsi, p. i3i, et VUâla-Catbtt, conle xv) el dans la rélaetion de ce recaeil qui fait partie du KûthâtmHêgmi^ liv. XII, chap. xcvi, p. 389, conle xxii. Cf. Benfey, PmtaekatmUra, Introduction, \$ 906, p. ^ 88-693. Page 3s8. LIS Daox roissORS bt la GamouiiLB. Celle fable doit être considt'rée comme une seconde forme de la fable XV du livre 1, «Les trois Poissonsî». , 1 Voy, FaUiW de Legnnd d'Amy, édil. do ifltQ, 1. 1* p. 35g. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 15.66% accurate

SOURCES KT IMITATIONS. 387 vkhV. BT LK CUAUAL.

Celle fable se Iromc avec des différenced de délaib, duiis le Toutî-!\\imt'h (coule \\iv. p. iGi de la traduction an^rlaise , et «oiile \\, I». 9o3 dtî la Iradiicliun française de Marie dUeun's). Elle t>e rapproche beaucoup de la fable viii du livre IV de notre recueil. Cf. Benfey, PantschaUaUraf Introduction, \$ 188, p. A63-/i6&, et S 907, p. U^h'ii^B. Page 333. LES SOI IIAITS. Ce conte se retrouve» sous une forme diifôrente, dans le iSîn* dibad'Ntmuk {Atiatic Journal y 1 8/i 1 , (. XXXVI, p. 1 6) , dans les Para' boles de Sendabar (p. 1 q3), dans le roman ijrec de Syntipas (p. 86), et dans le roman des Sept I izivs [Tals K etc. . p. i). A celte forme se iaKac lie le fabliau des (t Quatre Souhais SaititMai Im-^ (Barbazan, /w/i/iViu.r, édition publiée par Méon, t. IV, p. 3'S6). Ou eu trouve, dans la fable de Marie de France inlilnléc «tDou Vilain qui priât un Folet" {Poésies, t. II, p. 1/10, et Fabliaux de Legraod d'Aussy, édit. de 1899, t. IV, p. 383), une autre forme, de laquelle semblent d<\$river «Les trois Souhais « de La Fontaine et «Les Souhais ridicules » de Perrault. Cf. Benfey, PanUdutbaUray Introduction, \$ 90.8, p. &95'&g9. Pa^ 336. LK BKÀUMANE ET L£ POT D£ FABli^IK. HitojHuiemf liv. IV, p. i8tî. — PoiitchaUmlra de Dubois, laulra v, p. ao8. ' TaUt, anecdolei atui lellrrs, (mMfaW Jrôm the anAie mitd thf pirMML, êy Joiuitlmn Sroit. \$lim»'sbiiry, 1800, in-4<*. s5. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 9.91% accurate

m SOLiKCES ET IMITATIOiXS. kaUia attd Dimmf chap. x, p. 269. — Àmtâr-i Soukaili, clia|>. vi, (I. /io()). — Conle» dfahfn indianm, chap. vi, t. 111, p. 5o. — Sp^ cimen Mfiientw Indorum^ sect. \i, p. 337. — Del gnvenù de regm^ «»ssnn|>i«> \ fol. 5o vfrso. — CaHh é i^fmtM, cliap. viii, [>. Ô7. — LU HT de l)im rt Kalila , iliap. ix. — Directonum humanevite. \ — /'«V Hmh tirr \ eixln'il , rlmp. — Exemplario eoiitni los eiigano*^ rhap. vit. — l'ihsnfia morale, IraHalo i\, loi. ii'ctn. (.l'Ili* ial)li' s<' rotioino dans \ hjar i Ikttmcli (tiuduit dans Asintir MisceUimies hij (J)iambers and Jones, p. 69) et dans ĪAlier Aisoptts de Bniflo (\)\). \\\). L'hisloire d'Aliaschar, dans les Mille et une ^uiu (nuit clxwi), osl une tmi talion de celle fabie de laquelle dérive aussi celle de trLa Lailière rt le Pot au lait^, sujet qui a été traité en Europe, dès le commencement du xit' siècle, par don Juan Manuel, dans El Gmde Lneanor^y doù il ja passé, en subissant quelques modifia cations t dans le Dyalogus Creaturamm de Nicolaus Pergaminus, les Joci ac sales d'Ollomanis Luscinius^, les Facétie de Domenirlii \ la Syka seiDKiinim «le J. ilulshiisch \ les (mhU's et jofjeu.r décriis rie Boiiav fiiInrc Des Péi iers, les Sermones ronvivaies de (ia>l", les Apoloip I '/itrdrii de J. itegneriuti^, le l)emocrilu\$ ridens ^, tes Fables de Lorenzo PignoUi ' M. Bcnfey en indique une anltre imiltition dans le même ottvra|{e. * Voyez la Induction franfaise, exemple vu. ' Joei ac mCn fosUfit té OUornero Luwinio, pmrtim jffeefi exauthor^iu ntriitaqme Unguset partm longiii ptregrinatmi^» viù et atiditi, «r in eentmi» <^%n(i. Augnats Vimioliror. , iT}iH, in -8" * FaeHte^ tnotù r bm-le di itivn'n »nrnort , raeeciUf dn L. Domenicbi « Wa iwwv àel Kellimo Uhro amplialr. Firenie, i '>fVi . in-^'. ' Sijlrtr ofnnwntim jurundiiunurum , tu qua nnrœ hiêtnritr, et ejr^mpla rerMt,y«celii» uiuhfjHP refet-la, contiumlnr. Hasilow, 1568,in-8". * CoiirivaUiim \$irinoimm Ubn meri* joci» oc Mlibus rtjertu». Ra^iloa?. lâAa, in-8'. ' Divion., i6iî3, in-ie , part. I, fab. m. ' Onnomlii» r^em , m» eamjpm trert^ùm» htmUarmm , chm ftomâmo m/UmekMite. Anulo]., 1 655 «in la, p. i5o. * Fonde e ttoveUe dA iloUort' JLorenM) Pinnolli. Nixia, 17K7, ;t voluniM in-i9. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 12.57% accurate

9 .SOULICIÏ) lIT iAllTATIO.NS. m (fab. vin), et etifio dans le recueil de La Funtaiic, <]ui a dâ ruiiprunler à Des Përiers ^ Cf. Benfoy, Panttchatantra , liilrodiirtioii , \$ 309, []. 'i(j<j . 'toi. Page 3.57. LE SINGK BT LE 101. Ou<*h|uos-iiiis dt'i» j)i iiu'ipaux Iraili. de cet a|>ologiii» se i rli uuveiil (luis les Avadânas (t. !, p. i35), et rinlrodurtiuu du SiÊdikadà\umeh {Asiatic Journal, 1. XXXV, p. 179) en ronlieit une iinitatioil. Cf. Benfey, Panltekatantrat Introduction, \$ sito, p. 5oi>5o/4..» LK iiÀKClIASA, LK VOLEUR KT SINGE. Ce conte se retrouve, sous une autre forme, dans le SùdilMid' f^ameh (Asiaiw Journal ^ t. XXXVI, p. dans les ParaboU* de Sendtibar (p. loo) ol dans le roman grec de Syntipas ([>. 71). Cl. iifiiey, ranUchatantra , Inlroductlon, S an, p. î)oU-lno. L*AV8tGLB, LE BOSSI' ET LA PRIXGlftIE À TROIS MAMELLES. bur ce ton le, voy. Beufey, PunUcluitantra ^ luli -(^ducUuu , î «^lu, p. 5i0'ô3Â. Page 347. LE BBÀtmANB ET LE BAKCHASA. On peut voir une forme altérée de ce conte dans le SindibudNameh {Anaik Jmmtalf t. XXXVI, p. lo), dans le roman des Stpt ' Rabelais, dans lu cliapilrc xut de Gargaolua {éAÎL de 153i»), indiqui» le Njel (le cette fable. Picrocbole voifant conquérir le ilKMide, un vieux gi iilillionmie lui (lit : ffJayfp-and {>cur que toute ceste cnlreprinse sera semblable a la farce du pol -.1)1 tiiri, duquel un coixloiiannier se faisoit riche par reaverie; puia, le pot caMé, meul du quoy disner.n Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 12.16% accurate

390 SOURCES KT IVIITATIONS. Vùm (Tak§, etc., p. 81), dans
w PmMei de SemUikttr (p. 87), dans le roman grec de Sftuipoi (p. Sa) et
les AftZb H ame NhUê (nuits XV et xvi). L'id^ principale de notre récit se
retrooTe dans rhistoire de Siodebâd le Marin (Jfiflb m «m NuUiy nuils
Lxxim et Lxxxiv'), dans les Aventures de Kiimrûp^ (chap. %\ el p. r»8 v[
r»(î) et flans le Mirintii^ roman {fëor^^icti traduit eu liaiirais par Bros.scl ^
» Itap. VIII , p. \ouveau Jouniai asiatique^ t. XVI, i83j). Cl'. Beufey,
PanUchatantra, Introduction, S ai 3, p. Pi||e 36t. L'OISKAli À OBCX
BECS. PantekaUmtn de Dubois, tantra 1, p. 37. Cette fable se trouve dans
les Avadéuu {L II, p. 1 00). Elle rappelle r.ipoldjjue intitule^ ffLes Membres
et rKstomac». Cf. Beniey, PanltchatatUra ^ lutroduction, S 'ii5, p. 537-53\$.
IK IbAuIIAIII SAUVé PAE UNB iCElVISSI. Pmn^aittnira de Dubois,
tautra i, p. 89. Cr. Benfey, PanUehaUmtra^ Introduction, S 916, p. 538-54
1. I Voyez aussi Unglès, r Voyages de SiodeliAd le Marin «, à im saîlc de la
Grmm^' maire arah^ de Savary, p. 5oa el suiv. * î.eii \vettiurex île Knmiiip,
par TahciiMiddin; traduik* de VkmdMutmm pmr M. Garcin de Tassy. Paru,
i83/i, Digitized by Google,

The text on this page is estimated to be only 12.62% accurate

TABLE ALFtiABËTIQliE DIS NOMS D'AUTËLLiS CITES.

Abdallah ibii-Almokaiïa, p. if. Abdalmoumin hen-lbMin, p. fi. Ahoit'IfazI, p. viit. Abou*Jiuaali Nasrallali, p. vu. Ali Tcbélélii , |i. u. Argote de Molina (Gonzalu), p. 3^7. AurivilUin (P. Fab.), p. xi. Babington, p. d6i. I, p. 375. B 384. 385, 386, 387, 388, 389, 890. BaMo, p. XII, 3&7. 358, 350, 36», BetiBOMon (BenjamiD), p. 385. 363. 364, 360, 370, 371, 873, Bhartribui, p. aio. 37/1, 38o, 38 1, 385, 388. Boccace, p. 36i. Barbaxan , p. 36 1 , 38; . Boûsonade (Jo. Fr.), p. 385. Barhier de M< ynard, p. Xir, 375. Bratttili, p. ix. Ba.siin<]p. p :^7'< Brockhaus (Uermaaa), p. xuii, 369, Heiirey (Itheo(lor), [1. x\iv, •iô'j, .!J.jH. 3Ca. 359, 3<ii. 36A . 3(ir), Brosset, p. 390. 366, 3G7, ;jt)y, 370, 371, Brunei (Uiaries), p. 385. 37a, 373, 37/1, 370, 376, 377, Bühler, p. it. 378, 379, 38o, 38i, 38i, 383, Bnnntitii, p. 375. C €anicrariu8(Ju{icli.), p.358, 35(). 36o. Qiiiipeggi (Annibale). p. 3Gi. 366, 368. 370, 37», 375, 376. (:andldiis (Pnnlalcfl), p. 35K, 37r>. 381,385. i;ap(P. A.), p. 37l>. Digiiiizixi by CoogLe

The text on this page is estimated to be only 13.09% accurate

:m TABLE DKS CurdoDue, p. x. .' {70. . {Ha. Carmoly (E.), p. 3H5. Caylus (De), p. 38 '1. Chatnber», p. 3H^i. 388. Cliappriys (Ga)triel). p. 385. .NOMS D'AUTEiaS. Chaslw f Émile), p. 376. Cbâleauneuf (Aatoioott d«), p. 36t. Conde , p. V I Collier (Gabmij, p. D DaM'i, p. : {8-.] David Sahid , p. vin. Des l'«*rien> (Bunaveiilure) , p. 3tt8, «I89. Uomenichi (L.), p. 3b8. Dooi, p. XII, 377. I Ûovf (R. P. A.)t p* 36u. Dubois (1/abbë J. A.), p. \xtiii, 357, 358, 359, 369, 36.<, 3r.:i, 366, 367, 370, 37a, 373, 38o, 38^, 387, 390. Do Mériel(Êdéle9l«nd).p. »i. È Eastwick (Kdw.inl 11), |>rf.f. and librar. Ésofte, p. .Hr>'i. Sb'i, 366, 367, 37», in tliu East-India Collège, p. vu. 379, 38i, 363. F Kireniuob(M«aeerA|;aolo), Pioresino, Puria (Frauciscu» de), p. 358, 36&. p. XII. 366, 367, 375, 371^, 38 1, 383. GaiaiM» (DémélrioB), p. xxvtii, xxix. :i&o, 364, 369, 370, 377. Galfred, p. 37\$. nalland. p. ix, x. Garcin de Tnwy, p. 383, 390. G G«il, p. 388. Gftulmin, p. fin. Gayaofos (Ptteoal de), p. wt , «7, 357. Gu^rio, p. 36i. Gueulelle, p. 375. Hanid Allah Mu»tAfi, p. xxv. Henri d*Andeli , p. 38t. Holmliee (G. H.), p. ti. ibti>BaiMîiii , p. x«ii . 36o. H Hoaain lien-'Ali , p. vu. HalBb«ifcb(J.),p.3B8. bigiiized by Google

The text on this page is estimated to be only 12.22% accurate

TABLE DES AUTEURS. 393 Jean ii<- Capoiie, p. IH. luaii Manuel (Don K [■ xkiii, 3^7, 3bb. Joi'l, p. xu. Jui|{ ^Bernhan!). |>. \\n. x»». Jones, p. 38'i, 388. Julien (Slanislasj, p. xiiv. Kalee-Krnben Behadiir (Bajali) , p. 36 1 . Kutchboil (Wyndbaai) , p. ti. Kielhoni , p. ii. KoM|pHeii { fo. nodofr. Ludov.) , p. i , n. L JLa Furitciiie, p. xxv, Aiiit, 'Hi'i. 365, l^rund il*Aui«y, y. 3(>i, 3'j5, 38a, 366. 370, 37-}, 37/1, 376, 378, 3h5,3K6,3H7. 383, 387, 389. Le Roux de Liacy, p. 38:i. LaDglè5. p. 390. Lobcleur Dcsioogdiainps, |i. iv, vi, vu. Laoglois (A.), p. ^19, 378. ix, xiii« xt, 111, 36s. La Ririqf (Pierre de), p. 11, 36i* 36<|, Louvean (Jean), p. 3 7 A. , 376, 377. LoKÎmiM (Ottoman»), p. 388. Lawen, p. 383. M ilëv«udi, p. xMi, 37 ô. Maitëiiger, p. 3tii. Halespirii, p. 36i. Iléon, p. 36i, 387. SfariedeFranc, p. 370,378,381,387. Uley (Sebaalian), p. 369, li-jo. Marie d*Heurea, p. 360,366,367, 37s, Monla^^on (Anal dede), p. 385. 38o, 38t, 383. Uh , 386 , 887. Moulincl (Du) , p. 9^h, Marmontd, p. 38a. Mouton (Ghariei), p. 11. Nârdyana (Sri), p. xxviii. ^ Nîcoldus Perg;iiuiius, p. 37^, 375, Nevelelus, p. 375. 388. P Pe]lîeer y Saforcada , p. xit. Permull , p. 387. Phèdre, p. 375. Pircolomiii (jîncas «Siliriut), p. 383.

The text on this page is estimated to be only 13.04% accurate

TABLE DES NOMS D AUTEURS. t'igiiuUi ^Lureiuu). p.
Poiistsiitcs (Le P.).)k \.. Polîer { 11"^ la diauoiiieii&e du) , p. 378.
Puibusque (Ailoipko de) , p. 357 . RabdaM, p. 889. Raioioiid de Bëzim. p.
triii. RffffieriMs { J.) , p. 38H. Itérouul (Abel). p. « 1 1. i>af) (Sihesliv d^j,
p. iv, *, »», m, i\, XII, XVf xu. Stnaovinoi p. 36i, 385. Sarmienlo, p. iif .
Schmidl, p. a 11 . ScoU (Joaalhan), p. 36o, 387. Tabdn-uddin, p. 390.
IJpkam (ISilw.)« p. 363. Varlan, p. 38 1. Veda VjAmi Risbi, p. 3<)7.
VViiIcliiis (J.), p- 363, 366, 368. Wcil,p. 369,363. R Robari, p. 36o. 378.
Ro<ii-î|;(irz do Cifin» (D.), p. atv. Roebuck (T.), p. II. Roiid^ki« p. Ti. S
St'necé, p. 376. Simc-oo S«th« p. i. Soiiiailé««p.uvii. Slardi (SebMt
GoUafr.) , p. 11. Siraparola, p. 37^ . Swan (C), p. 385. T Typaldos
(<j«oiKe»), p. xiix, 364. r V VarLoqiat , p. 36 1 , 3Gy . 3 ; G , 3 7 7 . w
Witsoii, p. i.xxyin, 3S.f, Wolir(Pbilipp).p.u. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 23.83% accurate

TABLE ALPHABÉTIQUE DES NOMS D'OUVRAGES CITÉS.

A Abbandiungen rûr die Kunde des Morgenlandes, p. ixrii. Aller iEaopus , p. xii, 307, 358, 359, 36a, 363, 36û, 369, 370, 371, 373, 37/», 38o, 38 1, 385, 388. Analyse et Extrails du RAdj-Mti , p. 38o , 38i, 389, 383, 38&. Anolytical Account ofthc Panrha Tanlra , p. I. Authologia sanscritira , p. 383. AnvéiH Safaailt' (The), p. vu. Anwâr-i Sonhaili, p. vu, 357, 358, Bahnr-Dnniish . p. 3fif». Riirh «1er Byspcl r!fr Wi»i\«hoit (Das)» Bahar-i Daiiisch, p. 36o. p. XlII. Beispiolp der Weiseii von Ge.<M-lilechl m Buch der Weisbeil (Das), p. xiii, 357, Gt'M:lilecht, p. xiii. 358, 35g. 36o. 36â, 363, 366, Rélâl PalchisI, p. 30i. 365, 366, 367, 368, 369, 870. Hibliotera p^iHinula, p. si*. 3-1, 37a. 373, 37/i, 376. 377, Bibliolliè<|iic aiiHisanIr «>t iii>lriirln«'. 378, 370, 38.), 38 1, 38'i. 38S. p. 38 j. Rylal-IVliiM, p. 36 1. 386. 359, 36o, 36a, 363, 36 'i, 365, 366, 368, 369, 370, 371, 37a, 373, 37'i, 376, 377, 378, 379, 38o, 38'i, 388. Apologi Pbaedrii , p. 388. Ardji-Bordji Khan, p. 38». Aristole amoureux, p. 389. Asialic Journal, p. 385, 887, 389. Asialic Misceilonies, p. 38&, 388. Avadinas (Les), p. xxit, 366, 373, 383, 389, 390. Aventures de Kâmrûp (Les), p. 390.

The text on this page is estimated to be only 17.68% accurate

taum: dks noms d oi viuges. C Calila «• Dyiiiiia, |i. »i. x*. . '{r»7, 'tr»8. . '{r»9, . '{60, 3()a, 'MVA. 'Î6'i. 30."», 3(Wi. 3G7, 3(jM, 3(h>, 370, 371, 37a, 373, 37'!, 37O, 377, 378, 37y, 38o. 38 1, 38 '1, 3H^ . (^lila et Dinina . p. v. Calila und Diinna , p. vi. Cent nouvcllos iiouvellefl, p. 30 1. i'.vnUt nuvelle scelle da più iiohili scriduri délia linljua volgare, p. 301. (k'Dluiii et qiiitii|uagirita ruluiltc, p. 358. Cliffii-d'ajiiivrv du TlK'âln- indien, p. 'ii). Olioix de fahk-s do Varlan, p. 3Hi . (lonijKissionevoli a> vcniuH'nli d' Ki.i>l<>, p. 385. Comte Lucanor (Le), p. 357: Conde Lucanor (K\). [> 3^7. 373. Conseils el les Maxime;? d*- Pilpav * Les), p. VIII. Contes et fables indienne», p. i\, x, ■i-i'j, 358. 359, 3()o, 36'j, 303. 30^1. 3rt.'), .o;.). :<7o. 371. 37a, 373. 37(1. 376. 377. 378, 379, 38o, 386. 388. Contes et joyeux devis, p. 388. Contes moraux, p. 38a. Contes orientaux, p. 38. ^i. Convivalium scrinonniii liber, p. 3S8. D Dasakoumâratcliarila, p. 3H-j. Decas fabulariim, p. 3G3 , 360, 3(iH. Délices ou Di»cotirs joy»'ux et r«f rriilif» (Les), p. 3Gj, 3Gy, 37G, 377, Dcinocntus ridens, p. 3K8. Description bisloriiipie de lu ulle de Kaxvin, p. xxv. Deux livres de Filosolie fabuleuse, p. x\ . Directoriuin bunianc vite, p. xii, 357. 358, 35i). 3()o, 363, 303, 30'!, 365, 360, 3(^7, 368, 369, 370, 371, 371. 373, 376, 376. 377. 378. 379, 38o, 38i, 386. 388. Discorsi degli animali , p. xix . 357, » 359, 36o, 36a, 363, 366, 365. 366, 367, 368, 369. 370. Dolopatbos, p. 385. Ducento novelle, p. 36t. Dyalojjus Crealurarum, p. 376, 388. E Kiis-iyô de una liiblioteca de lraducle»res Essai sur les fables indiennes, p. 1», vi. espanole.s, p. xiv. VII, i\, xiii, XV, XIX, 36a. Ksrritores en prosa anterioivs al ^iJ;lo xv. Kxciiip ilnrrio contra lo5 eiiij^anos. p. xiv. p. XV. 357 , 358. 359, 3<io, 36a. 363, Kspojo luililim Y niund. p. i\ . 36 '1 , 3(15, 366, 367. 30S, 369,

The text on this page is estimated to be only 15.45% accurate

TABLI.K DKS .NOMS 1) 01 V HAIJKS. m '.i-jo, ."t'yi. 37.H, H-
 ^r», Kx Romanortim hislori*', p. 37.^ .H77, A-jH, .{79, 38o, 38i, 38'i.
 KxIraiLsdii Bôlâl-Palrlilsf, p. afii. 388. Ky«r i t);misfli, p. vm , 'AH'i , 388.
 KaMii Bidpoi^s (Dio), p. vi. F.iMos de Pilpny (Les), p. riii. Fables inédiles
 des xii', jiii'el »i*'Mècles, p. 36o. Falde politiqui-s ei morales de Pilpai,
 Fabliaux et contes des poètes françois, p. 36 1 , 3M7. Foldiaii ou contes,
 fiibles et romans. p. 36i, 375. 382. 38.'). 3S6, 387. F'.TbulFP .flsopi, p. 3Ô8.
 Fabula? yEgopi extraviiRantes, p. 3()0. Fahitlae Aesopicae (AiaÛKov
 (xUdoi), Fahuiario. p. 3fi(j. Facecieiises Niiirls (Les), p. 37V Facécieux
 dcvi.s et pbisans contes, p. 37'!. Facelic, molti e Imrle, p. 38.S. Facétieuses
 Journ<?es, p. 38r>. Facétieuses \uils. p. 37'!. F.ivole e nouvelle d«l doltore
 I/Orenio Pifinotti. p. 388. Kilosiin.i murale, p. xix, 3.">7, 3!î8, 35o. 36o,
 36a. 363. 3fii, 365. m., 367, 368, 369, 370, 371, 37g, 373, 37/.. 376. 377.
 378. 38o, 38 1. 38 'i. 3SN. G («esla Roinanurum, p. 375, 38."). 366, 367.
 368, 37». 371. 373, Goveriio de' rc(;rii f Dol) . p. t, 379, .' ^Sq, :\H'i , 3SSi.
 3.")8, 3.'t9, 36^ . 363. 36^i, 36.'i, (irtindunf];der Stadt Patalipulra. p. 36!i. H
 Harivnnsn . p. 378. Hi'itoria sepleni S;i|n*ni[um Hnin.-e. Hézar Al'saueh, p.
 xiii. p. 38.'). Histoire d'Ardji-BonIji Khan. p. »xiv. Hitopadi^.*}, p. XXVIII,
 357, 358, 36o, Hisldire lie la liUfi" iliiiif hindniii»' •(hiri30i!, 363, 365.
 366, 368, 36r», dou.sliinie, p. 383. 370, 371. 37-j, 373, 37'!, 377, Histoire
 du peuple jmT, p. 378. 378, 379, 383, 38'i, 387. Histoire pitoyable du prince
 Rrastus, Huumayonn-Nameb , p. ix. p. 385.

The text on this page is estimated to be only 13.70% accurate

T VBLK DKS NOMS I) OIJVRAGKS. Jori ar saUn fi'a.livi . p.
MHH .1 Journal do» Savaiils. p. a i i Jodrnal asiatiquo. p. .' {fti. ItKu. K
Kalila and Dinina, p. iri, '^57, 358, KatliA-saritadgara , p. xxfii, 35 7, 3'»).
IM\o, .'<fia, 363, 36^t, 365, 366, 3(>7. 36H. 369. 370. 37t. 373. 373, 37'!,
376, 377. 378, 379. 38o. 38^1, 38H. Kalmnlisfho MarriM-n, p. wii.
K.«lliàinnUiinii'llii . p. \\\ti. .*t58 , 359, 36o. 36a, 363, , 365, 366. 368, 369,
370, 371, 37e, 373, 37^1, 376, 377, 37K. 379. 38o, 38a. 383. 38^, 38fi.
KhirtMl afrofit, p. u. Khirutl LiVut. p. u. L'Uivs f'«li lia nies, p. 36(). Livre
de Sendabad, p. \iti. Lilnr df Diiia «•! kalib, p. >viii, 357, Li<iv des
Liimirn's, p. vni, \\\t, 3'i-, 358, 359, 3(mi. 36't. 363, 3('>^i, 365. 366, 3(>7.
368, 369, 370, 371. 37a, 373. 37^1, 376, 377, 378. 379, 38o. 38 1, 38^1.
388. LUm'o ll.mKiilo K\< iii[ilario, p. »iv. livre di- lv;ilila cl l)iiinia. p. iy, t,
357, 359. 358, 3:i.i). .-(M,, 363, 366. 365, 366, 368, 369. 370, 371. 37a,
373, 376, 376, 377, 378, Livre des Mcneillo, p. xxt, 359. 36o, 36a, 363.
366, 365, 368. ;<78. l>oi9 de Manoo, p. i68. Il MaliâbliArata , p. n, 367,
376, 378. Mille et une .N'uiU(l^), p. ixii. 3(>9 . 383. Malinvanai. etc. (The),
p. 363. 363, 388, 390. Mille el un Joni-^ (Les), p. 36a. M<'lari[;ps de
litlératurf orientale, p. 370, Mille et tin Quarts ilMieore Ha^), p. 375.
Miriaiii, p. 3>)u. Mémoire bislorique sur le livre intitulé MiKi llmu'ous
lni(i>ltilioiij> Irom orii-utal (iitlil.'i > [Diii.n.T . |i. IV. VI. vu, it, xii.
languaRt?», p. 36i . Mctiioirf.s (11- r \(;Hir[iin' lie Siiiril-Pflers- Mot>
[;olisclif MiiirlH'ii , p. t»v. bouq; , p. ;n i . Mylliolo[[ia ;t)sopica, p. 375.
Memorias pai-a la liistoria <lc la poesia y Mylliologie des ludou». p. 378.
jKielaa fsjwu'iol' s . p. mv. d by Google

The text on this page is estimated to be only 16.65% accurate

TARLK DES NOMS D'Oll VK A(ES. IVM) N Xomadishe
Slreifeivien , p. 38.'>. Nouveau renieil de fabliaux, p. 3<h. Notices ot
EïlraiU des manuscrito, p. m , Nouvcatn rnntw à rire, p. ^-jîi. w, \ii , XV.
XIX. Novolle aiiiorose dejjli incognili, p. 36 1. \onveati Journal asiatique, p.
390. Novelliero italiano, p. 36 1 . O Œuvres choisies df Sénecé, p. 376. V
Pantcliatanira de Dubois, p. xxt iii, 357, Pha?dri fabularum /Esopiaruiii iibri
V. 358, 3r>9. 36a, 363. 36.'). 36(i, p. 375. 367, 370, 37a, 373. 38o. Piaccvoli
notli (Le), p. 37 1. 387, 3yo. Pl.iif.arit »■! fiirfiiiout (lisrniirs îles
aniPanlschalanra (de Benfey), p.xtix, 357, maux (Lo), p. xt. 358, 359, 36 1,
36s, 363, 36/i, Pla>8 (MassiuRer's), p. 36 1. 365, 366, 367, 368, 369, 370,
î'o^^ie!^ de Maie de France. \>. 37.'). 371, 379, 373, 37/1, 375, 376, 387.
377, 378, 379, 38o. 38i, 383, Poésies inédiles du moyen à[c, p. xti. 383, 38
'j, 386, 387, 389, 390. Prairies d'or (Les), p. 37.">. Panscluitantnim sive
Quinquupartitum, Prima veste dei discorsi de^rli animal! p. I. ((^) I p- ^*^'
Paraboles de Sendabar. p. 385, 387, Prolegomcna ad librum Ztc^ispitik xai
389, 390. i^v7i}^irr}f , p. XI. PitIos lies siif^es préccptcg (I.fs), p. vi. Prose
di M. Agnolo Fir-enzuola, p. xix. R Reclierche» sur riiistoirc)>olitique et
Borna n dea sept Saj^es, p. 385. littéraire de TEspaj^iu' peidanl le Roman
du Renarl, p. 36o. moyen â/[e. p. xxii. Romans de Dolopalhos (Li). p. 385.
S Sacred and hisloriral liooks nrr.eyloii, .Sanskrit classic», p. 11. p. 363.
Sept Viiiir<5 (Roman dos), p. 3X7, 3S9.

The text on this page is estimated to be only 15.37% accurate

TAHLK DES NOMS D or Vn AGES. Si<idlii-Ki'ir. p. wiv, .'Wh .
^^{ig. .lyo, .'71. 37a, 373. 37*1. Siniil>a>-Nain<h. p. HH't , '.jH-, :H(j.
37<>, .•<77, 37H, 370, 38o, 3Xi. SinhAsatiadwàlrinsili . p. \\. 386 . 388.
Sonkas;i[il.ili , p. t\i . Sfi'i , Sfig, 370, Sylva M>rnionuin
jiicundt<«simorUfn , 377, 3Ho. p. 388. Sp«x:im<'n Mpionlia; Indonini, p.
<i. Syntipas (Roman de), p. .38.">, 3^7, wvii, 3.'»7, 35H, 359. 3<)o, 36a.
389. 3qo. 3«»3. 3f>'i. 30.'), 3r.r), 3t>7. 368. Talps. anordolPK and lellers. p.
'I87, Transactions of tho Roval Asiatic 5v>riHv 390. of Great Britain ami
Iivland, p. 1. Tnriklii' Guzidrh , p. \\. Trente-cinq Contes d'un Perroquet (
Les), Tooti .Nam<'li (Tlic), p. 'M\<i. p. 3fio. Toiitî-\am»'h, p. 3r)o, 3(10,
3r»7, '•^j'* . Tribunal dooM'sliqiin (I^*), p. , *i8*». 3Ho, 38 1, 383, 38 '1,
38(1', 387. ï Vr>d<il.-i-(^iidai, p. 301, 38(i. Vil(.raniâdilyal(-lianl;i , on
Sin)iaâ.<<Minail<i*(' V>>làlapiiiiiIrli;ìirisali , p. wiv, 3fio,30i, trinsali. p.
>\v. 38r,. XiTO«otJ«700t llî'rT^Ji-TafTpa , p. wix.

The text on this page is estimated to be only 14.56% accurate

TABLK DKS MATIEHES. I'ii];f>. AvA\T-PBopns I
lxTROM;r.TIO\ . l rv i>>ksr\in\ nrs, amis. Tniircnii. les deux (ihncnls cl I*' f.inn II. 1 •» III. •)« IV. :v^ \ . Av«?ntU!*es de DAnsarman, comprennnl : 1°
Los deux Il^liers el le Chacal; Le Tisserand, le llarbier et leurs Femmes..
VI, \ll. vin. IX. 7» s. Mo M. 8-» XII. Le Lion, le Corbeau, le Tijjre, le
(ilincal et le (itiameau «9 XIII. XIV. 1 00 XV. 102 XVI. iiC Moineau, le
Grimpereau, la Mouche, la Crenouille et TEiéXVII. 1 oG 1 10 XVIII. 1

The text on this page is estimated to be only 18.07% accurate

1 fiOi TABLE DKS MATIÈRES. Le Passeituiii el le Singe laS \i.
L'Honnête Homme el le Kripon 137 \xi. I^a Gnie, le Serpent, rÉcrevisse el
richneumou i3i Y\ii. lie DépusiUiire infidèle i33 LIVRE DEUXIÈME.
L<ACQtllSmo:« DES AMtS. 1. 11. III. La Feiiiinc qui dchan^ du s^ame
mondd coultre du sésame IV. 1 09 161 \ 170 M. 177 Vil. los rioiix
Chacals pfiiirsnivnnt un Tauronn 181 LIVRE TROISIÈME. 1. «97 II. III.
IV, Le Hi àliinane el les Voleurs . . .3 95 V. VI. VII. 'j33 VIII. IX. 1.
3A3 XI. akh XII. 346 XIII. XIV. Liê Rni ol loijii'iUi . . - . a55 XV, 356 d
by Google

The text on this page is estimated to be only 25.54% accurate

TABLE DES MATIÈRES. m Pag«. ■\vi. Serpent et les
Grenouilles q6H XVII. l>rùhiiiianc et sa IVmiiu' a6r> LIVRE
QUATRIÈME. LA PERTE DD B[EIF ACQUIS. I. Le Sipfye et le Crocodile
073 II. La Cifcnoiillc et le Serpent •j.-jty m. Le Lion, le Chacal et l'Ane
q85 IV. Le Potier et le Roi a8ç^ y. La Lionne, les Lionoeniix et le Petit
Chacal \>(Ou VI. Le Brâhmane, sa Femme et l'Infirme Qg3 vu. Le Roi, le
Ministre et leurs Femmes 296 vin. L'Ane viHu dt> la peau d'un Ti^re 'i97 II.
La Femme et le Chacal 3oo X. Le Chameau dévoré par un Lion 3o3 II. Le
Chacal et l'Éléphant mort 3o6 xu. Le Chien qui alla en pays étranger 309
LIVRE CINQUIÈME. LA CONDDITB INCONSIDÉRÉE. L Le Rnrl)ier et
les Mendiants 3i 1 il. \a\ Rràhinane. sa Femme et l'Ichnenmon 3ir> III. Les
(pintre HrAhmaïK's qui cliercliout la fortune 3i8 IV. Les Bràluuam^s et le
Lion 3a& \. Les quatre Savants 3ii5 VI. Les deux Poissons et la
(irenouiilf' .3u8 VIL L'Ane <'t le (lliar^d '^o ĨIIL Les Souhairs Le
Brthhiuane et l<^ Pot do farine 'MU* X. Le Sinffc et le Roi 33? XI. I<e
Râkchasa, le Voleur et le Singe 3hk -AU. L'Aveugle, le Bossu et la
Princesse à trois mamelles 3/iC \i». Le Brâhmane et le Râkchasa . . 3/17

The text on this page is estimated to be only 5.88% accurate

404 TABLE DES MATIÈRES. XIV. L Oisoau à Ih ts 3S-* XV. Le
Brâhrnnne s^iuvd par une Ecreviiwe 333 SorRCEa KT IMITATIONS 807
Txni.K M.PIUIUTIQ t K DF.S MiMS D" M TBUBS CITES ^91 Table
AiPHAgKTifjiB t>Es xoms d'olvbages cités 3t».">

The text on this page is estimated to be only 6.30% accurate

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY . ASTOR LENOX TILDEN
DEPARTMENT OF THE CITY OF NEW YORK
41»

B'D APR 23 1915